

polici r

PETER

ROBINSON

Beau monstre



BEAU MONSTRE
PETER ROBINSON

Roman traduit de l'anglais par Valérie Malfoy

Titre original : AFTERMATH

© Peter Robinson, 2001.
ISBN : 2-253-11292-5

*À Richard et Barbara,
aimables hôtes et amis précieux.*

« Le mal que font les hommes leur survit. »
William SHAKESPEARE,
Jules César.

PROLOGUE

Quand elle se mit à saigner, on l'enferma dans la cage. Tom était déjà là. Il était bouclé depuis trois jours et ne pleurait plus, mais il grelottait. On était en février, il n'y avait pas de chauffage et ils étaient nus. De plus, elle savait qu'on ne leur donnerait pas à manger avant longtemps, pas avant qu'elle ait la sensation d'être rongée de l'intérieur.

Ce n'était pas la première fois qu'on l'enfermait là, mais aujourd'hui c'était différent. Avant, c'était toujours quand elle avait mal agi ou désobéi. Cette fois, c'était à cause de ce qu'elle était devenue, et elle avait très peur.

Dès que la porte se referma en haut des marches, les ténèbres l'enveloppèrent telle une fourrure. Elle les sentait se frotter contre sa peau comme un chat se frotte à vos jambes. Elle se mit à grelotter. Plus que tout, elle détestait être enfermée ; plus que les coups, les humiliations. Mais elle ne pleurait pas. Elle n'avait jamais pleuré. Elle ne savait pas comment on faisait.

L'odeur était horrible. Il n'y avait pas de W.-C., seulement le seau, dans le coin, qu'ils n'auraient le droit de vider qu'à leur libération – mais quand cela se produirait-il ?

Le pire, c'étaient les crissements qui se manifestèrent bientôt. Si jamais elle osait s'allonger, les petites pattes griffues viendraient chatouiller ses jambes et son ventre. La première fois, elle avait essayé de les tenir à distance en s'agitant et en faisant du bruit, puis elle avait fini par s'endormir, lassée, sans plus y penser. Elle savait distinguer, à leur poids et à leur façon de bouger, les souris des rats. Le plus affreux, c'étaient les rats. Un jour, elle s'était même fait mordre.

Elle prit son frère dans ses bras pour le consoler, ce qui les réchauffa légèrement. Pour être honnête, elle-même aurait bien eu besoin de réconfort, mais il n'y avait personne pour s'occuper d'elle.

Des souris passèrent furtivement sur ses pieds. Elle lança les jambes en l'air et entendit couiner celle qui avait heurté le mur. On entendait de la musique à l'étage, très forte, la basse faisait vibrer les barreaux de la cage.

Elle ferma les yeux et tenta d'atteindre un refuge intérieur, un lieu chaleureux, inondé de soleil, bordé d'une mer d'un bleu profond et accueillant. Ce lieu était introuvable ; introuvables, cette plage de sable fin et cette mer bleue, ce jardin débordant de fleurs bigarrées ou cette forêt bien fraîche en été. Quand elle ferma les yeux, elle ne trouva que des ténèbres, transpercées de grommellements irrités, de cris – et l'épouvante.

Elle dort par intermittence, oubliant les souris et les rats. Combien de temps s'était-il écoulé quand elle

perçut des bruits au-dessus de sa tête – des bruits tout différents ? La musique s'était tue depuis longtemps et on n'entendait rien, à part les crissements des bêtes et la respiration de Tom. Elle crut entendre une voiture s'arrêter. Des voix. Une autre voiture. Puis des pas à l'étage. Un juron.

Soudain, ce fut la pagaille là-haut. On aurait dit que la porte était défoncée à coups de bélièr, puis il y eut un énorme craquement, suivi d'un fracas quand la porte céda. Tom, qui s'était réveillé, pleurnichait dans ses bras.

Elle entendit des éclats de voix et des piétinements d'adultes investissant la maison. Au bout d'une éternité, on força la porte de la cave. Un peu de lumière filtra, très peu, il n'y avait pas d'ampoule en bas. D'autres voix. Puis ce fut le faisceau blessant d'une torche électrique qui se rapprochait, qui se rapprochait tellement qu'elle dut mettre la main devant ses yeux. Le faisceau se braqua sur elle et une voix inconnue s'écria : « Oh, mon Dieu ! Mon Dieu ! »

Ayant le sommeil léger, Maggie Forrest ne fut pas étonnée d'être réveillée par des voix peu avant quatre heures du matin, même si elle s'était assurée avant d'aller au lit que toutes les fenêtres étaient bien closes en cette nuit de mai.

De toute façon, il y aurait eu forcément quelque chose : une portière claquée par quelqu'un partant de bonne heure au travail ; le premier train à franchir le pont ; le chien des voisins ; un craquement ; le ronron du frigo ; une casserole ou un verre glissant sur l'égouttoir. Ou bien, peut-être, l'un de ces bruits propres à la nuit qui la faisaient se réveiller en sursaut, le cœur battant, baignée d'une sueur froide, le souffle coupé comme si elle avait été en train de se noyer et non de dormir : l'homme qu'elle avait surnommé le Squelette, montant et descendant « la Colline » en faisant tinter sa canne ; les cris tourmentés d'un enfant.

Ou un cauchemar.

Elle était un peu trop nerveuse ces temps-ci, se dit-elle, s'efforçant d'en rire. Mais cela se reproduisit. C'étaient bien des voix – l'une forte et masculine.

Elle se leva et se mit à sa fenêtre. La rue, appelée la Colline, épousait le relief du versant nord de la vallée, et là où elle-même habitait, à mi-pente, juste au-dessus du pont du chemin de fer, les maisons étaient perchées sur une

hauteur de sept mètres environ, séparées du trottoir par une profusion de buissons et d'arbustes. Parfois cette jungle était si touffue qu'elle avait du mal à trouver son chemin jusqu'à la chaussée.

Sa chambre donnait sur la rue et, par-delà, sur un paysage de logements sociaux, routes à grande circulation, entrepôts, cheminées d'usines et champs se succédant jusqu'aux Pennines. Certains jours, elle passait des heures à contempler cette vue en songeant à l'étrange succession d'événements qui l'avait menée jusqu'ici. Pour le moment, dans la lumière d'avant l'aurore, les chapelets et bouquets d'éclairages publics ambrés prenaient un aspect fantomatique, comme si la grande ville n'était pas tout à fait réelle.

Postée à sa fenêtre, elle regarda en face. Elle aurait juré voir une lumière chez Lucy et, quand elle entendit encore crier, elle eut soudain la conviction que tous ses pressentiments se vérifiaient.

C'était Terry qui s'emportait contre Lucy. Elle ne comprenait pas ce qu'il disait. Puis elle entendit un hurlement de douleur, un bris de verre et un coup sourd.

Lucy!

D'une main tremblante, elle décrocha le téléphone pour appeler police secours.

Une main devant les yeux, l'agent de police stagiaire

Janet Taylor regardait brûler la BMW gris métallisé non loin de sa voiture de patrouille, gardant ses distances à cause de l'odeur nauséabonde. Son collègue, Dennis Morrisey, se tenait à son côté. Un ou deux curieux suivaient la scène depuis la fenêtre de leur chambre, mais l'événement n'avait pas soulevé une grande émotion. Des voitures qui brûlent, ce n'était pas précisément une nouveauté dans cette cité. Même à quatre heures du matin.

Des flammes rouges et orangées, avec du bleu et du vert au centre, et quelques tentacules violets, se tordaient dans l'obscurité, dégageant une épaisse fumée noire. Même de loin, ça sentait le caoutchouc et le plastique cramés. Elle en avait mal à la tête ; son uniforme et ses cheveux en resteraient imprégnés pendant des jours.

Le chef des pompiers, Gary Cullen, les rejoignit. Ce fut à Dennis qu'il s'adressa, comme d'habitude. Ils étaient potes.

— Alors, ton avis... ?

— Volée, fit Dennis en désignant vaguement l'épave. On a vérifié la plaque minéralogique. Piquée dans un coquet quartier résidentiel à Manchester, en début de soirée.

— Mais alors, pourquoi ici ?

— Qui sait ? Il y a peut-être un rapport. Quelqu'un a voulu manifester sa mauvaise humeur. Ou une affaire de drogue. Ça, ce sera aux gradés de le dire. Eux, ils sont payés pour réfléchir. Nous, on n'a plus rien à faire ici. Il n'y a plus de danger ?

— On s'en débrouille. Et s'il y avait quelqu'un dans le

coffre ?

— À l'heure actuelle, il serait cuit à point ! Attends...
c'est pas notre radio, ça ?

Janet alla à la voiture.

— Je m'en occupe, dit-elle par-dessus son épaule.

— ... Contrôle à 3-5-4. Répondez, s'il vous plaît, 3-5-4.

Terminé.

Janet décrocha.

— 3-5-4 à Contrôle. Terminé.

— Querelle de ménage signalée au 35, à la Colline. Je répète : à la Colline. Pouvez-vous vous déplacer ?
Terminé.

Merde, une querelle de ménage. Aucun flic sensé n'aimait ça, surtout à une heure aussi matinale.

— D'accord, dit-elle en soupirant. Dans trois minutes. Elle appela Dennis, qui leva la main et échangea encore quelques mots avec son copain avant de réagir. Ils riaient tous les deux quand il revint.

— Tu lui racontais ta blague ? demanda-t-elle en prenant le volant.

— Quelle blague ? demanda Dennis en toute innocence.

Janet démarra et accéléra sur la route principale.

— Tu sais bien : la blonde qui fait sa première fellation.

— Je vois pas de quoi tu parles...

— Je t'ai entendu la raconter au nouveau, chez nous, celui qui n'a pas encore de poil au menton. Tu devrais le laisser se faire une opinion sur les femmes tout seul au lieu de lui pourrir l'esprit d'entrée de jeu.

La force centrifuge faillit les envoyer dans le décor, Janet ayant abordé trop vite le rond-point. Dennis se cramponna au tableau de bord.

— Les femmes au volant... ! C'est une blague. Et ton sens de l'humour ?

Janet eut un sourire intérieur et ralentit pour rouler au pas, cherchant le numéro 35.

— Oh, et puis, j'en ai marre, dit Dennis.

— Quoi, de ma conduite ?

— Entre autres. T'es d'un chiant... ! Un mec peut plus dire ce qu'il veut, de nos jours.

— Pas s'il a un égout à la place du cerveau... C'est de la pollution ! D'ailleurs, les temps changent, Den... Et il faut évoluer, sous peine de finir comme les dinosaures. Au fait, ton grain de beauté...

— Quel grain de beauté ?

— Sur ta joue. Près du nez. Sous la touffe de poils.

Dennis porta la main à sa joue.

— Et alors ?

— À ta place, je le ferais examiner. Ça m'a tout l'air cancéreux. Ah, le 35. Terminus !

Elle se rangea sur la droite pour s'arrêter juste après la maison. C'était un petit pavillon individuel en brique et grès, entre une parcelle lotie et un alignement de boutiques. Guère plus grand qu'une ferme, avec un toit d'ardoise, un jardin cerné d'un muret et un garage moderne sur la droite. Pour l'instant, tout était calme.

— C'est allumé dans le couloir, dit Janet. On y va ?

Palpant toujours son grain de beauté, Dennis soupira

et marmonna quelque chose pouvant passer pour un assentiment. Elle descendit la première et remonta l'allée, en l'entendant traîner des pieds. Le jardin était envahi d'herbes folles et il fallait écarter brindilles et broussailles. Son taux d'adrénaline avait légèrement augmenté, la mettant en état d'alerte, comme toujours dans ces cas-là. Si la majorité des flics n'aimait pas intervenir dans les querelles de ménage, c'est qu'on ne savait jamais comment ça tournerait. Une fois sur deux, quand l'époux était maîtrisé, la femme prenait son parti et se mettait à vous matraquer avec le rouleau à pâtisserie.

Janet s'arrêta à la porte. Toujours pas le moindre bruit, à part Dennis respirant comme un phoque. Il était encore trop tôt pour que les gens partent au travail et la plupart des noctambules étaient allés se coucher. Les oiseaux commençaient à pépier. Des moineaux, se dit Janet. Des souris avec des ailes.

Ne voyant pas de sonnette, elle frappa.

Pas de réponse.

Elle frappa plus fort. Ces coups répétés semblèrent résonner dans tout le quartier. Toujours rien.

Ensuite, elle se mit à genoux et regarda par la fente de la boîte aux lettres. Un individu était étalé par terre, au pied de l'escalier. Une femme. C'était amplement suffisant pour justifier une intrusion musclée.

— On entre ! dit-elle.

Dennis essaya la poignée. Fermé à clé. Puis, faisant signe à Janet de s'écarter, il attaqua d'un coup d'épaule.

Pas terrible comme technique, se dit-elle. Elle, elle

aurait pris du recul et donné un bon coup de pompe. Mais Dennis jouait au rugby et ses épaules avaient repoussé tant de postérieurs qu'elles devaient être solides.

La porte céda aussitôt et il se retrouva catapulté comme un boulet de canon dans le vestibule, s'agrippant au pommeau de la rampe d'escalier pour ne pas trébucher sur le corps inerte.

Janet était juste derrière lui, mais fit une entrée plus digne. Elle referma le battant de son mieux, s'agenouilla et chercha le pouls de la femme. Faible, mais régulier. Tout le côté du visage était ensanglanté.

— Oh là... Den ? Ça va ?

— Pas de problème. Toi, occupe-toi d'elle, j'y vais...

Il monta l'escalier.

Pour une fois, Janet ne fut pas vexée qu'on lui dicte sa conduite. Comme de bien entendu, c'était à la femme de soigner la blessée pendant que l'homme allait se couvrir de gloire... Tout de même, si, elle était vexée, mais ce n'était pas le moment de compliquer la situation.

Un beau saligaud, le type qui avait fait ça.

— On est là, dit-elle, même si c'était sans doute parler dans le vide. On va appeler l'ambulance. Tenez bon...

Le sang semblait couler surtout d'une entaille profonde au-dessus de l'oreille gauche, mais la bouche et le nez en étaient aussi barbouillés. Coups de poing, à première vue. Il y avait aussi du verre et des jonquilles éparpillés tout autour du corps, ainsi qu'une grosse tache d'humidité sur la moquette. Janet sortit sa radio personnelle et demanda une ambulance. Heureusement, ça fonctionnait sur cette

hauteur ; les radios UHF bénéficiaient d'une couverture moins étendue que les modèles VHF équipant les voitures et étaient connues pour leurs « blancs » dans la réception.

Dennis redescendit en secouant la tête.

— Ce fumier ne se cache pas là-haut.

Il lui tendit une couverture, un oreiller et une serviette.

— Pour elle...

Janet glissa l'oreiller sous la tête de la victime, la recouvrit délicatement et appliqua la serviette contre la plaie. Plein d'attention, mon coéquipier, songea-t-elle, un peu surprise.

— Il aurait pris la poudre d'escampette ?

— Qui sait ? Je vais regarder derrière. Reste là jusqu'à l'arrivée de l'ambulance.

Sans perdre de temps, il partit vers le fond de la maison. Moins d'une minute plus tard, elle l'entendait crier :

— Janet, ramène-toi ! Ça pourrait être important.

Intriguée, elle considéra la blessée. La plaie avait cessé de saigner et on ne pouvait rien faire de plus. Malgré tout, elle répugnait à s'éloigner de cette malheureuse.

— Viens donc ! Et dépêche-toi !

Lui ayant jeté un dernier regard, elle se dirigea à son tour vers le fond de la maison. La cuisine était dans le noir.

— En bas...

S'il était invisible, sa voix provenait bien de l'étage inférieur. Par une porte ouverte à sa droite, trois marches menaient à un palier éclairé par une simple ampoule. Il y avait une autre porte, ouvrant probablement sur le garage, et après l'angle se trouvaient les marches descendant à la

cave.

Dennis se tenait là, devant une troisième porte où était punaisé un poster. Une femme nue, vautrée sur un lit de laiton doré, cuisses écartées, tirait les lèvres de son sexe en leur souriant derrière ses gros seins avec un air d'invite. Dennis jubilait.

— Dégueulasse, gronda Janet.

— Et ton sens de l'humour ?

— Ce n'est pas drôle.

— Qu'est-ce qu'il faut en penser, à ton avis ?

— J'en sais rien...

On voyait de la lumière sous la porte, faible et tremblotante, comme celle d'une ampoule défectueuse. Elle nota aussi une odeur spéciale.

— Qu'est-ce que ça sent ? dit-elle.

— Des remontées d'humidité ? Un puisard ?

Plutôt la chair décomposée. Chair décomposée et encens – elle eut un léger frisson.

— On entre ?

Elle parlait bas sans savoir pourquoi.

— Je crois que ça s'impose...

Passant la première, Janet descendit, presque sur la pointe des pieds, les dernières marches. Son taux d'adrénaline était au maximum. Lentement, elle tourna la poignée de la porte. Verrouillée. Elle s'écarta et cette fois Dennis donna un bon coup de pied. Le verrou éclata et la porte s'ouvrit à la volée. S'effaçant, il s'inclina avec ironie.

— Honneur aux dames...

Elle entra.

À peine eut-elle le temps de se faire une idée de la petite pièce – des miroirs ; des dizaines de bougies en train de brûler autour d'un matelas posé par terre ; une fille sur ce matelas, nue et ligotée, quelque chose de jaune autour du cou ; l'horrible puanteur encore plus forte, malgré l'encens, une odeur d'égout bouché et de viande pourrie ; des dessins grossiers au charbon sur les murs blanchis à la chaux...

L'homme arriva par-derrière. Dennis se retourna pour l'affronter en cherchant sa matraque, mais pas assez vite. Le coutelas lui balafra d'abord la joue, l'entaillant de l'œil jusqu'aux lèvres. Avant qu'il n'ait eu le temps de lever la main pour éteindre le sang ou exprimer sa douleur, l'homme frappa une seconde fois, à la gorge. Dennis fit entendre un gargouillis et tomba à genoux, yeux écarquillés. Un sang tiède jaillit sur la figure de Janet et aspergea les murs de motifs abstraits. L'odeur, infecte, lui donna un haut-le-cœur.

Elle n'eut pas le temps de penser. C'est toujours ainsi dans ces moments-là. On ne pouvait rien pour Dennis. Pas encore. Accroche-toi, Dennis, l'implora-t-elle en silence. Tiens bon.

L'agresseur semblait vouloir s'acharner sur lui, et cela donna à Janet le temps de sortir sa matraque de sa ceinture. Elle venait d'en saisir le manche quand il lui asséna le premier coup. Il parut étonné que la lame, au lieu de se planter dans la chair et l'os, soit déviée par cet obstacle inattendu.

C'était le moment d'en profiter. Brandissant son arme,

elle lui flanqua un bon coup à la tempe. Les yeux du type se révélsèrent et il alla s'affaïsser contre le mur, mais sans s'écrouler. Se rapprochant, elle s'en prit au poignet qui tenait le coutelas, et entendit un gros craquement. L'autre poussa un cri et lâcha son arme. Janet expédia celle-ci d'un coup de pied dans un coin, puis, empoignant la matraque à deux mains, se donna de l'élan et lui flanqua encore un bon coup à la tempe. Comme il tentait de ramasser son coutelas, elle le frappa de toutes ses forces à la base du crâne, puis à la joue, et de nouveau à l'occiput. Il se redressa, toujours à genoux, vomissant des obscénités, et elle cogna encore, lui fendant la tempe. Il retomba contre le mur où sa tête laissa une longue tache sombre tandis qu'il glissait à terre pour rester là, jambes étendues. Une écume rose moussa à la commissure de ses lèvres, brièvement. Janet le matraqua encore, un coup à deux mains en plein sur le crâne, puis sortit ses menottes et l'attacha à l'un des tuyaux courant au ras du sol. Comme il râlait et remuait, elle l'assomma une fois de plus, à deux mains. Quand il se tint coi, elle s'occupa de Dennis.

Son corps était encore agité de soubresauts, mais le sang qui jaillissait spasmodiquement de sa plaie giclait avec de moins en moins de violence. Elle s'efforça de mobiliser ses notions de secourisme. De son mouchoir, elle fit une compresse qu'elle appliqua fortement contre l'artère sectionnée, tâchant de rapprocher les deux bords. Ensuite, elle tenta de contacter le 10-9 sur sa radio personnelle : officier ayant besoin urgent de secours. Mais elle n'obtint que des parasites. Il n'y avait plus qu'à attendre

l'ambulance. Elle ne pouvait pas bouger, aller dehors, avec Dennis dans cet état. Elle ne pouvait pas le laisser.

Alors, s'asseyant en tailleur, elle prit sa tête sur ses genoux en lui marmonnant des bêtises. L'ambulance va arriver, ne t'inquiète pas... Mais elle avait beau appuyer sur la compresse, le sang transperçait et tachait son uniforme. Elle sentait cette chaleur sous ses doigts, sur son ventre, ses cuisses. *Tiens bon, Dennis. Tiens bon.*

Au-dessus de la maison de Lucy, Maggie voyait le croissant de la nouvelle lune et le liseré d'argent autour du disque sombre de la vieille lune. *La vieille lune est dans les bras de la nouvelle.* Mauvais présage. Les marins croyaient que voir cela, surtout à travers une vitre, était signe de tempête et de catastrophes. Maggie tressaillit. Elle n'était pas superstitieuse, mais cette vision était glaçante et la touchait comme un message provenant de l'époque lointaine où l'on accordait plus d'attention aux phénomènes cosmiques comme les cycles de la lune.

Elle regarda de nouveau la maison et vit la voiture de police arriver, la femme frapper à la porte, puis son partenaire forcer l'entrée d'un coup d'épaule.

Ensuite, plus rien pendant cinq ou dix minutes – après quoi elle crut percevoir un gémissement déchirant montant des fondations. Ce pouvait être son imagination. Le ciel était plus clair et le chœur matinal des oiseaux avait

commencé à se manifester. Un oiseau ? Non, aucun n'aurait poussé un cri aussi lamentable et affligé, même le huard sur le lac ou le courlis dans les landes.

Elle se frotta la nuque et resta aux aguets. Quelques secondes plus tard, une ambulance arrivait. Puis une nouvelle voiture de police. Des auxiliaires médicaux. Ces gens ne refermèrent pas la porte d'entrée et Maggie put les voir s'agenouiller près d'une forme dans le vestibule. Une personne inanimée sous une couverture beige ; elle fut couchée sur un chariot qu'on roula vers l'ambulance dont les portières étaient restées grandes ouvertes. Tout cela s'était déroulé très rapidement, mais il lui semblait avoir aperçu la chevelure très noire de Lucy répandue sur l'oreiller blanc.

C'était donc bien ce qu'elle avait cru. Elle se mordilla l'ongle du pouce. Aurait-elle dû intervenir plus tôt ? Certes, elle avait eu des soupçons, mais pouvait-on empêcher cela ? Et comment ?

Ensuite, vint un homme qui devait être un policier en civil. Puis cinq ou six individus qui enfilèrent des combinaisons blanches avant de pénétrer dans la maison. Quelqu'un tendit un long ruban blanc et bleu devant le portillon et condamna une bonne longueur de trottoir, englobant l'arrêt de bus et tout le côté de la chaussée qui bordait le numéro 35, réduisant la voie à une seule file afin de faire de la place aux ambulances et aux véhicules de la police.

Maggie s'interrogeait. Tout de même, se donnerait-on toute cette peine si ce n'était pas grave ? Lucy était-elle

morte ? Terry avait-il fini par l'assassiner ? Voilà : il fallait un drame pour que les flics se déplacent.

La matinée avançant, la scène devenait de plus en plus étrange. Il vint encore d'autres voitures de police, et une autre ambulance. Comme un second chariot était poussé à l'extérieur, le premier bus descendit la Colline, lui masquant la vue. Les passagers tournèrent la tête, ceux du mauvais côté se levèrent pour regarder, et elle ne put voir qui était allongé dessus. Seulement que deux policiers montaient aussi dans l'ambulance.

Ensuite, une silhouette voûtée, enveloppée d'une couverture, sortit d'un pas chancelant, soutenue par deux policiers en tenue. Au début, Maggie ne comprit pas qui c'était. Une femme, d'après son allure et sa coupe de cheveux. Puis elle crut entrevoir un uniforme bleu foncé : *la femme policier*. Elle en resta bouche bée. Qu'est-ce qui lui était donc arrivé ?

Incroyable qu'une simple scène de ménage engendre un tel remue-ménage. Une demi-douzaine de véhicules de la police, au moins, étaient arrivés, certains banalisés. Un homme maigre et nerveux, aux cheveux noirs en brosse, sortit d'une Renault bleue et entra dans la maison comme si c'était chez lui. Un autre, qui l'imita, avait l'allure d'un médecin ; du moins transportait-il une sacoche noire et se donnait-il l'air important. C'était l'heure où les riverains allaient au travail ; ils sortaient leur voiture du garage ou attendaient le bus à l'arrêt provisoire qu'un employé du dépôt avait installé. De petits groupes se constituèrent près de la maison, mais la police vint les disperser.

Maggie consulta sa montre. Six heures trente. Elle était agenouillée à sa fenêtre depuis deux heures et demie, et pourtant c'était comme si elle avait suivi un enchaînement de scènes en accéléré. Quand elle se remit debout, elle entendit craquer ses genoux, et les fibres du tapis avaient marqué sa peau de zébrures rouges.

À l'extérieur de la maison, l'activité était nettement retombée. Maintenant, il n'y avait plus que les policiers en faction et des inspecteurs qui allaient et venaient ou se tenaient sur le trottoir, fumant, secouant la tête et parlant à voix basse. Les voitures garées au petit bonheur gênaient la circulation.

Fatiguée et troublée, elle enfila un jean et un T-shirt et descendit au rez-de-chaussée pour se préparer du thé et faire griller du pain. En emplissant la bouilloire, elle remarqua que ses mains tremblaient. On viendrait l'interroger, sans aucun doute. Et à ce moment-là, que dirait-elle ?

Alan Banks, commissaire de police judiciaire par intérim – « par intérim » parce que son supérieur direct, le commissaire Gristhorpe, s'était brisé la cheville en travaillant à son mur de pierres sèches et serait en congé maladie pendant au moins deux mois – signa le registre, respira bien à fond et entra au numéro 35 peu après six heures du matin. Occupants : Lucy Payne, vingt-deux ans, employée de banque, et son époux, Terence Payne, vingt-huit ans, enseignant. Pas d'enfant. Pas de casier judiciaire. Apparemment, un jeune couple heureux et plein d'avenir. Marié depuis un an.

On avait allumé toutes les lumières et les spécialistes étaient déjà à l'œuvre, vêtus – comme Banks – de la tenue obligatoire, blanche et stérile : combinaison, chaussons, gants et capuche. On aurait dit une équipe de femmes de ménage fantômes – ramassant la poussière, passant l'aspirateur, prélevant des échantillons, mettant des choses dans des étuis, collant des étiquettes.

Il s'attarda dans l'entrée pour se faire une première idée. Foyer assez banal, très « classe moyenne anglaise ». Le papier peint à rayures rose corail semblait neuf. À droite, l'escalier tapissé de moquette conduisait aux chambres. Ça sentait peut-être un peu trop le parfum d'ambiance au citron. La seule chose qui jurait, c'était la

tache couleur rouille sur la moquette blanc cassé du vestibule. *Lucy Payne*, actuellement en observation à l'hôpital de Leeds, sous bonne garde, non loin de la chambre où son mari, à l'autre bout du couloir, luttait contre la mort. Banks ne le plaignait pas, celui-là ; le gardien de la paix Dennis Morrissey n'avait pas survécu, lui.

Et il y avait un cadavre de jeune fille dans la cave, en plus.

Ces informations, Banks les tenait en grande partie de l'inspecteur Blackstone avec qui il s'était entretenu par portable interposé en se rendant à Leeds ; le reste, il l'avait appris en parlant aux auxiliaires médicaux et aux ambulanciers devant la maison. Le premier appel à son domicile, celui qui l'avait tiré du sommeil agité, trop léger, qui était son lot ces derniers temps, avait sonné peu après quatre heures trente ; il avait alors enfilé ses vêtements et sauté dans sa voiture. Un CD de musique classique l'avait aidé à garder son calme et à ne pas prendre de risques sur la route. En définitive, il avait parcouru ces cent vingt kilomètres en une heure et demie et, sans tous ses soucis en tête, il aurait pu admirer la naissance d'une belle journée de mai sur les vallons du Yorkshire, fait assez rare jusqu'à présent pour la saison. En fait, il ne vit que la route et entendit à peine la musique. Quand il aborda le périphérique de Leeds, c'était déjà l'heure de pointe.

Contournant la tache de sang et les jonquilles, il alla au fond de la maison. Quelqu'un avait vomi dans l'évier de la cuisine.

— Un ambulancier..., déclara un membre du SOCO

fouillant placards et tiroirs. C'était son premier jour, le pauvre. On a du pot qu'il n'ait pas dégueulé directement sur les lieux.

— Merde, qu'est-ce qu'il avait bouffé ce matin ?

— Un curry thai et des frites, à vue de nez...

Il descendit à la cave, notant au passage la porte du garage. Très pratique pour ramener quelqu'un sans être vu – après l'avoir kidnappé, éventuellement drogué ou assommé. Il ouvrit pour jeter un coup d'œil à la voiture. Une Opel Vectra quatre portes, avec des plaques minéralogiques qui n'étaient pas du coin. Il faudrait se renseigner auprès du DVLA¹, à Swansea.

Il entendit des voix dans la cave, vit des éclairs de flashes. C'était sans doute Luke Selkirk, le photographe du service, tout juste revenu de son stage sponsorisé par l'armée à Catterick Camp, où il avait appris à photographier les lieux d'un attentat terroriste. Pour le moment, ça ne lui servait à rien, mais c'était bon de savoir qu'on bossait avec un professionnel très pointu dans sa partie.

Les marches de pierre étaient usées par endroits ; les murs en brique, blanchies à la chaux. On avait tendu du ruban blanc et bleu pour condamner la porte ouverte. Personne n'entrerait là avant que lui-même, Luke, le médecin et les membres du SOCO n'en aient terminé.

Il s'arrêta sur le seuil et huma l'atmosphère. La puanteur était atroce : décomposition, moisissures, encens et cette odeur douceâtre, métallique, du sang frais. Il passa

sous le ruban, mais le spectacle était si horrible qu'il recula légèrement.

Il avait déjà vu pire, bien pire : le cadavre éventré d'une pute de Soho, Dawn Whadden ; un petit voleur décapité nommé William Grant ; les membres en partie dévorés d'une jeune serveuse de bar nommée Colleen Dickens ; des corps déchiquetés par des plombs de fusil de chasse ou lacérés au couteau. Il n'avait oublié aucune victime. Mais, comme il l'avait appris au fil des ans, ce n'était pas là l'essentiel. Le problème, ce n'était pas le sang et les tripes, les boyaux qui sortent du ventre, les membres amputés ni les grandes estafilades béantes comme des bouches. Le plus dur, ce n'était pas ça. Il s'agissait là de l'aspect extérieur ; en s'appliquant, on pouvait s'imaginer que ce n'était qu'une simple mise en scène, comme au spectacle, que ces corps n'étaient que des mannequins, que le sang était factice.

Non, ce qui le dévastait, c'était la compassion qu'il ressentait pour les victimes. Et il ne s'était pas endurci avec l'âge, comme beaucoup de ses collègues et contrairement à ce qu'il avait cru. Chaque fois, c'était comme si une plaie se rouvrait en lui. Il avait beau se dominer, s'empêcher de vomir, cela le rongeaient comme un acide et lui donnait des insomnies. La peur, la douleur et le désespoir adhéraient à ces murs comme la suie des usines avait adhéré aux bâtiments des vieilles cités industrielles. Et cette saleté-là ne se décapait pas à la sableuse.

Il y avait sept individus dans cette cave confinée : cinq

vivants et deux morts : l'enquête s'annonçait cauchemardesque.

On avait allumé le plafonnier, une simple ampoule, mais les bougies continuaient à brûler un peu partout. Du seuil, il vit le médecin penché sur le cadavre blafard vautre sur le matelas. Une fille. Les seuls signes extérieurs de violence étaient quelques coupures et ecchymoses, le nez barbouillé de sang, et un bout de corde à linge jaune serré autour de son cou. Elle était étendue sur ce matelas souillé, membres écartés, les mains attachées avec la même corde à linge jaune à des piquets métalliques fichés dans le béton. Le sang de Dennis Morrisey avait éclaboussé ses chevilles et ses tibias. Des mouches avaient réussi à s'introduire dans la cave ; il en bourdonnait trois autour du sang coagulé sous le nez de la morte. Sa figure était blême, bleuâtre, son corps tout blanc dans l'éclat cru de l'ampoule.

Pour ne rien arranger, les grands miroirs au plafond et sur deux des murs multipliaient cette vision comme à une fête foraine.

— Qui a allumé l'ampoule ? dit-il.

— Les ambulanciers, répondit Luke Selkirk, le photographe. Ils sont arrivés les premiers...

— Bon, on laisse pour le moment, histoire de voir ce qu'on fait. Mais plus tard, vous me photographierez la scène comme elle était. À la seule lueur des bougies.

L'autre opina.

— Au fait, je vous présente Faye McTavish, ma nouvelle assistante.

C'était une jeune femme pâle, d'une maigreur de cover-girl, la vingtaine, ayant un genre de clou à la narine et pratiquement pas de hanches. Le vieux Pentax suspendu à son cou semblait trop lourd pour elle, mais elle paraissait savoir s'en servir.

— Enchanté de faire votre connaissance, Faye, dit Banks en lui serrant la main. J'aurais aimé que ce soit dans d'autres circonstances...

— Moi de même...

Il se tourna vers la victime. Kimberley Myers, quinze ans, disparue vendredi soir en revenant d'un bal donné à quatre cents mètres seulement de son domicile. Jolie, avec de longs cheveux blonds et la silhouette mince, athlétique, caractéristiques de toutes les victimes. À présent, ses yeux morts fixaient le miroir du plafond comme pour y chercher la justification ultime de son martyre.

Un peu de sperme séché brillait sur son pubis. Du sang, aussi. Sperme et sang, toujours la même histoire. Pourquoi étaient-ce toujours aux jeunes et jolies filles que s'en prenaient ces monstres ? Il se le demanda pour la centième fois. Oh, il connaissait les réponses toutes faites : femmes et enfants étaient des proies faciles parce que plus faibles, plus facilement effrayées et soumises à la force brute ; de même que les prostituées et les fugueuses, dont la disparition avait moins de chances d'être signalée, à la différence de celle d'une jeune fille choyée par ses parents comme Kimberley. Mais ce n'était pas tout : il y avait toujours une trouble dimension sexuelle dans ces cas-là, et pour être intéressante la victime devait non seulement

être plus faible, mais avoir des seins et une vulve – sans doute aussi irradier la jeunesse et l'innocence – afin que son bourreau puisse en jouir et les profaner. C'était cette innocence qu'il fallait bafouer. Les hommes s'entretuaient pour de multiples raisons, par milliers en temps de guerre, mais dans ces affaires-là, la victime se devait d'être une femme.

Le premier policier sur place avait eu la bonne idée de baliser un étroit passage au sol avec du ruban, afin que personne n'aille détruire des indices en marchant n'importe où, mais après ce qui était arrivé à Morrissey et Taylor, c'était sans doute trop tard, de toute façon.

Dennis Morrissey était recroquevillé sur le côté dans une mare de sang. Son sang avait également éclaboussé le mur et l'un des miroirs, y dessinant des arabesques dignes d'un Jackson Pollock. Le reste des murs blancs était recouvert, soit d'images porno arrachées à des magazines, soit de graffitis puérils et obscènes de bonshommes aux phallus énormes faits à la craie de couleur. S'y mêlaient un certain nombre de symboles occultes et de crânes ricanants grossièrement dessinés. Il y avait une autre mare de sang contre le mur, tout près de la porte, et une longue tramée sombre sur le blanc de chaux. *Terence Payne...*

Le flash de l'appareil photo de Luke Selkirk le tira de ses pensées. La jeune Faye était maintenant en train de filmer la scène. L'autre homme qui était dans la pièce se retourna et prit la parole pour la première fois : l'inspecteur principal Ken Blackstone, de la police du West Yorkshire,

toujours aussi distingué, même en combinaison blanche. Ses cheveux gris bouclaient par-dessus ses oreilles et ses lunettes cerclées de fer rendaient son regard encore plus perçant.

— Alan..., dit-il avec un léger soupir. Quelle boucherie, hein ?

— Rien de tel pour commencer la semaine. Tu étais là à quelle heure ?

— Quatre heures quarante-quatre.

Habitant sur la route de Lawnswood, il n'avait pas dû mettre plus d'une demi-heure, et encore. Banks, qui dirigeait l'équipe du North Yorkshire, se félicitait que Blackstone soit le chef de l'équipe du West Yorkshire dans cette opération commune qu'on avait appelée « opération Caméléon », le tueur ayant jusqu'à présent réussi à s'adapter, à se fondre dans la nuit sans se faire remarquer. Trop souvent, travailler en commun générait des frictions, mais eux se connaissaient depuis huit ou neuf ans et s'étaient toujours bien entendus. Hors du boulot, ils avaient aussi des atomes crochus, appréciant les pubs, la cuisine indienne et les chanteuses de jazz.

— Tu as parlé aux auxiliaires médicaux ? lui demanda Banks.

— Oui. Comme la fille ne donnait aucun signe de vie, ils n'ont pas touché au corps. Morrisey était mort, lui aussi. Terence Payne menotté à ce tuyau-ci. Il avait été salement matraqué, mais, comme il respirait encore, ils l'ont conduit en vitesse à l'hosto. La scène a été légèrement « contaminée », en raison de la position du corps de

Morrisey – mais de façon minime, vu les circonstances.

— Le hic, c'est qu'on a deux scènes de crime qui se chevauchent... trois en comptant ce qui est arrivé à Payne... quatre, avec sa femme là-haut. Ça va poser des problèmes. Où est Stefan ?

Stefan Nowak était leur coordinateur des « scènes de crime ». Nouveau au commissariat d'Eastvale, il avait été intégré à l'équipe par Banks, vite impressionné par ses capacités. Son job n'avait rien d'enviable pour le moment.

— Pas loin. La dernière fois que je l'ai vu, il montait à l'étage.

— C'est tout ce que tu as à me dire ?

— Je crois. Il faut attendre de pouvoir parler à l'agent Taylor.

— Ça sera quand ?

— Aujourd'hui. On l'a emmenée à l'hôpital. Elle est encore sous le choc.

— Pas étonnant. Est-ce qu'on a... ?

— Oui. Ils ont mis ses vêtements dans un sac et le chirurgien de la police est allé là-bas faire le nécessaire.

C'est-à-dire prendre des rognures d'ongles et prélever des échantillons de la peau des mains, entre autres. Une chose facile à oublier –, et tout le monde souhaitait l'oublier – c'était que Janet Taylor n'était pas une héroïne, mais une personne suspecte d'un usage excessif de la force. Sa situation allait être délicate.

— Comment tu vois la chose, Ken ? Ton intime conviction...

— Payne a dû être surpris, il s'est jeté sur eux et a

frappé Morrisey avec ça... (Il désigna un coutelas ensanglanté par terre, contre le mur.) Morrisey a été frappé deux ou trois fois. Janet Taylor a dû n'avoir que le temps de saisir sa matraque et de s'en servir. Elle n'a fait que son devoir, Alan. C'était de l'autodéfense.

— Ce n'est pas à nous d'en décider. Qu'est-ce qu'il a, Payne ?

— Fractures multiples du crâne.

— S'il en meurt, ça épargnera les frais d'un procès aux contribuables. Et sa femme ?

— Il semble qu'il l'ait frappée avec un vase dans l'escalier et qu'elle soit tombée. Légère commotion cérébrale, quelques contusions. Rien de plus. Par chance, ce n'était pas du cristal, sinon elle serait dans la même galère que son mari. Au fait, elle est toujours dans les pommes et on l'a à l'œil, mais elle s'en tirera sans problème. Le brigadier Hodgkins est à l'hôpital.

Banks considéra de nouveau la pièce, avec ses bougies, ses miroirs et ses petits dessins lubriques. Il remarqua des tessons de verre sur le matelas, près du corps, et comprit en y voyant son propre reflet que c'étaient des fragments de miroir. *Sept ans de malheur*. Il n'écouterait plus jamais comme avant la chanson de Jimi Hendrix, *La Chambre pleine de miroirs*.

Interrompant son examen pour la première fois depuis que Banks était entré dans la cave, le médecin se releva et les rejoignit.

— Dr Ian Mackenzie, médecin légiste..., dit-il, tendant la main à Banks.

C'était un homme fortement charpenté, doté d'une abondante tignasse brune divisée par une raie, d'un nez proéminent, et qui avait les dents de devant écartées. Signe de chance, disait la mère de Banks. Peut-être cela contrebalancerait-il l'effet du miroir brisé.

— Que pouvez-vous nous apprendre ? lui demanda-t-il.

— La présence d'hémorragies pétéchiales, d'ecchymoses à la gorge ainsi que la cyanose indiquent une mort par strangulation, causée très probablement par ligature du cou à l'aide de cette corde à linge, mais je ne pourrai le certifier qu'après l'autopsie.

— Elle a été violée ?

— Il y a trace de lacérations vaginales et anales, et des taches de sperme, semble-t-il, comme vous pouvez le constater vous-mêmes. Une fois de plus, je serai en mesure de vous en dire plus dans quelque temps.

— Heure du décès ?

— Récente. Très récente. Il n'y a pratiquement pas de congestion hypostatique, la rigidité cadavérique ne s'est pas encore manifestée et le corps est tiède.

— C'est-à-dire... ?

— Il y a deux ou trois heures. C'est une estimation...

Banks consulta sa montre. Peu après trois heures du matin, donc juste avant la querelle de ménage signalée par la voisine. Merde. Si on avait appelé un peu plus tôt, la fille aurait éventuellement pu être sauvée. Par ailleurs, la question de l'heure était intéressante car elle permettait de soulever des hypothèses touchant au motif de la dispute.

— Et ces rougeurs autour de la bouche ?
Chloroforme ?

— On dirait... Il a dû s'en servir pour la kidnapper, ou même pour la maintenir dans le cirage... bien qu'il y ait des moyens plus agréables...

Banks jeta un coup d'œil au cadavre.

— Notre homme ne se préoccupait pas du bien-être de ses victimes, je crois... Ça se trouve facilement, le chloroforme ?

— Plutôt. C'est un solvant.

— Mais ce n'est pas la cause du décès ?

— À mon avis, non. Je ne pourrai l'affirmer qu'après l'autopsie, bien entendu, mais dans ce cas, on trouverait des boursouflures plus importantes à l'œsophage, et le foie serait abîmé...

— Quand pourrez-vous l'autopsier ?

— Sauf carambolage sur l'autoroute, cet après-midi. On est assez occupés en ce moment, mais... il y a des priorités.

Il regarda Kimberley, puis Morrisey.

— Quant à lui, il a succombé à l'hémorragie, selon toute apparence. La carotide et la jugulaire ont été sectionnées. Brutal, mais rapide. Il semble que sa collègue ait fait le nécessaire, mais c'était trop tard. Dites-lui de ne pas s'en vouloir. Il n'avait aucune chance...

— Merci, docteur, dit Banks. J'apprécie. Si vous pouviez commencer par Kimberley...

— Bien entendu.

Le médecin alla prendre ses dispositions, et Luke

Selkirk continua à s'affairer avec son assistante. Banks et Blackstone restèrent là, en silence, à contempler la scène. Il n'y avait pas grand-chose de plus à voir, cependant ceci resterait gravé longtemps dans leur mémoire.

— Et par là... ? demanda Banks, désignant une porte près du matelas.

— Je n'ai pas encore regardé..., dit Blackstone.

Banks manœuvra la poignée. Ça n'était pas fermé à clé. Lentement, il poussa le lourd battant en bois et se retrouva dans une autre pièce, plus petite, au sol en terre. L'odeur était encore plus repoussante. Il tâtonna à la recherche d'un interrupteur, en vain. Pendant que Blackstone allait se procurer une torche, il essaya de voir quelque chose en profitant de la lumière du plafonnier dans la cave principale.

Ses yeux s'habituant à la pénombre, il crut distinguer des petites grappes de champignons poussant ici ou là dans la terre.

Puis il comprit...

— Oh, merde ! dit-il, en se reculant contre le mur.

Ce n'étaient pas des champignons – c'étaient des ortels.

Après un rapide petit déjeuner et la visite de deux inspecteurs au sujet de son appel, Maggie ressentit le besoin urgent d'aller se promener. Elle n'aurait pu travailler,

de toute façon, avec toute cette animation en face – elle s’y mettrait plus tard. Pour l’instant, elle avait la bougeotte et voulait se changer les idées. Les enquêteurs s’en étaient tenus aux questions élémentaires, et elle n’avait rien dit sur Lucy, mais l’un d’eux, au moins, n’avait pas paru satisfait de ses réponses. Ils reviendraient.

Elle ne savait toujours pas ce qui s’était passé. Les policiers ne lui avaient donné aucune information, bien entendu. Ils n’avaient même pas dit comment allait Lucy, et la radio locale n’était pas claire non plus. Tout ce qu’on disait, c’était qu’une simple concitoyenne et un membre des forces de la police avaient été blessés tôt dans la matinée. Et cette nouvelle passait juste après l’affaire de cette gamine, Kimberley Myers, qui avait disparu en rentrant chez elle, vendredi soir, après être allée danser.

En marchant entre les fuchsias qui seraient bientôt en fleur et inclinaient leurs lourdes têtes rose foncé au-dessus du sentier, Maggie constata qu’on s’affairait de plus belle au 35, et des voisins s’étaient agglutinés sur son trottoir, à présent isolé de la rue par un cordon.

Plusieurs hommes en combinaison blanche sortirent d’un fourgon avec des pelles, des tamis et des seaux, et gagnèrent d’un pas pressé le jardin.

— Oh, regardez, lança quelqu’un. Ils vont faire des pâtés de sable à la plage !

Mais personne ne rit. Comme Maggie, chacun était en train de comprendre qu’il s’était passé quelque chose de très grave. À dix mètres de là, séparées du numéro 35 par une sente, il y avait plusieurs boutiques : pizzas à emporter,

coiffeur, supérette, marchand de journaux, *fish and chips* ; et plusieurs agents de police parlementaient avec les commerçants qui voulaient sans doute ouvrir.

D'autres, en civil, étaient assis sur le muret, à parler et à fumer. Les radios crépitaient. L'endroit commençait à ressembler au site d'une catastrophe – accident ferroviaire ou tremblement de terre. Maggie se rappela les séquelles du séisme de 1994 à Los Angeles, où elle était allée une fois avec Bill avant leur mariage : un immeuble tassé sur lui-même, ses trois étages aplatis en quelques secondes : les rues fissurées ; des tronçons d'autoroutes écroulés. Même si, ici, on ne voyait rien, la sensation était la même. S'ils ne savaient encore rien, les gens étaient stupéfaits, ils faisaient le point ; la peur flottait sur l'assistance comme si Dieu venait de manifester son courroux. Il s'était passé quelque chose de capital à leur porte. Déjà, Maggie sentait que l'atmosphère dans le quartier en serait irrémédiablement changée.

Elle prit à gauche et descendit la Colline, passant sous le pont du chemin de fer. Tout en bas, il y avait un petit étang artificiel entouré de logements sociaux et de parcs d'activité. Pas grand-chose, mais c'était mieux que rien. Au moins, on pouvait s'asseoir sur un banc et nourrir les canards, regarder les gens promener leurs chiens.

L'endroit était tranquille – paramètre important dans ce secteur où de vieilles et grandes demeures comme celle qu'elle habitait actuellement se retrouvaient cernées par des HLM. Les cambriolages étaient légion et il y avait des meurtres, mais ici, près de l'étang, les bus à impériale

passaient à proximité et le lieu était assez fréquenté pour qu'on ne s'y sente pas menacé. On peut se faire attaquer en plein jour, évidemment, mais c'était quand même plutôt rassurant.

Il faisait beau, mais la brise était fraîche et on supportait une veste. De temps en temps, un nuage cachait le soleil, occultant la lumière et projetant des ombres sur l'eau.

C'était toujours très apaisant de nourrir les canards, on ne pensait plus à rien. Pas à cause des canards, naturellement, qui ignoraient totalement la notion de partage. Quand on leur jetait du pain, il fallait les voir rappliquer et se bagarrer. Tout en émiettant son quignon rassis, elle se remémora sa rencontre avec Lucy Payne, deux mois plus tôt.

Ce jour-là – une belle journée, remarquablement agréable pour un mois de mars –, elle était allée en ville acheter des fournitures puis quelques livres, avant de flâner au hasard sous un passage couvert et de tomber sur Lucy. Elles s'étaient déjà croisées dans la rue ou chez les commerçants de leur quartier, et se saluaient chaque fois. Tant par goût qu'à cause de sa timidité – sortir et rencontrer des gens n'avait jamais été son fort –, Maggie ne s'était pas fait d'amis dans son nouvel univers, sauf la fille de sa voisine, qui semblait l'avoir adoptée. Lucy Payne, ainsi qu'elle le découvrit bientôt, était une âme sœur.

Peut-être parce qu'elles étaient toutes les deux hors de leur habitat naturel, comme des compatriotes qui se

rencontrent à l'étranger, elles s'arrêtèrent pour parler. Lucy déclara que c'était son jour de congé et qu'elle faisait des courses. Maggie proposa de s'installer à la terrasse du café du Harvey Nichols, et Lucy accepta volontiers. C'est ainsi qu'elles allèrent s'asseoir. Remarquant les sacs de Maggie, Lucy fit cette réflexion qu'elle n'aurait jamais le culot d'entrer dans un magasin aussi chic que Harvey Nichols. Elle-même était allée à British Home Stores et à C & A. Maggie connaissait cette attitude des gens de la région, elle avait déjà entendu dire qu'on ne trouverait jamais des natifs typiques du Yorkshire – avec anorak et casquette – dans un grand magasin chic comme Harvey Nichols, mais elle fut tout de même surprise d'entendre Lucy l'admettre aussi facilement.

Et si elle fut surprise, c'est que Lucy était d'une beauté frappante avec son abondante chevelure aile de corbeau qui lui tombait au creux des reins et cette silhouette pour magazines de charme. Lucy était grande et bien faite, elle avait la taille fine et des hanches parfaitement proportionnées, et sa robe jaune toute simple sous sa veste légère soulignait ses proportions sans vulgarité, tout en attirant aussi l'attention sur ses jambes galbées. Presque pas de maquillage ; c'eût été inutile. Son teint pâle était aussi lisse qu'un reflet dans un miroir, ses sourcils étaient en arc de cercle, ses pommettes haut placées dans son visage ovale. Des paillettes grises mouchetaient ses pupilles noires, captant la lumière tel du quartz.

Quand le serveur s'approcha, Maggie lui suggéra un

cappuccino. Lucy déclara qu'elle ne savait pas très bien ce que c'était, mais voulait bien essayer. Maggie en commanda deux. Dès la première gorgée, Lucy se mit de la mousse sur les lèvres, qu'elle tamponna avec sa serviette.

— Je suis pas sortable ! dit-elle en riant.

— Ne dis pas de bêtises !

— Non, c'est vrai. C'est ce que Terry dit toujours...

Elle parlait très doucement, tout comme Maggi après sa séparation d'avec Bill. Maggie était sur le point de dire que Terry était un idiot, mais elle retint sa langue. Insulter le mari d'entrée de jeu ne serait pas poli.

— Alors, ça te plaît ? lui demanda-t-elle.

— Très bon. (Elle prit une nouvelle gorgée.) D'où es-tu ? J'espère que ce n'est pas indiscret... ton accent...

— Non, non, pas du tout. Je suis de Toronto. Canadienne.

— Pas étonnant que tu sois aussi chic. Moi, je n'ai jamais quitté la région.

Maggie se mit à rire. *Chic*, Toronto ?

— Tu vois, dit Lucy en faisant la moue. Tu te moques déjà de moi.

— Mais non. Honnêtement. C'est que... enfin, tout est relatif, je suppose...

— Comment ça ?

— Si je disais à une New-Yorkaise que Toronto est chic, elle me rirait au nez ! Le plus flatteur qu'on puisse en dire, c'est que la ville est propre et tranquille.

— C'est déjà bien, non ? Leeds n'est ni l'un ni l'autre.

— Je ne suis pas déçue, pour le moment...

— Pourquoi es-tu venue vivre ici ?

Maggie fronça les sourcils et chercha ses cigarettes. Elle s'en voulait encore d'avoir commencé à fumer à l'âge de trente ans, après avoir réussi à éviter l'herbe maudite pendant toute sa jeunesse. Bien sûr, elle pouvait accuser le stress, sauf qu'en définitive cela n'avait fait qu'aggraver sa nervosité. Elle se rappelait la première fois où Bill avait humé son haleine, comment il s'était métamorphosé de façon effrayante. Mais fumer n'était pas un péché. Même son psy disait que ce n'était pas rédhibitoire d'en griller une, quand on avait besoin de se donner du courage. Elle pourrait toujours arrêter plus tard, lorsqu'elle irait mieux.

— Alors, pourquoi es-tu venue vivre ici ? Je ne veux pas être indiscreète, mais ça m'intéresse. Pour le travail ?

— Pas précisément. Je peux exercer mon métier n'importe où.

— C'est quoi ?

— Je suis graphiste. J'illustre des livres, principalement pour la jeunesse. En ce moment, je travaille à une nouvelle édition des contes des frères Grimm.

— Oh, super ! Moi qui ne suis pas fichue de dessiner quoi que ce soit. Même pas la tête à Toto... (Elle se mit à rire et posa la main devant sa bouche.) Alors, *pourquoi*... ?

Maggie résista, cherchant à gagner du temps. Puis il se produisit quelque chose d'étrange : c'était comme si ses chaînes intérieures se desserraient, lui donnant plus d'aisance et la sensation de flotter. Elle éprouvait une étrange affection pour cette jeune femme, pourtant presque

une inconnue. Si seulement elles pouvaient se lier d'amitié et évoquer leurs problèmes en toute simplicité, s'apporter mutuellement soutien et conseils. Lucy, avec sa gaucherie, son charme candide, lui inspirait confiance : on était en sécurité avec elle. Plus encore : même si Maggie pouvait apparaître comme la plus « chic » des deux, elle devinait qu'elles avaient plus en commun qu'il n'y semblait. C'était peut-être difficile à admettre, mais elle avait grand besoin de se confier à quelqu'un en dehors de son psy. Et pourquoi pas à Lucy ?

— Qu'y a-t-il ? Tu as l'air triste.

— Ah ? Non... rien. Mon mari et moi... nous avons divorcé.

Elle plissa les lèvres. Malgré son sentiment de libération, ce serait bien plus difficile qu'elle ne l'aurait cru. Elle prit un peu de café.

Lucy fronça les sourcils.

— Mais pourquoi aller si loin ? Beaucoup de gens divorcent sans s'expatrier pour autant. Sauf si... oh, pardon ! (Elle se donna une tape sur la joue.) J'ai encore mis les pieds dans le plat !

Maggie ne put réprimer un fin sourire, même si son interlocutrice avait en effet touché le point sensible.

— Il n'y a pas de mal... Oui, c'était un homme violent. Il me battait. En un sens, je l'ai fui. C'est bien cela. Pour le moment, j'aime autant être à des kilomètres de lui.

Sa véhémence la surprit la première. Une étrange lueur joua dans le regard de Lucy, puis elle regarda autour d'elle, comme cherchant quelqu'un. Anonymes, les gens se

croisaient dans la galerie marchande, sous la verrière colorée, chargés d'achats. Lucy toucha le bras de Maggie du bout des doigts et cette dernière se sentit parcourue d'un léger frisson, ayant presque envie de se dégager. Elle avait cru se soulager en se confiant, mais maintenant elle avait des doutes. Elle se sentait trop exposée, vulnérable.

— Pardon si je t'ai mise dans l'embarras, dit-elle, la voix un peu tendue. C'est toi qui as insisté...

— C'est vrai, fit Lucy en lui saisissant le poignet avec une fermeté étonnante. C'est ma faute. Je ne suis pas très maligne. Mais ne crois pas m'avoir embarrassée. Seulement... comment dire... tu as l'air tellement sûre de toi.

— C'est exactement ce que je me disais : *comment une chose pareille a pu arriver à quelqu'un comme moi ?* Moi qui croyais que c'était réservé aux autres : les pauvres femmes, les malchanceuses, les incultes, les idiots ?

— Combien de temps...

— ... avant que je le quitte ? Deux ans. Et ne me demande pas comment j'ai pu tenir aussi longtemps. J'en suis encore à me le demander avec ma psy.

— Je vois... Qu'est-ce qui t'a décidé, en définitive ?

— Un jour, il est allé trop loin. Il m'a cassé la mâchoire et deux côtes, j'ai eu des lésions internes. On m'a emmenée à l'hosto. Là-bas, j'ai porté plainte contre lui. Et tu sais quoi ? Sitôt sortie, j'ai voulu laisser tomber, mais la police ne me l'a pas permis...

— Comment cela ?

— Je ne sais pas comment ça se passe ici, mais au Canada, quand on a porté plainte pour coups et blessures, on ne peut plus se rétracter. On lui a interdit de m'approcher. Pendant plusieurs semaines, il ne s'est rien passé ; puis un beau jour, il s'est présenté avec des fleurs, soi-disant pour discuter.

— Qu'as-tu fait ?

— Je ne lui ai pas ouvert. Il était dans sa phase de repentir, suppliant, câlin, jurant sur la tombe de sa mère. C'était déjà arrivé...

— ... et il avait recommencé ?

— Chaque fois. Bref, il est ensuite passé aux menaces et injures. Il s'est mis à tambouriner à la porte en me traitant de tous les noms. J'ai appelé la police, qui l'a arrêté ; il est revenu me harceler. Puis, une amie m'a suggéré d'aller vivre ailleurs pendant quelque temps, le plus loin possible. Je connaissais bien tes voisins, les Everett... Tu vois qui c'est ?

— Il m'arrive de les apercevoir. Enfin, pas depuis un bon moment...

— Normal : Charles est allé enseigner une année à Columbia University, la fac de New York, en janvier dernier, et Ruth l'a accompagné.

— Comment as-tu fait leur connaissance ?

— Ruth travaille dans mon domaine. C'est un petit milieu.

— Mais pourquoi Leeds ?

Maggie sourit.

— Pourquoi pas ? Primo, la maison était disponible, et

puis mes parents sont originaires du Yorkshire. Je suis née ici. Ils sont partis quand j'étais encore petite. Bref, j'ai pensé que c'était la solution idéale.

— Donc, tu vis toute seule dans cette grande baraque ?

— Toute seule.

— Je n'avais rien remarqué...

— Franchement, tu es la première personne à qui je parle depuis mon installation – à part ma psy et mon agent. Ce n'est pas que les gens ne soient pas sympas, c'est moi qui suis un peu... distante, hautaine.

La main de Lucy serrait toujours l'avant-bras de Maggie, mais avec beaucoup plus de douceur.

— C'est compréhensible, après ce que tu as subi. Et il ne t'a pas suivie jusqu'ici ?

— Je ne crois pas. Il ne doit pas savoir où me trouver. J'ai eu quelques coups de fil anonymes la nuit, mais honnêtement j'ignore si c'était lui. Tous mes amis là-bas m'ont juré de ne rien lui dire. D'ailleurs, il ne connaît ni Charles ni Ruth. Ma carrière l'indifférait. Ça m'étonnerait qu'il sache que je me trouve en Angleterre... pour l'instant, et j'aimerais bien qu'il ne songe pas à m'y chercher.

Il fallait qu'elle change de sujet. Elle avait la nuque raide, des bourdonnements d'oreilles, la mâchoire douloureuse, tout tournait autour d'elle et la verrière au-dessus de sa tête changeait de couleur tel un kaléidoscope, comme chaque fois qu'elle pensait trop longtemps à Bill. *Vous somatisez*, avait dit la psy. Ça ne changeait rien à l'affaire. Elle interrogea Lucy sur elle-

même.

— Moi non plus je n'ai pas tellement d'amis, dit Lucy, raclant le fond de sa tasse avec sa petite cuillère. J'ai toujours été trop timide, même à l'école. Je ne sais jamais quoi dire aux gens. (Elle se mit à rire.) Ma vie est d'un monotone ! Je ne pense qu'à mon boulot, puis je rentre m'occuper de Terry. On est mariés depuis presque un an. Il n'aime pas que je sorte toute seule. Même quand c'est mon jour de congé comme aujourd'hui. S'il savait... au fait – elle consulta sa montre et montra des signes d'agitation –, merci beaucoup pour le café, mais il faut que je me sauve. Je dois prendre le bus et rentrer avant la sortie des classes. Terry est enseignant, tu sais.

Ce fut au tour de Maggie de lui prendre le bras pour la retenir.

— Lucy, qu'est-ce qu'il y a ?

La jeune femme fuyait son regard.

— Rien. C'est ce que tu as dit tout à l'heure... (Elle baissa la voix et regarda les alentours avant de poursuivre :) Je sais ce que tu veux dire, mais ce n'est pas le moment d'en parler.

— Il te bat ?

— Non. Enfin, il est... très strict. Mais c'est pour mon bien. (Elle regarda Maggie dans les yeux.) Tu ne me connais pas. Je suis une fille assez désobéissante. Terry doit m'apprendre la discipline.

Désobéissante. Discipline, songea Maggie. Quel langage bizarre...

— Tu veux dire qu'il doit te surveiller ? Être toujours

derrière toi ?

— Oui. Écoute, il faut absolument que j'y aille. Ça m'a beaucoup plu, cette conversation. J'espère qu'on va se revoir.

— Moi aussi. Et j'aimerais bien qu'on reparle de tout ça. Il y a des solutions, tu sais.

Lucy lui lança un sourire éblouissant et partit en toute hâte. Maggie resta là, estomaquée, et termina son cappuccino d'une main tremblante. La mousse de lait était froide et sèche sur ses lèvres.

Lucy – battue elle aussi ? Impensable. Cette belle jeune femme solide et saine était une victime, tout comme la frêle, la faible Maggie ? Non, impossible. Pourtant, elle avait bien senti quelque chose... comme un lien de parenté. Sûrement pour cette raison. Voilà pourquoi elle n'avait pas voulu parler à la police de cette conversation. S'il s'était réellement passé quelque chose de grave, il le faudrait, mais elle préférerait retarder ce moment le plus longtemps possible.

En songeant à Lucy, Maggie se rappela la seule chose qu'elle avait comprise à propos des violences domestiques : l'identité de la victime importe peu. Cela peut arriver à n'importe qui. Toutes ses amies se demandaient comment une femme comme elle – intelligente, talentueuse, instruite, évoluée, avait pu tomber sur une brute. Ça se voyait à leur expression, à leur façon de se taire brusquement et de changer de sujet quand elle arrivait quelque part. Ça ne doit pas tourner rond chez elle, se disait-on. Et elle-même l'avait cru – le croyait toujours –

dans une certaine mesure. Car Bill aussi était évolué, intelligent, instruit. Jusqu'au moment où il tombait le masque, mais seule Maggie le voyait sous ce jour-là. Et, assez curieusement, personne n'avait jamais songé à demander pourquoi un avocat brillant et prospère avait besoin de frapper une femme qui faisait une bonne tête de moins que lui.

Même quand la police était intervenue, le jour où il démolissait sa porte, elle avait bien senti qu'on lui trouvait des excuses – il avait été poussé à bout par une bonne femme déraisonnable ; il était bouleversé de voir son ménage ruiné et que son épouse ne fasse rien pour arranger les choses. Toujours de bonnes excuses. Maggie était la seule à connaître son vrai visage. Chaque jour, elle se félicitait de ne pas avoir eu d'enfants.

Telles étaient ses pensées en nourrissant à présent les canards. Lucy était, elle aussi, une femme battue, que son mari avait fini par envoyer à l'hôpital. Maggie se sentait responsable, elle aurait dû agir. Dieu sait qu'elle avait essayé... Quand, à la faveur des visites furtives de Lucy, cette dernière s'était confiée, *il aurait fallu agir*. Mais contrairement à la plupart des gens, elle-même savait de quoi il retournait. Elle connaissait la situation de Lucy, savait que le mieux était de la pousser à quitter Terry et à aller solliciter une aide psychologique. Et c'était bien ce qu'elle-même avait fait.

Mais Lucy n'avait pas voulu. Elle disait qu'elle n'avait nulle part où aller, personne d'autre dans sa vie. Une excuse banale. Et parfaitement sensée : où aller, en effet,

quand on a tout quitté ?

Maggie, elle, avait eu la chance d'avoir des amis pour l'épauler et trouver une solution temporaire. La plupart n'avaient pas cette chance-là. Lucy disait aussi se sentir obligée de faire un effort, de se montrer patiente, son mariage étant si récent. Elle ne pouvait pas tout plaquer : elle voulait s'accrocher. Autre réponse typique, avait songé Maggie, mais elle n'avait pu que la décourager d'attendre une amélioration : Terry ne changerait jamais. Et puisqu'il lui faudrait le quitter tôt ou tard, pourquoi pas maintenant, en s'épargnant les coups ?

Mais non. Lucy voulait tenir bon. Terry était si gentil ensuite, si généreux ; il lui offrait des cadeaux, des fleurs, jurait de ne plus jamais recommencer, de s'amender. C'était écoeurant – littéralement : un jour Maggie avait vomi après son départ – d'entendre textuellement les arguments qu'elle-même utilisait jadis pour se justifier à ses propres yeux et devant ses quelques intimes.

Mais elle écoutait. Forcément ! Lucy avait besoin d'une amie, et Maggie était là, pour le meilleur et pour le pire.

Et maintenant !

Maggie jeta ses dernières croûtes de pain dans l'étang, visant le plus petit, le plus moche, le plus minable des canetons, celui qui était resté en retrait sans prendre part au festin. Le quignon atterrit tout près de lui, mais aussitôt la meute féroce rappliqua et rafla le tout.

Banks souhaita visiter toute la maison avant que le SOCO ne commence à tout démonter. Il ignorait ce que cela lui apporterait, mais il avait besoin de tâter l'atmosphère.

Au rez-de-chaussée, outre la cuisine et son coin-repas, il y avait un modeste living comprenant un canapé et deux fauteuils, une chaîne hi-fi, une télévision, un magnétoscope et une petite bibliothèque. Si la décoration trahissait la même touche féminine que dans l'entrée – rideaux de dentelle à fanfreluches, papier peint corail, moquette épaisse, plafond blanc cassé à moulures – les vidéos rangées sous la télévision reflétaient des goûts masculins : films d'action, *Les Simpson*, une collection de films d'horreur ou de science-fiction, notamment les séries des *Alien* et *Scream*, mêlés à d'authentiques classiques comme *Le Dieu d'osier*, *La Féline* ou *Rendez-vous avec la peur* (de Jacques Tourneur), ainsi qu'un coffret David Cronenberg. Pas de porno, ni de films d'amateurs. Le SOCO aurait peut-être plus de chance en désossant la maison. Côté CD, le choix était curieux. Un peu de musique classique, surtout des compilations, et un « best of » Mozart, mais aussi du rap, du heavy métal et de la country. Goûts éclectiques.

Idem côté livres : manuels de beauté, livres condensés du *Reader's Digest*, ouvrages d'initiation aux travaux d'aiguilles, romans roses, bouquins sur l'occultisme ou des

faits divers particulièrement choquants, biographies racoleuses de tueurs en série et autres grands assassins célèbres. Une ou deux traces de désordre – le journal de la veille étalé sur la table basse, deux cassettes vidéo sorties de leur boîte – mais, dans l'ensemble, tout était net. Il y avait aussi un certain nombre de bibelots – des « nids à poussière », aurait dit la mère de Banks qui n'en aurait pas voulu chez elle : sujets en porcelaine représentant des personnages et animaux de contes de fées. Dans le coin-repas, un imposant meuble vitré renfermait un service de table en porcelaine de Chine. Sans doute un cadeau de mariage.

Au premier, il y avait deux chambres, la plus petite servant de bureau, un W.-C. et une salle de bains. Pas de douche, juste un lavabo et une baignoire. Toilettes et salle de bains impeccables, porcelaine reluisante et parfum de lavande prononcé. Banks jeta un coup d'œil aux trous de vidange, mais ne vit que du chrome astiqué – aucune trace de sang, pas le moindre cheveu.

Dans le bureau, l'expert en informatique, David Preece, pianotait sur l'ordinateur. Le gros meuble de rangement dans le coin serait vidé, son contenu transféré à Millgarth, dans la salle où l'on conservait toutes les pièces à conviction.

— Alors, Dave... ?

L'expert repoussa ses lunettes sur son nez et se retourna :

— Pas grand-chose. Quelques sites pornographiques sur le Web ont été consultés, forums de discussion, ce

genre-là. Rien d'illégal pour le moment, à première vue.

— Bon courage !

Banks passa dans la chambre principale. Là, le rose corail avait fait place au bleu... azur, cobalt, céruléen ? Annie Cabbot aurait su définir la nuance, son père étant artiste, mais pour Banks les murs étaient tout simplement bleus, comme chez lui, en un peu plus soutenu. Le grand lit était recouvert d'une couette noire. Le mobilier était de style Scandinave ordinaire, en pin blond. Une autre télévision trônait sur son support, au bout du lit. Le meuble renfermait une collection de films porno soft, d'après les étiquettes, mais toujours rien d'illégal, pas de films d'amateurs, pas de trucs pédophiles ou zoophiles. Ainsi, les Payne étaient branchés porno. Et alors ? Comme monsieur Tout-le-monde. Mais on ne trouvait pas chez monsieur Tout-le-monde des cadavres de jeunes filles. Un jeune flic veinard allait devoir visionner le tout afin de vérifier si les contenus correspondaient aux titres.

Banks fureta dans la penderie : costumes, chemises, robes, chaussures – surtout des chaussures de femmes –, rien de particulier. Tout serait embarqué et examiné avec un soin méticuleux.

Ici aussi, il y avait un tas de babioles : coffrets en porcelaine de Limoges, boîtes à musique contenant des bijoux, boîtes en laque peintes à la main. La senteur de rose musquée et d'anis provenait d'un petit bol de fleurs séchées sur le coffre à linge sale, sous la fenêtre.

La fenêtre donnait sur la Colline et, quand il écarta le rideau de dentelle, il vit les maisons sur la butte, à moitié

cachées par les arbres et les broussailles. Il voyait aussi l'animation en bas, dans la rue. Se retournant, il considéra de nouveau cette chambre, vaguement déprimante avec son aspect aseptisé. Elle aurait pu être commandée sur catalogue et montée la veille. Toute la maison – sauf la cave, bien sûr – était plaisante, moderne, le cadre idéal pour un jeune couple moderne. Banal, et vide.

Avec un soupir, il regagna le rez-de-chaussée.

Kelly Diane Matthews disparut dans la nuit de la Saint-Sylvestre à Roundhay Park, à Leeds. Elle avait dix-sept ans, mesurait un mètre cinquante-huit et pesait quarante-quatre kilos tout juste. Elle vivait à Alwoodley et fréquentait Allerton High School. Kelly avait deux sœurs cadettes : Ashley, neuf ans, et Nicola, treize ans.

L'appel au commissariat local intervint à neuf heures onze, le 1^{er} janvier de l'an 2000. M. et Mme Matthews s'inquiétaient parce que leur fille avait découché. Eux-mêmes étaient allés réveillonner et n'étaient pas rentrés avant trois heures du matin. Ils avaient bien remarqué que Kelly n'était pas à la maison, mais sans trop s'en soucier, car elle était avec des amis et ces fêtes-là finissent en général à l'aube. Par ailleurs, elle avait largement de quoi prendre un taxi.

Fatigués et un peu éméchés, ils étaient allés directement au lit. En découvrant à leur réveil que leur fille n'était toujours pas là, ils s'étaient alarmés. Elle n'avait jamais rien fait de pareil. Tout d'abord, ils téléphonèrent aux parents de ses copines – deux filles dignes de foi, d'après eux. Alex Kirk et Jessica Bradley étaient arrivées chez elles peu après deux heures du matin.

Puis Adrian Matthews contacta la police. L'agent de

police Rearden, qui reçut l'appel, réagit au quart de tour et envoya aussitôt quelqu'un.

Les parents de Kelly déclarèrent l'avoir vue pour la dernière fois vers dix-neuf heures, le 31 décembre, quand elle était allée retrouver ses amies. Elle portait un jean, des chaussures de sport blanches, un gros pull-over au point de torsade et une veste trois-quarts en daim.

Interrogées, ses amies prétendirent que leur groupe s'était disloqué pendant le feu d'artifice, mais personne ne s'était inquiété. Après tout, il y avait des milliers de gens dans les rues, les bus étaient encore en service et les taxis racolaient les clients.

Sans être riches, les Matthews jouissaient d'une certaine aisance. Adrian supervisait les systèmes informatiques d'une grosse entreprise de vente au détail et Gillian était directrice adjointe d'une société de crédit immobilier. Ils possédaient une maison mitoyenne de style géorgien non loin d'Eccup Reservoir, secteur plus proche des parcs, des parcours de golf et de la campagne que des usines, des entrepôts et des lugubres enfilades de bicoques pour prolétaires.

Selon ses amis et professeurs, Kelly était une jeune fille vive, présentant bien, responsable et abonnée aux bonnes notes, qui intégrerait sans problème l'université de son choix, pour le moment Cambridge, où elle avait l'intention de faire son droit. C'était aussi la meilleure sprinteuse du lycée. Elle avait de beaux cheveux longs et dorés, aimait la mode, danser, la pop et le sport. Elle appréciait également la musique classique et était bonne

pianiste.

Il apparut rapidement à l'enquêteur qu'elle n'avait pas le profil d'une fugueuse et il fit fouiller le parc. Trois jours plus tard, la battue n'ayant rien donné, on l'interrompit. Entre-temps, la police avait aussi interrogé des centaines de fêtards, qui pour certains l'avaient vue avec un homme, pour d'autres avec une femme. Chauffeurs de taxis ou de bus furent interrogés de même, sans résultat.

Une semaine après sa disparition, son sac à bandoulière fut retrouvé dans les fourrés près du parc ; il contenait ses clés, son journal intime, des produits de maquillage, une brosse et un porte-monnaie avec plus de trente-cinq livres sterling et de la petite monnaie.

Ce journal ne livra aucune piste. Il se terminait le 31 décembre 1999, sur une brève liste de résolutions pour la nouvelle année :

1. Aider plus souvent maman à la maison.
2. Répéter mon piano tous les jours.
3. Être plus gentille avec mes petites sœurs.

Banks se débarrassa de sa combinaison spéciale, alla s'appuyer à sa voiture et alluma une cigarette. La journée s'annonçait belle et ensoleillée, avec quelques nuages d'altitude qui filaient dans le ciel bleu, portés par la brise, et pourtant il allait passer presque tout son temps entre quatre murs, soit sur place, soit à Millgarth. Il ignora

les badauds de l'autre côté de la rue, qui s'arrêtaient par curiosité, et se rendit sourd aux klaxons des voitures retenues en haut de la Colline, à présent complètement barrée par les agents de la circulation. Les journalistes étaient arrivés ; Banks les voyait se presser derrière les barrières.

Il avait su qu'il serait confronté à ceci, ou à quelque chose de comparable, à la minute même où il avait accepté de diriger la partie North Yorkshire du détachement spécial, réunissant deux comtés, qui avait été constitué à la suite d'une série de disparitions : cinq jeunes filles en tout, trois dans le West Yorkshire et deux dans le North Yorkshire. L'assistant du directeur (Crime) du West Yorkshire était censé chapeauter le tout, mais comme il travaillait au Q.G. du comté à Wakefield, Banks et Blackstone ne le voyaient que rarement. Ils en référaient directement au chef de la brigade criminelle à Millgarth (Leeds), le divisionnaire Philip Hartnell ; c'était le plus haut placé dans la hiérarchie des officiers de police judiciaire, mais en fait il leur laissait les mains libres. La salle d'opérations était aussi à Millgarth.

Ils avaient sous leurs ordres plusieurs inspecteurs, une flopée de brigadiers et d'enquêteurs, sélectionnés parmi les forces du West Yorkshire et du North Yorkshire ; des civils recrutés pour leur savoir-faire ; le coordinateur des scènes de crime, Stefan Nowak, et, agissant comme psychologue consultante, le Dr Jenny Fuller, qui avait appris à cerner le profil des criminels en série aux États-Unis, plus précisément au Centre national pour l'analyse

des crimes violents à l'école du FBI à Quantico, Virginie – et qui ne ressemblait pas du tout à Jodie Foster. Elle avait également étudié auprès de Paul Britton à Leicester et passait pour l'une des étoiles montantes de cette spécialité relativement nouvelle où la psychologie s'associait au métier de policier.

Banks avait travaillé avec elle sur sa toute première affaire à Eastvale et ils étaient devenus très amis – d'ailleurs, il s'en était fallu de peu pour qu'ils deviennent amants.

C'était sans doute mieux ainsi, se disait Banks, même s'il avait du mal à s'en convaincre en la regardant. Jenny avait des lèvres pulpeuses, un châssis irréprochable et ses vêtements, coûteux en général, souvent en soie verte et brun roux, semblaient ondoyer autour de son corps. C'était la « liquéfaction de ses vêtements » dont parlait le poète Robert Herrick, le vieux brigand. Banks avait découvert ce poète dans une anthologie de poésie qu'il défrichait avec peine, ayant toujours été gêné par ses lacunes en ce domaine.

Ce genre d'expression lui trottait dans la tête, tout comme le « doux désordre de sa tenue » lui faisait penser à Annie Cabbot, Dieu sait pourquoi. Annie n'était pas aussi spectaculairement belle, moins sensuelle, pas du genre qu'on siffle dans la rue, mais sa beauté secrète et tranquille était très attirante. Hélas, à cause de ses nouvelles et lourdes responsabilités, il ne l'avait pas beaucoup vue ces temps-ci, et s'était mis, depuis le début de cette affaire, à passer plus de temps avec Jenny,

découvrant à cette occasion que sa vieille flamme, cette étincelle qui s'était immédiatement allumée entre eux, ne s'était pas éteinte.

Annie était également accablée de travail. Elle avait trouvé un poste d'inspecteur vacant à l'inspection générale des services de la division de l'Ouest et l'avait accepté car c'était la seule opportunité qui se présentait. Ce n'était pas l'idéal, surtout pour être bien vu de ses collègues, mais c'était un échelon nécessaire pour s'élever dans la hiérarchie et Banks l'avait encouragée dans cette voie.

Le brigadier Karen Hodgkins se faufila avec sa petite Nissan grise par la brèche qu'on lui ménageait à travers le barrage de police, tirant Banks de ses pensées. Elle descendit et s'approcha. Au cours de l'enquête, Karen s'était révélée énergique et ambitieuse, et Banks lui prédisait une belle carrière si elle était aussi tacticienne que travailleuse. Elle lui rappelait Susan Gay, son ancien brigadier, qui était à présent major à Cirencester, mais elle était moins caractérielle et semblait plus sûre d'elle-même.

— Quelle est la situation ? lui demanda-t-il.

— Ça n'a pas beaucoup changé. Lucy Payne est sous sédatifs. Le médecin dit qu'on ne pourra pas lui parler avant demain.

— On a pris ses empreintes et celles de son mari ?

— Oui.

— Et ses vêtements ?

Banks avait suggéré de les faire examiner par un expert. Après tout, elle n'en aurait pas besoin à l'hôpital.

— Ils doivent être au labo, en ce moment.

— Bon. Que portait-elle ?

— Chemise de nuit et robe de chambre.

— Et Terence Payne ? Comment va-t-il ?

— Il résiste. Mais même s'il se rétablissait, il risque d'être... comment dit-on ?... un légume... Le cerveau doit être gravement lésé. On a retrouvé des morceaux de crâne dans le cerveau. Il se pourrait que...

— J'écoute...

— D'après le médecin, l'agent qui l'a maîtrisé aurait dépassé les limites dans l'usage de la force. Il ne décolère pas.

— Vraiment ?

Merde. Si jamais Payne survivait à ses blessures, on pouvait redouter un procès. Mieux valait laisser Hartnell se faire du mouron pour cela. C'était son rôle.

— Et Taylor ?

— Elle est chez elle, avec une amie. Une collègue de Killingbeck.

— Bien. Pour le moment, vous allez assurer la liaison avec l'hôpital. Quoi qu'il arrive du côté des patients, je veux en être aussitôt informé. C'est de votre responsabilité, compris ?

— Entendu.

— Il va nous falloir quelqu'un pour parler aux familles. Les parents de Kimberley doivent être mis au courant avant que ça passe à la télévision. Et ils devront identifier le corps.

— Je m'en charge.

— Merci, Karen, mais vous êtes déjà bien occupée. Et

c'est un rôle ingrat.

Karen retourna à sa voiture. En vérité, Banks ne la croyait pas taillée pour cela. Il se représentait la scène : les parents incrédules, le spectacle embarrassant de leur douleur et la brusquerie de Karen. Non. Il envierait ce grassouillet de Jones. Un plouc, ce brigadier, mais qui suait la compassion et l'altruisme par tous les pores. Il aurait dû être curé. Le problème, quand on dirigeait une équipe aussi vaste, songea Banks, c'est qu'on n'arrivait jamais à connaître individuellement ses subordonnés.

Ce qui ne facilitait pas la tâche pour assigner les missions. Il fallait choisir la bonne personne chaque fois, et la moindre erreur pouvait causer du tort à l'enquête.

Banks n'était pas habitué à diriger de tels effectifs, et les problèmes de coordination lui avaient valu plus d'une migraine. En fait, toutes ces responsabilités lui pesaient. Il ne se sentait pas fait pour gérer tout cela, jongler avec tant de balles. Il avait déjà commis plus d'une petite erreur et manqué de finesse avec le personnel. Au point qu'il commençait à se croire spécialement dépourvu de psychologie. C'était plus facile de travailler avec une équipe réduite – Annie, Winsome Jackman, le brigadier Hatchley – en gardant tous les détails à l'esprit. Il se croyait revenu au temps où il travaillait à Londres, à cette différence près que maintenant c'était lui qui donnait les ordres. Même là-bas, quand il était finalement passé inspecteur, il n'avait jamais dû assumer un tel niveau de responsabilité.

Banks venait d'allumer sa seconde cigarette quand

une autre voiture franchit le cordon de police et Jenny Fuller bondit du véhicule, bataillant avec une mallette et un sac à bandoulière en cuir rembourré, toujours aussi pressée, comme si elle était en retard à une réunion importante. Sa rousse crinière ébouriffée tombait en cascade par-dessus ses épaules et ses yeux étaient verts comme l'herbe après une pluie d'été. Ses taches de rousseur, ses pattes d'oie et son nez légèrement busqué, qui d'après elle l'enlaidissaient, lui conféraient au contraire encore plus de séduction et d'humanité.

— Bonjour, Jenny. Stefan est à l'intérieur. T'es prête ?

— Quoi ? C'est comme ça qu'on fait des propositions à une femme dans le Yorkshire ?

— Non. Ici, quand on veut faire l'amour, c'est : « Ohé, tu dors ? »

Jenny ne put réprimer un sourire.

— Je constate avec plaisir que tu es en forme, même à cette heure indue.

— Je suis debout depuis quatre heures trente. Et il est... presque huit heures.

— C'est bien ce que je dis : une heure indue !

Elle regarda la maison et une légère appréhension se lut sur son visage.

— Alors, c'est moche, hein ?

— Très...

— Tu m'accompagnes ?

— Non. J'en ai assez vu. De plus, je dois aller faire mon rapport à Hartnell, sinon il va m'étriller.

Jenny prit sa respiration et parut se blinder.

— Bon, quand faut y aller, faut y aller... J'y vais.
Et elle entra.

Ainsi qu'il convenait à un divisionnaire, le bureau de Philip Hartnell était vaste. Vaste et particulièrement vide. Hartnell n'avait manifestement pas envie de s'y sentir chez lui. Ceci, semblait proclamer le décor, est un *bureau*, et rien de plus. Il y avait une moquette, bien entendu – un grand chef méritait une moquette –, un meuble de rangement, une bibliothèque bourrée de manuels techniques ou traitant de la procédure et, sur son bureau, près du sous-main virginal, un ordinateur portable noir tout lisse ainsi qu'un simple parafeur couleur chamois. Voilà. Pas de photos de famille, seulement une carte de la ville affichée au mur et, depuis la fenêtre, la vue sur le marché à ciel ouvert et la gare routière, le clocher de l'église paroissiale de Leeds pointant derrière le remblai de la voie ferrée.

— Alan, asseyez-vous. Thé ? Café ?

Banks passa ses doigts dans ses cheveux.

— Café noir, si ça ne vous ennuie pas.

— Pas du tout.

Hartnell téléphona pour commander et s'adossa à son fauteuil, qui se mit à grincer.

— Faudrait huiler ce truc..., dit-il.

Hartnell avait une dizaine d'années de moins que

Banks, c'est-à-dire presque la quarantaine. Il avait bénéficié d'une politique de promotion accélérée visant à donner aux jeunes les plus brillants des responsabilités importantes avant qu'ils ne deviennent cacochymes. Banks n'avait pas eu cette chance : il s'était élevé à la force du poignet, à l'ancienne et, comme la plupart de ses semblables, avait tendance à se méfier des pistonnés qui n'avaient jamais mis les mains dans le cambouis.

Mais bizarrement, il appréciait Philip Hartnell. C'était un type facile à vivre, un flic intelligent et humain qui laissait ses subordonnés faire leur boulot. Banks le voyait régulièrement depuis le début de cette enquête et, bien qu'il lui ait donné quelques conseils, certains judicieux, Hartnell n'avait jamais tenté ni d'intervenir ni de contester son jugement. Pas mal de sa personne, grand et doté du torse en V des body-buildeurs, Hartnell était aussi célibataire et réputé pour aimer les dames.

— Alors, où en sommes-nous ?

— Dans la merde jusqu'au cou, si vous voulez mon avis...

Banks lui raconta ce qu'on avait trouvé dans la cave, et ce qu'il en était des trois survivants. Un doigt sur les lèvres, Hartnell écoutait.

— C'est bien notre homme, donc ? Le Caméléon ?

— Le contraire serait étonnant.

— Bien. Au moins, voilà déjà un bon point pour nous.

Ça fait un tueur en série de moins.

— On n'y est pour rien ! C'est vraiment un hasard si les Payne se sont disputés et si la voisine a appelé la police.

Hartnell tendit les bras derrière sa tête. Une lueur pétilla dans ses yeux bleu-gris.

— Vous savez, Alan, vu ce qu'on nous balance quand on joue de malchance, ou quand une enquête semble piétiner malgré tous nos efforts, j'estime que nous avons le droit de crier victoire cette fois-ci, et même de fanfaronner. Seul le résultat compte.

— Si vous le dites.

— Mais oui, croyez-moi...

Les cafés arrivèrent et ils se donnèrent le temps de les siroter. Banks savoura le sien, lui qui n'avait pas avalé ses trois ou quatre tasses, ce matin-là.

— Enfin, on a aussi une bombe à retardement dans les pattes, si je ne me trompe ? poursuivit Hartnell.

Banks acquiesça :

— Janet Taylor.

— C'est cela. (Il pianota sur son parafeur.) Janet Taylor...

Il garda un moment les yeux tournés vers la fenêtre.

— À propos, je connaissais Dennis Morrissey. Mal... mais je le connaissais. Un costaud. J'ai l'impression qu'il était là depuis longtemps. Il va nous manquer.

— Et Taylor ?

— Elle, connais pas. On a suivi la procédure ?

— Oui.

— Pas encore de déposition ?

— Non.

— Bien...

Hartnell se leva et alla regarder par la fenêtre pendant

quelques instants, lui tournant le dos.

— Vous savez qu'en pareil cas le règlement exige qu'une enquête soit conduite par quelqu'un de l'inspection générale d'un commissariat voisin, afin que l'on ne soupçonne personne de vouloir étouffer l'affaire, ni d'octroyer un traitement de faveur. Naturellement, j'aurais aimé m'en charger moi-même... Dennis était des nôtres, après tout. Comme Taylor. Mais ce n'est pas possible.

Il retourna à sa place.

— Vous imaginez si la presse va s'en donner à cœur joie, surtout si Payne décède ! Un héroïque agent de police vient à bout d'un tueur en série et se retrouve inculpé pour violence abusive. Même si c'est un homicide excusable, on va encore déguster. Et avec le procès Hadleigh qui s'ouvre...

— C'est vrai...

Banks, comme tout policier, s'était retrouvé plus d'une fois confronté au scandale de ces gens, homme ou femme, qui avaient blessé grièvement ou tué des criminels pour défendre leurs proches ou leurs biens et qui étaient inculpés d'agression ou, pire, de meurtre. À cette époque-là, tout le pays attendait l'issue du procès d'un agriculteur, John Hadleigh, qui avait abattu un jeune de seize ans, désarmé, d'un coup de fusil de chasse. Hadleigh vivait dans une ferme isolée du Devon ; il avait déjà été victime d'un cambriolage un an plus tôt et avait alors été tabassé, par-dessus le marché, par ses agresseurs. Le fait que ce jeune avait un casier judiciaire long comme le bras ne comptait pas. Ce qui comptait, c'était que la décharge

l'avait atteint au dos et au côté, preuve qu'il s'enfuyait au moment du tir. Un couteau à cran d'arrêt avait été retrouvé dans sa poche, intact. L'affaire avait fait les gros titres pendant deux semaines et serait jugée dans quelques jours.

Une enquête ne signifiait pas que Janet Taylor perdrait son emploi ni qu'elle irait en prison. Heureusement, il existait des instances supérieures, comme les juges ou les directeurs de la police, qui avaient leur mot à dire, mais, indéniablement, sa carrière pourrait en pâtir.

— Ça m'emmerde, reprit Hartnell en se frottant le front, mais je dois prendre une décision sans tarder. Je le répète, j'aurais préféré que cela reste entre nous, mais...

Il s'interrompit et considéra Banks.

— D'un autre côté, Janet Taylor étant du West Yorkshire, il me semble que le North Yorkshire pourrait raisonnablement être considéré comme une force de police *voisine*...

— En effet, dit Banks, qui était gagné par un fâcheux pressentiment.

— Cela nous permettrait de garder la chose entre nous, qu'en dites-vous ?

— C'est exact, oui...

— Au fait, McLaughlin est un vieil ami. Je devrais peut-être lui en toucher un mot. Qui s'occupe de l'inspection générale chez vous ? Vous connaissez quelqu'un ?

Banks déglutit. Il aurait beau dire, si l'affaire était confiée à l'inspection générale de la division de l'Ouest, le fardeau tomberait fatalement sur Annie. C'était un tout petit

service – Annie en était le seul inspecteur – et Banks connaissait son chef : le commissaire Chambers, un tire-au-flanc qui détestait tout particulièrement les femmes inspecteurs gravissant les échelons. Annie était toute jeune dans ce service, en plus d'être une femme. Elle n'y couperait pas. Banks voyait déjà ce salaud se frotter les mains en recevant le dossier.

— Ce n'est pas trop près d'ici ? On pourrait peut-être voir du côté du Grand Manchester ou du Lincolnshire ?

— Mais non. De cette façon, on fait le nécessaire tout en surveillant ce qui se passe. Vous devez bien connaître quelqu'un dans ce service, quelqu'un qui comprendra qu'il a tout intérêt à nous tenir au courant ?

— Voyez le commissaire Chambers, dit Banks. Je suis sûr qu'il trouvera la bonne personne.

Hartnell sourit.

— J'en parlerai avec Ron et on verra ce qu'il peut nous proposer, ça vous va ?

— Parfait, dit Banks, qui pensait : *Elle va me faire la peau*, même si ce n'était pas sa faute.

Jenny Fuller remarqua avec dégoût le poster porno en entrant dans la cave, suivie par Stefan Nowak, puis elle mit de côté ses sentiments personnels pour considérer la chose sans passion, comme une preuve. Et c'en était une ! Ce poster marquait la transition avec le monde secret où

Terence Payne pouvait s'adonner à ce qu'il appréciait le plus : la domination sexuelle, le meurtre. Une fois qu'il était passé devant ce garde obscène, les règles gouvernant les conduites humaines n'étaient plus applicables.

Jenny et Stefan étaient seuls. Seuls avec les morts. Elle se sentait dans la peau d'une voyeuse. Ce qu'elle était. Et dans la peau d'un imposteur, comme si tout ce qu'elle pourrait dire ou faire n'aurait jamais la moindre utilité. Elle avait presque envie de prendre la main de Stefan. Presque.

Derrière elle, Stefan éteignit le plafonnier, la faisant sursauter.

— Pardon, ce n'était pas allumé à l'origine. Un ambulancier a éclairé pour voir ce qu'il faisait et c'est resté ainsi.

Le cœur de Jenny se remit à battre normalement. Elle sentait le fort parfum d'encens, parmi d'autres odeurs qu'elle préférait ne pas analyser. C'était donc là où il « travaillait » : un endroit consacré, son église. Plusieurs bougies avaient fini de se consumer et d'autres étaient en train de fondre, mais une dizaine continuaient à brûler d'une flamme vacillante, centuplée par la disposition des miroirs. Sans le plafonnier, elle avait du mal à distinguer le policier à terre, ce qui valait sans doute mieux, et la lueur des bougies rendait moins choquante la vision de la jeune fille, donnant à sa peau une nuance si chaude qu'on aurait presque pu la croire vivante, n'eût été cette immobilité surnaturelle et la fixité du regard tourné vers le plafond.

Miroirs. Partout, Jenny apercevait des reflets d'elle-

même, de Stefan et de la victime sur le matelas, tamisés par la lumière tremblotante. *Il aimait se voir à l'œuvre.* Avait-il besoin de ça pour se sentir *incarné* ? De se voir agir ?

— Où est la caméra ? dit-elle.

— Luke Selkirk...

— Non, pas celle de la police. La sienne... celle de Payne.

— On n'a rien trouvé. Pourquoi ?

— Regarde cette mise en scène. C'est un homme qui aime se voir en pleine action. Je serais très étonnée qu'il n'ait pas gardé une trace de ses exploits, pas toi ?

— Maintenant que tu le dis...

— C'est typique... Ils conservent un souvenir, un trophée. Et souvent un témoignage visuel pour mieux revivre l'événement avant le prochain meurtre.

— On en saura plus quand le SOCO aura fini de démonter la maison.

Jenny suivit le ruban phosphorescent qui marquait la voie jusqu'à l'autre pièce, où les corps étaient encore enfouis, attendant les terrassiers. À la lumière de la torche de Stefan, elle vit affleurer des orteils, et ce qui ressemblait à un doigt, peut-être, un nez, une rotule. Sa ménagerie funèbre. Ses trophées. *Son jardin secret.*

Stefan bougea et elle se rendit compte qu'elle lui avait pris le bras, y enfonçant ses ongles. Ils repassèrent dans la cave principale. En se penchant par-dessus Kimberley pour constater ses blessures, petites coupures et griffures, elle ne put s'empêcher de pleurer en silence. Elle s'essuya

les yeux d'un revers de la main, espérant que Stefan n'avait rien remarqué. Si ce fut le cas, il eut l'élégance de ne rien dire.

Soudain, elle eut envie de partir. Ce n'était pas seulement la vue de cette pauvre fille, l'odeur de l'encens ou du sang, ces reflets dansants, ces bougies, mais l'ensemble la rendait claustrophobe et lui donnait la nausée. Elle préférait ne pas être ici avec un homme, fût-ce Stefan, étant donné ce qu'elle ressentait. La brutalité viscérale, ancestrale, de l'homme sur la femme.

Tâchant de dissimuler ses tremblements, elle effleura le bras de son collègue.

— J'en ai vu assez pour le moment. Partons. J'aimerais visiter le reste de la maison.

Stefan acquiesça et tourna les talons. Jenny avait la fichue impression qu'il avait lu dans ses pensées. Et puis zut, au diable son sixième sens. La vie était déjà assez compliquée.

Elle suivit Stefan en haut des marches.

— Annie, tu as beaucoup de choses sur le dos, en ce moment ?

— Si ça t'intéresse, je porte une jupe bleu marine mi-longue, des chaussures rouges et un chemisier de soie blanche. Je te décris mes dessous ?

— Ne me tente pas... Tu es seule dans le bureau ?

— Toute seule comme une grande...

— Écoute, j'ai un truc à te dire. C'est pour te prévenir, en fait...

Banks était dans sa voiture, devant chez les Payne et téléphonait de son portable. Le fourgon mortuaire avait emporté les corps, et les parents de Kimberley, stupéfaits, avaient identifié leur fille. Le SOCO avait trouvé jusqu'à présent deux cadavres supplémentaires dans l'annexe de la cave, en état de décomposition si avancé qu'il serait impossible de procéder à une identification visuelle. Il faudrait prendre les empreintes des dents, ainsi que des échantillons d'ADN pour comparer avec celui des parents. Cela demanderait du temps. Une autre équipe était toujours en train de ratisser la maison, mettant en boîtes documents, relevés de comptes, factures, tickets de caisse, instantanés, lettres, tout et n'importe quoi.

Ayant expliqué à Annie quelle mission allait très certainement lui échoir, Banks attendit en silence. Il avait jugé préférable de présenter, autant que possible, la chose sous un jour favorable, de la convaincre qu'elle était compétente et que ce serait positif pour sa carrière. Sans se faire trop d'illusions, mais autant essayer. Il compta les secondes. *Un, deux, trois, quatre.* Puis, ce fut l'explosion :

— Quoi ? Si c'est une plaisanterie, je te conseille d'arrêter, ce n'est pas drôle du tout.

— Non, Annie. C'est du sérieux. Et si tu y réfléchis bien, tu verras que ça tombe à pic...

— J'y réfléchirais jusqu'à la fin de mes jours, que ça n'y changerait rien. Comment ose-t-il... ? Tu sais fort bien

que, dans tous les cas, je vais morfler. Si je monte un dossier contre elle, je serai détestée de tous les flics et du public. Dans le cas contraire, la presse m'accusera de couvrir une bavure !

— Mais non ! C'est un monstre, ce Payne. On dira qu'il a eu ce qu'il méritait.

— Une certaine presse, peut-être... pas celle qu'on lit, toi ou moi...

— Annie, tu n'as rien à craindre. Le dossier sera remis au ministère public bien avant cela. Tu n'es ni juge, ni jurée, ni bourreau. Rien qu'une humble investigatrice à la recherche de la vérité. Comment cela pourrait-il te nuire ?

— C'est toi qui as suggéré mon nom ? Tu as donné mon nom à Hartnell ? Tu m'as recommandée ? Je n'en reviens pas, Alan. Moi qui croyais que tu m'aimais bien...

— Arrête ! Je n'ai rien fait. Hartnell a eu l'idée tout seul. Et dès que ce sera sur le bureau de ton salaud de chef...

— Là, on est d'accord. Ce gros lard n'a pas arrêté de m'emmerder cette semaine parce qu'il n'avait rien d'assez poisseux à me confier... Bon sang, Alan, tu ne peux pas intervenir ?

— Comment ?

— Suggère-lui de refiler le bébé dans le Lancashire ou le Derbyshire. N'importe où !

— J'ai essayé, mais il avait pris sa décision. Il connaît McLaughlin. En outre, il croit de cette façon avoir la mainmise sur ton enquête.

— Il peut toujours courir...

— Annie, songe que tu peux faire quelque chose de

bien. Dans l'intérêt de tes concitoyens...

— Ne fais pas appel à mon bon cœur, je n'en ai pas.

— Pourquoi te mettre dans cet état-là ?

— Parce que c'est un boulot pourri, et tu le sais. Au moins, aie la décence de ne pas me passer la pommade.

Banks soupira.

— Je n'ai fait que délivrer le message. Ne sacrifie pas le messenger.

— Les messagers sont là pour ça. Alors, selon toi, je n'ai pas le choix ?

— On a toujours le choix.

— Oui, je pourrais démissionner... Rassure-toi, je ne ferai pas de vagues, mais j'espère pour toi que tu ne te trompes pas dans ton pronostic.

— Aie confiance...

— Comme disait le serpent à Mowgli...

— À propos... ce soir je rentre dormir chez moi. Tard, mais tu pourrais peut-être venir...

— Quoi, pour un cinq à sept rapide ?

— Pourquoi « rapide » ? Vu mes insomnies actuelles, ça pourrait durer toute la nuit !

— Pas question. J'ai besoin de mes huit heures de sommeil pour être fraîche demain. Salut !

Banks garda encore un moment le portable à son oreille, puis le rangea dans sa poche. Merde, il s'était encore débrouillé comme un manche... *Monsieur le psychologue.*

Samantha Jane Foster, dix-huit ans, un mètre soixante-deux et quarante-cinq kilos, était étudiante de Lettres en première année à l'université de Bradford. Ses parents vivaient à Leighton Buzzard, où Julian Foster était expert-comptable et Teresa Foster médecin généraliste. Samantha avait un frère aîné, Alistair, sans emploi, et une sœur cadette, Chloé, toujours à l'école.

Le soir du 26 février, Samantha assista à une lecture de poèmes dans un pub près du campus et regagna seule son studio aux environs de vingt-trois heures quinze. Elle habitait non loin de Great Horton Road, à cinq cents mètres de là. Quand elle ne se présenta pas à la librairie du centre-ville où elle travaillait le week-end, l'une de ses collègues, Pénélope Hall, s'inquiéta et appela chez elle à midi. Samantha était une fille sérieuse, devait-elle déclarer à la police, et si elle n'avait pas pu venir travailler pour raison de santé, elle aurait prévenu. Sérieusement alarmée, elle réussit à convaincre le propriétaire d'ouvrir son studio. Il était vide.

La police locale n'aurait peut-être pas pris sa disparition très au sérieux – dans un premier temps, du moins – n'eût été le sac à bandoulière qu'un étudiant honnête avait trouvé dans la rue et remis la veille au commissariat, peu après minuit. Il contenait un florilège de

poèmes intitulé *Sang neuf* ; une mince plaquette datée et dédicacée – à « Samantha, entre les cuisses de laquelle j'aimerais reposer ma tête pour lui prouver mon éloquence » – par l'auteur, Michael Stringer, le poète convié à la fameuse soirée ; un carnet à spirale rempli de notes poétiques, d'observations, de réflexions sur la vie et la littérature, notamment ce que le policier de garde prit pour la description d'états hallucinogènes et autres expériences paranormales ; un paquet à demi vide de Benson and Hedges ; un paquet rouge de papier à cigarettes Rizzla et un sachet en plastique contenant moins de sept grammes de marijuana ; un briquet jetable vert ; trois tampons, un trousseau de clés ; un lecteur de CD avec un CD de Tracy Chapman à l'intérieur ; une pochette de produits de beauté ; et un porte-monnaie contenant quinze livres sterling en liquide, une carte de crédit, une carte d'une association d'étudiants, des tickets de caisse pour des livres et CD, plus divers articles.

Étant donné les faits – jeune fille disparue et sac à main retrouvé – et comme, en outre, le jeune brigadier en charge se souvenait d'un cas similaire à Roundhay Park, à Leeds, le 31 décembre –, l'enquête commença le matin même par des appels aux parents et proches amis de Samantha, dont aucun ne l'avait aperçue ni entendue dire qu'elle avait l'intention de changer de vie.

Pendant un moment, Michael Stringer, le poète, fut suspecté, à cause de sa dédicace, mais plusieurs témoins l'avaient vu continuer à picoler dans le centre-ville avant de devoir être raccompagné à son hôtel vers trois heures

trente le lendemain matin. Le personnel de l'hôtel affirma qu'il n'avait pas rouvert l'œil avant l'heure du thé.

Des investigations autour de l'université produisirent un seul témoin éventuel, qui croyait avoir vu Samantha parler à quelqu'un par la vitre d'une voiture. Du moins, la fille aperçue avait-elle de longs cheveux blonds et était habillée comme Samantha à son départ du pub – jean, grandes bottes de cuir noir et maxi-manteau. La voiture était de couleur sombre et le témoin se souvenait des trois dernières lettres de la plaque minéralogique car c'étaient ses propres initiales : Kathryn Wendy Thurlow. N'ayant aucune raison de se méfier à ce moment-là, elle avait traversé la rue pour rentrer chez elle.

Les deux dernières lettres d'une plaque minéralogique indiquent l'origine de l'immatriculation et WT signifie Leeds. Le DVLA, à Swansea, fut en mesure de fournir une liste de plus d'un millier de voitures possibles – Kathryn n'ayant pu simplifier la recherche en précisant la marque ou la couleur – et les propriétaires furent interrogés par la brigade criminelle de Bradford. Sans aucun résultat.

Les battues et interrogatoires qui suivirent ne donnèrent rien de plus, et la rumeur se transmit de commissariat en commissariat par le téléphone arabe. Deux disparitions, à presque deux mois d'écart et environ sept kilomètres de distance, c'était assez pour sinon déclencher le branle-bas de combat, du moins tirer quelques sonnettes d'alarme.

Samantha avait peu d'amis, mais ils lui étaient loyaux et très attachés, en particulier Angela Firth, Ryan Conner et

Abha Gupta, tous terrassés par cette nouvelle. Selon eux, Samantha était une fille très sérieuse, portée sur les longs silences méditatifs et aimant lâcher des sentences définitives, qui n'avait pas de temps pour bavarder, faire du sport ou regarder la télévision. Elle avait néanmoins la tête sur les épaules et, de l'avis général, n'aurait jamais suivi un inconnu par caprice, même si elle soutenait qu'il fallait goûter à tout.

Quand la police suggéra qu'elle avait pu faire un écart sous l'effet de drogues, ils répondirent que c'était improbable. Certes, elle aimait bien fumer un pétard de temps en temps – pour l'inspiration –, mais ne touchait pas aux drogues dures ; elle ne consommait pas beaucoup d'alcool non plus et n'avait bu, au plus, que deux ou trois verres de vin dans la soirée.

Elle n'avait pas de petit ami pour le moment et n'en cherchait pas. Non, ce n'était pas une lesbienne, même si l'expérience la tentait. C'était peut-être une anticonformiste, déclara Angela, mais elle avait plus de jugeote qu'on aurait pu le croire de prime abord ; elle n'était pas superficielle et s'intéressait à un tas de choses dont les autres se moquaient ou qu'ils ignoraient.

D'après ses professeurs, c'était une excentrique un peu trop intéressée par les auteurs hors programme, mais l'un de ses profs de TD, lui-même poète édité, disait qu'elle pouvait espérer devenir un bon écrivain, à condition de se discipliner.

Les intérêts de Samantha, *dixit* Abha Gupta, comprenaient l'art, la poésie, la nature, les religions

orientales, les expériences psychiques et la mort.

Banks et Ken Blackstone se rendirent en voiture à The Greyhound, pub rustique bas de plafond et à poutres apparentes, décoré de chopes à effigie humaine, à quinze minutes du lieu du crime. Il était presque quatorze heures, et ni l'un ni l'autre n'avait encore déjeuné. Banks ne s'était pas beaucoup alimenté depuis deux jours, en fait, depuis qu'il avait appris la cinquième disparition le samedi matin aux aurores.

Ces deux derniers mois, il avait parfois la sensation que sa tête allait éclater tant elle était pleine. Il se réveillait très tôt, vers trois ou quatre heures du matin, et des pensées obsédantes l'empêchaient de se rendormir. Alors, il se levait et allait en pyjama s'attabler dans la cuisine pour prendre des notes en prévision de sa journée tandis que le soleil s'élevait et diffusait sa lumière ambrée par la fenêtre ou que la pluie cinglait les carreaux.

C'étaient des moments de recueillement et de calme, et bien qu'il se fut habitué à la solitude, l'ayant même activement recherchée, il regrettait parfois sa première vie avec Sandra et les enfants à Eastvale. Mais Sandra était partie, elle allait épouser Sean ; quant aux enfants, ils avaient grandi et volaient de leurs propres ailes. Tracy était en seconde année à la fac de Leeds et Brian sillonnait la région avec son groupe de rock, allant de succès en

succès depuis que leur premier CD autoproduit avait été fort bien accueilli par la critique. Banks les négligeait l'un et l'autre depuis quelques mois, en particulier sa fille.

Ils commandèrent les deux dernières portions de ragoût et des pintes au bar. Il faisait assez doux pour s'installer en terrasse, près du terrain de cricket. Une équipe locale s'entraînait et les coups de battes ponctuaient leur conversation.

Banks alluma une cigarette et raconta à Blackstone que Hartnell avait confié l'enquête sur Janet Taylor au North Yorkshire et que cela tomberait forcément sur Annie.

— Elle doit être aux anges ! dit Blackstone.

— J'ai déjà eu l'occasion de l'entendre à ce sujet...

— Tu lui as dit... ?

— J'ai essayé de présenter la chose sous un angle positif, pour ne pas la décourager, mais... ça s'est retourné contre moi.

Blackstone sourit.

— Vous êtes toujours ensemble ?

— J'en viens parfois à me le demander. Elle est tellement difficile à cerner...

— Ah, la Femme et ses mystères...

— Il y a de ça...

— Tu attends peut-être trop d'elle ?

— Que veux-tu dire ?

— Parfois, quand un homme est plaqué par son épouse, il se cherche une remplaçante et la première qui s'intéresse à lui...

— Je ne cherche pas à me marier.

— Puisque tu le dis...

— D'ailleurs, je ne vois pas quand je trouverais le temps !

— À propos de mariage, comment vois-tu le rôle de la femme de Payne ?

— Je ne sais pas.

— Elle devait bien savoir. Ils vivaient ensemble !

— Peut-être. Mais tu n'as pas vu comment c'était arrangé là-bas... Il pouvait très bien ramener quelqu'un en douce par le garage... Tant que la porte de la cave restait fermée à clé, personne n'avait à être dans le secret. C'était très bien insonorisé.

— Désolé, tu ne me convaincras pas qu'une femme qui vit avec un assassin de ce calibre ne se doute de rien. Comment aurait-il fait ? Tu le vois se lever de table en disant qu'il va faire joujou avec la gosse qu'il a kidnappée ?

— Rien ne l'obligeait à trouver un prétexte...

— Elle devait forcément jouer un rôle. Même si elle n'était pas sa comparse, elle devait soupçonner quelque chose.

Quelqu'un asséna un coup formidable à la balle de cricket et des cris admiratifs montèrent du terrain.

Banks écrasa sa cigarette.

— Peut-être. En tout cas, si elle est impliquée de près ou de loin, on le découvrira. Pour le moment, elle ne bougera pas de l'hôpital. Rappelle-toi que, jusqu'à nouvel ordre, c'est une victime.

Les spécialistes allaient passer des semaines sur

place, et bientôt le 35 de la Colline ressemblerait à une maison soumise à des travaux de rénovation considérables. On apporterait des détecteurs de métaux, des lampes à laser, à infrarouge, à UV, des aspirateurs surpuissants et des marteaux-piqueurs. Empreintes digitales, cellules de peaux mortes, fibres, sécrétions séchées, poils, écailles de peinture, factures de carte Visa, lettres, livres et papiers personnels – tout serait recueilli. On arracherait la moquette et perforerait les murs, on défoncerait les sols de la cave et du garage, on bêcherait le jardin. Et tout ce qui aurait été collecté, peut-être plus d'un millier de pièces à conviction, devrait être étiqueté, enregistré sur le logiciel HOLMES et entreposé à Millgarth.

Les assiettes arrivèrent et ils se mirent à manger, chassant les mouches de temps en temps. Le ragoût était roboratif et modérément épicé. Après quelques bouchées, Blackstone secoua lentement la tête.

— Curieux qu'il n'ait pas de casier, non ? La plupart de ces mecs ont des antécédents : ils montraient leur zizi aux petites écolières, coupaient des tresses...

— Tu crois que ça se fait encore... ? Il a peut-être eu de la chance.

Blackstone observa un silence.

— Ou bien nous n'avons pas fait convenablement notre boulot. Tu te rappelles cette série de viols du côté de Seacroft, il y a deux ans ?

— « Le Voleur de Seacroft » ? Oui, je me souviens d'avoir lu quelque chose là-dessus.

— On ne l'a jamais pincé.

— Ce serait lui ?

— Qui sait ? À partir du moment où les viols ont cessé, les disparitions ont commencé.

— ADN ?

— Analyse de sperme. Le « Voleur de Seacroft » ne mettait pas de préservatifs.

— Dans ce cas, comparez avec Payne. Et voyez où il habitait à cette époque.

— Oh, on n'y manquera pas, sois tranquille. Au fait, l'un des brigadiers qui a interrogé Maggie Forrest, la femme qui nous a alertés, a eu l'impression qu'elle ne disait pas tout.

— Ah oui ?

— Elle est restée exprès dans le flou. Elle a admis connaître les Payne, mais n'a rien voulu dire sur leur compte. Bref, il la soupçonne de cacher la vérité sur sa relation avec Lucy Payne. Elles seraient plus liées qu'elle ne le dit.

— J'irai la voir plus tard, dit Banks en consultant sa montre.

Il considéra le ciel bleu, les fleurs blanches et roses pleuvant des branches, les hommes en blanc sur le terrain de cricket.

— Tu sais, je resterais bien tout l'après-midi, mais je ferais mieux d'y retourner, au cas où...

Comme elle l'avait craint, Maggie fut incapable de se concentrer sur son travail pendant le reste de la journée et, quand, de sa fenêtre, elle ne regardait pas la police s'affairer, elle écoutait la radio locale, guettant les informations. Ce qui en ressortait fut assez mince, jusqu'à la conférence de presse où le commissaire chargé de l'affaire confirma qu'on avait bien trouvé le corps de Kimberley Myers, vraisemblablement morte étranglée. Il se refusa à en dire plus, sauf que l'enquête suivait son cours ; les experts étaient sur place et on en saurait bientôt davantage. Il souligna le fait que l'enquête n'était pas terminée et pria toute personne ayant vu la victime le vendredi soir après vingt-trois heures de se faire connaître.

Quand on frappa à la porte peu après quinze heures trente et qu'elle reconnut la voix de sa jeune visiteuse, Maggie en fut soulagée. Elle s'était inquiétée pour Claire ; cette petite fréquentait la même école que Kimberley Myers – où Terence Payne enseignait, par-dessus le marché. Elle devait s'être fait un sang d'encre. Elles avaient le même âge et se connaissaient certainement.

Claire Toth passait souvent chez elle en rentrant de l'école ; elle habitait à deux pas, ses parents travaillaient tous les deux et sa mère n'était jamais de retour avant seize heures trente. Maggie soupçonnait aussi Ruth et Charles d'avoir suggéré à Claire ces visites afin de garder, mine de rien, l'œil sur elle. Curieuse de nature, Claire s'était contentée de venir dire bonjour au début. Puis, intriguée par son accent et son œuvre, elle avait pris ses

habitudes. Cela n'embêtait pas Maggie. Claire était gentille, un vrai bol d'air frais, même si elle parlait à toute allure, ce qui était épuisant.

— Qu'est-ce que ça craint..., lança la jeune fille en lâchant son sac à dos pour se planter sur le divan, jambes écartées.

Cela, déjà, était insolite, car en principe elle se dirigeait droit sur la cuisine pour se servir du lait et des biscuits. Ramenant ses longues nattes, elle les coinça derrière ses oreilles. Elle portait son uniforme de lycéenne, jupe et blazer verts, corsage blanc et chaussettes grises en accordéon. Une poussée d'acné au menton : mauvaise hygiène alimentaire ou bien c'étaient ses règles.

— Tu es au courant ?

— On ne parlait que de ça à l'école, ce midi...

— Tu connais M. Payne ?

— C'était mon prof de bio. Et notre voisin ! Quel salaud... Quand je pense à ce qu'il manigançait pendant qu'il nous apprenait le système reproductif ou qu'on disséquait des grenouilles... beurk !

Elle eut un petit frisson.

— Claire, rien n'est prouvé pour le moment. La seule certitude, c'est qu'il s'est disputé avec sa femme hier et qu'il l'a frappée.

— On a quand même bien retrouvé Kimberley chez lui, non ? Et il n'y aurait pas autant de flics dans la rue s'il s'était contenté de battre sa femme !

S'il s'était contenté de battre sa femme. Maggie était souvent choquée de voir combien les violences

domestiques étaient acceptées comme allant de soi – même par une très jeune fille comme Claire. Certes, c'était une façon de parler et, eût-elle connu le passé de Maggie, elle en aurait été horrifiée, et pourtant... le langage était cruel. *Battre sa femme*. Simple peccadille !

— Tu as raison. C'est plus grave. Mais on ne sait pas encore si c'est M. Payne le coupable. C'est peut-être un autre.

— Non, c'est lui ! Il les a toutes tuées ! Il a tué Kim !

Elle se mit à pleurer de façon gênante. Ayant trouvé une boîte de Kleenex, Maggie alla s'asseoir auprès d'elle. Claire nicha sa tête contre l'épaule de son amie et sanglota ; d'un coup, le masque était tombé.

— Pardon, dit-elle en reniflant. Moi qui ne pleure jamais, d'habitude...

— Qu'y a-t-il ? demanda Maggie, qui lui caressait toujours les cheveux. Claire, qu'y a-t-il ? Tu peux me parler. Vous étiez amies ?

La lèvre de Claire tremblait.

— Je m'en veux tellement...

— Je comprends.

— Non ! Tu ne peux pas comprendre ! Tu ne vois pas ?

— Quoi ?

— C'est ma faute ! C'est ma faute si Kim a été tuée. J'aurais dû être avec elle vendredi. J'aurais dû être avec elle !

Comme elle se cachait de nouveau contre l'épaule de Maggie, on frappa fermement à la porte.

Annie Cabbot s'installa à son bureau en maudissant encore Banks et regrettant amèrement d'avoir accepté ce poste à l'inspection générale, même si c'était sa seule chance d'assumer des fonctions d'inspecteur pour le moment. Certes, elle aurait pu rester à la Crim' comme major, ou rendosser l'uniforme, avec grade d'inspecteur, à la circulation routière, mais elle avait décidé que l'inspection générale serait un passage utile en attendant qu'un poste se libère à la brigade criminelle, ce qui ne serait pas long, d'après Banks. La division de l'Ouest était toujours en pleine restructuration, on n'avait pas encore cerné les besoins en personnel et, pour le moment, on préférait recruter de simples flics qui présentaient l'avantage d'être visibles par la population. Mais ça allait changer. Comme ça, au moins, elle en profiterait pour acquérir de l'expérience.

L'avantage de sa nouvelle affectation, c'était son bureau. La division de l'Ouest s'était étendue dans le bâtiment jouxtant le vieux commissariat de style Tudor et l'on avait abattu les cloisons et remodelé la décoration. Si elle n'avait pas une grande pièce pour elle toute seule comme le commissaire Chambers, elle bénéficiait d'un espace cloisonné dans le bureau paysager, ce qui lui permettait de s'isoler relativement et d'avoir une fenêtre donnant sur la place du marché, comme Banks.

Derrière l'écran de verre dépoli étaient assis deux brigadiers et trois enquêteurs qui, avec elle et Chambers, composaient tout l'effectif de ce service. Après tout, les flics véreux n'étaient pas vraiment un problème brûlant à Eastvale, et son affaire la plus grave jusqu'à présent concernait un îlotier qui avait accepté des brioches gratuites au Golden Grill. L'enquête avait montré qu'il fréquentait l'une des serveuses... Une autre, jalouse, avait porté plainte.

Ce n'était sans doute pas la faute de Banks, songea Annie, en contemplant l'animation de la place, et si elle avait réagi ainsi, c'était peut-être parce qu'elle était vaguement déçue par leur relation. Sans savoir très bien pourquoi, au juste, elle se sentait en porte-à-faux. Ils ne se voyaient guère, à cause de l'opération Caméléon, bien sûr, et Banks était souvent si crevé qu'il roupillait avant de... Mais ce n'était pas tant ça, le problème, que cette familiarité toute simple qui s'était instaurée entre eux. Ensemble, ils avaient tout d'un vieux couple et Annie, pour commencer, n'avait pas envie de ça. Bizarrement, trop de familiarité la mettait mal à l'aise. Il ne leur manquait plus que les pantoufles et la cheminée. À la réflexion, Banks avait ça aussi dans sa fermette.

Le téléphone sonna. C'était le commissaire Chambers qui la convoquait dans son bureau, à côté. Elle frappa à la porte et n'entra qu'après en avoir été priée, comme il aimait. Chambers était assis derrière le désordre de son bureau, homme imposant en costume rayé dont les pans du gilet étaient écartelés sur sa bedaine. Elle ignorait s'il

s'était taché en mangeant ou si sa cravate était censée avoir cet aspect-là. Il affichait une sorte de ricanement permanent et ses petits yeux porcins la déshabillèrent quand elle entra. Son teint rappelait une pièce de bœuf cru et ses lèvres étaient charnues, humides et rouges. Annie n'aurait pas été étonnée de le voir saliver et baver en parlant, mais ça n'était pas encore arrivé. Aucune goutte de salive n'avait souillé le buvard vert de son sous-main. Il affectait l'accent de Cambridge, sûrement pour faire chic.

— Ah, Annie, je vous en prie, asseyez-vous...

Elle prit place le plus confortablement possible, en veillant à ne pas trop découvrir ses cuisses. Si elle avait su qu'elle serait convoquée, elle aurait mis un pantalon.

— Je viens de recevoir une mission fort intéressante. Fort intéressante. Et qui devrait être tout à fait dans vos cordes...

Annie avait l'avantage d'être au courant, mais ne voulait pas le montrer.

— Oui, monsieur ?

— Il serait temps, en effet, de vous montrer utile. Depuis combien de temps êtes-vous parmi nous ?

— Deux mois.

— Et vous avez fait... ?

— L'affaire du gardien de la paix Chaplin, les brioches... on a frisé le scandale. Une réussite totale...

Chambers se mit à rougir.

— Eh bien, cette affaire-ci vous en fera peut-être rabattre !

— Pardon ?

Annie haussa les sourcils. Elle ne pouvait s'empêcher de l'asticoter. Son air arrogant, suffisant, vous y poussait. Cela nuirait peut-être à sa carrière, mais, même si elle avait retrouvé son ambition, Annie s'était juré de ne jamais y sacrifier son amour-propre. De plus, elle croyait fermement que les bons flics comme Banks, le commissaire Gristhorpe et McLaughlin auraient plus à dire pour son avenir qu'un crétin comme Chambers, un fainéant notoire qui se bornait à attendre la retraite. Cela dit, elle n'avait pas non plus été très diplomate avec Banks la première fois, et elle avait de la chance qu'il ait été plutôt séduit qu'irrité par son côté rebelle. Gristhorpe, le pauvre, était un saint, et comme elle ne voyait guère McLaughlin, elle n'avait pas eu l'occasion de le mettre en boule.

— Oui, dit Chambers, se délectant par avance, je crois que ça va vous changer des brioches. Vous allez moins rigoler...

— Et si vous m'expliquiez, monsieur le commissaire ?

Chambers lui jeta un mince dossier, qui glissa au bout du bureau, atterri sur les genoux d'Annie et tomba avant qu'elle puisse le retenir. Ne voulant pas lui donner une vue plongeante sur ses seins, elle ne bougea pas. Chambers plissa les paupières, ils se regardèrent en chiens de faïence, puis il finit par aller le ramasser lui-même. Après quoi, cramoisi, il flanqua brutalement le dossier devant elle.

— Une gardienne de la paix en période probatoire a fait du zèle avec sa matraque et on nous demande d'enquêter. Le problème, c'est que le type qu'elle a tabassé est soupçonné d'être le Caméléon, ce tueur qu'on

recherchait depuis un bon moment, ce qui, vous devez le réaliser, donne aux choses une perspective particulière. (Il tapota le dossier.) Tout est là-dedans. Vous croyez pouvoir vous débrouiller ?

— Pas de problème.

— Bien au contraire, je pense que cela pose beaucoup de problèmes. L'affaire va faire du bruit, on citera mon nom. Vous comprenez sans doute que dans une affaire de cette importance, on ne peut laisser une simple inspectrice inexpérimentée...

— Dans ce cas, pourquoi ne pas enquêter vous-même ?

— Parce que je suis trop occupé pour l'instant. (Chambers eut un sourire faux.) De plus, à quoi bon avoir un chien s'il faut aboyer soi-même ?

— Oui, à quoi bon ? dit Annie, qui le savait incapable de trouver le trou de son cul. Je comprends très bien.

— Je m'en doutais. (Il caressa son double menton.) Et comme on va citer mon nom, je ne veux pas de bavure. Si des têtes devaient tomber dans l'histoire, ce serait d'abord la vôtre. Proche comme je le suis de la retraite, je ne cherche pas l'avancement. Vous, en revanche... vous m'avez compris.

Annie acquiesça.

— C'est à moi que vous ferez votre rapport. Jour après jour, sauf développement important, auquel cas je veux être immédiatement averti. Compris ?

— Cela va sans dire...

De nouveau, il plissa les yeux.

— Un jour, votre grande gueule vous vaudra des ennuis, ma petite.

— Papa me l'a souvent dit...

Chambers grogna et se dandina sur place.

— Dernière chose...

— Quoi ?

— Je n'aime pas la façon dont cette mission m'a été confiée. C'est louche...

— Comment cela ?

— Je me demande... (Chambers fronça les sourcils.)

L'inspecteur principal Banks, de la brigade criminelle, s'occupe bien de l'opération Caméléon, non ?

Annie opina.

— Et, si ma mémoire est bonne, vous avez travaillé avec lui avant de venir ici ?

Là encore, Annie opina.

— Ce n'est peut-être rien, dit Chambers, en regardant un point en hauteur. Une fausse impression. Mais d'un autre côté...

— Oui ?

— Surveillez-le. Gardez vos cartes tournées contre votre poitrine...

Il la regarda justement à cet endroit-là et Annie eut un frisson involontaire. Elle se leva et gagna la porte.

— Dernier point, inspectrice...

Annie fit volte-face.

— Oui ?

Chambers eut un petit sourire narquois.

— Ce Banks... méfiez-vous. Il a la réputation d'un

coureur de jupons, si vous l'ignoriez...

Annie se sentit rougir en quittant le bureau.

Banks suivit Maggie Forrest dans le living aux lambris sombres et orné de paysages lugubres aux cadres lourds et dorés. La pièce était orientée à l'ouest et le soleil de fin d'après-midi projetait des ombres dansantes de feuillages sur le mur du fond. Ce n'était pas une pièce féminine, plutôt le genre d'endroit où les hommes se retiraient pour savourer cigares et porto dans les vieux feuillets de la BBC, et il sentit que Maggie n'y était pas à l'aise, même s'il n'aurait su dire à quoi tenait cette impression. Notant une odeur de cigarette dans l'air et deux mégots dans le cendrier, il en alluma une, offrant à son hôtesse une Silk Cut. Elle accepta. Il regarda la lycéenne sur le divan, tête basse, genoux serrés – l'un légèrement écorché – le pouce dans la bouche.

— Vous ne nous présentez pas ? dit-il à Maggie.

— Inspecteur... ?

— Banks. Commissaire suppléant.

— Commissaire Banks... Claire Toth, une voisine.

— Enchanté, Claire...

Claire leva les yeux et marmonna un bonjour, puis sortit un paquet fripé d'Embassy Regal de son blazer et se mit à fumer. Ce n'était pas le moment de la chapitrer sur les méfaits du tabac. Ça n'allait manifestement pas. On voyait

à ses yeux rouges et son visage barbouillé qu'elle avait pleuré.

— Quelqu'un veut bien me mettre au courant ? dit-il.

— Claire allait au lycée avec Kimberley Myers, expliqua Maggie. C'est tout naturel qu'elle soit bouleversée.

Claire était de plus en plus crispée ; son regard papillonnait sans se poser sur rien. Elle tirait nerveusement sur sa cigarette, qu'elle tenait avec affectation, entre le majeur et l'index à la verticale. Elle ne paraissait pas inhaler, mais agir ainsi uniquement pour se donner des airs d'adulte. Ou se sentir adulte, songea Banks, qui devinait ses tourments. Et cela ne ferait qu'empirer. Il se rappelait la réaction de sa propre fille au meurtre d'une jeune d'Eastvale, Deborah Harrison, quelques années plus tôt. Issues de milieux différents, elles ne se connaissaient pas très bien, mais avaient à peu près le même âge et s'étaient déjà parlé. Banks avait essayé de lui cacher la vérité le plus longtemps possible, mais en définitive il avait dû se résoudre à la reconforter. Tracy avait eu de la chance : elle s'en était remise. Ce n'était pas le cas de tout le monde.

— Kim était ma meilleure amie, dit Claire. Et je l'ai laissée tomber.

— Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

Claire jeta un petit regard à Maggie, comme pour avoir sa permission. Maggie acquiesça presque imperceptiblement. C'était une femme séduisante, non pas tant physiquement, avec son nez légèrement trop long, son

menton pointu, même s'il admirait aussi sa silhouette menue, svelte et un peu garçonnière, mais c'était son air de bonté et d'intelligence qui frappait. Ça se lisait dans ses yeux et il y avait une grâce d'artiste dans le plus simple de ses gestes, tel que faire tomber la cendre de sa cigarette, ou dans ses grandes mains aux longs doigts fuselés.

— J'aurais dû être avec elle...

— Tu étais au bal ?

La jeune fille opina et se mordit la lèvre.

— Tu as vu Kimberley là-bas ?

— Kim. Je l'appelais toujours Kim.

— Bon : Kim. Tu l'as vue là-bas ?

— On y était allées ensemble. Ce n'était pas loin.

Après le rond-point, le long de Town Street, près du terrain de rugby.

— Je vois, dit Banks. C'est en face de ton lycée, non ?

— Oui.

— Donc, vous êtes allées danser.

— Oui. On est allées là-bas et... et...

— Prends ton temps, dit Banks, la voyant prête à pleurer.

Claire prit une dernière bouffée et écrasa sa cigarette. Elle s'y était mal prise et les braises continuèrent à couver. Elle renifla.

— On devait rentrer ensemble. Parce qu'on disait... il y avait eu des spots à la radio et à la télévision et mon père m'avait dit... de faire attention, de rester avec le groupe.

Banks était à l'origine de ces avertissements. La frontière était mince entre panique et prudence, il le savait

bien, et s'il voulait éviter la vague de psychose qui avait déferlé sur la région avec l'affaire de l'« Éventreur du Yorkshire » au début des années quatre-vingt, il voulait également qu'on comprenne qu'une jeune femme devait être prudente le soir. Mais, à moins d'instaurer un couvre-feu, on ne pouvait forcer personne.

— Que s'est-il passé ? Tu l'as perdue de vue ?

— Non, ce n'est pas cela. Vous ne comprenez pas.

— Aide-nous, Claire, intervint Maggie, lui prenant la main. Nous voulons comprendre. Aide-nous.

— J'aurais dû être avec elle.

— Pourquoi ne l'étais-tu pas ? Vous vous étiez disputées ?

Claire marqua une pause et regarda ailleurs.

— C'est à cause d'un garçon.

— Kim était avec un garçon ?

— Non, moi. Moi, j'étais avec un garçon.

Ses larmes ruisselaient, mais elle persévéra.

— Nick Gallagher. J'étais amoureuse de lui depuis des semaines et il m'avait invitée à danser. Puis il m'a proposé de me raccompagner. Kim voulait partir juste avant vingt-trois heures, à cause de ses parents et, normalement, j'aurais dû rentrer avec elle, mais Nick voulait rester pour les slows... Je croyais qu'il y aurait plein de gens sur la route... Je...

Là, elle fondit en larmes et cacha sa tête contre l'épaule de Maggie.

Banks respira à fond. La douleur, les remords et la peine de Claire étaient si violents qu'il en avait eu le souffle

presque coupé. Maggie avait beau lui caresser les cheveux en marmonnant de bonnes paroles, Claire continuait à donner libre cours à son chagrin. Enfin, elle se moucha dans un Kleenex.

— Je m'en veux, dit-elle. Tellement. Je donnerais n'importe quoi pour revivre cette nuit et agir différemment. Je déteste Nick Gallagher !

— Claire..., dit Banks, qui s'y connaissait en sentiments de culpabilité. Ce n'est pas sa faute. Et encore moins la tienne !

— Je suis une égoïste. J'ai poussé Nick à me raccompagner. Je pensais qu'il m'embrasserait. Je voulais qu'il m'embrasse. La vraie salope !

— Allons, protesta Maggie. Monsieur le commissaire a raison. Ce n'est pas ta faute.

— Si seulement...

— *Si, si si...*, dit Banks.

— C'est vrai ! Kim était toute seule pour rentrer et M. Payne l'a enlevée. Je parie qu'il lui a fait des trucs atroces avant de la tuer. J'ai lu des articles sur ces gens-là.

— En tout cas, ce n'est pas ta faute, dit Banks.

— Alors, c'est la faute de qui ?

— De personne. Kim n'a pas eu de chance. Ça aurait pu tomber sur...

Banks s'interrompit. Mauvaise idée. Il espérait que Claire n'avait pas compris le fond de sa pensée, mais si.

— Moi ? Oui, je sais. J'aurais préféré...

— Tu ne parles pas sérieusement ! protesta Maggie.

— Si. Je ne serais pas obligée de supporter cela.

C'est à cause de moi. Parce qu'elle ne voulait pas tenir la chandelle.

Elle se remit à pleurer. Banks se demanda si Claire aurait pu être visée. Elle avait le type : blonde, élancée, comme beaucoup de natives du Yorkshire. Était-ce cela, le critère ? Ou Payne avait-il repéré Kimberley Myers depuis le début ? Jenny aurait peut-être un avis là-dessus.

Il tenta de se représenter la scène. Payne garant sa voiture près du foyer, sachant qu'on y donnait un bal, sachant que s'y trouverait celle qu'il convoitait. Il ne pouvait pas escompter qu'elle rentrerait seule, bien entendu, mais qui ne risque rien n'a rien. Il y avait toujours une possibilité. Un risque, aussi, mais ça en valait le coup. L'élue de son cœur. Toutes les autres n'étaient que des doublures. Elle, c'était autre chose, il l'avait désirée dès le début, la voyant tous les jours à l'école, vision torturante.

Terence Payne devait savoir que sa victime habitait à environ deux cents mètres de chez son amie Claire, après le pont du chemin de fer, et qu'il y avait là une portion de route sombre et déserte, bordée d'un côté par un terrain vague et de l'autre par une église méthodiste, sans doute dans le noir à cette heure-là, les méthodistes n'étant pas réputés pour leurs soirées dansantes. Quand Banks avait parcouru ce chemin le samedi après-midi, le lendemain de la disparition de Kimberley, celui qu'elle aurait dû emprunter pour rentrer, il s'était dit que c'était l'endroit idéal pour un kidnapping.

Après l'avoir dépassée en voiture et s'être arrêté un peu plus loin, il lui avait sauté dessus ou bien l'avait

abordée – lui, le familier, le rassurant M. Payne, l'enseignant – puis l'avait chloroformée après avoir réussi à la faire monter, et ramenée dans sa tanière.

Peut-être n'avait-il pas cru sa chance en la voyant rentrer seule. Il s'était attendu à la voir avec Claire, ou avec d'autres amis, auquel cas il n'avait plus qu'à espérer qu'ils habitaient plus près du lycée et qu'elle-même se retrouverait toute seule au niveau du terrain vague. Mais puisqu'elle était seule, il avait pu lui proposer de la reconduire, veillant à n'être vu de personne. Elle avait confiance en lui. Peut-être l'avait-il, en bon voisin, déjà raccompagnée par le passé.

— *Monte donc, Kimberley ! Ce n'est pas prudent, à ton âge, d'être dehors à cette heure-ci. Je te ramène.*

— *Oui, monsieur Payne. Merci beaucoup, monsieur Payne.*

— *Une chance que je passais par là.*

— *Oui, monsieur.*

— *Boucle ta ceinture de sécurité.*

— Commissaire ?

— Pardon, dit Banks, qui s'était perdu dans ses pensées.

— Claire peut rentrer chez elle ? Sa mère doit être de retour, à présent.

Banks considéra l'enfant. Son monde avait volé en éclats. Pendant tout le week-end, elle avait dû anticiper le drame, redoutant le moment où ses craintes prendraient corps, où ses cauchemars deviendraient réalité. Il n'y avait

aucune raison de la garder. Qu'elle retourne chez sa mère. Il saurait où la trouver en cas de besoin.

— Dernière chose, Claire. As-tu vu M. Payne au foyer, ce soir-là ?

— Non.

— Il n'était pas sur place ?

— Non.

— Ni garé à l'extérieur ?

— Pas que je sache.

— Tu as vu quelqu'un traîner ?

— Non. Mais je ne faisais pas attention.

— Mme Payne... ?

— Sa femme ? Non. Pourquoi ?

— C'est bon, Claire. Tu peux rentrer chez toi.

— Des nouvelles de Lucy ? demanda Maggie après son départ.

— On la soigne. Elle s'en sortira.

— Vous vouliez me voir ?

— Oui. Pour des précisions concernant l'entrevue de ce matin...

— Ah ?

Maggie tripota l'encolure de son T-shirt.

— Rien d'important.

— C'est-à-dire... ?

— L'un de nos agents pense que vous n'avez pas tout dit sur votre relation avec Lucy Payne...

Maggie haussa les sourcils.

— Je vois...

— Étiez-vous amies intimes ?

— Intimes, non. Je ne la connaissais pas depuis longtemps.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Hier. Elle est passée dans l'après-midi.

— De quoi avez-vous parlé ?

Maggie contempla ses mains sur ses genoux.

— De tout et de rien. La météo, le boulot, ce genre de choses.

Alors que Kimberley Myers était ligotée, nue, dans sa cave, Lucy était venue parler de la météo. Soit cette femme était réellement innocente, soit elle était diabolique.

— Vous a-t-elle donné des motifs de penser qu'il se passait quelque chose chez elle ?

Maggie eut un temps de silence.

— Pas au sens où vous l'entendez, non.

— Dans quel sens est-ce que je l'entends ?

— En relation avec le meurtre, j'imagine ? Le meurtre de Kimberley ?

Banks s'adossa au fauteuil et soupira. Sa journée avait été longue, et ça ne s'arrangeait pas. Maggie mentait mal.

— Madame Forrest, tout ce qu'on pourra apprendre sur vos voisins nous sera utile. J'ai dit : tout ! J'ai exactement la même impression que mon collègue – vous nous cachez quelque chose.

— Ce n'est pas important.

— Qu'en savez-vous ? aboya Banks.

Il fut choqué de la voir tressaillir, prendre l'air craintif et soumis, croisant les bras sur sa poitrine comme pour

rentrer en elle-même.

— Madame Forrest... Maggie, dit-il plus doucement. Excusez-moi, mais j'ai eu une journée chargée et c'est vraiment irritant. Si je comptais les fois où des témoins m'ont dit que leurs renseignements n'avaient aucun rapport avec mon enquête... Chacun a ses petits secrets et il y a certaines choses dont nous répugnons à parler. Mais il s'agit d'un meurtre. Kimberley Myers est morte. L'agent Dennis Morrissey est mort. Dieu sait combien de cadavres nous allons retrouver là-bas, et vous me dites que ce que vous savez sur cette femme n'a aucun rapport avec l'enquête... ! De grâce, un peu de compréhension !

Le silence parut s'éterniser, puis la petite voix de Maggie déclara :

— Il la battait.

— Payne battait sa femme ?

— Oui. Quoi d'extraordinaire ? S'il assassinait des jeunes filles, il était capable de frapper sa femme.

— C'est elle qui vous l'a dit ?

— Oui.

— Pourquoi ne faisait-elle rien pour s'en sortir ?

— Ce n'est pas aussi facile que vous le croyez.

— Je n'ai pas dit ça. Et vous ne lisez pas dans mes pensées, que je sache. Quel conseil lui avez-vous donné ?

— D'aller consulter un professionnel, bien entendu, mais elle y répugnait.

Banks en connaissait assez sur ce sujet pour savoir que les victimes éprouvent de grandes difficultés à se tourner vers les autorités ou même à sortir du silence ; elles

ont honte, se croient fautives, espèrent que tout finira par s'arranger. Beaucoup n'ont nulle part où aller, pas de solution de repli, et redoutent le monde extérieur, même si leur foyer est devenu invivable. Maggie Forrest semblait d'ailleurs savoir de quoi elle parlait. Sa façon de tressaillir quand il avait haussé le ton, sa répugnance à parler du sujet, sa réserve. Autant de signes concordants.

— A-t-elle jamais mentionné qu'elle soupçonnait son mari d'autres crimes ?

— Jamais.

— Mais elle avait peur de lui ?

— Oui.

— Vous êtes déjà allée chez elle ?

— Oui. Quelquefois.

— Et vous n'avez rien vu de spécial... ?

— Non, rien.

— Comment se comportaient-ils ensemble ?

— Lucy était nerveuse, crispée. Elle faisait tout pour lui plaire.

— Elle avait des bleus ?

— Ça ne laisse pas toujours des bleus... Mais elle avait peur de lui, peur de mal faire. C'est ce que je voulais dire.

— Est-ce tout ce que vous nous cachez ?

— C'est tout.

Banks se leva et s'excusa.

— Comprenez-vous, maintenant, que votre témoignage nous sera utile ?

— Je ne vois pas en quoi...

— Terence Payne a été grièvement blessé au cerveau. Il ne sortira peut-être jamais du coma, et quand bien même, il ne se souviendra peut-être de rien. Sa femme, elle, va guérir rapidement. Vous êtes la première à nous donner des informations sur elle, et ces informations joueront en sa faveur.

— Comment cela ?

— En ce qui la concerne, deux questions se posent. Primo, était-elle complice ? Secundo, a-t-elle protégé son mari, le sachant coupable ? Votre témoignage est la première chose qui fasse pencher le fléau de la balance en sa faveur. En me parlant, vous lui avez rendu service. Bonsoir, madame, je ferai surveiller votre maison.

— Pourquoi ? Suis-je en danger ? Je croyais que Terence...

— Pas lui : la presse. Les journalistes peuvent être tenaces et je ne voudrais pas que vous leur répétiez ce que vous m'avez dit.

Leanne Wray avait seize ans quand elle disparut d'Eastvale le vendredi 31 mars. Elle mesurait un mètre cinquante-cinq, ne pesait que quarante-deux kilos, et, enfant unique, vivait avec son père, conducteur de bus, et sa belle-mère, Victoria, femme au foyer, dans une maison mitoyenne au nord du centre-ville. Elle était lycéenne.

Bien qu'au courant des disparitions de Kelly Matthews et Samantha Foster, ses parents n'avaient pas hésité à la laisser aller au cinéma ce soir-là. Après tout, elle était accompagnée et censée rentrer à vingt-deux heures trente, au plus tard.

Ce qui aurait pu les faire tiquer, s'ils l'avaient su, était la présence dans le groupe de Ian Scott. Ils désapprouvaient cette fréquentation. Ce garçon avait deux ans de plus que leur fille, ce qui est beaucoup à cet âge. Par ailleurs, il avait mauvaise réputation et avait même été arrêté deux fois : la première, pour vol de voiture, la seconde pour vente d'Ecstasy au Bar None. De plus, Leanne était très jolie, mince et bien faite, avec de magnifiques cheveux blonds comme les blés, le teint presque translucide et des yeux bleus bordés de longs cils, et un garçon comme Ian ne pouvait s'intéresser à elle que pour une seule raison. Qu'il eût son propre appartement était encore un mauvais point pour lui.

Mais Leanne aimait sortir avec sa bande. La petite amie de Ian, présente ce soir-là, était Sarah Francis, dix-sept ans, et le quatrième Mick Blair, dix-huit ans, un copain. Ils déclarèrent avoir traîné après le cinéma pour prendre un café ensuite à El Toro – même si l'enquête révéla qu'ils étaient allés en fait consommer de l'alcool à l'Old Ship Inn, dans une ruelle entre North Market Street et York Road ; s'ils avaient menti, c'est que les filles étaient mineures. Poussés dans leurs retranchements, ils répondirent que Leanne les avait quittés à la sortie du pub et était partie à pied aux environs de vingt-deux heures quinze pour rentrer chez elle, trajet qui n'aurait pas dû lui prendre plus de dix minutes. Mais elle n'était jamais arrivée.

Ses parents, bien que fâchés et inquiets, lui avaient laissé jusqu'au lendemain avant de prévenir la police et une enquête, menée par Banks, avait été lancée. On avait placardé en ville la photo de la disparue ; quiconque étant allé à ce cinéma, à l'Old Ship Inn ou dans le centre-ville ce soir-là, fut questionné. Rien. On procéda même à une reconstitution, qui ne donna aucun résultat. Leanne Wray s'était volatilisée. Personne ne l'avait vue depuis son départ de l'Old Ship.

Ses trois amis étaient allés dans un autre pub, The Riverboat, un établissement bondé qui restait ouvert tard, avant de finir au Bar None, sur la place du marché. Les caméras de surveillance les montraient y arrivant vers minuit et demi. On fouilla de fond en comble l'appartement de Ian à la recherche des traces de la jeune fille, mais rien. Si elle y était venue, elle n'avait rien laissé.

L'atmosphère était un peu tendue au domicile de Leanne, découvrit bientôt Banks et, selon l'une de ses copines de lycée, Jill Brown, elle ne s'entendait pas très bien avec sa belle-mère. Les disputes étaient fréquentes. Leanne avait perdu sa mère, morte d'un cancer deux ans plus tôt, et estimait que Victoria aurait dû travailler au lieu de « pomper le fric de son père » qui n'en gagnait pas beaucoup, d'ailleurs. La situation financière n'était guère brillante et Leanne devait porter des vêtements plus solides qu'à la mode et les faire durer. À seize ans, elle avait décroché un boulot dans une boutique du centre-ville pour se payer de jolies fringues au rabais.

Il subsistait un faible espoir qu'elle ait fait une fugue et n'ait pas entendu les appels à témoin. Jusqu'au jour où l'on trouva son sac dans un jardin qu'elle avait dû longer en rentrant chez elle. Les propriétaires de la maison furent interrogés, mais ce couple de septuagénaires retraités fut bientôt disculpé.

Au bout du troisième jour, Banks contacta l'adjoint du directeur de la police, McLaughlin, et s'ensuivirent des discussions avec Philip Hartnell, de la brigade du West Yorkshire. En l'espace de quelques jours, le détachement spécial Caméléon fut constitué et Banks chargé de la partie du North Yorkshire. Cela signifiait plus de moyens, plus d'heures supplémentaires et plus d'efforts concentrés. Cela signifiait également, hélas, qu'on croyait qu'un tueur en série était à l'œuvre et, sur ce point, la presse ne tarda pas à spéculer.

Leanne était une élève moyenne, d'après ses

professeurs. Elle aurait sans doute pu faire mieux en s'appliquant, mais elle ne voulait pas. Elle comptait interrompre ses études à la fin de l'année pour travailler dans un magasin de vêtements ou de disques comme Virgin ou HMV. Elle aimait le rock et son groupe favori restait Oasis, quoi qu'en disent les autres. Ses amis la décrivaient comme une personne plutôt timide, mais facile à vivre, riant volontiers et peu portée sur l'introspection. Elle était également sujette à l'asthme et se déplaçait avec un inhalateur, qui fut retrouvé avec le reste de ses effets personnels dans son sac.

Si la seconde victime, Samantha Foster, était un peu excentrique, Leanne Wray était un banal produit de la classe ouvrière de ce pays.

— Oui, je peux vous parler. Mais si. Entrez...

L'agent Janet Taylor était loin d'avoir l'air en forme quand Banks passa chez elle dans la soirée, mais quiconque a, dans la matinée, à la fois combattu un tueur en série et veillé son collègue agonisant a bien le droit d'être un peu patraque. Janet était blafarde et avait les traits tirés ; sa tenue toute noire ne faisait qu'accentuer sa pâleur.

Son appartement était au-dessus d'un salon de coiffure sur Harrogate Road, non loin de l'aéroport. Ça sentait le shampooing et la laque dans l'entrée, au rez-de-

chaussée. Il la suivit dans l'étroit escalier. Elle manquait d'énergie, tramait les pieds. Banks était tout aussi claqué. Il venait d'assister à l'autopsie de Kimberley Myers et, s'il n'y avait eu aucune révélation sur la cause de sa mort, le Dr Mackenzie avait trouvé des traces de sperme dans le vagin, l'anus et la bouche. Avec un peu de chance, l'ADN prouverait que c'était celui de Terence Payne.

Le salon présentait les signes de négligence typiques d'un logement de policier célibataire. Banks connaissait bien le problème. Il tâchait d'entretenir sa fermette de son mieux, mais c'est parfois difficile quand on n'a ni les moyens de payer une femme de ménage, ni le temps de s'en occuper soi-même. Ses rares moments de répit, il avait envie de les consacrer à autre chose... Pourtant, cette petite pièce était agréable malgré la poussière sur la table basse, la présence du T-shirt et du soutien-gorge sur le dossier du fauteuil, les magazines et les tasses à demi pleines de thé. Aux murs étaient exposées les affiches encadrées des films d'Humphrey Bogart – *Casablanca*, *Le Faucon maltais*, *The African Queen* – et il y avait quelques photos sur la cheminée ; sur l'une Janet posait fièrement en uniforme entre deux personnes âgées, sans doute ses parents. La plante, devant la fenêtre, semblait au bord de l'asphyxie avec ses feuilles desséchées aux contours brunis. L'image du téléviseur tremblotait dans un coin, muette. C'était un programme d'actualités locales et Banks reconnut la maison des Payne.

Janet ôta les frusques du fauteuil.

— Asseyez-vous...

— On met le son ? Ça pourrait nous apprendre quelque chose...

— Bien sûr...

Elle augmenta le volume, mais ce n'était que la rediffusion de la déclaration de Hartnell à la presse. À la fin, Janet se leva pour éteindre. Elle avait encore les gestes lents, du mal à articuler ; c'était peut-être les tranquillisants. Ou la bouteille de gin à moitié vide sur le buffet.

Un avion décolla de l'aéroport et, si l'appartement ne trembla pas à proprement parler, ce fut assez pour faire vibrer un verre et empêcher toute conversation pendant une minute. Il faisait très chaud et Banks sentait la sueur s'accumuler sur son front et sous ses bras.

— Voilà pourquoi le loyer est si avantageux, dit Janet quand ce ne fut plus qu'un ronronnement lointain. Je m'en fiche. On s'y fait. Parfois, je m'imagine là-haut, en route pour une destination exotique.

Elle alla se servir un petit gin, additionné de Schweppes provenant d'une bouteille entamée.

— Un verre ?

— Non, merci. Alors, comment ça va ?

Janet reprit sa place et secoua la tête.

— Le plus drôle, c'est que je n'en sais rien. Bien, je suppose, mais je suis un peu dans le cirage, comme après une anesthésie. Ou en train de rêver en sachant que demain tout sera redevenu comme avant. Faut pas y compter, hein ?

— Je crains que non, dit Banks. Ça pourrait même

empirer.

Janet se mit à rire.

— Merci de me donner du courage !

Banks sourit.

— À votre service. Écoutez, je ne suis pas venu vous demander des comptes, mais je dois savoir ce qui s'est passé. Vous êtes d'attaque pour m'en parler ?

— Oui, oui.

Banks remarqua son attitude, sa façon de croiser les bras et de se retirer en elle-même, signe qu'elle n'était pas prête, mais il devait continuer.

— Je me sens comme une criminelle, vous savez...

— Comment cela ?

— Le médecin m'a examinée, a mis mes vêtements dans des sacs, il m'a gratté la peau sous les ongles.

— C'est la procédure habituelle. Vous le savez bien.

— Je sais. Je sais. Mais ce n'est pas l'impression qu'on a, de ce côté-ci...

— J'imagine... Écoutez, je ne vais pas vous mentir : les emmerdements ne font peut-être que commencer. Ça peut se régler très rapidement, n'être qu'un accident de parcours, mais ça pourrait aussi vous poursuivre, entraver votre carrière...

— Elle est déjà foutue, non ?

— Pas forcément. Mais il faudra y mettre du vôtre.

— Je dois reconnaître que je n'y ai pas beaucoup réfléchi depuis... (Elle eut un rire âpre.) Le plus drôle, c'est qu'aux États-Unis, on me porterait aux nues !

— Que s'est-il passé après l'appel radio ?

Janet raconta l'incendie de la voiture, puis sa découverte du corps inanimé de Lucy Payne, avec des phrases courtes, hachées, en s'interrompant pour siroter son gin-tonic, perdant parfois le fil et regardant alors fixement par la fenêtre ouverte. Des bruits de circulation montaient de la rue et, de temps en temps, un avion atterrissait ou décollait.

— Elle vous a paru sérieusement blessée ?

— Sa vie n'était pas menacée, mais je suis restée auprès d'elle pendant que Dennis montait à l'étage. Il est revenu avec une couverture et un oreiller. Je m'en souviens, parce que ça m'a surprise. C'était gentil de sa part.

— Il n'était pas toujours gentil ?

— Pas exactement, non. On se chamaillait souvent, mais dans l'ensemble ça allait. C'était un mec un peu primaire qui roulait des mécaniques.

— Ensuite ?

— Dennis s'est rendu à la cuisine. Si c'était son mari qui l'avait frappée, il devait être encore sur place, à s'apitoyer sur son propre sort.

— Vous êtes restée sur place ?

— Oui.

— Et ensuite ?

— Dennis m'a appelée, alors j'y suis allée. Je ne pouvais rien faire de plus pour elle. La plaie ne saignait plus. J'ai jugé qu'elle ne risquait rien. L'ambulance était en route...

— Vous n'avez pas senti le danger ?

— Pas plus que d'habitude, dans ces cas-là... Le

conjoint peut toujours se retourner contre nous... non.

— Pourquoi la cave ? Vous pensiez y trouver le mari ?

— Oui, sans doute.

— Pourquoi Dennis vous a-t-il appelée ?

Jenny marqua une pause, visiblement embarrassée.

— Janet ?

Elle finit par le regarder.

— Vous êtes allé là-bas... à la cave ?

— Oui.

— Ce poster sur la porte. La femme.

— Je l'ai vu.

— Dennis m'avait appelée pour me le montrer. Il trouvait ça marrant. Son côté primaire...

— La porte était ouverte ? Celle de la cave ?

— Non, fermée. Mais une lumière filtrait, tremblotante.

— Vous n'avez entendu personne ?

— Non.

— Vous n'avez pas prévenu avant d'entrer, vous ne vous êtes pas identifiés comme agents de police ?

— Je ne me souviens pas.

— Bien. Vous vous débrouillez parfaitement.

Continuez...

Ses genoux étaient serrés et elle se tordait les mains en parlant.

— Il y avait cette lumière tremblotante...

— Les bougies.

Janet le regarda et eut un petit frisson.

— Et une mauvaise odeur, genre odeur d'égout...

— Aviez-vous la moindre raison d'être effrayée, à ce

moment-là ?

— Pas particulièrement. On était tendus, mais sur nos gardes, comme toujours dans ce genre de situation. C'était la routine. Il pouvait être armé, le mari. On en était conscients. Mais si vous me demandez si on avait une idée de la suite, non. Dans ce cas, on serait ressortis en vitesse pour demander des renforts. On n'est pas des héros.

Elle secoua la tête.

— Qui est entré en premier ?

— Moi. Dennis a ouvert d'un coup de pied et s'est effacé, pour me taquiner...

— Ensuite ?

Elle rejeta vivement la tête en arrière.

— Tout s'est passé très vite. Je me rappelle les bougies, les miroirs, la fille, les dessins dégoûtants au mur, que j'ai vus du coin de l'œil. Mais c'est comme un rêve. Un cauchemar.

Sa respiration devint haletante et elle se pelotonna dans son fauteuil, pieds sous les fesses, les bras croisés.

— C'est alors qu'il est arrivé. Dennis était juste derrière moi. Je sentais son haleine dans mon cou.

— D'où ?

— Je ne sais pas. De derrière. D'un recoin. Cela s'est déroulé si vite...

— Qu'a fait Dennis ?

— Il n'a pas eu le temps de réagir. Il a dû entendre ou sentir quelque chose qui l'a fait se retourner, et après je le revois en sang. Il a hurlé. Alors, j'ai sorti ma matraque. Le

type a encore frappé, et le sang m'a éclaboussée. C'était comme s'il ne m'avait pas remarquée, ou qu'il s'en fichait parce qu'il m'aurait ensuite. Mais, quand mon tour est venu, j'avais saisi ma matraque et j'ai paré son coup. Puis je l'ai frappé... (Elle se mit à sangloter et se frotta les yeux.)

Pardon. Dennis, pardon...

— Ça va, doucement, Janet. Je vous écoute.

— Il avait la tête sur mes genoux. J'ai essayé de ressouder les bords de la carotide, comme dans les cours de secourisme, mais je n'ai pas pu... je ne l'avais jamais fait pour de vrai. Le sang coulait toujours. Tout ce sang...

Elle renifla et s'essuya le nez.

— Pardon.

— Vous êtes très claire, c'est bien. Mais avant... avant d'essayer de sauver Dennis, qu'avez-vous fait ?

— Je me rappelle avoir attaché ce type aux canalisations, avec les menottes.

— Combien de fois l'avez-vous frappé ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Plus d'une fois ?

— Oui. Il n'arrêtait pas de revenir à la charge, alors je l'ai frappé encore...

— ... et encore ?

— Oui. Il ne me lâchait pas.

Elle se remit à pleurer. La crise passée, elle demanda :

— Il est mort ?

— Pas encore.

— Ce salaud a tué Dennis.

— Je sais. Et quand votre coéquipier est tué, vous êtes censé réagir, non ? Sinon, ça fait mauvais genre... du côté des flics, en tout cas !

Janet le regarda comme s'il était devenu fou.

— Quoi ?

Banks jeta un coup d'œil à Bogart dans le rôle de Sam Spade. Visiblement, les posters étaient là pour faire joli, non pour témoigner d'une grande passion pour les films eux-mêmes, et sa pitoyable tentative pour détendre l'atmosphère tomba à plat.

— Non, rien... Je me demandais ce qui avait pu alors vous passer par la tête.

— Rien. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir. Il avait blessé Dennis à mort et j'étais la prochaine. Est-ce cela qu'on appelle l'instinct de survie ? Ce n'était pas voulu de ma part. Je n'ai pas réfléchi. Ça ne s'est pas passé comme ça.

— Comment, alors ?

— Je vous l'ai dit : c'était comme dans un cauchemar. J'ai désarmé le tueur, je l'ai attaché, et ensuite j'ai tenté de sauver Dennis. Je n'ai même plus regardé l'autre salaud. Franchement, je me foutais bien de son état. Mais Dennis... (Janet s'interrompt et contempla ses mains serrées sur le verre.) Vous savez ce qui me tracasse le plus ? C'est que je venais d'être vache avec lui. Tout ça parce qu'il avait plaisanté avec le pompier...

— Que voulez-vous dire ?

— On s'était engueulés, voilà. Juste avant de pénétrer dans la maison. Je lui avais dit que son grain de beauté

était sans doute cancéreux. C'était de la méchanceté gratuite. Hypochondriaque comme il était... Pourquoi j'ai dit ça ? Je suis vraiment une garce. Et maintenant, c'est trop tard. Je n'ai pas pu lui dire que je ne le pensais pas.

Elle fondit en larmes et Banks pensa qu'il valait mieux la laisser vider son sac. Il faudrait plus d'une crise de larmes pour la purger de ses remords, mais c'était un début.

— Vous êtes en contact avec la Fédération ?

— Pas encore.

— Ne tardez pas. Parlez à votre section. On pourra vous aider, vous fournir une assistance psychologique, si vous le souhaitez, et...

— Un avocat ?

— S'il le faut, oui.

Janet se leva, les jambes un peu flageolantes, et alla se resservir.

— Ça vous semble raisonnable ?

S'étant généreusement servie, elle revint à sa place.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, à votre avis ? Je devrais peut-être aller voir sa femme et ses gosses pour tenter de leur expliquer ce qui s'est passé, que c'était ma faute ? Ou casser tout ici et aller foutre le bordel dans un pub, comme j'en meurs d'envie ? Non. Je crois que le plus sage, c'est de faire ce que je fais actuellement.

Banks se rendit compte qu'elle avait raison. Il avait déjà été dans cet état d'esprit et avait même cédé un jour à la tentation d'aller chercher la bagarre dans un pub. C'eût été hypocrite d'affirmer qu'il ne comprenait pas qu'on

puisse se consoler en biberonnant. Il y avait eu deux périodes de sa vie où il avait fait pareil. La première, pendant ses derniers mois à Londres, quand il avait été au bout du rouleau, avant d'être muté à Eastvale ; la seconde, plus d'un an plus tôt, quand Sandra l'avait quitté.

On disait que ça ne marchait pas, mais si. Comme solution temporaire, pour oublier, rien ne valait la bouteille, sauf peut-être l'héroïne, dont il n'avait jamais tâté. Peut-être, effectivement, valait-il mieux pour elle passer la soirée à se saouler. L'alcool émoussait la douleur, et après on pionçait. Le réveil était pénible, mais ça, c'était plus tard.

— Bon, j'ai compris. Je vous laisse...

Spontanément, il se pencha pour lui baiser le front avant de partir. Ses cheveux sentaient le plastique et le caoutchouc brûlés.

Ce soir-là, Jenny Fuller s'installa dans son bureau personnel, là où elle conservait toutes ses notes et sa documentation sur son ordinateur, puisqu'on ne lui avait pas trouvé un petit coin à Millgarth. La pièce donnait sur « la Verdure », une mince bande boisée entre sa rue et East Side Estate. Les lumières des maisons se distinguaient entre les arbres sombres.

Cette collaboration étroite avec Banks lui rappelait toute leur histoire. Un jour, elle avait tenté de le séduire, se rappelait-elle avec embarras, et il lui avait résisté poliment,

se disant marié et heureux en ménage. Mais il était attiré par elle, c'était flagrant. À présent, s'il n'était plus un homme marié et heureux en ménage, il avait « sa fiancée », ainsi que Jenny avait surnommé Annie Cabbot, ne l'ayant pourtant jamais rencontrée. Cela, parce que Jenny avait passé beaucoup de temps loin du Yorkshire et qu'elle n'avait pas été là quand Banks et Sandra s'étaient séparés. Sinon... eh bien, les choses auraient pu tourner autrement. Au lieu de quoi, elle s'était embarquée dans une série d'aventures désastreuses.

Si elle était souvent partie, avait-elle fini par s'avouer après être rentrée de Californie, la queue entre les jambes, c'était – en partie – pour fuir Banks, dont la proximité la tourmentait même si elle feignait de n'y attacher aucune importance. Et aujourd'hui, ils travaillaient en étroite collaboration.

Avec un soupir, elle reporta son attention sur son travail.

Son principal problème, jusqu'à présent, était le manque presque total d'informations médico-légales et, sans cela, il était presque impossible de produire une analyse préliminaire – un premier compte rendu qui servirait de boussole aux investigateurs, orientant leurs recherches –, à défaut d'un profil plus complexe. Jusque-là elle n'avait pu travailler que sur la victimologie. Tout cela avait fourni à ses détracteurs – et ils étaient légion – abondance d'arguments.

L'Angleterre était encore au Moyen Âge en ce qui concernait le recours aux psychologues-conseils et au

« profiling », surtout comparativement aux États-Unis. C'était en partie parce que le FBI était une police fédérale ayant les moyens de développer des programmes nationaux, tandis que la Grande-Bretagne avait une cinquantaine de forces de police indépendantes, fonctionnant toutes au coup par coup. Par ailleurs, les « profilers » aux États-Unis étaient, en principe, des flics, donc mieux acceptés. En Grande-Bretagne, c'étaient plutôt des psychologues ou des psychiatres, et tant la police que la machine judiciaire se défiaient d'eux. Un psychologue-conseil pouvait s'estimer heureux d'arriver à la barre des témoins dans un tribunal anglais, et encore plus d'être accepté comme témoin-expert, comme aux États-Unis. Quand il était convoqué, les preuves qu'il produisait étaient regardées de haut par le juge et le jury, et la défense faisait venir un autre psychologue ayant une autre théorie.

Le Moyen Âge.

En fin de compte, elle savait bien que la plupart des policiers la considéraient comme un genre d'extralucide, au mieux, et n'avaient recours à elle que par facilité. Pourtant, elle s'obstinait. Tout en admettant volontiers que le « profiling » était sans doute plus un art qu'une science, et que l'analyse ne permettait presque jamais de désigner du doigt le coupable, elle estimait que cela pouvait restreindre le champ des recherches et aider les enquêteurs à ne pas se disperser.

Le fait de regarder des images sur un écran ne lui suffisait pas, elle étala les photos de nouveau sur son bureau, même si elle les connaissait par cœur : Kelly

Matthews, Samantha Foster, Leanne Wray, Melissa Horrocks et Kimberley Myers, toutes de jeunes blondes séduisantes, entre seize et dix-huit ans.

Il y avait eu trop de suppositions à son goût depuis le début, la première étant que ces cinq jeunes filles avaient été enlevées par le (ou les), même(s) individu(s). On pouvait, avait-elle signalé à Banks et à l'équipe, soutenir tout aussi légitimement que ces disparitions n'avaient aucun rapport, même avec le peu d'informations en sa possession.

Les disparitions de jeunes filles étaient fréquentes ; elles fuguait à la suite d'une dispute familiale. Mais Banks lui avait dit que des entretiens approfondis avec les amis, la famille, les professeurs et relations, montraient que toutes – sauf peut-être Leanne Wray – étaient d'un milieu familial stable et que, à part les engueulades habituelles concernant les garçons, les vêtements, la sono, il ne s'était rien passé de particulier avant leur disparition. Elles n'avaient pas le profil type de la fugueuse. Il y avait aussi les sacs retrouvés près de l'endroit où on les avait aperçues pour la dernière fois.

Le nombre des disparitions s'était porté à quatre, puis cinq, et aucune trace des victimes n'avait pu être retrouvée par les voies classiques : groupe de soutien pour la jeunesse, la National Missing Persons Helpline, les reconstitutions de la célèbre émission *Crimewatch UK*, les campagnes d'affichage, les appels à témoins et les efforts de la police locale.

À la fin, Jenny accepta les arguments de Banks et

travailla comme si ces disparitions étaient liées, tout en notant les différences. Bientôt, elle découvrit que les analogies étaient bien plus nombreuses.

Victimologie. Qu'avaient-elles en commun ? Toutes étaient jeunes, blondes, sveltes et longilignes. Cela paraissait indiquer le type qu'il préférait. « Ils » ont tous un type préféré.

À la quatrième, Jenny avait remarqué l'escalade : presque deux mois entre la victime 1 et la 2, cinq semaines entre la 2 et la 3, mais seulement deux semaines et demie entre la 3 et la 4. Il était en manque, avait-elle songé alors, ce qui signifiait qu'il prendrait plus de risques. Un processus de décomposition psychologique devait être en cours.

Le criminel avait bien choisi ses terrains de chasse. Fêtes en plein air, pubs, bals, clubs, cinémas et concerts de rock, autant de lieux fourmillant de jeunes qui devraient fatalement se disperser pour rentrer chez eux. Elle savait que l'équipe l'appelait le Caméléon et, effectivement, il avait le don d'emporter ses proies sans être vu. Toutes avaient été kidnappées de nuit, dans un contexte urbain – portions de rues lugubres, mal éclairées, désertes. Il avait aussi réussi à échapper aux caméras de surveillance qui couvraient les centres et les places.

Samantha avait été vue parlant à quelqu'un qui était en voiture, et c'était le seul renseignement qu'elle détenait sur son éventuelle façon de procéder.

Alors que le réveillon du jour de l'an, le concert pop de Harrogate, le cinéma et les pubs étaient des « occasions »

évidentes, une question l'avait tracassée : comment l'assassin avait-il été informé du bal à la suite duquel Kimberley Myers avait été enlevée ? Était-il du quartier ? Fréquenterait-il la paroisse ? Passait-il là par hasard ? À sa connaissance, ce genre de bal restait une réjouissance strictement locale.

Maintenant elle savait : Terence Payne habitait dans la rue, enseignait à l'école du coin. Connaissait la victime.

En outre, certaines choses qu'elle avait apprises aujourd'hui élucidaient des questions qui l'avaient occupée au fil des semaines. Sur les cinq enlèvements, quatre avaient eu lieu le vendredi soir, ou très tôt le samedi, ce qui tendait à prouver que l'assassin avait un emploi régulier, et qu'il consacrait ses week-ends à son « hobby ». La seule exception concernait Melissa Horrocks, mais à présent qu'on savait que Payne était enseignant, sa disparition le mardi 18 avril était explicable : c'étaient les vacances de Pâques, Payne avait tout son temps.

De ces maigres informations – précédant l'enlèvement de Kimberley Myers – Jenny avait conjecturé qu'on avait affaire à un ravisseur qui attendait une opportunité pour agir. Il se promenait dans des lieux propices, à la recherche d'un certain type de victimes, et, ayant trouvé, il frappait comme l'éclair. Rien ne permettait de dire qu'une des filles avait été filée plus tôt dans la soirée, ou juste avant sa disparition, même si cela restait une possibilité, mais Jenny aurait parié qu'il avait reconnu le terrain, étudié toutes les issues, tous les coins et recoins, la possibilité d'être aperçu. Il y avait toujours un risque. Juste ce qu'il

fallait, peut-être, pour garantir l'indispensable afflux d'adrénaline. À présent, Jenny savait qu'il recourait au chloroforme ; cela réduisait les risques.

Aujourd'hui, elle avait vu l'endroit où l'assassin avait enterré partiellement les cadavres, et elle ne croyait pas à un hasard ou à de la négligence. Les orteils ne dépassaient pas parce que Terence Payne était mauvais terrassier ; c'était une chose voulue, faite pour son agrément, parce qu'il *s'éclatait* ainsi. C'était sa collection de trophées. Son jardin.

Dorénavant, elle allait reconsidérer son « profil », en incluant tous les indices que livrerait le 35 de la Colline au fil des semaines. Elle devrait aussi découvrir tout ce qu'elle pourrait sur Terence Payne.

Et il y avait autre chose. Il fallait également prendre en considération sa femme.

Lucy Payne connaissait-elle les agissements de son époux ?

Il était possible, du moins, qu'elle ait eu des soupçons.

Pourquoi n'avait-elle rien fait ?

Peut-être par fidélité mal placée – c'était son mari, après tout – ou par crainte. Ce n'était peut-être pas la première fois qu'il la frappait pour la prévenir du sort qui l'attendait si jamais elle parlait. Dans ce cas, sa vie avait dû être un enfer, mais c'était plausible. Bien des femmes vivent toute leur vie un enfer.

Était-elle davantage coupable ?

Là encore, possible. Jenny avait suggéré, comme une

hypothèse, que la méthode employée indiquait que le tueur avait un complice, qui attirait les filles dans la voiture ou les distrayait pendant qu'il surgissait par-derrière. Une femme aurait été parfaite pour ce rôle, facilitant l'enlèvement. Les jeunes filles sur leurs gardes sont plus susceptibles de se pencher par une portière quand c'est une autre femme qui se range le long du trottoir.

Les femmes sont-elles capables d'une telle perversité ?

Sans aucun doute. Et si jamais elles étaient arrêtées, le scandale était bien plus grand.

Lucy Payne était-elle un assassin ?

En se garant dans l'étroit sentier devant sa fermette, aux alentours de minuit, Banks était mort de fatigue. Il savait qu'il aurait dû prendre une chambre d'hôtel à Leeds, comme il l'avait déjà fait, ou accepter le divan de Ken Blackstone, mais il avait préféré rentrer chez lui, même si Annie avait refusé de venir, et la perspective d'un long trajet ne l'avait pas découragé. Conduire le relaxait.

Deux messages l'attendaient sur le répondeur. Le premier de Tracy, qui avait appris les nouvelles et s'inquiétait pour lui, le second du père de Leanne Wray, qui avait vu la conférence de presse et les actualités du soir et voulait savoir si on avait retrouvé le corps de sa fille.

Banks ne répondit ni à l'un ni à l'autre. Primo, à cause

de l'heure ; secundo, parce qu'il ne voulait parler à personne. Il s'en occuperait le lendemain. Maintenant qu'il était chez lui, il était même content de l'absence d'Annie. Une compagnie, fut-ce celle d'Annie, ne le tentait pas et, étant donné ce qu'il avait vu et pensé aujourd'hui, l'idée de faire l'amour était aussi attrayante qu'une séance chez le dentiste.

À la place, il se servit une dose généreuse de Laphroaig et essaya de trouver le bon disque. Il avait envie de musique, mais quoi ? En général, il n'avait pas de mal à choisir dans son vaste stock de CD, mais cette nuit-là il rejeta presque tout. Pas de jazz, pas de rock, rien de sauvage ou primitif. Wagner et Mahler étaient hors-jeu, idem les romantiques : Beethoven, Schubert, Rachmaninov et consorts. Tout le vingtième siècle également. À la fin, il opta pour les *Suites pour violoncelle* de Bach par Rostropovitch.

À l'extérieur, le muret de pierre qui séparait le chemin du ruisseau dessinait une sorte d'arrondi, formant un petit parapet au-dessus de la cascade ; la cascade elle-même n'était qu'une succession de terrasses, de hauteur modeste, qui couraient en diagonale à travers le village. Depuis son emménagement l'été précédent, Banks avait pris l'habitude de venir là avant de se coucher, si le temps le permettait. Parfois, il s'installait sur le muret, les jambes dans le vide, à savourer son whisky et une cigarette.

L'atmosphère, sereine, embaumait le foin et l'herbe tiède. Les vallons étaient endormis. Sur le versant d'en face, une ou deux lumières venant des fermes brillaient,

mais, à part les bêlements des moutons ou les cris des bêtes nocturnes dans les bois, tout était calme. À peine s'il distinguait au loin les formes des collines, bossues ou déchiquetées contre le ciel noir. Il crut entendre le lugubre trille d'un courlis là-haut dans les landes. La nouvelle lune dispensait peu de lumière, mais il y avait plus d'étoiles qu'il n'en avait jamais vu depuis longtemps. Pendant qu'il regardait, une étoile filante traversa l'obscurité, laissant une mince traîne laiteuse.

Banks ne fit pas de vœu.

Il était déprimé. L'allégresse qu'aurait dû lui apporter cette arrestation se refusait à lui. Il n'avait pas l'impression d'un aboutissement, d'avoir expurgé le mal. Bizarrement, ça ne faisait que commencer. Il essaya de chasser ce mauvais pressentiment.

Un miaulement lui fit baisser les yeux. C'était le petit chat qui vivait dans les bois. Ce printemps-ci, il était venu à diverses reprises alors que Banks était dehors, tard dans la nuit. La seconde fois, il lui avait donné du lait, que l'animal avait lapé avant de disparaître dans la forêt. Il ne l'avait jamais vu ailleurs, ni en plein jour. Une fois, il avait même acheté de la pâtée, pour être prêt lors de ses visites, mais la bête n'y avait pas touché. Elle se contentait de miauler, de laper le lait, puis se pavanait pendant quelques minutes et repartait comme elle était venue. Banks alla chercher une soucoupe de lait et en profita pour se resservir un petit whisky. Les yeux ambrés du chat luisaient dans la pénombre quand il le regarda avant de se mettre à laper.

Banks alluma sa cigarette et s'appuya au muret, son verre posé sur la pierre rugueuse. Il essayait de chasser de son esprit les terribles visions de la journée. Tandis que Rostropovitch continuait à jouer, le chat se frotta contre sa jambe et détala dans les bois. L'écriture précise, mathématique de Bach formait un curieux contrepoint au mugissement du cours d'eau, récemment grossi par la fonte des neiges et, pendant quelques instants, il parvint à tout oublier.

À en croire ses parents, Melissa Horrocks, dix-sept ans, qui ne rentra jamais d'un concert rock donné à Harrogate le 18 avril, traversait une phase de révolte.

Elle était enfant unique, sa mère l'ayant eue tardivement à l'âge de trente-cinq ans. Steven travaillait dans les bureaux d'une laiterie locale, tandis que Mary était employée à mi-temps par une agence immobilière du centre-ville. Vers l'âge de seize ans, Melissa se mit à s'intéresser aux groupes de rock qui recouraient à l'imagerie satanique pour leurs principaux effets scéniques.

Même si des amis prétendaient que cela était assez inoffensif – de simples gamineries – et lui passerait bientôt, ils s'inquiétèrent néanmoins quand elle commença à modifier son apparence et à négliger sa scolarité ainsi que ses activités sportives. Pour commencer, elle se teignit les cheveux en rouge, arbora un clou au nez et se mit à porter presque exclusivement du noir. Sa chambre était tapissée de posters de rock-stars rachitiques aux allures démoniaques, tel Marilyn Manson, ainsi que de symboles occultes incompréhensibles.

Une semaine avant le concert, jugeant qu'elle n'aimait plus les cheveux rouges, elle reprit sa blondeur naturelle. Il était plus que probable, songea Banks, que sans cela elle

ne serait pas morte. On pouvait en déduire de surcroît qu'elle n'avait pas été filée avant d'être kidnappée – ou alors, pas depuis longtemps. Le Caméléon n'aurait pas suivi une rousse.

Harrogate, prospère cité victorienne du North Yorkshire d'environ soixante-dix mille habitants, connue pour accueillir des congrès et attirer les retraités, n'était pas le lieu de concert idéal pour les Beelzebub's Bollocks, mais le groupe était jeune et n'avait pas encore signé avec un gros label ; il devait faire ses preuves avant d'accéder à des scènes plus importantes. Il y avait eu les appels classiques de colonels à la retraite et des censeurs à la petite semaine qui regardent les pires émissions de télévision rien que pour pouvoir écrire des lettres de protestation, mais rien n'y fit.

Cinq cents jeunes environ s'entassèrent dans l'ancienne salle de théâtre, parmi lesquels Melissa et ses amies, Jenna et Kayla. Le concert s'acheva à vingt-deux heures trente et leur trio se retrouva dehors pour commenter le spectacle. Elles se quittèrent vers vingt-trois heures et chacune alla son chemin. Comme il faisait bon, Melissa déclara qu'elle rentrerait à pied. Elle n'habitait pas très loin du centre-ville et son trajet passait principalement par Ripon Road, rue animée et bien éclairée. Par la suite, deux témoins se présentèrent pour dire l'avoir vue, peu après vingt-trois heures, à l'intersection de West Park et Beech Grove. Pour rentrer chez elle, elle aurait dû prendre par Beech Grove puis tourner au bout d'une centaine de mètres – or, elle n'arriva jamais à cet endroit.

Au début, Banks espéra une fugue, en raison de ses querelles répétées avec ses parents. Mais Steven et Mary, comme Jenna et Kayla, lui assurèrent que ce n'était pas possible. Ses deux amies, en particulier, affirmèrent qu'elles auraient été au courant si Melissa avait projeté de s'enfuir, car elles se disaient tout. De plus, elle n'avait rien emporté de valeur et se réjouissait de les retrouver le lendemain matin pour faire du shopping.

Certes, il y avait l'aspect satanique, non négligeable quand une jeune fille disparaît. On interrogea les membres du groupe, et tous les spectateurs qu'on put réunir, mais cela ne donna rien non plus. Même Banks dut admettre, en examinant les dépositions, qu'il n'y avait rien de bien méchant dans leur pratique ; la magie noire n'était que du théâtre, comme de son temps Black Sabbath et Alice Cooper. Le chanteur ne décapitait même pas de poulets sur scène.

Quand son sac à main fut repêché dans des buissons deux jours après sa disparition, comme s'il avait été jeté d'une portière, l'argent encore dedans, l'affaire attira l'attention du détachement spécial recherchant le Caméléon. Comme Kelly Matthews, Samantha Foster et Leanne Wray, Melissa Horrocks s'était volatilisée.

Ses copines étaient anéanties. Juste avant de se séparer, elles avaient plaisanté au sujet des maniaques sexuels, mais Melissa avait désigné sa poitrine en disant que le symbole occulte sur son T-shirt éloignerait le Malin.

Le mardi, à neuf heures du matin, la salle des opérations était bondée. Plus de quarante enquêteurs étaient perchés sur leurs bureaux ou adossés au mur. Fumer était interdit et beaucoup mâchaient du chewing-gum ou tripotaient un trombone ou un élastique. La plupart faisaient partie de ce détachement spécial depuis le début et ils avaient tous consacré de longues heures à ce travail, en s'investissant beaucoup. Non sans casse. Le mariage d'un brigadier s'était brisé, par exemple, ce dernier passant trop de temps loin de son foyer et négligeant sa femme. Cela se serait produit tôt ou tard, se disait Banks, mais une affaire pareille peut être éprouvante, pousser les choses au point de rupture, surtout si la situation est déjà délicate au départ. Ces jours-ci, il avait lui-même l'impression d'approcher du point critique.

À présent, on avait au moins le sentiment d'avoir progressé, malgré les zones d'ombre, et les spéculations allaient bon train. Chacun voulait savoir ce qui s'était passé. L'humeur était mitigée : d'une part, on avait apparemment arrêté le coupable ; de l'autre, un policier avait été tué et sa collègue était sur la sellette.

Quand Banks entra, pas très frais après une énième nuit blanche, en dépit d'un troisième Laphroaig et du second CD des *Sonates pour violoncelle* de Bach, le brouhaha cessa, chacun attendant les nouvelles. Il alla se placer à côté de Ken Blackstone, près des photos des

victimes punaisées au tableau de liège.

— Bien, je vais tâcher de vous brosser la situation. Le SOCO est toujours sur place et n'est pas près d'en avoir fini. Pour l'instant, trois corps ont été découverts dans la cave, et il semble qu'il n'y ait plus de place pour d'autres. On cherche le quatrième dans le jardin. Aucune victime n'a encore été identifiée, mais selon Nowak il s'agirait exclusivement de jeunes femmes, donc on peut supposer qu'on tient là nos disparues. Nous devrions pouvoir avancer côté identification aujourd'hui en vérifiant les empreintes dentaires. Le Dr Mackenzie, qui a procédé hier à l'autopsie de Kimberley Myers, a découvert qu'elle avait été chloroformée, mais que le décès était dû à l'inhibition vagale, causée par une strangulation par ligature. Des fibres de plastique jaune provenant d'une corde à linge avaient été incrustées dans la plaie.

Il s'interrompt et reprit après un soupir :

— Elle a aussi été violée analement, vaginalement, contrainte à la fellation.

— Et Payne, il s'en sortira ? lança quelqu'un. Il va pas crever, ce salaud ?

— Que je sache, on a dû l'opérer du cerveau. Il est toujours dans le coma, et nul ne sait combien de temps cela durera, ni comment cela finira. Au fait, on sait maintenant qu'il vivait et enseignait à Seacroft avant de déménager à Leeds en septembre il y a deux ans, au début de l'année scolaire. L'inspecteur Blackstone le soupçonne d'être le « Voleur de Seacroft », on va comparer les ADN. Je voudrais qu'une équipe s'occupe de

ce dossier avec la Crim' locale... Stewart ?

— Tout de suite, chef. C'est le commissariat de Chapeltown.

À Chapeltown, on ne serait que trop heureux de faire diligence. C'était tout bénéfique – un moyen facile de clore plusieurs dossiers d'un seul coup.

— Le DVLA a également vérifié ses plaques minéralogiques. Payne en utilisait de fausses. Les siennes finissent par KWT, comme nous l'avait affirmé la femme qui avait assisté sans le savoir à l'enlèvement de Samantha Foster. Le SOCO les a trouvées cachées dans le garage. Cela signifie que le commissariat de Bradford l'avait déjà interrogé. J'imagine que c'est ensuite qu'il a changé ses plaques...

— Et Dennis Morrissey ?

— L'agent Morrissey est mort d'une hémorragie, sa carotide ayant été sectionnée ainsi que la veine jugulaire, d'après le Dr Mackenzie. On l'autopsiera plus tard. Comme vous pouvez l'imaginer, on fait la queue à la morgue. Le docteur cherche un assistant. Des volontaires ?

Un rire nerveux parcourut l'assistance.

— Et Janet Taylor ?

— Elle tient le coup. Je lui ai parlé hier soir. Elle a pu me dire ce qui s'était passé. Comme vous devez le savoir, elle va faire l'objet d'une enquête – on suivra ça...

Quelques huées et sifflets fusèrent. Banks les fit taire.

— Quoique impopulaire, c'est indispensable. Nul n'est au-dessus des lois. Mais que cela ne nous égare pas.

Notre boulot est loin d'être terminé. En fait, il ne fait que commencer. On va recevoir des monceaux de trucs après expertise sur place. Tout devra être étiqueté, enregistré et fiché. HOLMES fonctionnant toujours, il faudra remplir les formulaires et introduire les renseignements dans la machine.

Banks entendit rouspéter Carol Houseman, l'informaticienne.

— Désolée, Carol, dit-il avec un sourire compatissant. C'est obligatoire. En d'autres termes, en dépit de ce qui s'est passé, on n'est pas au bout de nos peines. Il nous faut rassembler les preuves et prouver sans l'ombre d'un doute que Terence Payne est bien le meurtrier des cinq disparues.

— Et sa femme ? Elle devait savoir !
Exactement l'opinion de Blackstone.

— On l'ignore. Pour le moment, c'est une victime. Mais on cherche... Nous savons déjà qu'il pourrait bénéficier d'une complicité. Sa femme devrait pouvoir me parler en fin de matinée. (Banks consulta sa montre et se tourna vers Filey.) En attendant, Ted, j'aimerais que tu montes une équipe pour relire toutes les dépositions et réinterroger tous ceux auxquels on s'était adressés à l'occasion des disparitions. Famille, amis, témoins, etc. D'accord ?

— D'accord, patron !

Banks détestait qu'on l'appelle « patron », mais il ne broncha pas.

— Trouvez des photos de Lucy Payne et montrez-les à tous ceux que vous interrogerez. Voyez si quelqu'un se

rappelle l'avoir vue dans le contexte de ces disparitions.

Il y eut d'autres grondements, que Banks apaisa.

— Pour le moment, vous resterez en contact étroit avec notre directeur de bureau ici présent, Grafton...

Il y eut des acclamations qui firent rougir l'intéressé.

— C'est lui qui distribuera le travail et ça ne va pas manquer... Je veux savoir ce que mangent les Payne au petit déjeuner et combien de fois par jour ils vont aux toilettes. Le Dr Fuller a suggéré que le meurtrier devait conserver une trace visuelle de ses actes – une vidéo, probablement, ou de simples photos. On n'a rien trouvé sur place, mais il faut savoir si les Payne possédaient ou louaient un équipement vidéo.

Banks nota plusieurs regards sceptiques quand il cita le nom de Jenny. Marque d'un esprit étroit, à son avis. Les psychologues n'étaient peut-être pas des mages capables de donner le nom du tueur, mais l'expérience prouvait qu'ils permettaient de limiter le domaine des recherches et de cibler la zone où le coupable vivait. Pourquoi ne pas les utiliser ? Au mieux, ils pouvaient aider, au pire ils étaient inoffensifs.

— Rappelez-vous : cinq filles ont été kidnappées, violées et assassinées. Cinq. Inutile de vous dire qu'il aurait pu s'agir de votre enfant. Nous croyons tenir le coupable, mais on ignore s'il agissait seul, et tant qu'on n'aura pas prouvé que c'était lui, je ne tolérerai aucun relâchement. Compris ?

L'assemblée marmonna son approbation, puis commença à se disperser, certains allant dehors fumer la

cigarette tant convoitée, d'autres s'installant à leur bureau.

— Dernière chose, dit Banks. Bowmore et Singh, dans mon bureau...

Après une brève entrevue avec Hartnell – qui lui avait effectivement fait de l'œil – et Banks, qui semblait mal à l'aise, Annie Cabbot relut le dossier de Janet Taylor en attendant dans le petit bureau qu'on lui avait assigné. Hartnell avait décidé que Janet viendrait de son propre gré, et comme elle n'était pas en état d'arrestation, un bureau serait un environnement bien moins menaçant pour cette conversation préliminaire que la sordide salle d'interrogatoires classique.

Son cursus était impressionnant. Nul doute qu'elle trouverait sa place dans la filière de promotion accélérée et passerait inspectrice dans cinq ans si elle était disculpée. Née dans la région, elle avait eu son bac haut la main et passé une licence de sociologie à l'université de Bristol. Elle avait vingt-trois ans, était célibataire et vivait seule. Janet avait été très bien notée à toutes les épreuves du concours de recrutement et, de l'avis du jury de l'oral, avait montré une parfaite compréhension de ce qu'implique le métier de policier dans une société diversifiée, ainsi que des aptitudes cognitives, une habilité à résoudre les problèmes, qui auguraient bien pour une future enquêtrice. Elle était en bonne santé et citait comme

hobbies le squash, le tennis et l'informatique. Étudiante, elle avait passé ses étés à travailler pour la sécurité au White Rose Center, à Leeds, s'occupant des caméras et patrouillant dans la galerie marchande. Elle avait aussi participé bénévolement aux œuvres de sa paroisse, aidant les personnes âgées.

Tout cela paraissait extrêmement ennuyeux à Annie, qui avait grandi dans une communauté d'artistes près de Saint-Ives, parmi des hippies et des excentriques. Elle-même s'était engagée tardivement dans la police, certes avec une licence, mais d'histoire de l'art, donc rien d'utile pour son avancement, et si elle n'avait pas suivi la filière de promotion accélérée, c'était en raison d'un « accident » dans sa précédente affectation, trois collègues ayant tenté de la violer lors de la petite fête qui avait suivi sa nomination au grade d'enquêtrice.

L'un d'eux y était parvenu. Traumatisée, elle n'était allée porter plainte que le lendemain matin, après être restée des heures dans sa baignoire, effaçant ainsi toutes preuves. Le commissaire divisionnaire avait accepté la parole des trois agresseurs contre la sienne, et s'ils admettaient que la situation leur avait un peu échappé lorsque Annie, ivre, les avait soi-disant allumés, ils prétendaient s'être dominés et soutenaient que rien ne s'était passé.

Longtemps, Annie s'était désintéressée de sa carrière, et nul n'avait été plus surpris qu'elle quand son ambition s'était ranimée, même s'il avait fallu pour cela faire face à ce viol et à ses conséquences – plus

complexes et traumatiques qu'on ne l'imagine —, mais elle avait enfin tourné la page et enquêtait aujourd'hui à titre d'inspectrice sur une affaire, épineuse politiquement, pour le compte du commissaire Chambers qui avait visiblement la trouille de s'en occuper lui-même.

On frappa à la porte et une jeune femme entra, dont les cheveux courts et noirs semblaient secs et sans vie.

— On m'a dit où vous trouver...

Annie se présenta.

— Prenez place...

Janet tenta de s'asseoir confortablement sur la chaise.

Elle ne semblait pas avoir dormi de la nuit, ce qui n'était guère étonnant. Son visage était pâle, elle avait les yeux cernés. En temps normal, peut-être était-elle attirante. Elle avait sans conteste de beaux yeux, couleur terre, et le genre de pommettes qui ont fait la carrière de certains top-modèles. Elle donnait aussi l'impression d'une personne sérieuse, accablée par le poids de l'existence, mais peut-être était-ce le contrecoup des récents événements.

— Comment va-t-il ? dit-elle.

— Qui ?

— Payne.

— Toujours dans le coma.

— Il survivra ?

— On ne sait pas encore.

— Bon. Parce que... ça fera une différence, j'imagine, dans mon cas...

— S'il mourrait ? En effet. Mais laissons cela pour l'instant. Vous allez tout me raconter, puis je vous poserai

quelques questions. Enfin, je vous demanderai de rédiger une déposition écrite. Ce n'est pas un interrogatoire, Janet. Je sais que vous avez vécu l'enfer, et personne ne vous prend pour une criminelle. Mais il y a des procédures à suivre et plus tôt on s'y-mettra, mieux ce sera.

Annie n'était pas complètement sincère, simplement elle voulait la mettre à l'aise. Elle savait qu'elle aurait à l'aiguillonner, quitte à être dure au besoin. C'était sa technique ; souvent les gens disaient la vérité sous la contrainte. Elle verrait au fur et à mesure. S'il fallait houspiller Janet, elle ne s'en priverait pas. Merde ! Si on lui confiait le sale boulot, elle n'hésiterait pas à se salir les mains.

— Rassurez-vous, dit Janet. Je n'ai rien fait de mal.

— Je n'en doute pas. Racontez-moi.

Tandis que la jeune femme parlait, d'une voix monocorde et détachée comme si elle n'avait déjà que trop souvent exposé les faits, ou comme si cela concernait une autre, Annie observa son comportement. Janet remuait, se tordait les mains, et, parvenue au moment fatidique, elle croisa les bras et sa voix devint encore plus blanche, dénuée de toute émotion. Annie ne l'interrompait pas, cochant des points qu'elle jugeait révélateurs. Pour toute conclusion, la jeune femme laissa sa phrase en suspens après avoir dit qu'elle s'était assise pour attendre l'ambulance, la tête de Morrissey sur ses genoux, le sang imprégnant ses cuisses. Là, elle haussa les sourcils et plissa le front ; ses yeux s'emplirent de larmes.

Annie respecta son silence, puis proposa un

rafraîchissement. Janet voulant de l'eau, elle alla lui en chercher à la bonbonne dans le couloir. Il faisait très chaud dans cette pièce, et elle en profita pour se désaltérer elle-même.

— Deux ou trois choses, Janet... Après, je vous laisserai rédiger votre déposition.

Janet bâilla ; elle mit la main devant sa bouche, sans pour autant s'excuser. En d'autres circonstances, Annie y aurait vu un signe de nervosité, mais son interlocutrice avait de bonnes raisons d'être fatiguée et elle n'en tira aucune conclusion.

— À quoi pensiez-vous sur le moment ?

— Je ne pensais pas : je réagissais.

— Vous vous rappeliez votre formation ?

Elle se mit à rire, mais c'était un rire jaune.

— La formation ne nous prépare pas à ça !

— On vous a bien appris à vous servir de votre matraque ?

— Je n'ai pensé à rien. C'était instinctif.

— Vous vous sentiez menacée ?

— Et comment ! Il était en train de massacrer Dennis et mon tour allait venir. Il avait déjà tué la fille...

— Qui vous disait qu'elle était morte ?

— Quoi ?

— Qu'en saviez-vous ? Si tout est arrivé très vite, comme vous le dites, vous avez eu à peine le temps de la regarder...

— Elle était allongée là, une corde autour du cou. Ses yeux étaient ouverts. Il ne fallait pas être très futé pour en

déduire...

— Bien. Donc, à aucun moment, vous n'avez songé à la secourir ?

— Non. C'est à Dennis que je pensais.

— Et à vous-même... ?

— Oui.

Janet prit une gorgée d'eau. Il en coula un peu sur son menton et son T-shirt gris, mais elle ne parut pas s'en apercevoir.

— Donc, vous avez sorti votre matraque. Ensuite ?

— Je vous l'ai dit : il s'est jeté sur moi avec ses yeux de fou.

— Il vous a porté un coup avec son coutelas ?

— Oui. Je l'ai paré avec ma matraque, comme on nous l'a appris aux cours. Et quand il a recommencé, je l'ai pris de vitesse et frappé.

— Où ?

— À la tête.

— Où, exactement ?

— Je ne sais pas. Ce n'était pas mon problème.

— Vous vouliez le mettre hors d'état de nuire, n'est-ce pas ?

— Je ne voulais pas être tuée...

— Donc, vous avez essayé de viser correctement ?

— Oui, étant droitière, j'ai dû le frapper à la tempe gauche.

— Il est tombé ?

— Non, mais ça l'a sonné. Il n'a pas pu relever son coutelas.

— Ensuite, où l'avez-vous frappé ?

— Au poignet, je crois.

— Pour le désarmer ?

— Oui.

— Vous avez réussi ?

— Oui.

— Et après ?

— D'un coup de pied, j'ai expédié son couteau dans un coin.

— Et lui ?

— Il se tenait le poignet et m'injuriait.

— Vous l'aviez donc frappé une fois à la tempe gauche, et une fois au poignet, à ce moment-là... ?

— C'est exact.

— Ensuite ?

— Je l'ai encore frappé.

— Où ?

— À la tête.

— Pourquoi ?

— Pour le réduire à l'impuissance.

— Était-il debout à ce moment-là ?

— Oui. Avant, il était à genoux, cherchant à atteindre son coutelas, mais il s'était relevé.

— Donc, il n'avait plus son arme ?

— Non. Mais il était beaucoup plus grand et plus fort que moi. Et puis, il avait ce regard de dément, comme s'il avait encore de l'énergie à revendre.

— Alors, vous l'avez de nouveau frappé ?

— Oui.

— Même endroit ?

— Je ne sais pas. J'ai utilisé ma matraque de la même façon. Donc oui, je pense, sauf s'il s'était à demi retourné.

— C'était le cas ?

— Je ne pense pas.

— Mais c'est possible ? Puisque vous le suggérez...

— Oui, c'est possible, pourtant je ne vois pas pourquoi...

— Vous ne l'auriez pas frappé par-derrière, par exemple ?

— Je ne crois pas.

Janet transpirait à présent. La sueur perlait à son front, à la naissance des cheveux, et deux auréoles se dessinaient au niveau de ses aisselles. Annie aurait bien voulu lui épargner le reste, mais c'était son boulot et elle savait être dure au besoin.

— Que s'est-il passé après ce second coup à la tête ?

— Rien. Il m'a encore agressée.

— Et vous l'avez encore frappé...

— Oui. J'ai pris ma matraque comme une batte de cricket, pour pouvoir cogner plus dur.

— Il n'avait rien pour se protéger, à ce moment-là ?

— Uniquement ses bras.

— Il ne les a pas levés pour parer le coup ?

— Il se tenait le poignet. J'avais dû le casser. J'ai entendu un craquement.

— En fait, vous aviez toute liberté pour le frapper aussi fort que vous vouliez.

— Il m'agressait.

— Comment cela ? Il s'approchait de vous ?

— Oui, et il me traitait de tous les noms. En plus, Dennis perdait son sang, il râlait. Je voulais le secourir, c'était impossible tant que Payne bougeait encore...

— Il ne vous a pas semblé que vous auriez pu l'immobiliser avec des menottes à ce moment-là ?

— Non. Je l'avais déjà frappé deux ou trois fois, sans aucun effet. Il se jetait toujours sur moi. S'il m'avait attrapée, il m'aurait étranglée.

— Avec un poignet cassé ?

— Oui. Il m'aurait étranglée avec son bras.

— Bien...

Annie s'interrompt pour jeter quelques notes sur son bloc. Elle pouvait presque sentir, au sens propre du terme, la peur de Janet, et se demandait si c'était à cause de ce qui s'était passé ou de ce qu'elle risquait maintenant. Elle prit tout son temps, jusqu'à ce que la jeune femme s'agite à nouveau, puis demanda :

— Combien de fois croyez-vous l'avoir frappé, en tout ?

Janet détourna la tête.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas compté. C'était une question de vie ou de mort. J'avais affaire à un fou.

— Cinq, six fois ?

— Je vous l'ai dit : je ne me rappelle pas. Autant que nécessaire. Pour qu'il ne m'attaque plus. Il ne voulait pas s'arrêter.

Janet fondit en larmes et Annie n'intervint pas. C'était

la première fois que la jeune femme manifestait de l'émotion et cela lui serait bénéfique. Au bout d'une minute, Janet se ressaisit et but encore un peu d'eau. Elle semblait gênée de s'être laissée aller devant une collègue.

— J'en ai presque fini. Je vais vous laisser tranquille.

— D'accord.

— Vous avez réussi à le mettre à terre, n'est-ce pas ?

— Oui. Il est tombé contre le mur et a glissé...

— Bougeait-il encore ?

— Pas vraiment. Il tressaillait, respirait fort. Il avait du sang à la bouche.

— Dernière question : l'avez-vous frappé à ce moment-là ?

De peur, les sourcils de la jeune femme se rejoignirent.

— Non, ça m'étonnerait.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je l'ai attaché avec les menottes à une canalisation.

— Ensuite ?

— Je me suis tournée vers Dennis.

— Etes-vous certaine de ne pas l'avoir frappé pendant qu'il était à terre ? Pour vous assurer que c'était bien fini ?

Janet regarda ailleurs.

— Je vous l'ai dit : ça m'étonnerait. Pourquoi aurais-je fait cela ?

Annie se pencha en avant, les coudes sur le bureau.

— Tâchez de vous rappeler.

Janet secoua la tête.

— À quoi bon, je ne me souviens pas.

— Parfait, dit Annie en se levant. Entretien terminé.

Elle lui passa un formulaire et un stylo.

— Écrivez-moi tout ça, sans omettre aucun détail.

— Et ensuite ?

— Ensuite, vous rentrerez chez vous boire un coup...

ou deux !

Janet réussit à esquisser un faible sourire quand Annie s'en alla, fermant la porte derrière elle.

Bowmore et Singh avaient un air fuyant lorsqu'ils entrèrent dans le bureau provisoire de Banks à Millgarth, et ils avaient une bonne raison pour cela, songea ce dernier.

— Asseyez-vous...

Ils obéirent.

— Qu'y a-t-il ? demanda le brigadier Singh, avec une légèreté forcée. Du boulot pour nous ?

Banks se renversa dans son fauteuil et croisa les mains derrière sa tête.

— Tout dépend. Si tailler des crayons et vider les corbeilles à papier, ça vous semble un « boulot ».

Ils ouvrirent la bouche.

— C'est que..., commença Bowmore, mais Banks le fit taire d'un geste.

— Une plaque d'immatriculation qui se termine par KWT, ça vous dit quelque chose ?

— ...

— KWT. Kathryn Wendy Thurlow.

— Ah oui, dit Singh. C'est le numéro que la Crim' de Bradford a trouvé dans l'enquête sur la disparition de Samantha Foster.

— Bravo ! Et maintenant, corrigez-moi si je me trompe, est-ce que Bradford ne nous avait pas adressé des doubles de tous ses dossiers sur Samantha Foster quand ce détachement a été créé ?

— Si...

— Notamment le nom de tous ceux du coin possédant une voiture de couleur sombre avec une plaque minéralogique se terminant par KWT ?

— Plus de mille individus...

— Plus de mille. Effectivement. Les gars là-bas les ont tous interrogés. Et qui, dites-moi, était du nombre ?

— ... Terence Payne ? dit Singh.

— Bravo ! Maintenant, quand le commissariat de Bradford travaillait sur cette affaire, cherchait-il des liens avec d'autres crimes analogues ?

— Non, répondit Bowmore. Une fille avait disparu la nuit du jour de l'an à Roundhay Park, mais il n'y avait aucune raison d'y voir un rapport.

— Exact. Donc, pourquoi, une fois créé ce détachement spécial, ai-je demandé, à votre avis, qu'on revoie tout ce qui concernait les disparitions antérieures, y compris celle de Samantha Foster ?

— Parce que vous pensiez que c'était lié, dit Singh.

— Pas seulement moi. Mais oui : trois filles, à ce moment-là. Puis quatre. Cinq. L'idée d'un lien s'en trouvait renforcée. Et qui devait revoir le dossier de Samantha

Foster ?

Les deux brigadiers se regardèrent, puis prirent un air soucieux.

— Nous...

— Cela voulait dire notamment : réinterroger les propriétaires des voitures signalées.

— Plus de mille.

— En effet. Mais ai-je tort d'affirmer que vous étiez bien aidés, que le travail avait été réparti et que la lettre P était de celles qui vous avaient été attribuées ?

— On n'a pas chômé... ! On n'est pas encore arrivés au P.

— Tiens ! C'était début avril... Il y a plus d'un mois. Vous ne vous êtes pas foulés, non ?

— On n'avait pas que ça à faire ! protesta Bowmore.

— Écoutez, je ne vous demande pas d'excuses. Pour une raison ou pour une autre, vous n'avez pas interrogé Payne.

— Mais qu'est-ce que ça aurait changé ? La Crim' de Bradford ne l'avait pas mis sur sa liste de suspects. Qu'est-ce qu'il nous aurait raconté de plus ? Il n'allait pas avouer rien qu'en nous voyant débarquer chez lui...

Banks passa la main dans ses cheveux et se maudit intérieurement. Il n'était pas autoritaire de nature – loin de là – et détestait cette part du boulot, n'ayant été que trop souvent de l'autre côté de la barrière, mais ces deux beaux crétins l'avaient amplement mérité.

— Est-ce votre conception de l'initiative ? Parce que, dans ce cas, vous feriez mieux de vous en tenir à la

procédure et d'obéir aux ordres.

— C'était un enseignant, il venait de se marier. Il avait une jolie maison. On a relu sa déposition.

— Pardon, dit Banks en secouant la tête. Est-ce qu'il y a quelque chose qui m'échappe...

— Pardon ?

— Je ne sais pas que le Dr Fuller nous ait donné le profil précis de l'assassin.

Singh eut un sourire niais.

— Celle-là, pour ce qu'elle est utile... !

— De quel droit avez-vous exclu d'office un enseignant marié ayant une jolie maison ?

Singh ouvrit et referma la bouche comme un poisson. Bowmore contempla ses souliers.

— Alors ? J'attends...

— Désolé, dit Singh, mais on n'était pas encore arrivés à lui.

— Y a-t-il des gens sur la liste à qui vous avez parlé, au moins ?

— Quelques-uns, marmonna Singh. Ceux qu'à Bradford on avait cochés comme « possibles ». Un type épinglé une fois pour exhibitionnisme, mais il avait un alibi solide pour Leanne Wray et Melissa Horrocks. On a vérifié.

— Donc, quand vous n'aviez rien de mieux à faire, vous bouchiez les trous en prenant un nom ou deux sur la liste, ceux auxquels Bradford avait mis des points d'interrogation ?

— Ce n'est pas juste, argua Bowmore.

— Je vais vous dire ce qui n'est pas juste, Bowmore !

Il n'est pas juste que cinq adolescentes, si ce n'est plus, soient mortes des mains de Terence Payne. Voilà ce qui n'est pas juste.

— Mais il n'aurait pas avoué ! s'insurgea Singh.

— Vous êtes de la police, non ? Je vais être très clair : si vous étiez allés chez lui quand vous étiez censés le faire, disons le mois dernier, il aurait peut-être fait une ou deux victimes de moins.

— On peut pas nous accuser de ça, se récria Bowmore, tout rouge. Ça ne marche pas.

— Ah oui ? Et si vous aviez vu, ou entendu, quelque chose de suspect lors de votre visite ? Et si votre flair avait relevé quelque chose et que vous aviez demandé à inspecter les lieux ?

— La Crim' de Bradford n'avait pas...

— Je me fiche de ce que Bradford a fait ou pas. Eux, ils n'avaient qu'un cas à examiner : la disparition de Samantha Foster. Vous, au contraire, vous recherchez un tueur en série. Si vous aviez eu la moindre raison d'aller voir dans sa cave, vous l'auriez arrêté. Le simple fait de regarder sa collection de cassettes vidéo aurait pu éveiller vos soupçons. Si vous vous étiez intéressés à sa voiture, vous auriez remarqué les fausses plaques. Celles qu'il utilise maintenant se terminent par NGV, pas KWT. Cela aurait pu vous mettre la puce à l'oreille, non ? À la place, vous avez décidé de votre propre chef que ce n'était pas la peine de se presser. Dieu sait ce que vous avez considéré comme plus important. Alors ?

Ils baissèrent les yeux.

— Rien à dire pour votre défense ?

— Non, marmonna Singh, l'air pincé.

— Je vais vous accorder le bénéfice du doute. Je vais supposer que vous étiez en train d'explorer d'autres pistes, et non de coincer la bulle. N'empêche que vous avez foiré...

— Mais il avait menti aux autres, argua Bowmore. Il aurait fait pareil avec nous.

— Alors, vous ne comprenez pas, hein ? Encore une fois : vous êtes censés enquêter. Ne rien prendre pour argent comptant. Son attitude aurait pu vous sembler louche. Vous l'auriez pris en flagrant délit de mensonge. Peut-être – avec l'aide de Dieu – auriez-vous vérifié l'un de ses alibis et découvert qu'il ne tenait pas. Quelque chose aurait pu vous rendre un peu plus soupçonneux. Suis-je clair ? Vous pouviez vous appuyer sur au moins deux, sinon trois, éléments de plus que Bradford, et vous avez laissé passer cette chance. Je ne veux plus de vous sur cette affaire. C'est clair ?

Bowmore le foudroya du regard, et Singh parut prêt à pleurer, mais Banks n'éprouvait aucune compassion à ce moment-là. Il sentait venir une migraine atroce.

— Filez, et que je ne vous voie plus...

Maggie alla se cacher dans le refuge de Ruth : son atelier. Le soleil printanier se répandait par la fenêtre

qu'elle avait entrebâillée pour aérer un peu. C'était une pièce spacieuse à l'arrière de la maison, la troisième chambre à l'origine, et si la vue laissait à désirer – un passage minable, jonché de détritux, et au-delà le quartier de logements sociaux –, la pièce elle-même était parfaite pour son travail. À l'étage, en plus des trois chambres, des toilettes et de la salle de bains, il y avait un grenier, seulement accessible par une échelle escamotable, qui servait à ranger des affaires. Maggie n'y était jamais montée, ayant une répulsion naturelle pour les endroits poussiéreux laissés à l'abandon et les araignées. En outre, elle souffrait d'allergies et la moindre poussière lui irritait les muqueuses.

Autre avantage, elle n'était plus, de ce côté-là, sans cesse distraite par toute l'animation de la rue. Cette dernière avait été rouverte à la circulation, mais l'accès au numéro 35 était toujours défendu et des gens ne cessaient d'entrer et de ressortir avec des cartons, des sacs et *tutti quanti*. C'était difficile de penser à autre chose, bien entendu, mais elle n'avait pas lu les journaux ce matin-là et régla la radio sur une chaîne de musique classique qui offrait aussi quelques flashes d'actualités.

Elle se préparait à illustrer un recueil de contes des frères Grimm en grand format, qui en était encore au stade des croquis et esquisses préliminaires – et que ces histoires étaient cruelles et horribles ! Quand elle les avait lues dans son enfance, c'était l'aspect dépaysant, le côté BD qui l'avaient frappée, mais aujourd'hui la violence et l'horreur ne paraissaient que trop réelles. Le dessin qu'elle

venait d'achever concernait Rumpelstiltskin, le lutin maléfique qui aide Anne à filer la paille en or en échange de son premier-né. Son illustration était un peu trop idéalisée : une jeune fille triste à son rouet, et, à peine suggérés, deux yeux brûlants et l'ombre contrefaite du nain à l'arrière-plan. Elle ne pouvait quand même pas le représenter quand, tapant du pied, il finissait par crever le sol et perdait sa jambe en s'efforçant de se dégager. Violence au premier degré, sans étalage d'hémoglobine comme dans tant de films actuels, mais violence tout de même.

Aujourd'hui, elle travaillait à Raiponce, et ses dessins préparatoires montraient la jeune fille – encore un premier-né arraché à ses véritables parents – laissant ses longs cheveux blonds flotter du haut de la tour où elle était retenue captive par une sorcière. Autre dénouement heureux, la sorcière étant dévorée par un loup, sauf ses mains griffues et ses pieds, qui étaient recrachés pour être rongés par les vers et autres bestioles.

Elle essayait de rendre la lourde chevelure et l'inclinaison de la tête, qui devait au moins paraître capable de soutenir le poids du prince, quand le téléphone sonna.

Maggie décrocha dans l'atelier.

— Oui ?

— Margaret Forrest ? (C'était une voix de femme.) Je parle bien à Margaret Forrest ?

— Qui la demande ?

— Lorraine Temple à l'appareil. Vous ne me connaissez pas.

— Que désirez-vous ?

— C'est bien vous qui avez alerté police secours hier matin... au sujet d'une querelle de ménage ?

— Qui êtes-vous ? Une journaliste ?

— Oh, je ne l'ai pas dit ? Oui, je travaille pour le *Post*.

— Je ne suis pas censée vous parler. Raccrochez.

— Je suis juste en bas, Margaret. J'appelle de mon portable. La police ne me laisserait jamais entrer, alors ça vous embêterait de venir me retrouver ? Il est presque midi. Je connais un pub sympa...

— Je n'ai rien à vous dire, inutile d'insister.

— C'est bien vous qui avez appelé police secours hier ?

— Oui, mais...

— Donc, je m'adresse bien à la bonne personne.

Qu'est-ce qui vous a fait croire à une querelle de ménage ?

— Pardon, je ne comprends pas. Je ne vois pas...

— Vous avez entendu du bruit... des éclats de voix, des bris de verre ? Un coup ?

— Comment savez-vous tout cela ?

— Je me demande simplement ce qui a pu vous faire croire à un problème conjugal. Il pouvait s'agir d'un cambriolage qui tourne mal, non ?

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Allons, Margaret... Maggie, c'est bien votre petit nom ? Puis-je vous appeler Maggie ?

Maggie ne répondit pas. Elle se demandait pourquoi elle ne lui raccrochait pas au nez.

— Soyez sympa, Maggie. Il faut bien que je vive ! Étiez-vous une amie de Mme Payne ? Connaissez-vous ses origines ? Quelque chose que personne ne saurait, sauf vous ?

— Je ne peux pas vous parler, dit Maggie, qui raccrocha cette fois.

Mais elle le regretta, car son interlocutrice avait touché une corde sensible. Banks avait beau dire, si elle voulait aider Lucy, la presse pourrait se révéler une alliée, non une ennemie. Elle aurait dû parler à cette journaliste, l'enrôler dans la défense de Lucy. Il fallait amener la population à la soutenir, et là les médias pourraient jouer un rôle capital. Bien sûr, tout dépendait de l'attitude de la police. Si Banks croyait ce que Maggie lui avait dit, et si Lucy confirmait qu'elle était bien une femme battue, comme elle n'y manquerait pas, alors tout le monde comprendrait qu'elle était surtout une victime et on la laisserait tranquille à sa sortie d'hôpital.

Lorraine était assez tenace pour rappeler quelques minutes plus tard.

— Allons, Maggie, où est le mal ?

— Bon, entendu. Prenons un verre ensemble. Dans dix minutes. Le pub dont vous parliez, c'est tout au bas de la rue, hein ?

— Exact. Dix minutes. J'y serai.

Maggie raccrocha. Comme elle était près du téléphone, elle prit l'annuaire et chercha un fleuriste. Elle ferait livrer des fleurs à Lucy à l'hôpital, avec ses vœux de prompt rétablissement.

Avant de partir, elle jeta un dernier coup d'œil à son croquis et nota un fait curieux. Le visage de Raiponce. Ce n'était pas ce fade visage de princesse qu'on voyait chez tant d'illustrateurs : il était personnalisé, unique, et elle pouvait en être fière. Mieux : le visage de Raiponce, à demi tourné vers le spectateur, ressemblait à celui de Claire Toth, jusqu'aux deux boutons au menton. Fronçant les sourcils, elle prit sa gomme pour les effacer avant de s'en aller.

Banks détestait les hôpitaux, en bloc, et cela depuis ses neuf ans, âge où on l'avait opéré des amygdales. Il détestait les odeurs, la couleur des murs, l'effet d'écho, les blouses blanches, les lits, les thermomètres, les seringues, les stéthoscopes, les perfusions et les étranges machines entrevues par des portes entrebâillées. Tout.

En vérité, il avait détesté tout cela bien avant l'opération des amygdales. À la naissance de son frère, Roy, il avait cinq ans et n'avait pas le droit d'entrer à l'hôpital aux heures des visites. Sa mère avait une grossesse à problèmes – ces problèmes vagues d'adultes que les grandes personnes n'évoquent qu'à mi-voix – et avait passé là-bas un mois entier. À l'époque, on vous laissait disposer d'un lit pendant tout ce temps-là. Banks était allé vivre chez sa tante et son oncle à Northampton et avait alors fréquenté une autre école. Il ne s'était jamais

intégré, et, en sa qualité de nouveau, avait dû se défendre contre plus d'une petite brute.

Il revoyait son oncle le conduisant à l'hôpital par une nuit d'hiver sombre et froide, le soulevant à la fenêtre – Dieu merci, elle était au rez-de-chaussée – pour qu'il puisse essuyer le givre avec sa moufle en laine, voir la silhouette déformée de sa mère au milieu de la salle et lui faire signe. Quelle tristesse ! Ce devait être un endroit bien horrible pour qu'on sépare une mère de son fils et qu'on la fasse dormir dans une salle pleine d'inconnues alors qu'elle était si mal en point.

L'opération des amygdales n'avait fait que confirmer cette première impression, et les hôpitaux continuaient à lui inspirer une peur bleue. Il voyait en eux un dernier recours, l'endroit où l'on échoue, où l'on meurt, et où les soins bien intentionnés, les examens, les piqûres, les charcutages et toutes les diverses *ectomies* de la science médicale ne font que différer l'inévitable, empoisonnant les derniers instants du condamné.

Lucy Payne était sous surveillance à l'hôpital de Leeds, non loin de la salle des soins intensifs où son mari reposait après une opération d'urgence pour extraire de son cerveau des fragments d'os. Le simple flic à sa porte, un bouquin de Tom Clancy écorné sur sa chaise, déclara que personne n'était venu, hormis le personnel hospitalier. La nuit avait été calme. Veinard, songea Banks en entrant dans la chambre privée.

Le médecin attendait à l'intérieur. Elle se présenta comme étant le Dr Landsberg. Pas de prénom. Banks se

serait bien passé de sa présence – s’il l’avait pu. Mme Payne n’était pas en état d’arrestation, mais sous la protection des médecins.

— Je vais vous demander d’être bref avec ma patiente, dit-elle. Elle a traversé une épreuve extrêmement pénible et a surtout besoin de repos.

Banks considéra la femme alitée. La moitié de sa figure, œil compris, était recouverte de pansements. L’œil visible était de ce noir velouté qu’il choisissait toujours de préférence pour son stylo-plume. Sa peau était pâle et lisse, ses cheveux aile de corbeau étalés sur l’oreiller et les draps. Il songea au corps de Kimberley Myers écartelé sur le matelas. Cela s’était passé sous son propre toit !

Il prit place près d’elle, le Dr Landsberg rôdant telle une avocate prête à l’interrompre dès qu’il dépasserait les bornes.

— Lucy, dit-il. Je m’appelle Banks, commissaire divisionnaire suppléant. On m’a chargé de l’enquête sur les cinq disparues. Comment vous sentez-vous ?

— Pas trop mal. Vu les circonstances...

— Vous souffrez beaucoup ?

— Un peu. J’ai mal à la tête. Et Terry ? On ne m’a rien dit.

Sa voix était pâteuse, comme si sa langue était enflée et elle articulait avec peine. Les médicaments.

— J’aimerais que vous me racontiez ce qui s’est passé. Vous vous souvenez ?

— Terry est mort ? On m’a dit qu’il était blessé.

La sollicitude de la femme battue à l’égard de son

bourreau – si c'était bien de cela qu'il s'agissait – ne le surprit guère : c'était un air tristement connu et il l'avait souvent entendu chanter sur tous les tons.

— Votre mari a été grièvement blessé, Lucy, glissa le Dr Landsberg. On fait tout notre possible pour le sauver.

Banks la maudit en secret. Il aurait mieux aimé que cette femme ignore tout de l'état de son mari. Le croyant perdu, elle pourrait raconter n'importe quoi, sachant qu'on n'aurait aucun moyen de vérifier.

— Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé ?

Lucy ferma son œil valide à demi ; elle tâchait de se rappeler, ou bien faisait semblant.

— Je ne sais pas. Je ne me souviens plus.

Bonne réponse, se dit Banks. Mieux valait attendre de voir ce que devenait Terence avant d'avouer quoi que ce soit. Elle était maligne, même dans un lit d'hôpital, sous médication.

— J'ai besoin d'un avocat ? dit-elle.

— Pour quoi faire ?

— Quand la police vient vous parler... vous savez, à la télévision.

— Nous ne sommes pas à la télévision.

Elle fronça le nez.

— Je sais bien ! Je ne voulais pas... enfin, bref...

— Quel est votre dernier souvenir de cette soirée ?

— Je me suis réveillée, je me suis levée et j'ai enfilé ma robe de chambre. Il était tard, ou bien très tôt.

— Pourquoi vous être levée ?

— J'avais dû entendre du bruit.

— Quoi ?

— Un bruit. Je ne sais plus.

— Ensuite, qu'avez-vous fait ?

— Je ne sais pas. Je me suis levée, ensuite j'ai eu mal à la tête et tout s'est assombri.

— Vous vous êtes disputée avec Terry ?

— Non.

— Vous êtes allée à la cave ?

— Je ne crois pas. C'est possible.

Comme ça, on était fixés.

— Vous y étiez déjà allée ?

— C'était la pièce de Terry. Il m'aurait punie si j'avais fait ça. Il fermait la porte à clé.

Intéressant, songea Banks. Elle avait assez de mémoire pour se couper de ce qu'on avait pu découvrir dans la cave. Savait-elle ? Des experts devraient pouvoir confirmer si elle disait, ou non, la vérité sur ce point. Règle élémentaire : où qu'on aille, on emporte toujours quelque chose avec soi et on laisse quelque chose de soi.

— Que faisait-il là ?

— Je ne sais pas. C'était son coin.

— Donc, vous n'y alliez jamais ?

— Non, je n'aurais pas osé.

— Qu'y faisait-il, à votre avis ?

— Il devait regarder des vidéos, lire...

— Seul ?

— Un homme a besoin d'être seul, de temps en temps. C'est ce qu'il disait.

— Et vous respectiez sa volonté ?

— Oui.

— Et ce poster sur la porte, Lucy ? Vous l'avez vu ?

— Seulement du haut des marches, quand je venais du garage.

— C'est cru, non ? Qu'en pensiez-vous ?

Elle esquissa un sourire.

— Les hommes... les hommes sont ainsi, non ? Ils aiment ces choses-là.

— Donc, ça ne vous ennuyait pas ?

Elle pinça les lèvres pour signifier que non.

— Commissaire, intervint le Dr Landsberg, je crois qu'il est temps de laisser ma patiente se reposer.

— Encore deux petites questions. Lucy, vous savez qui vous a frappée ?

— C'est... c'est sûrement lui. Il n'y avait personne d'autre, non ?

— Il vous avait déjà frappée ?

Elle tourna la tête de profil, ne montrant plus que des pansements.

— Vous la fatiguez, commissaire. Encore une fois...

— Lucy, l'avez-vous jamais vu avec la petite Myers ? Vous connaissiez Kimberley Myers, n'est-ce pas ?

Lucy lui fit face.

— Oui, la pauvre fille qui a disparu...

— Exact. Avez-vous jamais vu Terry avec elle ?

— Je ne me souviens pas.

— Elle était élève dans son lycée, là où il enseignait. Il n'a jamais fait allusion à elle ?

— Je ne crois pas. Je...

— Vous ne vous souvenez pas.

— Non. Désolée. Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? Je voudrais voir Terry.

— Ce n'est, hélas, pas possible pour le moment, dit le Dr Landsberg, avant de s'adresser à Banks : Je vais vous demander de partir. Vous voyez comme elle est agitée.

— Quand pourrai-je revenir ?

— Je vous avertirai. Bientôt. Je vous en prie.

Elle le prit par le bras. Banks savait ne pas insister inutilement. De toute façon, cet entretien ne menait à rien. Il ne savait pas si Lucy disait la vérité ou si elle s'embrouillait à cause des médicaments.

— Reposez-vous, Lucy, dit Landsberg en partant avec lui.

— Monsieur Banks ? Commissaire ?

C'était la petite voix pâteuse, indistincte, de Lucy, sa pupille d'obsidienne fixée sur lui.

— Oui ?

— Quand pourrai-je rentrer chez moi ?

Banks se représenta à quoi devait ressembler la maison pour le moment, et ce n'était qu'un début. Un véritable chantier.

— Je ne sais pas, dit-il. On vous tiendra au courant. Une fois dans le couloir, il se tourna vers le médecin.

— Pourriez-vous éclairer ma lanterne ?

— À quel sujet ?

— Cette amnésie, est-ce symptomatique ?

Le Dr Landsberg se frotta les yeux. Elle avait l'air d'avoir aussi peu dormi que lui. Une voix réclama le

Dr Thorsen par le circuit des haut-parleurs.

— C'est possible. En pareil cas, on note souvent des troubles consécutifs au traumatisme, parmi lesquels, éventuellement, l'amnésie.

— En l'occurrence... ?

— Il est trop tôt pour le dire, et je ne suis pas spécialisée dans ce domaine. Voyez un neurologue. Tout ce que je puis dire, c'est qu'on est presque certain que le cerveau n'a pas été atteint, mais le stress pourrait suffire à expliquer...

— Cette amnésie, peut-elle être sélective ?

— Que voulez-vous dire ?

— Elle semble se rappeler que son mari a été blessé et que c'est lui qui l'a frappée, mais c'est tout.

— Oui, c'est possible.

— Est-ce définitif ?

— Non, ça peut revenir.

— Donc, elle pourrait recouvrer l'intégralité de sa mémoire ?

— Dans quelque temps, oui.

— Combien de temps ?

— Impossible à dire. Demain, peut-être ou... jamais.

On ignore encore beaucoup de choses sur le cerveau.

— Merci, docteur. Vous m'avez bien aidé.

Le Dr Landsberg lui jeta un regard perplexe.

— Commissaire, j'espère ne pas commettre une indiscretion, mais j'ai parlé avec le Dr Mogabe, qui s'occupe de M. Payne...

— Oui ?

— Il est très inquiet.

— Ah ?

C'était ce que le brigadier Hodgkins lui avait dit la veille.

— Oui. Il semble que son patient ait été agressé par une femme policier.

— Cela ne me regarde pas, dit Banks.

Le médecin écarquilla les yeux.

— Ah bon ? Vous vous en lavez les mains ?

— Là n'est pas la question. Quelqu'un enquête sur ce dossier et prendra sans aucun doute contact avec le Dr Mogabe en temps utile. Moi, je m'occupe des cinq disparues et des Payne. Au revoir, docteur.

Il s'éloigna dans le corridor, suivi par l'écho de ses pas, laissant le Dr Landsberg à ses sombres pensées. Un garçon de salle poussait sur un chariot – de toute évidence, vers la salle d'opération – un vieillard pâle comme la lune et tout ratatiné, goutte-à-goutte au bras.

Il frissonna et pressa le pas.

L'intérêt des chaînes de pubs « pour les familles », songea Maggie, c'est que personne ne sourcillait quand on ne prenait que du thé ou un café, la seule chose qu'elle voulait d'ailleurs quand elle rencontra la journaliste à l'heure dite.

C'était une petite brune grassouillette aux manières décontractées et dont le visage franc inspirait confiance. Elle avait environ son âge, la trentaine, portait un jean noir et une veste sur un chemisier de soie blanche. Elle paya les cafés et la mit en confiance avec de menus propos et autres paroles compréhensives sur le drame, puis se mit à l'ouvrage. Elle utilisait un calepin plutôt qu'un magnétophone, remarqua Maggie avec satisfaction. Curieusement, elle n'aimait pas l'idée d'avoir sa voix enregistrée ; mais ces gribouillis sur la page ne l'impressionnaient pas.

— Vous notez en sténo ? demanda-t-elle, croyant que c'était passé de mode.

Lorraine leva les yeux et lui sourit.

— Si l'on veut... Vous voulez grignoter quelque chose ?

— Non, merci. Je n'ai pas faim.

— D'accord. On y va, alors... ?

Maggie se contracta légèrement, attendant les

questions. L'établissement était calme, surtout parce qu'on était en semaine et que le quartier n'était ni touristique ni très commerçant. Il y avait bien deux zones industrielles à proximité, mais ce n'était pas encore tout à fait l'heure de déjeuner. Une musique de variétés passait sur le juke-box à un niveau sonore acceptable, et même les quelques enfants dans la salle réservée aux familles étaient moins exubérants qu'on aurait pu s'y attendre. Les récents événements avaient peut-être influencé les esprits. L'atmosphère était pesante.

— Pouvez-vous me dire comment ça s'est passé ?

Maggie prit le temps de réfléchir.

— Je ne dors pas très bien, et je devais être réveillée, ou bien c'est cela qui m'a réveillée... mais j'ai entendu des bruits en face.

— Quels bruits ?

— Une querelle entre un homme et une femme. Puis un bris de verre et un coup sourd.

— Vous saviez que cela venait d'en face ?

— Oui. Quand j'ai regardé, c'était allumé et j'ai cru voir une ombre passer à une fenêtre...

Lorraine s'interrompit pour noter.

— Comment pouviez-vous être aussi sûre que c'était une querelle de ménage ?

— C'est que... enfin...

— Prenez votre temps, je ne veux pas vous brusquer. Fouillez votre mémoire. Tâchez de vous souvenir.

Maggie passa la main dans ses cheveux.

— Je n'étais pas sûre, j'ai dû le supposer, à leur ton,

et...

— Vous avez reconnu ces voix ?

— Non. J'étais trop loin.

— Mais il aurait pu s'agir d'un habitant aux prises avec un cambrioleur, non ? On m'a dit qu'il y avait pas mal de cambriolages dans le voisinage ?

— C'est vrai.

— Ce que j'aimerais comprendre, Maggie, c'est si vous aviez des motifs de croire d'emblée à une querelle de ménage... ?

Maggie s'accorda une pause. Le moment était venu de se lancer, et c'était plus difficile que prévu. Pour commencer, elle ne souhaitait pas que son nom s'étale dans les journaux, de crainte que Bill ne le voie à Toronto, même s'il était douteux qu'il vienne la chercher. Le risque était d'ailleurs minime avec un quotidien régional comme le *Post*. Certes, si jamais la presse nationale s'en mêlait, cela changerait tout. Le sujet était important et susceptible de paraître dans le *National Post* et le *Globe and Mail* au Canada.

D'un autre côté, elle devait se rappeler son but, se concentrer sur l'enjeu : le sort de Lucy. En tout premier lieu, elle n'avait accepté de parler que pour affermir son statut de victime dans l'esprit du public. C'était une sorte de « contre-attaque préventive », en quelque sorte. Plus on la verrait ainsi dès le début, moins on serait prêt à admettre finalement qu'elle était le Mal incarné. Tout le monde savait jusqu'à présent que le corps de la petite Myers avait été découvert dans sa cave et qu'un policier avait été tué,

vraisemblablement par Payne, mais on savait aussi que des fouilles étaient en cours dans le jardin, et ce qu'on risquait d'y trouver.

— Peut-être...

— Vous pouvez m'expliquer ?

Maggie sirota son café. Tiède. À Toronto, on serait venu remplir sa tasse une ou deux fois. Pas ici.

— J'avais des raisons de croire que Lucy était menacée par son mari.

— Elle vous l'avait dit ?

— Oui.

— Que son mari était violent ?

— Oui.

— Que pensez-vous de lui ?

— Pas grand-chose.

— Vous l'appréciez ?

— Pas spécialement.

Pas du tout, pensait-elle en elle-même. Terence Payne lui faisait froid dans le dos. Elle ignorait pourquoi, mais elle préférait changer de trottoir plutôt que de devoir l'affronter, le saluer et dire une banalité ; il avait une si curieuse façon de la regarder, vide, froide, comme si son interlocutrice n'était qu'un papillon épinglé sur un coussinet de feutre, une grenouille sur une table de dissection.

À sa connaissance, elle était seule à ressentir cela. C'était un bel homme, charmant en surface, apprécié selon Lucy de ses élèves et de ses collègues. Mais il y avait un truc rebutant, ce vide intérieur qui la perturbait. Avec la plupart des gens, la communication s'établissait toujours ;

l'onde qu'elle envoyait rebondissait sur quelque chose et lui revenait, s'inscrivait à l'écran. Avec lui, non ; l'onde disparaissait dans des ténèbres illimitées et ses échos s'y perdaient à jamais. C'était l'image qui lui semblait décrire au mieux son impression.

Certes, il se pouvait qu'elle soit le jouet de son imagination, de ses phobies – car elle en avait ! – et elle avait donc décidé de ne pas trop le critiquer pour le bien de Lucy, même si c'était difficile.

— Qu'avez-vous fait en apprenant cela ?

— Je lui ai parlé, je l'ai poussée à consulter un spécialiste...

— Vous aviez déjà été en contact avec des femmes battues ?

— Non, pas vraiment, je...

— Avez-vous déjà été maltraitée vous-même ?

Maggie se raidit, prise de vertige. Elle chercha ses cigarettes, en offrit une à Lorraine, qui refusa, et alluma la sienne. Elle n'avait jamais exposé en détail sa vie avec Bill – le cycle des violences et des remords, des coups et des cadeaux – à une Anglaise, sauf à sa psy et Lucy.

— Je ne suis pas ici pour parler de moi, dit-elle. N'écrivez rien sur moi. Je suis venue parler de Lucy. J'ignore ce qui s'est passé dans cette maison, mais j'ai la conviction que Lucy est avant tout une victime.

Lorraine délaissa son calepin pour finir son café.

— Vous êtes du Canada, n'est-ce pas ?

Surprise, Maggie confirma.

— D'où ?

— Toronto. Pourquoi ?

— Simple curiosité. J'ai des cousins là-bas. Cette maison où vous habitez, ce n'est pas celle de Ruth Everett, l'illustratrice ?

— Si.

— C'est bien ce que je pensais. Je l'ai interviewée.

Une femme sympa.

— C'est une bonne amie.

— Comment l'avez-vous rencontrée, si je puis me permettre ?

— Dans un cadre professionnel, à un congrès, il y a quelques années.

— Alors vous aussi, vous êtes illustratrice ?

— Oui. Pour la jeunesse, principalement.

— On pourrait peut-être faire un article sur vous ?

— Je ne suis pas très connue. Les illustrateurs le sont rarement.

— Quand même... On est toujours à la recherche de personnalités locales.

Maggie se sentit rougir.

— Ce n'est pas ainsi que je me décrirais...

— J'en parlerai au chef du service culture, si ça ne vous embête pas...

— Si, justement.

— Mais...

— S'il vous plaît ! D'accord ?

Lorraine leva la main.

— D'accord. Je ne savais pas qu'une publicité gratuite pouvait se refuser, mais si vous insistez...

Elle glissa calepin et stylo dans son sac à main.

— Je me sauve, merci pour cette entrevue.

Maggie la regarda partir avec une vague appréhension. Elle consulta sa montre. Il était temps d'aller faire un tour du côté de l'étang avant de se remettre au travail.

— Toi, tu sais dorloter une femme ! s'exclama Tracy en suivant son père à l'intérieur du McDonald's, à l'angle de Briggate et de Boar Lane, plus tard dans l'après-midi.

— Je croyais que tous les gosses aimaient McDonald's !

Tracy lui donna un coup de coude dans les côtes.

— Papa ! J'ai vingt et un ans, tu sais !

Pendant un horrible moment, Banks se demanda s'il n'avait pas oublié son anniversaire. Non. C'était en février dernier, avant qu'il ne se mette à bosser comme un fou, et il lui avait envoyé une carte, un chèque et offert un repas ruineux à la Brasserie 44.

— L'adolescence aussi, c'est complètement fini, alors... ?

— Hé oui !

Et c'était vrai. Tracy était une jeune femme, à présent. Séduisante, en plus. C'était émouvant de voir combien elle ressemblait à sa mère au même âge : même silhouette élancée, mêmes sourcils froncés, mêmes pommettes,

longue queue-de-cheval blonde, petites mèches égarées rabattues derrière ses oreilles délicates. Elle allait jusqu'à imiter les tics de Sandra : se mordiller la lèvre inférieure quand elle se concentrait ou entortiller ses boucles tout en parlant. Ce jour-ci, elle s'était habillée en étudiante : jean, T-shirt blanc au logo d'un groupe de rock, veste en denim, sac à dos, et se déplaçait avec grâce et assurance. Une jeune femme, incontestablement.

Banks l'avait rappelée ce matin-là et ils étaient convenus de se retrouver pour un déjeuner tardif, après le dernier cours de Tracy à la fac. Il avait aussi informé M. Wray qu'on n'avait pas encore exhumé le corps de sa fille.

Ils firent la queue. L'endroit était bourré d'employés de bureau faisant la pause, d'élèves séchant l'école et de mères de famille avec landaus et bambins, soufflant entre deux courses.

— Que veux-tu ? dit-il. C'est moi qui régale.

— Dans ce cas, le grand jeu. Big Mac, grandes frites, et grand Coca.

— C'est bien tout ?

— On verra plus tard pour le dessert.

— Gare à l'acné...

— Je n'ai jamais d'acné !

C'était vrai. Tracy avait toujours eu un teint sans défaut, qui faisait l'envie de ses copines de classe.

Elle tapota son ventre plat et lui fit une grimace. Elle avait hérité du métabolisme de son père, qui permettait à ce dernier de vivre de bière et de nourriture de pub tout en

gardant la ligne.

Une fois servis, ils allèrent s'attabler près de la fenêtre. C'était un bel après-midi. Les femmes portaient des petites robes sans manches, les hommes allaient la veste sur l'épaule, les manches de chemise retroussées.

— Comment va Damon ? demanda Banks.

— On a décidé de ne plus se voir avant la fin des examens.

Son ton indiquait qu'il était inutile d'insister. Problème de cœur ? Avec le laconique Damon, qui était parti avec elle en novembre dernier à Paris, quand Banks, au lieu d'être avec elle, avait dû se lancer à la recherche de la fille de son directeur qui avait fait une fugue. Il ne voulait pas la forcer ; elle se livrerait en temps utile, si elle le souhaitait. D'ailleurs, on ne pouvait pas lui tirer les vers du nez ; Tracy avait toujours été secrète et pouvait se montrer très têtue quand on prétendait se mêler de ses affaires. Il mordit dans son Big Mac ; la sauce ruissela sur son menton. Il s'essuya avec une serviette. Tracy en était déjà à la moitié de son burger et ses frites disparaissaient à vue d'œil.

— J'aurais dû te faire signe plus tôt, pardon.

— J'ai l'habitude !

— C'est vrai...

Elle posa la main sur son bras.

— Je plaisante, papa ! Je n'ai pas à me plaindre.

— Si, mais c'est gentil de n'en rien faire. Bref, Damon mis à part, comment ça va, toi ?

— Bien. Je planche. Il paraît que les examens de seconde année sont plus durs que ceux de la dernière

année.

— Des projets pour cet été ?

— J'irai peut-être encore en France. Les parents de Charlotte possèdent une ferme en Dordogne, mais ils seront aux États-Unis et elle a le droit d'emmener des copains.

— Veinarde !

Tracy termina son Big Mac et aspira son Coca à la paille, examinant son père.

— Tu as l'air fatigué...

— C'est le cas.

— Le boulot... ?

— Oui. Trop de responsabilités. Je n'en dors plus. Je me demande si je suis taillé pour ça.

— Je suis sûre que tu es parfait.

— Merci ma chérie... Je n'avais jamais mené une enquête à cette échelle-là et je me demande si j'accepterais encore de le faire...

— Mais vous l'avez attrapé, le tueur !

— On dirait.

— Félicitations ! J'en étais sûre.

— Je n'y suis pour rien... C'est un concours de circonstances.

— Le résultat est le même, non ?

— C'est vrai.

— Ecoute, papa, je sais pourquoi tu nous as un peu laissés en plan : tu étais occupé, mais ce n'est pas tout, hein ?

Banks repoussa son hamburger entamé et s'attaqua

aux frites.

— Comment cela ?

— Tu sais bien : tu devais te sentir un peu coupable, comme toujours...

— Pas vraiment.

— Tu devais te dire qu'au moindre relâchement de ta part, il allait encore frapper, enlever une autre fille, comme moi... n'est-ce pas ?

Bravo pour sa perspicacité, songea Banks. Et elle avait, en plus, les longs cheveux blonds appréciés du Caméléon.

— Il y a un grain de vérité là-dedans, admit-il. Un grain.

— C'était horrible, là-bas ?

— Je ne souhaite pas en parler. Pas à table. Pas avec toi.

— Tu vas me trouver un peu trop curieuse, mais tu m'inquiètes. On n'est pas de marbre, tu sais ? Ces choses-là peuvent affecter un homme.

— Enquiquinante comme une épouse, je vois... Aussitôt, il regretta ses paroles : elles avaient convoqué le spectre de Sandra entre eux. Tracy, comme Brian, s'était astreinte à ne pas prendre parti, mais autant Brian avait aussitôt pris en grippe Sean, le nouveau compagnon de sa mère, autant Tracy s'était bien entendue avec lui, et Banks en avait été blessé, sans jamais l'admettre.

— Tu as parlé à maman dernièrement ? dit-elle, sans relever.

— Tu sais bien que non.

Tracy sirota son Coca, fronça les sourcils comme sa

mère et regarda par la fenêtre.

— Pourquoi ? reprit Banks, sensible au changement d'atmosphère. J'ignore quelque chose ?

— Je suis allée la voir à Pâques.

— Je sais. Elle a dit quelque chose sur moi ?

Banks savait bien qu'on pouvait lui reprocher de traîner pour le divorce. On voulait le presser, et il n'aimait pas ça, n'en voyant pas la raison. Sandra voulait épouser Sean, régulariser sa situation ? La belle affaire. Qu'elle attende.

— Ce n'est pas cela, dit-elle.

— Quoi, alors ?

— Tu n'es pas au courant, alors ?

— Je me tue à te le dire.

— Ah, merde... (Elle se mordilla la lèvre.) Je regrette d'avoir commencé. C'est bien ma chance.

— C'est toi qui l'as voulu. Crache le morceau. Tracy baissa les yeux sur son cornet vide de frites et soupira.

— Bon. Elle m'avait demandé de ne rien dire, mais tu l'aurais appris tôt ou tard. N'oublie pas : c'est toi qui as insisté...

— Tracy !

— Ça va, ça va. Maman est enceinte de Sean. Voilà. Enceinte de trois mois.

Peu après que Banks eut quitté Lucy Payne, Annie Cabbot parcourut le couloir de l'hôpital à grandes

enjambées. Elle avait rendez-vous avec le Dr Mogabe. La déposition de Janet Taylor était loin de la satisfaire et elle avait besoin d'un avis médical. Bien sûr, Payne n'étant pas mort, il n'y aurait pas d'autopsie, du moins pas encore. Quoique, s'il était bien coupable de tout ce qu'on lui reprochait, alors ça n'aurait pas été une mauvaise idée de l'autopsier vivant.

— Entrez ! lança le Dr Mogabe.

Annie s'exécuta. Le bureau était petit et fonctionnel ; il comprenait deux bibliothèques bourrées de littérature médicale, un meuble de rangement dont le tiroir supérieur ne fermait pas, et l'inévitable ordinateur sur le bureau – un portable. Divers diplômes et distinctions étaient accrochés aux murs blanc cassé, et une photo sous cadre trônait sur le bureau, tournée vers le maître des lieux. Photo de famille, sans doute. Mais il n'y avait pas de crâne ; pas de squelette debout dans un coin.

Le Dr Mogabe était plus petit qu'elle l'avait imaginé, et sa voix était plus pointue. Sa peau était satinée et légèrement olivâtre, ses cheveux gris et bouclés ; il avait de petites mains, mais les doigts longs et fuselés ; des doigts de chirurgien du cerveau, songea Annie, même si elle n'avait pas de point de comparaison, et l'idée qu'ils pouvaient tâter de la matière grise lui retourna l'estomac. Plutôt des doigts de pianiste, décida-t-elle. C'était moins perturbant. Ou d'artiste, comme son père.

Il se pencha et joignit les mains sur son bureau.

— Heureux de vous voir, inspectrice, dit-il, avec l'accent d'Oxford. En fait, si la police n'avait pas cru bon de

m'appeler, mon devoir aurait été de me manifester. M. Payne a subi des violences inexcusables.

— Je suis là pour vous écouter. Que pouvez-vous me dire de votre patient ? En termes compréhensibles du profane, s'il vous plaît.

Le médecin inclina légèrement la tête.

— Bien sûr, dit-il, comme s'il savait bien que le jargon technique et élitiste de sa profession ne pourrait qu'échapper à un ignorant de flic. Cet homme a été admis chez nous pour des blessures graves à la tête, ayant endommagé le cerveau. Il avait également le cubitus fracturé. Jusqu'à présent, nous l'avons opéré deux fois. Une fois pour soulager l'hématome sous-dural. C'est...

— Je sais ce qu'est un hématome.

— Une autre pour ôter les débris de crâne dans le cerveau. Je puis entrer dans les détails...

— Faites... !

Le Dr Mogabe se leva et se mit à aller et venir derrière son bureau, les mains derrière le dos, comme s'il donnait un cours. Quand il en vint aux diverses régions du cerveau, il les localisa sur son propre crâne tout en marchant.

— Le cerveau humain se compose pour l'essentiel du cerveau, du cervelet et du bulbe. Le cerveau, la partie supérieure, est scindé en deux hémisphères par un sillon profond au sommet, donnant ce qu'on appelle communément le « cerveau droit » et le « cerveau gauche ». Vous me suivez ?

— Je crois.

— D'autres « scissures » divisent chaque hémisphère

en lobes. Le lobe frontal est le plus gros. Il y a aussi les lobes pariétal, temporal et occipital. Le cervelet est la base du crâne, derrière le bulbe.

Ayant fini, le médecin se rassit, l'air satisfait de sa prestation.

— Combien de coups a-t-il reçus ? s'enquit Annie.

— Difficile d'être précis à ce stade. Pour le moment, j'ai essayé de lui sauver la vie, vous comprenez, pas de conduire une autopsie, mais je dirais deux coups à la tempe gauche, peut-être trois. C'est ce qui a causé le plus de dommages, notamment l'hématome et les éclats d'os. Un ou deux autres coups ont été également portés en haut du crâne, le défonçant.

— En haut ?

— Le crâne est la partie de la tête qui n'est pas la figure, oui.

— Des coups violents ? Comme portés en prenant de l'élan ?

— Eventuellement, mais je ne peux en juger. Ces coups auraient pu le réduire à l'impuissance, mais pas le tuer. Le haut du crâne est très dur, et bien que la paroi ait été enfoncée et fracturée, l'os n'a pas éclaté.

Annie prit quelques notes.

— Ce ne sont pas les blessures les plus graves, ajouta le Dr Mogabe.

— Ah ?

— Non, les plus graves ont été causées par un ou deux autres coups à l'arrière du crâne, la région du bulbe. Vous savez, le bulbe commande les centres réflexes

respiratoires et cardiaques. Toute lésion grave à cet endroit-là peut être fatale.

— Pourtant, votre patient est encore en vie.

— À peine...

— Vous craignez une lésion définitive au cerveau ?

— Elle est déjà là ! Si jamais il se rétablit, il passera sans doute le restant de ses jours en chaise roulante, sous assistance permanente. Sa seule consolation, c'est qu'il ne se rendra compte de rien.

— Cette blessure au bulbe ? Aurait-il pu se l'infliger en se cognant au mur ?

Le Dr Mogabe se frotta le menton.

— Là encore, ce n'est pas à moi de me substituer à la police, ou au pathologiste, mais, à mon avis, ces blessures ont été causées par le même instrument contondant que les précédentes. Prenez cela comme vous voulez... (Il se pencha en avant.) En termes compréhensibles du profane, cet homme a subi un passage à tabac en règle, inspecteur. J'espère que vous estimez, comme moi, que le responsable devrait passer en justice.

Merde, songea Annie, rangeant son calepin.

— Bien entendu, docteur, dit-elle en gagnant la porte. Vous me tiendrez au courant ?

— Comptez sur moi.

Elle consulta sa montre. Il était temps de rentrer pour faire son rapport quotidien à Chambers.

Après son déjeuner avec sa fille, Banks erra dans le centre-ville de Leeds, la tête dans le cirage, hanté par ce qu'il venait d'apprendre. La nouvelle de la grossesse de Sandra l'avait heurté plus qu'il n'aurait imaginé après une aussi longue séparation, comprit-il alors qu'il se plantait devant une vitrine, sans voir réellement les ordinateurs, caméras vidéo et autre matériel hi-fi en devanture. C'était en novembre dernier qu'il avait vu sa femme pour la dernière fois, à Londres, où il était venu rechercher la fille de son directeur, Emily. À la réflexion, il avait été fou d'aborder ces retrouvailles avec confiance, tout simplement parce qu'il avait demandé à être muté à la Crim', ce qui lui permettrait de retourner vivre à Londres et, croyait-il, de reprendre la vie commune avec elle.

Erreur !

Loin de se jeter dans ses bras, elle lui avait déclaré qu'elle voulait divorcer afin d'épouser Sean et cet événement cathartique l'avait définitivement vacciné contre sa femme et ses propres velléités de mutation.

Croyait-il.

Banks n'avait jamais pensé, jamais soupçonné qu'elle voulait se remarier pour avoir un autre enfant. À quoi jouait-elle ? L'idée que Brian et Tracy puissent avoir un demi-frère ou une demi-sœur, de vingt ans plus jeune, lui semblait irréaliste. Et la pensée que ce Sean, qu'il n'avait jamais vu, en serait le père, semblait encore plus absurde. Il tenta d'imaginer leur conversation menant à cette décision, les voyait faire l'amour, le désir maternel

renaissant en Sandra après tant d'années ; il en était malade. Il ne la connaissait plus, cette quadragénaire en mal d'enfant et c'était une autre cause de tristesse.

Il se trouvait dans un grand magasin, devant l'étalage coloré des best-sellers, sans aucun souvenir d'y avoir pénétré, quand son téléphone sonna. Il sortit et alla s'abriter sous le passage couvert, près de l'entrée, en face de la cafétéria du Harvey Nichols. C'était Stefan.

— Alan, j'ai pensé vous prévenir sans tarder : on a identifié les trois corps dans la cave, grâce aux dentistes. Pour l'ADN, les tests sont en cours avec les parents.

— Parfait, dit Banks, sortant de son hébétude. Alors ?

— Melissa Horrocks, Samantha Foster et Kelly Matthews.

— Quoi ?

— J'ai dit...

— Je sais, j'ai entendu. Mais enfin...

Des gens passaient avec leurs achats et Banks ne voulait pas être entendu. En outre, il trouvait un peu bête de parler au téléphone en public, même s'il avait l'impression d'être le seul dans ce cas. Un jour, il avait même vu un type qui appelait sa fille d'un café pour lui dire de quitter ses copains ; comme la gamine avait coupé son portable, le père s'était levé en pestant pour aller l'engueuler sur le trottoir d'en face.

— Je suis surpris, c'est tout.

— Pourquoi, qu'y a-t-il ?

— L'enchaînement. C'est ça qui ne va pas.

Il baissa la voix en espérant que Stefan pourrait encore

l'entendre :

— En remontant en arrière, on a : Kimberley Myers, Melissa Horrocks, Leanne Wray, Samantha Foster, Kelly Matthews. L'une des trois devrait être Leanne Wray. Pourquoi n'est-ce pas le cas ?

Une fillette, qui donnait la main à sa mère, lui jeta un regard curieux en le croisant dans la galerie marchande. Banks coupa son portable et prit la direction de Millgarth.

Jenny Fuller fut surprise de trouver Banks à sa porte, ce soir-là. Il y avait belle lurette qu'il n'était pas venu. Ils s'étaient revus à plusieurs reprises, pour prendre un café ou un verre, voire pour déjeuner ou dîner, mais ses visites à domicile avaient été plus que rares. Elle s'était souvent demandé si c'était parce qu'elle l'avait lourdement dragué la première fois qu'ils avaient travaillé ensemble.

— Entre, dit-elle, et Banks la suivit dans le couloir étroit qui débouchait sur un living haut de plafond.

Elle avait redécoré le lieu et changé les meubles de place depuis sa dernière visite et remarqua qu'il s'accordait une vue d'ensemble, en vrai flic qu'il était. Enfin, la luxueuse chaîne hi-fi était la même – et le divan, songea-t-elle avec un sourire intérieur, était bien celui où elle avait tenté de le séduire.

Elle avait acheté une petite télévision à son retour des États-Unis, ayant pris là-bas l'habitude de regarder les

programmes, mais, à part le papier peint et la moquette, les changements étaient minimes. Elle vit son regard s'attarder sur une estampe d'Emily Carr au-dessus de la cheminée, une sombre montagne escarpée dominant un village au premier plan. Elle était tombée amoureuse de l'œuvre de cette artiste à l'époque de ses études de troisième cycle à Vancouver et avait acheté cette gravure en souvenir de ses trois années là-bas. Des années heureuses.

— Un verre ?

— Pour t'accompagner, alors...

— Je savais que je pouvais compter sur toi. Désolée, je n'ai pas de Laphroaig. Vin rouge ?

— Parfait.

En allant déboucher la bouteille, elle nota qu'il s'approchait de la fenêtre. Le quartier semblait paisible dans la lumière dorée du début de soirée – ombres longues, feuillages vert sombre, riverains promenant leurs chiens, enfants tenus par la main.

Il devait se rappeler sa dernière visite, songea-t-elle avec un frisson en versant le côtes-du-Rhône. Un jeune toxicomane, Mick Webster, l'avait prise en otage avec une arme de poing et Banks était parvenu à désamorcer la situation. Les sautes d'humeur du gamin avaient été spectaculaires et on avait frisé le pire. Jenny avait été terrorisée. Depuis, elle ne pouvait plus écouter *Tosca*, qui passait sur sa chaîne à ce moment-là. Les verres pleins, elle chassa ce mauvais souvenir, mit un CD – un quatuor à cordes de Mozart –, et se dirigea vers le canapé.

— À la nôtre !

Ils trinquèrent. Banks avait l'air affreusement las. Il était pâle et les traits de son visage, pourtant longs et anguleux, accusaient un relâchement, à l'image de ses vêtements. Ses yeux semblaient enfoncés dans leurs orbites, un peu ternes, sans leur habituelle étincelle. Le pauvre n'avait pas dû jouir d'une vraie nuit de sommeil depuis le début de l'enquête, se dit-elle. Elle aurait voulu lui effleurer le visage, éloigner ses soucis d'une caresse, mais la crainte d'une rebuffade l'en empêcha.

— Alors ? En quelle honneur, cette visite ? dit-elle. Ce n'est pas seulement pour le plaisir de mon irrésistible compagnie, non ?

Banks sourit, ce qui lui donna meilleure mine.

— J'aimerais dire le contraire, mais ce serait mentir.

— Et, à Dieu ne plaise, tu ne mens jamais, Alan. Homme respectable. Si seulement tu étais un peu moins respectable, parfois ! Nous autres, pauvres mortels, sommes parfois contents qu'on nous cache la vérité, mais toi, oh non... tu ne feras jamais à une pauvre fille l'aumône d'un compliment...

— Jenny, je n'ai pas pu résister... une force intérieure m'a conduit jusqu'ici. Je n'avais pas le choix...

Elle se mit à rire et le fit taire d'un geste.

— Bon, bon, ça suffit ! Je préfère de beaucoup l'homme respectable.

Elle passa la main dans ses cheveux.

— Comment va Sandra ?

— Elle est enceinte.

Jenny secoua la tête comme si on l'avait giflée.

— Quoi ?

— Elle est enceinte. Désolé de lâcher ça sans prévenir, mais je n'arrive pas à faire autrement.

— Ce n'est rien. Je suis juste un peu baba !

— On est deux...

— Comment tu le prends ?

— Tu parles comme une psychologue.

— C'est mon métier !

— Oui, mais je ne suis pas ton patient. Comment je le prends ? Pour l'instant, je l'ignore. Au fond, ça ne me concerne pas, non ? Cela ne me concerne plus depuis le jour où elle a demandé le divorce pour pouvoir épouser son mec.

— C'est la raison... ?

— Oui. Ils veulent se marier, régulariser la situation pour l'enfant.

— Tu lui as parlé ?

— Non. C'est ma fille qui me l'a dit. Sandra et moi... on ne communique plus très bien.

— C'est triste.

— Peut-être.

— Tu es fâché, amer ?

— Curieusement, non. Oh, je sais que je dois paraître contrarié, mais c'est le choc, uniquement. En fait, oui, je suis en colère, pourtant je crois que j'ai compris quelque chose quand elle a demandé le divorce. Ce fut comme un soulagement. Je savais que c'était bien fini et que je devais tourner la page.

— Et ?

— Et c'est ce que j'ai fait, en gros.

— Malgré cela, tu as parfois des bouffées de rancune inopinées ?

— C'est cela.

— Bienvenu chez les êtres humains, Alan. Tu devrais savoir, à ton âge, qu'on ne cesse pas d'avoir des sentiments pour l'autre du jour au lendemain, juste parce qu'on en est séparé...

— C'était nouveau pour moi. C'était la seule femme avec qui j'avais vécu aussi longtemps. Je ne voyais qu'elle. Aujourd'hui, je sais ce que c'est... naturellement, je leur souhaite beaucoup de bonheur.

— Ouh ! Ça recommence...

Banks se mit à rire.

— Non, non, je t'assure !

Jenny sentit qu'il ne lui disait pas tout, mais elle savait aussi qu'il était cachottier et qu'elle ne parviendrait à rien en le bousculant. Mieux valait se concentrer sur des questions professionnelles. S'il avait autre chose à dire sur Sandra, il le ferait, le moment venu.

— Tu n'es pas venu me voir pour cela, n'est-ce pas ?

— Peut-être que si. En partie. Mais j'ai en effet besoin de tes lumières sur l'enquête.

— Il y a du neuf ?

— En effet...

Banks lui raconta comment les trois corps avaient été identifiés et sa perplexité.

— Bizarre, convint Jenny. Je m'attendais plutôt,

comme toi, à un autre enchaînement. On creuse encore dans le jardin ?

— Oh oui ! C'est loin d'être terminé.

— Il n'y avait guère de place dans cette petite cave.

— Seulement pour trois corps, c'est vrai, mais cela n'explique pas pourquoi ce ne sont pas les plus récents. Enfin bref, j'aimerais te confier un petit travail. Tu te rappelles m'avoir suggéré, dès le début, que l'assassin pouvait avoir un complice ?

— À titre d'hypothèse. Malgré l'excessive publicité faite à certains cas, le couple d'assassins est un phénomène rare. J'imagine que tu songes à sa femme ?

Banks sirota un peu de vin.

— Je l'ai vue à l'hôpital. Elle prétend avoir perdu la mémoire.

— Rien d'étonnant. Amnésie rétrospective.

— C'est ce que dit son médecin. Je sais bien que cela existe, mais là c'est tellement...

— Commode ?

— Oui, commode. J'ai franchement l'impression qu'elle est en train d'attendre, de calculer, de gagner du temps.

— D'attendre quoi ?

— De voir comme ça tourne pour son mari... Ça expliquerait tout, non ?

— Quoi ?

— Les kidnappings... Une jeune fille seule ne s'arrêtera pas pour parler à un homme en voiture, tandis que si c'est une femme...

— Et l'homme ?

— Tapi à l'arrière avec le chloroforme ? Jaillissant de la portière arrière pour l'entraîner à l'intérieur ? J'ignore les détails, mais ce serait logique, non ?

— Oui. Tu n'as aucune preuve de sa complicité ?

— Aucune. Mais les recherches viennent de commencer. Les spécialistes s'affairent encore dans la maison et les laborantins disposent des vêtements qu'elle portait lors de son agression. Bien sûr, elle pourra toujours affirmer qu'elle était descendue à la cave, et que, ayant vu son mari à l'œuvre, elle s'était enfuie en courant. Voilà pourquoi elle garde le silence pour le moment : si son mari meurt, elle pourra dire ce qu'elle veut. S'il survit, sa mémoire sera irréversiblement affectée. Ses blessures sont très graves. Et quand bien même il s'en sortirait, qui dit qu'il ne cherchera pas à la protéger ?

— À condition qu'elle soit coupable. Elle ne pouvait pas compter sur le fait qu'on lui défoncerait le crâne.

— Non. Pourtant cela lui a peut-être donné l'occasion inespérée de se couvrir... Tu as vu la maison... ?

— Oui.

— Ton impression ?

Jenny goûta un peu de vin et réfléchit. Le décor lisse, les bibelots, la propreté maniaque.

— Tu penses aux livres et aux vidéos ?

— En partie. Plutôt cochon, non ? Surtout dans la chambre.

— Bon, ils aimaient le porno, et alors ?

Elle haussa les sourcils.

— Figure-toi que moi aussi, j'ai quelques vidéos soft dans ma chambre. Je n'ai rien contre les polissonneries, de temps en temps. Oh, ne rougis pas, je ne te fais pas d'avances ; c'est seulement pour te dire que détenir quelques vidéos présentant des scènes de triolisme ou de sado-masochisme entre adultes consentants ne fait pas de toi un tueur.

— J'en suis bien conscient.

— Et même s'il est vrai que, statistiquement, la plupart des agresseurs sexuels sont friands de porno hard, le contraire n'est pas vrai.

— Je sais, je sais. Et l'aspect satanique ? Les bougies et l'encens dans la cave ?

— C'était peut-être pour l'ambiance...

— Il y a bien un élément rituel, non ?

— Possible.

— Je me suis même demandé s'il pourrait y avoir un rapport avec la quatrième victime, Melissa Horrocks. Elle était branchée sur ce style de rock. Marilyn Manson et consorts...

— Peut-être Payne avait-il un certain sens de l'humour dans le choix de ses victimes... ? Cela dit, même si Lucy était branchée là-dessus, sache que cela ne prouve rien contre elle...

— Je ne cherche pas une preuve valable dans un tribunal. Au point où j'en suis, le moindre indice me suffirait.
Jenny gloussa.

— Tu te raccroches à n'importe quoi, en somme ?

— Ken Blackstone pense qu'il pourrait être le Violeur

de Seacroft.

— Le Violeur de Seacroft ?

— Il y a deux ans, entre mai et août – tu étais aux Etats-Unis –, un homme a violé six femmes à Seacroft. On ne l'a jamais pris. Or, Payne habitait là-bas à cette époque, en célibataire. Il a rencontré Lucy en juillet, et ils se sont installés dans leur maison début septembre, non loin de l'école où il enseignait. Les viols à Seacroft ont cessé.

— Ce ne serait pas la première fois qu'un tueur en série aurait commencé par des viols.

— En effet. On vérifie l'ADN.

— Fume, si tu en as envie... Je te vois te tortiller.

— Je peux ? D'accord alors, si ça ne te gêne pas.

Jenny lui apporta un cendrier qu'elle gardait sur son buffet pour ses visiteurs. Bien que non fumeuse, elle n'était pas fanatique au point d'interdire la cigarette dans sa maison comme certains de ses amis. En fait, depuis son séjour en Californie, elle détestait par-dessus tout l'intolérance.

— Que veux-tu que je fasse ? dit-elle.

— Ton boulot, répondit Banks en se penchant en avant. Comme je vois les choses, on aura sans doute assez de preuves pour condamner dix fois Payne, s'il survit. C'est sa femme qui m'intéresse, et le temps presse...

— Comment cela ?

Banks tira une bouffée avant de répondre.

— Tant qu'elle est à l'hosto, c'est bien, mais dès qu'elle sera sortie nous ne pourrons la retenir que pendant

vingt-quatre heures. On peut toujours obtenir des prolongations – jusqu'à quatre-vingt-seize heures, pour des cas de cette gravité –, mais il nous faudra de sacrées bonnes raisons...

— Moi, je pencherais plutôt pour son innocence. Un bruit la réveille. Ne voyant pas son époux, elle descend le chercher, et comme c'est allumé à la cave...

— Mais pourquoi n'a-t-elle rien vu avant ? Pourquoi n'était-elle jamais allée en bas ?

— Par crainte. Il devait la terroriser. Regarde ce qui lui est arrivé quand elle s'est décidée...

— Je sais. Mais Kimberley Myers était sa cinquième victime, bon sang. La cinquième ! Pourquoi a-t-elle mis tout ce temps ? Pourquoi cette nuit-là ? Elle prétend n'être jamais allée en bas, qu'elle n'osait pas. Pourquoi a-t-elle changé d'avis cette nuit-là ?

— Peut-être ne voulait-elle pas savoir avant. Mais rappelle-toi que, manifestement, Payne était en train de perdre les pédales, c'était l'escalade. Il était de plus en plus instable. Peut-être que, cette fois, elle n'a pas pu fermer les yeux.

Jenny regarda Banks tirer pensivement sur sa cigarette avant de rejeter lentement la fumée.

— Tu crois ? dit-il.

— C'est possible, non ? Elle le soupçonnait peut-être de cultiver un vice en secret, mais sans vouloir le reconnaître, parce que c'était désagréable. On fait tous un peu ça...

— La politique de l'autruche, en somme ?

— On se cache la tête dans le sable. Oui. Pourquoi pas ?

— Donc, nous sommes d'accord qu'il y a bien des façons d'expliquer les faits et que Lucy Payne pourrait être innocente...

— Où veux-tu en venir, Alan ?

— Je veux que tu fouilles son passé. Que tu saches tout sur elle. Je veux...

— Mais...

— Laisse-moi finir. Je veux que tu la connaisses à fond, que tu déterres tout ce qui la concerne : enfance, milieu familial, fantasmes, espoirs, peurs.

— Pouce ! Quel intérêt ?

— Tu pourrais découvrir quelque chose qui l'impliquerait.

— Ou l'absoudrait ?

Banks leva les mains en l'air.

— Si c'est ce que tu trouves, c'est bien. Je ne te demande pas d'inventer. Fouille.

— Et si je revenais bredouille ?

— Peu importe. Au moins, on aura essayé.

— Ce n'est pas le travail de la police ?

Banks écrasa sa cigarette.

— Non. Je cherche une évaluation, une définition, un profil. Bien entendu, on suivra toutes les pistes que tu nous auras suggérées. Je ne te demande pas de jouer les détectives.

— Tu me rassures !

— Réfléchis : si elle est coupable, elle n'a pas

commencé à tuer avec son mari comme ça, un soir de réveillon. Il y a une pathologie là-dessous, un terrain psychologique lourdement perturbé, un comportement déviant à la base, non ?

— C'est le cas, en général. Cependant, même si je découvrais qu'elle mouillait son lit, jouait avec les allumettes et martyrisait les mouches, cela ne pourrait pas être utilisé contre elle dans un tribunal.

— Si, si elle a fait du mal à un camarade d'enfance, par exemple. Ou si tu tombes sur d'autres faits étranges susceptibles de faire l'objet d'une enquête spécifique. Je n'en demande pas plus. Penche-toi sur sa psychopathologie et, au cas où quelque chose mériterait plus ample investigation, préviens-nous.

— Si je ne trouve rien ?

— Eh bien, on ne sera pas plus avancés que maintenant.

Jenny trempa les lèvres dans son verre et réfléchit. Alan paraissait si tendu qu'elle avait l'impression qu'on lui forçait la main, et elle n'aimait pas ça. En fait, cette demande l'intriguait ; la personnalité de Lucy Payne l'intéressait à titre professionnel et aussi en tant que femme. Elle n'avait jamais eu l'opportunité de sonder la psychologie d'une tueuse en série de si près, et Banks avait raison d'inférer que, si Lucy était complice de son mari, alors il y avait des antécédents. En creusant assez profond, on trouverait peut-être quelque chose. Ensuite... Banks avait dit que c'était le boulot de la police et, là aussi, il avait raison.

Elle remplit de nouveau les verres.

— Et si j'accepte, je commence où ?

— Ici même, dit-il en sortant son calepin. Elle a une amie à la banque, d'après nos enquêteurs, Pat Mitchell. Puis ses parents, M. et Mme Liversedge. Ils habitent non loin de Hull.

— Ils savent ?

— Bien entendu. Tu nous prends pour qui ?

Jenny haussa un sourcil fin, épilé.

— Ils savent...

— Comment ont-ils réagi ?

— Ils sont bouleversés, bien sûr. Stupéfaits, même. Seulement, selon le brigadier qui les a interrogés, il n'y a pas grand-chose à en tirer. Ils ne sont plus en contact avec elle depuis qu'elle s'est mariée.

— Ils sont venus la voir à l'hôpital ?

— Non. Je crois que sa mère est trop malade pour voyager et son père n'a pas l'air très chaleureux.

— Et les parents de Terence ?

— Pour autant qu'on sache, sa mère est internée dans un asile psychiatrique depuis une quinzaine d'années.

— La raison ?

— Schizophrénie.

— Son père ?

— Mort il y a deux ans.

— De quoi ?

— Embolie. Il était boucher à Halifax, avait un casier judiciaire pour délinquance sexuelle mineure – exhibitionnisme, voyeurisme, ce genre-là. Antécédents

classiques pour un type comme Payne, non ?

— Si l'on peut dire.

— Le miracle, c'est qu'il ait réussi à devenir enseignant...

Jenny s'esclaffa.

— De nos jours, on accepte n'importe qui dans l'enseignement ! De plus, le miracle... c'est qu'il ait réussi à garder son boulot aussi longtemps. Et qu'il se soit marié. En général, les délinquants sexuels de son acabit ont du mal à préserver leur emploi et des liens affectifs. Lui a fait l'un et l'autre.

— C'est révélateur ?

— Intrigant. Si l'on m'avait demandé de définir un profil il y a un mois, j'aurais dit qu'on cherchait un homme entre vingt et trente ans, vivant seul et employé à des tâches subalternes ou enchaînant les petits boulots. Ça montre combien on peut se tromper, hein ?

— Alors, tu acceptes ?

Jenny joua avec le pied de son verre. Le CD s'acheva, ne laissant que le souvenir de Mozart. Une voiture passa et un chien aboya. Elle avait le temps de faire ce que lui demandait Banks. Elle avait un cours à donner le vendredi matin, mais, connaissant son sujet par cœur, elle n'aurait rien à préparer. Ensuite seule l'attendait une succession de travaux dirigés le lundi. C'était plus qu'il n'en fallait.

— Je te le répète : c'est intrigant. J'aurais besoin de parler à Lucy en personne.

— Pas de problème. Après tout, tu es officiellement notre psychologue-consultante.

— Facile à dire, maintenant que tu as besoin de moi.

— Je n'ai jamais douté de toi. Ne laisse pas quelques petits cons bornés...

— D'accord. Tu as gagné ! Je me fous qu'un tas de crétins rigolent dans mon dos. Je suis une grande fille...
Quand puis-je lui parler ?

— Le plus tôt sera le mieux, tant qu'elle n'est encore qu'un témoin. Figure-toi que certains avocats ont pu soutenir que des psychologues avaient poussé des suspects à s'accuser à tort... Demain matin ? De toute façon, je dois aller à l'hôpital pour la seconde autopsie, à onze heures.

— Veinard ! D'accord...

— Je passe te prendre en voiture, si tu veux.

— Non, j'irai ensuite chez ses parents après l'avoir vue elle, ainsi que son amie. Donc, j'aurai besoin de ma voiture. On se retrouve là-bas ?

— Dix heures ?

— Très bien.

Banks lui indiqua l'emplacement de la chambre.

— Et je préviendrai ses parents de ta visite. (Il lui expliqua la route à suivre.) Tu le feras, n'est-ce pas ? Ce que je te demande...

— Tu ne me laisses pas trop le choix, il me semble !

Il se leva, se pencha et l'embrassa vivement sur la joue. Même si son haleine puait le vin et la fumée, elle sentit son cœur s'emballer. Si ses lèvres avaient pu s'attarder un peu plus, dévier de leur trajectoire...

— Halte ! Recommence et je te poursuis pour

harcèlement sexuel !

Il était un peu plus de dix heures, le lendemain matin, quand Banks et Jenny passèrent devant le policier en faction pour entrer dans la chambre de Mme Payne. Il n'y avait pas de médecin, cette fois-ci, constata Banks avec satisfaction. Calée contre les oreillers, la patiente lisait un magazine de mode. Les lames du store filtraient le soleil, éclairant le bouquet de tulipes sur la table de chevet, dessinant des rayures sur son visage et les draps. Ses longs cheveux noirs et brillants étaient étalés sur l'oreiller autour du visage très pâle. Ses ecchymoses étaient plus foncées que la veille, signe de guérison, sa tête encore à demi sous les pansements. Son œil visible, bordé de longs cils, sombre et pétillant, les dévisagea. Il n'exprimait pas la peur. Banks lui présenta le Dr Fuller.

Lucy eut un sourire fugace.

— Des nouvelles ? dit-elle.

— Non, dit Banks.

— Il va mourir, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Un pressentiment.

— Est-ce que cela changerait quelque chose ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous le savez très bien. Si jamais votre mari mourait, est-ce que votre version des faits en serait

changée ?

— Pourquoi ça ?

— C'est à vous de me le dire...

Lucy se ménagea une pause. Banks la vit froncer les sourcils.

— Si je vous le disais... ce qui s'est passé. Enfin, si... si je savais... ce qu'il faisait... avec ces filles... qu'est-ce que je risque ?

— Il va falloir être un peu plus claire, je le crains...

Elle se passa la langue sur les lèvres.

— Je ne peux pas. Pas pour le moment. Je dois penser à moi. Enfin, si je me souvenais de quelque chose qui ne me présente pas sous un bon jour, que feriez-vous ?

— Tout dépend de ce que c'est, Lucy.

Elle se retrancha dans le silence.

Jenny s'assit au bord du lit et lissa sa jupe. Banks lui fit signe de reprendre le flambeau.

— Vous ne vous rappelez rien ?

— Vous êtes psychiatre ?

— Psychologue.

Lucy regarda Banks.

— On ne va pas me faire passer des tests, hein ?

— Personne ne vous forcera à subir des tests. Le Dr Fuller n'est pas là pour ça. Elle souhaite seulement vous parler. Elle est là pour vous aider. *Si tu ne crois pas celle-là, on t'en racontera une autre*, ajouta-t-il en secret.

Lucy jeta un coup d'œil à Jenny.

— Je ne sais pas...

— Vous n'avez rien à cacher, n'est-ce pas ? demanda

Jenny.

— Non. J'ai peur qu'on invente des choses contre moi.

— Qui ?

— Les médecins. La police.

— Pourquoi ferait-on cela ?

— Je ne sais pas. Parce qu'on me croit mauvaise.

— Personne ne vous croit mauvaise, Lucy.

— Vous vous demandez comment j'ai pu vivre avec un homme comme lui, hein ?

— Comment avez-vous pu vivre avec lui ? dit Jenny.

— J'en avais peur. Il disait qu'il me tuerait si je le quittais.

— Et il vous maltraitait, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Physiquement ?

— Parfois, il me frappait. Là où ça ne laisse pas de traces.

— Jusqu'à ce lundi matin...

Lucy effleura ses bandages.

— Oui.

— En quoi était-ce différent, cette fois-ci, Lucy ?

— Je ne sais pas. J'ai un trou de mémoire.

— Bon, je ne suis pas là pour vous obliger à quoi que ce soit. Détendez-vous. Votre mari vous maltraitait-il d'une autre façon ?

— Comment cela ?

— Sur le plan affectif... ?

— Par exemple, en me faisant taire, en m'humiliant en public ?

— Voilà...

— Alors, oui. Si je n'avais pas bien fait la cuisine, ou pas bien repassé sa chemise. Il tenait beaucoup à ses chemises.

— Que faisait-il, si ses chemises n'étaient pas convenablement repassées ?

— Il me faisait recommencer. Un jour, il m'a même brûlée avec le fer.

— Où ?

Lucy détourna les yeux.

— Là où ça ne se voit pas.

— Et la cave, Lucy ? Le commissaire Banks m'a dit que vous n'y étiez jamais allée ?

— Peut-être une fois... la fois où il m'a assommée.

— Lundi matin ?

— Oui.

— Mais vous ne vous en souvenez plus ?

— Non.

— Vous n'y étiez jamais allée auparavant ?

La voix de Lucy prit une intonation étrangement coupante :

— Non ! Jamais. Pas depuis notre installation.

— Quand vous avait-il défendu d'aller à la cave ?

— Je ne me souviens pas. Peu après avoir fait ses aménagements.

— Quels aménagements ?

— Il m'a dit qu'il avait mis des choses, pour se faire un coin à lui.

— Vous n'avez jamais eu la curiosité d'aller voir ?

— Non. En plus, c'était toujours fermé et il avait la clé sur lui. Il disait que si jamais il me soupçonnait de ça, il me foutrait la trempe de ma vie.

— Et vous l'avez cru ?

Elle tourna son œil sombre sur Jenny.

— Oh, oui ! Ça n'aurait pas été la première fois.

— Votre mari a-t-il jamais parlé de pornographie devant vous ?

— Oui. De temps en temps, il revenait à la maison avec des vidéos qu'il avait empruntées à Geoff, un de ses collègues. Parfois, on les regardait ensemble.

Elle considéra Banks.

— Vous avez dû les voir, si vous êtes allé dans la maison.

Banks se rappelait les vidéos.

— Votre époux avait-il une caméra ? dit-il. Tournait-il des films ?

— Non, je ne crois pas.

Une fois de plus, Jenny prit le relais :

— Quelle sorte de vidéos aimait-il ?

— Des partouzes. L'amour entre filles. Quand les gens sont attachés.

— Donc, vous les regardiez parfois ensemble. Est-ce que cela vous plaisait ? Quel effet cela vous faisait-il ? Il vous forçait à les regarder ?

Lucy s'agita sous ses draps fins. Les contours de son corps émurent Banks malgré lui.

— J'aimais pas trop, dit-elle d'une voix voilée et puérile. Mais parfois, ça... ça m'excitait quand même.

Elle se remit à bouger.

— Votre mari abusait-il de vous sexuellement ? Vous forçait-il à des actes contraires à votre volonté ?

— Non. Là, il était normal...

Banks commençait à se demander si son mariage avec Lucy ne faisait pas partie de la façade de respectabilité que Terence Payne opposait au monde afin de détourner d'éventuels soupçons sur ses inclinations réelles. Après tout, Bowmore et Singh s'y étaient bien laissé prendre... Peut-être s'adressait-il ailleurs pour satisfaire ses goûts pervers – à des prostituées, par exemple. Cela vaudrait la peine de vérifier.

— Savez-vous s'il allait voir d'autres femmes ? demanda Jenny, comme si elle avait lu dans ses pensées.

— Il ne me l'a jamais dit.

— L'en soupçonniez-vous ?

— Cela ne m'aurait pas étonnée.

— Des prostituées ?

— Je ne sais pas. Je n'aimais pas penser à cela.

— Trouviez-vous son comportement bizarre ?

— Comment cela ?

— Avez-vous déjà été choquée par quelque chose... qui vous aurait fait vous demander ce qu'il faisait ?

— Non. Il s'emportait très facilement, s'il était contrarié. Et parfois, pendant les congés scolaires, il disparaissait pendant des jours.

— Vous ne saviez pas où il allait ?

— Non.

— Vous n'aviez pas envie de le savoir ?

Lucy parut se ratatiner dans son lit.

— Il valait mieux ne pas être trop curieuse avec lui. « La curiosité est un vilain défaut, disait-il, et si tu ne la fermes pas, tu me le paieras cher. » (Elle secoua la tête.) Je ne vois pas où est ma faute. Tout allait bien. J'avais une existence normale. Jusqu'au jour où je l'ai rencontré. C'est là que tout a commencé... Comment ai-je pu être aussi bête ? J'aurais dû savoir...

— Quoi, Lucy ?

— Le genre d'individu qu'il était. Un monstre.

— Mais vous le saviez ! Vous m'avez dit qu'il vous battait, qu'il vous humiliait, en public et dans l'intimité. Vous le saviez. Ou bien alors, cela vous semblait normal ? Vous pensiez donc que c'était courant... ?

— Non, bien sûr que non. Mais cela ne faisait pas de lui le monstre que vous le soupçonnez d'être.

Elle détourna les yeux.

— Qu'y a-t-il, Lucy ? demanda Jenny.

— Je dois vous sembler lâche de m'être laissée faire. Lâche et faible. Mais je ne le suis pas. Je suis quelqu'un de bien. Tout le monde le dit. J'avais peur. Parlez-en à Maggie. Elle, elle me comprend...

Banks intervint.

— Maggie Forrest, votre voisine ?

— Oui. (Lucy regarda dans sa direction.) Elle m'a envoyé ces fleurs. On a parlé de... des hommes qui battent leurs femmes, et elle me poussait à le quitter, mais j'avais trop peur. Peut-être que j'aurais fini par en avoir le courage. Je ne sais pas. C'est trop tard, maintenant, hein ?

S'il vous plaît, je suis fatiguée. Je n'ai plus la force de continuer. Je voudrais rentrer chez moi et tourner la page.

Banks se demanda s'il devait l'avertir qu'elle ne pourrait pas le faire avant quelque temps, vu que son foyer ressemblait à un site archéologique et que la police serait sur place pendant encore des semaines, voire des mois. Il décida de se taire. Elle le saurait bien assez tôt.

— Nous allons vous laisser, dit Jenny en se levant. Soignez-vous bien...

— Vous voudriez me rendre un service ? demanda Lucy, comme ils atteignaient la porte.

— Quoi ? demanda Banks.

— Il y a une jolie boîte à bijoux sur ma coiffeuse. Une boîte en laque japonaise, noire, décorée de toutes sortes de fleurs. J'y mets mes bijoux préférés – des boucles d'oreilles que j'avais achetées pendant notre lune de miel en Crète, une chaîne en or avec un cœur que Terry m'avait offerte pour nos fiançailles. Elle est à moi. Vous voulez bien me l'apporter, s'il vous plaît ?

Banks essaya de contenir son irritation.

— Lucy, dit-il, le plus calmement possible. Nous croyons que plusieurs jeunes filles ont été violées, torturées et assassinées dans votre cave, et vous, vous ne pensez qu'à vos bijoux ?

— Ce n'est pas vrai ! dit-elle, une pointe de rage dans la voix. Je regrette beaucoup tout ce qui a pu leur arriver, bien entendu, mais ce n'est pas ma faute ! Je ne vois pas pourquoi je devrais me priver de mes bijoux. On ne m'a laissé que mon sac à main et mon porte-monnaie, et

quelqu'un avait fouillé dedans !

Banks suivit Jenny dans le couloir et ils gagnèrent l'ascenseur.

— Du calme, Alan, dit Jenny. Elle est en phase de dissociation. Elle ne mesure pas encore ce qui est arrivé.

— D'accord, dit Banks, jetant un coup d'œil à la pendule. C'est épatant. Je vais aller regarder le Dr Mackenzie procéder à l'autopsie en tâchant de ne pas oublier que Mme Payne n'y est pour rien et qu'elle se débrouille pour se dissocier de tout cela.

Jenny lui toucha le bras.

— Je comprends ta frustration, mais cela ne te servira à rien. On ne peut pas la brusquer. Elle ne se laisserait pas faire. Sois patient.

La cabine arriva et ils pénétrèrent à l'intérieur.

— Autant essayer de retenir de l'eau dans un tamis que d'essayer d'avoir une conversation avec cette femme, dit-il.

— Ça, elle est spéciale...

— Avis de professionnelle ?

Jenny sourit de toutes ses dents.

— Laisse-moi y réfléchir... Je t'en dirai plus après avoir vu sa collègue et ses parents. Bye !

Ils arrivèrent au rez-de-chaussée et elle se hâta vers le parking. Banks prit une profonde inspiration et appuya sur la touche « sous-sol ».

Raiponce prenait tournure aujourd'hui, jugea Maggie en se reculant pour examiner son travail, pointant la langue entre ses dents. La tête n'avait plus l'air prête à se détacher si on tirait vigoureusement sur les cheveux, et elle ne ressemblait plus à Claire.

Hier, la petite n'était pas venue comme d'habitude après l'école... Peut-être n'avait-elle pas envie de voir du monde après ce drame, préférant être seule pour mettre de l'ordre dans ses sentiments. Maggie décida d'en parler à sa psychiatre, le Dr Simms, dès qu'elle la verrait, bien résolue à lui parler en dépit des événements.

L'article de Lorraine Temple n'avait pas paru ce matin-là comme Maggie s'y attendait, à sa grande déception. La reporter prenait peut-être le temps de recouper ses informations. Après tout, l'entretien datait seulement de la veille. Ce serait peut-être un long article de fond sur la condition des femmes battues, à paraître dans le supplément du week-end.

Elle se pencha sur sa planche à dessin et se remit au travail. Le temps s'était couvert et elle dut allumer la lampe de bureau.

Quelques minutes plus tard, le téléphone sonnait. Elle posa son crayon et décrocha.

— Maggie ?

La voix douce et voilée était reconnaissable.

— Lucy ? Comment ça va ?

— Nettement mieux.

Au début, Maggie ne sut quoi dire. Elle se sentait

gauche. Bien qu'ayant envoyé des fleurs et défendu son amie devant la police et la journaliste, elle se rendait compte qu'elles se connaissaient mal et venaient de milieux différents.

— Quel plaisir de t'entendre, dit-elle. Tant mieux si ça va...

— Je te remercie pour tes fleurs. Elles sont très belles. Ça réjouit l'œil. C'était une délicate attention.

— C'est la moindre des choses.

— Tu es bien la seule à te soucier de moi. Tout le monde m'a laissée tomber.

— Mais non...

— Si ! Même mes collègues de travail.

Bien qu'elle dût se forcer, Maggie demanda, par politesse :

— Et ton mari ?

— On ne veut rien me dire, mais je crois qu'il est très mal en point. J'ai peur qu'il y reste. La police a l'intention de m'inculper.

— Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

— Je ne sais pas.

— On t'a interrogée ?

— Deux fois. Deux flics sortent justement de ma chambre. L'un était psychologue. Elle m'a posé toutes sortes de questions.

— À quel sujet ?

— Mes rapports avec Terry. Notre vie sexuelle. Je me sens si bête. Si seule. J'ai peur, tu sais...

— Écoute, si je peux t'être utile...

— Merci.

— As-tu un avocat ?

— Non. Je n'en connais pas un seul.

— S'ils reviennent t'importuner, ne dis rien. Je sais comment on peut déformer des paroles, te faire dire des choses... Veux-tu que je me charge de te trouver quelqu'un ? Ruth et Charles ont une amie avocate en ville : Julia Ford. Je la connais, elle m'a fait bonne impression. Elle te donnera de bons conseils.

— C'est que je n'ai pas beaucoup d'argent...

— Ne t'en fais pas. On s'arrangera avec elle. Tu veux bien que je l'appelle ?

— Pourquoi pas ? Si tu crois que c'est mieux...

— Je l'appelle tout de suite pour lui demander d'aller te voir. D'accord ?

— D'accord.

— Vraiment, je ne peux rien faire d'autre ?

Un rire abattu résonna à l'autre bout du fil :

— Prier pour moi, peut-être. Oh, Maggie, je ne sais pas ce qu'on va faire de moi. Pour le moment, je serais contente de savoir qu'il y a quelqu'un de mon côté.

— Tu peux compter sur moi, Lucy.

— Merci, je suis fatiguée. Je vais te laisser maintenant.

Et elle raccrocha.

Après avoir vu le Dr Mackenzie autopsier le misérable tas de chair putréfiée et d'os qui avait été une jeune fille pleine d'espoirs, de rêves et de secrets, Banks eut l'impression d'avoir vingt ans de plus. Le premier cadavre à passer sur la table de dissection était le plus « frais », le Dr Mackenzie prétendant qu'il leur en apprendrait plus, ce qui semblait logique. Néanmoins, le corps avait été partiellement enseveli sous une mince couche de terre pendant environ trois semaines. Cela expliquait, d'après le médecin, pourquoi la peau, les cheveux et les ongles étaient mous et se détachaient aisément. Les insectes s'étaient mis à l'ouvrage et une bonne partie de la chair avait disparu. Là où la peau restait, elle avait crevé par endroits, révélant le luisant des muscles et de la graisse. Peu de graisse, car il s'agissait de Melissa Horrocks, qui pesait un peu moins de quarante-trois kilos et dont le T-shirt arborait des symboles repoussant les esprits malins.

Il s'en alla avant la fin, non parce que c'était trop horrible, mais parce que cela durerait un certain temps et qu'il avait d'autres obligations. Il s'écoulerait plus d'un ou deux jours, selon le Dr Mackenzie, avant qu'on puisse faire un rapport, et les deux autres cadavres étaient dans un état de décomposition encore plus avancé. Quelqu'un devrait assister à tout cela, mais c'était un boulot que Banks n'était que trop content de déléguer.

Après cette épreuve, visiter l'accueillant bureau du directeur du lycée où Payne avait enseigné fut pour lui une récréation. Rien dans cette pièce quelconque et ordonnée n'indiquait qu'on se trouvait dans un lieu lié à l'éducation –

ou à autre chose, d'ailleurs. On aurait pu se trouver dans n'importe quel bureau anonyme de n'importe quel bâtiment anonyme et il n'y avait même pas d'odeur, sinon un léger parfum d'encaustique au citron. Le directeur s'appelait John Knight : la quarantaine, chauve, voûté, des pellicules sur le col de son veston.

Ayant obtenu quelques renseignements d'ordre général sur les prestations de Payne dans l'établissement, Banks demanda s'il avait jamais posé des problèmes.

— On a eu quelques plaintes effectivement, maintenant que j'y pense...

Banks haussa les sourcils.

— D'élèves ?

Le directeur rougit.

— Mon Dieu, non ! Rien de tel. Avez-vous idée de ce que le moindre soupçon de scandale peut provoquer, de nos jours ?

— Non, dit Banks. Quand j'étais petit, les profs avaient l'habitude de nous rosser avec tout ce qui leur tombait sous la main. Non sans plaisir, pour certains.

— Ces temps sont révolus, Dieu merci.

— Remerciez plutôt la loi.

— Vous n'êtes pas croyant ?

— Dans mon job, c'est difficile.

— Oui, je comprends cela. (L'homme jeta un coup d'œil vers la fenêtre.) Dans ma partie aussi, parfois. C'est le grand défi de la foi, vous ne croyez pas ?

— Quel genre de problèmes aviez-vous avec Payne ?

Le directeur revint d'un long voyage intérieur et

soupira.

— Oh, des vétilles. Rien d'important en soi, mais ça s'additionnait...

— Par exemple ?

— Manque de ponctualité. Trop d'absences injustifiées. Les professeurs ont peut-être souvent congé, commissaire, mais ils doivent être là aux cours, sauf indisposition, bien entendu.

— Je vois. Autre chose ?

— Négligence. Devoirs non corrigés à temps. Projets non supervisés. Il avait un sale caractère et pouvait monter sur ses grands chevaux quand on lui faisait des observations.

— Cela durait depuis combien de temps ?

— Si j'en crois mes tablettes, depuis le nouvel an.

— Et avant ?

— Rien. C'était un bon enseignant – connaissant son affaire –, aimé des élèves. Personne ne s'explique son geste. Nous sommes abasourdis. Abasourdis.

— Vous connaissez sa femme ?

— Je l'ai rencontrée une fois : charmante. Réservee, mais charmante.

— Avait-il un collègue nommé Geoff ?

— Geoffrey Brighthouse. Le professeur de chimie. Ils étaient assez liés. Ils allaient prendre un verre ensemble de temps en temps.

— Que savez-vous de lui ?

— Il enseigne chez nous depuis dix ans. Un gars costaud, facile à vivre.

— Puis-je lui parler ?

— Bien entendu. (Le directeur consulta sa montre.) Il doit être au labo, en train de préparer son prochain cours. Suivez-moi.

Ils sortirent. Dehors, il faisait de plus en plus lourd et les nuages s'amoncelaient, signe de pluie. Rien de nouveau. Il avait plu presque tous les jours depuis le début du mois d'avril.

Le lycée était l'un de ces rares établissements néogothiques en briques rouges, construits avant guerre, à n'avoir pas été décapés à la sableuse et convertis en immeubles de bureaux ou de luxueux appartements. Des petits groupes d'adolescents traînaient dans la cour asphaltée. Tous avaient l'air amorphe. Il régnait une atmosphère sinistre, aussi compacte qu'une soupe aux pois. Ces groupes n'étaient pas mixtes, remarqua Banks ; les filles faisaient bande à part, regardant par terre, battant la semelle. Les garçons étaient un peu plus animés ; certains parlaient et chahutaient un peu. Mais l'impression d'ensemble était lugubre.

— C'est ainsi depuis qu'on a appris, dit le directeur comme s'il avait lu dans ses pensées. On ne mesure pas les effets à long terme sur les esprits. Certains élèves ne s'en remettent jamais. Leur vie en sera gâchée. Ce n'est pas seulement la mort d'une élève, mais le fait qu'une personne de confiance a, apparemment, commis un acte abominable, si je puis me permettre de dire cela, au stade de l'enquête...

— Vous pouvez. Et « abominable » n'est qu'un

euphémisme... Mais ne dites rien aux journalistes.

— Muet comme une carpe. Ils sont déjà venus, vous savez...

— Ça ne m'étonne pas.

— Je n'ai rien dit. D'ailleurs, je n'avais rien à dire.

Nous y sommes. Le bâtiment Bascombe.

C'était une extension moderne, en verre et béton, du bâtiment principal. Une plaque murale honorait la mémoire de Frank Edward Bascombe, 1898-1971.

— Qui est-ce ? demanda Banks en franchissant le seuil.

— Un professeur qui enseignait ici pendant la guerre. À cet emplacement s'élevait autrefois une partie du lycée qui a été touchée par une bombe volante déviée de sa trajectoire en octobre 1944. Frank Bascombe s'est comporté en héros, parvenant à faire sortir douze enfants et un collègue. Deux élèves ont péri. Par ici...

Il ouvrit la porte du labo. Un homme jeune était assis à la place du professeur, devant sa liasse de notes. Il leva les yeux.

— Geoff, monsieur le commissaire voudrait vous parler...

Et le directeur s'en alla, fermant la porte derrière lui.

Banks n'était pas entré dans pareil endroit depuis une trentaine d'années et, même si les installations lui semblaient nettement plus modernes qu'à l'époque, certaines choses n'avaient pas changé : paillasses, becs Bunsen, tubes à essai, pipettes et bechers, le meuble vitré au mur plein de flacons bouchés contenant acide

sulfurique, potassium, phosphate de sodium, etc. Que de souvenirs ! L'odeur était la même : âcre, avec un côté « œuf pourri ».

Banks se rappela le premier coffret de chimie que ses parents lui avaient offert à Noël, l'année de ses treize ans ; il se rappelait la poudre d'alun, le sulfate de cuivre bleu et les cristaux violets du permanganate de potassium. Il aimait tout mélanger pour voir le résultat, sans regarder le mode d'emploi et les conseils de prudence. Un jour qu'il avait fait chauffer une étrange mixture au-dessus d'une bougie dans la cuisine, le tube à essai avait éclaté. Voyant le résultat, sa mère en avait fait une maladie.

L'homme, non en blouse mais en veste légère et pantalon de flanelle gris, s'avança pour lui serrer la main. Visage avenant, l'âge de Payne, yeux bleu pâle, cheveux clairs et teint de homard, comme s'il avait réussi à trouver un rayon de soleil et s'était exposé trop longtemps. Sa poigne était ferme, sa main sèche. Il remarqua son regard.

— Ça vous rappelle des souvenirs ?

— Quelques-uns.

— Bons, j'espère ?

Banks opina. Il avait aimé la chimie, mais son professeur était une brute. Il utilisait des barres de caoutchouc dur pour frapper ses élèves. Un jour, il lui avait mis la main au-dessus d'un brûleur, faisant mine de l'allumer, mais avait reculé au dernier moment. Banks revoyait son œil sadique, combien il lui avait coûté de ne pas gratter l'allumette. L'enfant qu'il était ne lui avait pas fait le plaisir de crier grâce ou de manifester sa crainte,

mais il avait tremblé.

— Aujourd'hui, c'est le sodium, dit l'homme.

— Pardon ?

— Parce qu'il est instable à l'air. Ça marche toujours.

De nos jours, les gosses ont du mal à se concentrer, alors il faut bien un peu de pyrotechnie pour soutenir leur attention. Heureusement, on a de quoi faire du spectacle ici...

— Ah...

— Asseyez-vous.

Il désigna un tabouret haut près de la paillasse la plus proche. Banks se percha devant un râtelier de tubes à essai et un bec Bunsen. Brighthouse se mit en face.

— Je doute de pouvoir vous être utile. Je connaissais Terry. Nous étions collègues et copains, dans une certaine mesure. Mais quant à le connaître... Il ne se livrait pas.

— Ça se comprend, dit Banks, vu la nature de sa vie privée.

Le professeur cilla.

— Euh... oui.

— Monsieur Brighthouse...

— Appelez-moi Geoff.

— Geoff, dit Banks, qui préférait toujours employer le prénom, comme si cela lui donnait de l'ascendant sur un suspect, ce qu'était sans aucun doute Geoff Brighthouse à ses yeux. Depuis combien de temps connaissiez-vous M. Payne ?

— Depuis son arrivée ici, il y a presque deux ans.

— Il enseignait avant à Seacroft, n'est-ce pas ?

— On le dit.

— Vous ne le connaissiez pas encore, à ce moment-là ?

— Non. Euh, si ça ne vous ennuie pas, je peux vous demander comment il va ?

— Il est toujours aux soins intensifs, mais il s'accroche.

— Tant mieux ! Enfin... oh, merde, c'est difficile. Je n'arrive pas à le croire coupable. Que voulez-vous, c'est mon ami, après tout, en dépit...

Il mit son poing à la bouche, se mordillant une phalange. Il semblait soudain au bord des larmes.

— En dépit de ses actes ?

— J'allais le dire, mais... je ne sais plus quoi penser.

Pardonnez-moi.

— Je comprends. Ça viendra. Mais, pour le moment, j'ai besoin qu'on me parle de lui. Que faisiez-vous ensemble ?

— On allait au pub. On ne buvait pas beaucoup. Pas moi, en tout cas.

— Lui, il buvait beaucoup ?

— Oui, mais c'était récent.

— Vous lui en faisiez le reproche ?

— Parfois. Quand il prenait le volant.

— Que faisiez-vous ?

— J'essayais de lui piquer ses clés.

— Et qu'arrivait-il ?

— Ça l'énervait. Un jour, il m'a même frappé.

— Payne vous a frappé ?

— Oui. Mais il était contrarié. Il était assez soupe au

lait.

— Vous a-t-il expliqué pourquoi il buvait autant ?

— Non.

— Il n'évoquait pas de problèmes personnels ?

— Jamais.

— À part l'alcool, pensiez-vous qu'il avait d'autres problèmes ?

— Il négligeait un peu son travail.

Le directeur l'avait déjà dit. Comme la boisson, c'était sans doute plus un symptôme que le problème en lui-même. Jenny pourrait sans doute le confirmer, mais il était logique qu'un homme faisant ce qu'il faisait – esclave de pulsions irrésistibles – avait besoin d'oublier. On aurait dit qu'il voulait être pris, qu'il voulait en finir. L'enlèvement de Kimberley Myers, alors qu'il se savait déjà fiché à cause de ses plaques d'immatriculation, était une imprudence. Sans le je-m'en-foutisme de Bowmore et Singh, il aurait attiré l'attention de Banks. Même si un second interrogatoire n'avait rien donné, le logiciel informatique aurait craché son nom dès que Carol Houseman aurait enregistré cette nouvelle donnée – que Kimberley était élève dans le lycée où Payne enseignait justement, alors qu'il était déjà repéré comme détenteur d'une voiture au numéro se terminant par KWT, en dépit de ses fausses plaques NGV.

— Il vous a déjà parlé de Kimberley Myers ?

— Non. Jamais.

— Des jeunes filles en général ?

— Des filles, oui. Pas des jeunes en particulier.

— Comment parlait-il des femmes ? Avec affection ?

Dégoût ? Désir ? Colère ?

Le témoin parut songeur.

— À la réflexion, il avait tendance à adopter un vocabulaire dominateur à leur égard.

— Comment cela ?

— Si, par exemple, une nana lui plaisait au pub, il se vantait de ce qu'il lui ferait... genre, l'attacher au pieu et la baiser à mort... Je... je ne suis pas bégueule, pourtant parfois, c'était trop.

— C'est classique, chez les mecs, non ?

Brighthouse haussa un sourcil.

— Ah oui ? Honnêtement, je ne sais pas comment interpréter cela. Sur le moment, cela me semblait choquant.

— À propos, vous lui avez prêté des vidéos ?

L'homme détourna les yeux.

— Comment... ? Quoi, comme vidéos ?

— Du porno.

Il semblait impossible à un type aussi rouge de s'empourprer, mais, pendant un instant, Banks aurait juré que c'était le cas.

— Soft, uniquement. Rien d'illégal. Ça se loue partout, ces trucs-là. Et je lui en ai prêté d'autres : des films de guerre, d'épouvante, de science-fiction. Il adorait ça.

— Pas de vidéos d'amateurs ?

— Bien sûr que non ! Pour qui me prenez-vous ?

— Ce n'est pas à moi de vous juger, Geoff. Terence possédait-il une caméra ?

— Pas à ma connaissance.

— Et vous ?

— Non. J'arrive à peine à me servir d'un Instamatic.

— Vous alliez souvent chez lui ?

— De temps en temps.

— Dans sa cave ?

— Non. Pourquoi ?

— Vraiment ?

— Mais oui ! Vous ne croyez quand même pas... ?

— Vous êtes conscient que nous sommes en train de fouiller cette cave de fond en comble ?

— Et alors ?

— Partout où on passe, on laisse quelque chose derrière soi... Si vous êtes allé là-bas, on le saura. Je ne voudrais pas que vous apparaissiez comme coupable pour ne pas m'avoir dit que vous alliez faire des trucs innocents, comme regarder une cassette porno.

— Je ne suis jamais descendu dans la cave.

— O.K. Vous êtes prévenu. Vous draguiez ensemble ?

Le regard de Brighthouse erra vers le bec Bunsen, et il tripota le support des tubes à essai devant lui.

— Monsieur Brighthouse ? Geoff ? Ça pourrait être important.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Laissez-moi juger de cela. Et si vous avez peur de balancer un copain, n'y pensez plus. Votre copain est dans le coma. Sa femme se trouve dans le même hôpital après avoir été assommée par lui. Et on a trouvé le corps de Kimberley Myers dans sa cave. Vous vous souvenez d'elle ? Elle a sans doute été dans votre classe. Je viens

d'assister à l'autopsie de l'une de ses premières victimes et je me sens encore un peu patraque. C'est pas beau à voir, vous savez...

Brighouse prit une profonde inspiration. Il semblait un peu moins rougeaud.

— Bon, bon, d'accord. Une fois.

— Racontez...

— Rien, vous savez...

— Non, je ne sais pas. Racontez.

— C'est tellement...

— Je m'en fous si c'est gênant. Je veux savoir comment il s'est conduit avec une femme que vous aviez levée dans la rue. Faites comme si j'étais un médecin qu'on consulte pour une chaude-pisse.

Brighouse déglutit et se lança :

— J'étais allé assister à un colloque à Blackpool. En avril, il y a juste un an.

— Avant son mariage ?

— Oui. Il voyait Lucy, mais ils n'étaient pas encore mariés. Ça s'est fait en mai.

— Continuez.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Il y avait une jeune prof craquante d'Aberdeen. Un soir, alors qu'on avait pas mal bu au bar, on s'est mis à flirter. Enfin, elle a paru assez allumée après quelques gins pour monter dans notre chambre.

— Avec vous deux ?

— Oui. Terry et moi, on partageait la même piaule. Je ne me serais pas imposé si c'était lui qui avait fait une

touche, mais elle... elle avait bien montré que ça ne l'ennuyait pas. C'est elle qui l'a voulu. Elle a dit qu'elle avait toujours eu envie d'une partie à trois.

— Et vous ?

— C'était un fantasme, oui...

— Que s'est-il passé ?

— À votre avis ? On a fait l'amour.

— Ça lui a plu, à elle ?

— Euh... je vous le répète, c'était son idée au départ.

Elle avait picolé. Nous aussi. Elle n'a pas fait d'objection. C'est vrai, elle était assez passionnée. Ce n'est qu'après...

— Quoi, après ?

— Vous savez ce que c'est...

— Non.

— Il a suggéré un « sandwich grec ». Je ne sais pas si vous connaissez...

— Je sais ce qu'est un sandwich grec. Continuez.

— Mais elle n'a pas aimé.

— Et alors ?

— Terry peut être très persuasif...

— Comment ? Par la violence ?

— Non, il revient sans cesse à la charge. Il insiste, il insiste, et on finit par céder.

— Donc, vous l'avez eu, votre sandwich grec ?

Brighthouse baissa les yeux et passa les doigts sur la surface rugueuse, griffée, de la paillasse.

— Oui.

— Elle était consentante ?

— Si on veut. Personne ne l'a forcée. Physiquement. On avait encore bu et Terry l'avait entreprise verbalement, il lui vantait la chose, alors à la fin...

— Et par la suite ?

— Rien. Elle n'a pas fait d'histoires. Mais l'ambiance était cassée. Elle a pleuré, comme si elle se sentait exploitée, trahie. J'avais bien vu que cela ne lui plaisait pas.

— Mais vous n'avez rien fait pour arrêter ?

— Non.

— Elle a crié ? Elle vous a demandé d'arrêter ?

— Non. Enfin, si, elle criait... mais... elle était assez démonstrative, comme fille. J'avais même eu peur au début qu'on nous entende...

— Et ensuite ?

— Elle est retournée dans sa chambre. On a encore bu, puis je me suis endormi. Lui aussi, je pense.

Banks s'arrêta pour prendre quelques notes.

— J'ignore si vous en êtes conscient, Geoff, mais vous pourriez être accusé de complicité de viol.

— Quel viol ? Elle était consentante.

— C'est discutable. Elle avait deux hommes en face d'elle. Que faire ? Elle avait clairement refusé ce que Payne lui demandait, mais il a passé outre.

— Il l'a persuadée.

— Tu parles ! Il a laminé sa résistance. Vous venez de le dire. Et elle devait s'inquiéter des conséquences d'un refus.

— Personne ne l'a menacée !

— Pas explicitement...

— Bon, j'admets qu'on a un peu exagéré...

— La situation vous a échappé ?

— Peut-être.

Banks soupira. Le nombre de fois où il avait entendu cette excuse dans des cas de viol. C'était celle invoquée par les agresseurs d'Annie Cabbot aussi. Ce type le dégoûtait, mais que faire ? L'affaire était vieille d'un an, la femme n'avait pas porté plainte apparemment, et Payne était de toute façon à deux doigts d'y passer. Il nota tout de même les faits, au cas où.

— Je suis désolé, mais il faut me comprendre. À aucun moment elle n'a demandé qu'on arrête.

— Elle n'en a pas eu tellement l'opportunité, prise en sandwich entre deux gaillards comme vous.

— En tout cas, le reste lui a plu...

Il se retenait de le frapper.

— D'autres incidents de cet ordre ?

— Non. C'est le seul. Croyez-le ou non, commissaire, après j'ai eu honte, même si je n'avais rien fait de mal. Jamais je n'aurais voulu me foutre à nouveau dans ce genre de situation avec lui. C'était trop pour moi. Je me suis tenu à distance.

— Donc, Payne a été fidèle à son épouse, après son mariage.

— Oh, non !

— Comment cela ?

— Nous, on n'a plus jamais dragué ensemble. Mais lui, il allait voir des prostituées.

— Que faisait-il avec elles ?

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— Il n'est pas entré dans les détails ?

— Non.

— Parlait-il de sa femme, du point de vue sexuel ?

— Non. Jamais. Il était très jaloux, possessif. Il ne parlait d'ailleurs presque jamais d'elle. Comme si elle appartenait à une autre vie. Il aimait compartimenter...

— On dirait. Vous a-t-il jamais suggéré de kidnapper des jeunes filles ?

— Me croyez-vous sérieusement impliqué dans ce genre de choses ?

— Je n'en sais rien, Geoff. À vous de me le dire. Il se vantait de les attacher et de les « baiser à mort », il a violé effectivement cette enseignante, même si elle était peut-être consentante au départ pour aller avec vous. Je ne sais que penser de votre rôle dans tout cela, Geoff, honnêtement.

Le type avait perdu toute couleur, et il tremblait.

— Vous ne croyez pas... enfin...

— Pourquoi pas ? C'était pratique à deux pour enlever ces filles. Vous n'avez pas de chloroforme dans votre labo ?

— Si... Pourquoi ?

— Sous clé, n'est-ce pas ?

— Évidemment.

— Qui a cette clé ?

— Moi. Terence. Keith Miller, la chef du service. M. Knight. Les autres, je ne sais pas. Sans doute le

concierge et les femmes de ménage...

— Quelles empreintes retrouvera-t-on sur le flacon, à votre avis ?

— Je ne sais pas. Je ne me souviens pas quand j'en ai eu besoin moi-même.

— Qu'avez-vous fait le week-end dernier ?

— Pas grand-chose. Je suis resté à la maison. J'ai corrigé des copies. Je suis allé faire des courses en ville.

— Vous avez une petite amie en ce moment ?

— Non.

— Vous avez vu quelqu'un ce week-end ?

— Des voisins – sur le palier, dans l'escalier. Oh, et je suis allé au cinéma samedi soir.

— Tout seul ?

— Oui.

— Vous avez vu quoi ?

— Le nouveau James Bond, dans le centre-ville. Ensuite, je suis allé prendre un verre dans mon pub.

— On vous y a vu ?

— Des habitués, oui. On a fait une partie de fléchettes.

— Vous êtes resté tard ?

— Jusqu'à la fermeture.

Banks se gratta la joue.

— Quand on y réfléchit, c'est pas terrible comme alibi, hein ?

— J'ignorais que j'aurais besoin d'en avoir un !

La porte s'ouvrit et deux garçons passèrent la tête.

L'enseignant parut soulagé. Il regarda sa montre, puis Banks et eut un faible sourire.

— C'est l'heure du cours...

Banks se leva.

— C'est bon. Je ne voudrais pas vous empêcher d'éduquer la jeunesse.

Brighthouse fit signe aux ados d'entrer, il en vint d'autres qui se répartirent dans la salle. Il raccompagna Banks à la porte.

— Vous viendrez faire une déposition à Millgarth, dit ce dernier avant de partir.

— Une déposition ? Moi ? Pourquoi ?

— Simple formalité. Vous répéterez au détective exactement ce que vous venez de me dire. Il faudra aussi préciser où vous étiez, vos occupations au moment des enlèvements. Avec détails, témoins, etc. On devra aussi vous entailler le doigt pour un relevé d'ADN. C'est indolore. Ce soir, après les cours, par exemple... Disons dix-sept heures ? Présentez-vous à la réception et demandez le brigadier Younis. Il vous attendra.

Banks lui donna une carte et nota le nom du jeune brigadier intelligent, bien qu'un peu rigide, qu'il avait aussitôt choisi pour cette tâche. Younis était un membre actif de l'église méthodiste et ne badinait pas avec la morale.

— Courage ! lança Banks, laissant le bonhomme, ébahi et soucieux, enseigner à sa classe les joies de l'instable sodium.

Pat Mitchell fit une pause quand Jenny débarqua à la banque et elles allèrent s'asseoir dans la cafétéria du centre commercial, de l'autre côté de la rue, pour siroter un thé au lait plutôt fade. Pat était une petite brune enjouée aux yeux bruns et larmoyants, arborant une grosse bague de fiançailles. Au début, elle ne put que secouer la tête en répétant :

— J'en reviens pas. J'en reviens pas.

Jenny, sachant très bien ce qu'on appelle « nier l'évidence », et comme psy et comme femme, se montra compatissante et lui laissa le temps de se ressaisir. De temps en temps, un consommateur leur lançait un regard perplexe, comme s'il les reconnaissait vaguement sans parvenir à les situer, mais l'établissement était plutôt désert et elles purent causer tranquillement.

— Vous connaissez bien Lucy ? demanda Jenny quand Pat eut fini de pleurer.

— On était très proches. Ça fait quatre ans qu'on se connaît, depuis qu'elle a débuté chez nous, à l'agence. Elle avait un petit appartement près de Tong Road. On est du même âge. Comment va-t-elle ? Vous l'avez vue ?

Pendant qu'elle parlait, ses grands yeux bruns continuaient à briller.

— Ce matin même. Elle se remet petit à petit.

Comment était-elle quand vous l'avez rencontrée ?

Le souvenir amena un sourire sur les lèvres de la jeune femme.

— Marrant, drôle. Aimant rigoler.

— Comment cela ?

— Elle aimait s'amuser, passer un bon moment.

— C'était quoi, « un bon moment », pour elle ?

— Danser en boîte, aller au pub, à des fêtes, baratiner les mecs.

— Juste les baratiner ?

— Lucy était... un peu spéciale au sujet des mecs, à l'époque. Je crois qu'ils l'ennuyaient. Elle sortait une ou deux fois avec un type, et puis elle le plaquait.

— Pourquoi, à votre avis ?

Pat fit tourner le thé grisâtre dans sa tasse et regarda dedans comme si elle cherchait à y lire son avenir.

— On aurait dit qu'elle cherchait la bonne personne.

— Le Prince Charmant ?

Pat se mit à rire.

— En gros !

Jenny eut l'impression que son rire aurait été plus spontané et plus fréquent en d'autres circonstances.

— Vous a-t-elle jamais fait le portrait de cet homme idéal ?

— Non. Mais les types du coin n'avaient pas l'air à son goût. Elle trouvait qu'ils étaient tous idiots et ne pensaient qu'au football et au sexe, dans cet ordre d'importance.

Jenny en avait rencontré pas mal dans ce genre-là.

— Que recherchait-elle ? Un homme riche ? Excitant ?

Dangereux ?

— Elle n'était pas intéressée par l'argent. Dangereux ?
Peut-être. Elle aimait prendre des risques, à l'époque.
Faire des folies.

Jenny prenait des notes.

— Comment ? Lesquelles ?

— Rien de grave. Je n'aurais pas dû en parler.

— Dites-moi...

Pat baissa la voix.

— Vous êtes bien psychiatre, hein ?

— Psychologue.

— C'est pareil. Si je vous dis quelque chose, ça restera entre nous ? On ne pourra pas vous demander vos sources ? Je ne voudrais pas qu'elle sache que j'ai commis une indiscretion.

Même si Jenny pouvait invoquer des textes de loi pour ne pas communiquer les dossiers de ses patients sans décision judiciaire, là elle travaillait pour la police et ne pouvait rien promettre. D'un autre côté, elle avait besoin d'entendre cette histoire et Lucy n'en saurait sans doute rien. Sans recourir à un pur et simple mensonge, elle déclara :

— Je ferai de mon mieux. Promis.

Pat mordilla sa lèvre inférieure et réfléchit, puis elle se pencha en avant et agrippa sa tasse à deux mains.

— Un jour, elle a voulu aller à un de ces clubs à Chapelton.

— Antillais ?

— Oui. Une jolie Blanche n'irait jamais dans des lieux

pareils, mais Lucy trouvait ça excitant...

— Elle y est allée ?

— Oui. Avec Jasmine, une fille jamaïcaine d'une autre agence. Bien sûr, il ne s'est rien passé. Je crois qu'elle a essayé des drogues, aussi.

— Pourquoi ? Qu'a-t-elle dit ?

— C'étaient des allusions, des regards, pour montrer qu'elle, elle connaissait ça de près – pas par la télé, comme nous. Elle pouvait être énervante, des fois...

— Il y a autre chose ?

— Oui. (Une fois lancée, Pat semblait intarissable.) Un jour, elle m'a confiée s'être prostituée.

— Quoi ?

— C'est vrai. (Elle regarda autour d'elle pour s'assurer qu'on n'écoutait pas et baissa encore la voix.) Il y a plus de deux ans... avant l'apparition de Terry. On en parlait un soir dans un pub – une fille venait d'entrer et on se demandait ce que ça nous ferait de coucher pour du fric, sur le ton de la plaisanterie, en fait. Lucy a dit qu'elle allait essayer et qu'elle nous raconterait.

— Elle l'a fait ?

— D'après elle, oui. Une semaine plus tard, elle m'a dit qu'elle avait mis la veille une tenue de pute – bas résille, hauts talons, minijupe de cuir noir et corsage décolleté – et qu'elle était allée s'asseoir au bar d'un hôtel de passage près de l'autoroute. Un type est venu presque tout de suite l'aborder.

— Vous a-t-elle dit ce qui s'était passé ?

— Pas par le menu. Elle sait se tenir. Ménager ses

effets. Mais ils ont parlé très poliment, comme pour affaires, et quand ils sont tombés d'accord sur un prix, elle l'a suivi dans sa chambre... et voilà !

— Vous l'avez crue ?

— Pas au début. C'est scandaleux, non ? Mais...

— Finalement, oui ?

— Elle avait l'art de nous surprendre, et elle aimait le danger, les émotions fortes. Quand elle m'a montré l'argent, ça a fait pencher le fléau de la balance...

— Elle vous l'a montré ?

— Oui. Deux cents livres sterling.

— Elle pouvait les avoir tirées de son propre compte ?

— Effectivement, mais... Bref, je n'en sais pas plus.

Jenny prit encore quelques notes. Pat inclina la tête pour regarder.

— Ça doit être fascinant, votre boulot, dit-elle.

— Parfois...

— Comme cette femme qui passait à la télévision.

Prime Suspect.

— Je ne suis pas de la police, Pat. Juste psychologue consultante.

Pat plissa le nez.

— Quand même, c'est palpitant, non ? Courir après des criminels...

« Palpitant » n'aurait pas été le mot qui lui serait venu à l'esprit, mais Jenny décida de la laisser à ses illusions. Elles étaient inoffensives, comme celles de la plupart des gens.

— Et quand elle a rencontré Terry ?

— Elle a changé. Mais c'est normal, non ? Sinon, à quoi bon se marier ? Si on ne change pas, je veux dire...

— Je comprends. En quel sens a-t-elle changé ?

— Elle est devenue beaucoup plus réservée. Elle restait chez elle. Terry étant casanier, donc plus de boîte de nuit. Et comme c'était un jaloux, elle devait se surveiller avant de baratiner un mec. D'ailleurs, elle ne le faisait plus du tout. Elle n'avait que son Terry à la bouche.

— Ils étaient amoureux ?

— Toqués l'un de l'autre. Du moins c'est ce qu'elle disait, et elle semblait heureuse.

— Remontons en arrière. Vous avez assisté à leur rencontre ?

— Elle prétend que oui, mais je ne m'en souviens pas du tout.

— Quand était-ce ?

— Il y a presque deux ans, en juillet. Une nuit où il faisait chaud, le temps était couvert. On était allées danser à Seacroft, dans un endroit très grand, avec plein de salles...

— De quoi vous souvenez-vous ?

— Je me souviens que Lucy est repartie seule. Elle n'avait pas assez d'argent pour le taxi et ne voulait pas rater le dernier bus. J'avais un peu bu, mais je me rappelle lui avoir dit de se méfier... à cause du Voleur de Seacroft...

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle m'a fait un clin d'œil et c'est tout.

— Vous avez vu Terry, cette nuit-là ? Vous l'avez vue

lui parler ?

— Je crois l'avoir aperçu, tout seul, au bar, mais je ne les revois pas parlant ensemble.

— Qu'a dit Lucy par la suite ?

— Qu'elle lui avait parlé en allant au bar et qu'il lui avait fait bonne impression. Ensuite, ils s'étaient revus à la sortie et ils s'étaient rendus ailleurs. Moi, je ne me rappelle pas. Je devais en tenir une bonne... Bref, à partir de ce jour-là, tout a changé. Elle n'avait plus de temps pour ses vieilles copines.

— Vous êtes allée chez eux ? Dîner, par exemple ?

— Deux fois, avec Steve, mon fiancé. On s'est fiancés l'an dernier. (Elle montra sa bague, dont le diamant capta et renvoya la lumière.) On se marie en août. On a déjà réservé pour notre lune de miel. On va à Rhodes.

— Vous vous entendiez bien avec Terry ?

Pat eut un petit frisson.

— Ça non, je l'ai jamais encaissé. Steve l'aimait bien, mais moi... c'est pour ça qu'on a cessé de les voir. Il avait quelque chose... Et Lucy, elle avait tout du zombie en sa présence. Ou alors, elle agissait comme si elle était droguée.

— Comment cela ?

— Enfin, c'est une façon de parler... Je sais qu'elle ne se droguait pas, mais elle était alors surexcitée, parlant trop, toujours en train de s'agiter.

— Avez-vous vu des marques sur elle ?

— Vous voulez dire : comme s'il la battait ?

— Oui.

— Non. Rien. Pas le moindre bleu.

— Lucy a-t-elle changé ?

— Comment ça ?

— Récemment. Paraissait-elle plus repliée sur elle-même, effrayée... ?

Pat se rongea l'ongle du pouce avant de répondre :

— Elle a pas mal changé au cours des derniers mois, maintenant que j'y pense. Je ne sais pas de quand ça date, mais elle était plus irritable, plus distraite, comme si elle avait un problème, un poids sur le cœur...

— Elle s'est confiée à vous ?

— Non. On était moins liées. Vraiment, il la battait... ? Je comprends pas comment une fille, surtout une fille comme elle, peut se laisser faire...

Jenny, elle, comprenait, mais il était inutile de tenter de convaincre Pat. Si Lucy avait pressenti la réaction de sa copine par rapport à ce problème, pas étonnant qu'elle se soit tournée vers Maggie Forrest, qui au moins s'était montrée compatissante.

— Vous a-t-elle jamais parlé de son passé, son enfance ?

Pat regarda sa montre.

— Non. Tout ce que je sais, c'est qu'elle vient d'un patelin près de Hull, moche et ennuyeux. Elle avait eu hâte de s'en barrer et elle négligeait un peu ses parents, surtout depuis qu'elle connaissait Terry. Il faut que j'y aille, maintenant. J'espère vous avoir été utile...

Elle se leva. Jenny fit de même et lui serra la main.

— Merci. Oui, vous m'avez été très utile.

Tandis que la jeune femme filait vers son agence, elle-même regarda l'heure. Elle avait le temps d'aller jusqu'à Hull et de voir ce que les parents de Lucy avaient à lui dire.

Il y avait plusieurs jours que Banks n'avait pas fait un saut à son bureau d'Eastvale et, depuis qu'il avait hérité provisoirement de la charge de travail du commissaire Gristhorpe, le volume de paperasse accumulée était atterrant. Quand il trouva le temps d'y passer en fin d'après-midi, après son entretien avec Geoff Brighouse, son casier était bourré de rapports, prévisions budgétaires, mémos, requêtes, messages téléphoniques, statistiques criminelles et circulaires variées n'attendant que sa signature. Il décida d'expédier le courrier en retard et d'emmener ensuite Annie au Queen's Arms pour discuter de ses progrès dans son enquête sur Janet Taylor et échafauder quelques hypothèses.

Ayant laissé un message sur son répondeur lui demandant de venir le chercher à dix-huit heures, il referma la porte et culbuta le tas sur son bureau. Il n'avait même pas mis à jour son calendrier – on n'était plus en avril, mais en mai – remarqua-t-il en le feuilletant, passant d'une photo du pont de pierres de Linton aux lignes élancées de la fenêtre orientale de la cathédrale de York, avec l'arrière-plan nébuleux de fleurs roses et blanches.

Difficile de croire que trois jours seulement s'étaient

écoulés depuis la macabre découverte. Déjà la presse à scandale s'en donnait à cœur joie avec des titres comme « La Maison du docteur Terry » ou pis : « La Maison des Payne et douleurs ». Les journalistes s'étaient procurés des photos de Terry et Lucy – la première découpée d'une vieille photo de classe, la seconde provenant sans doute d'une publication interne, type l'« employée du mois », qui devait dater de l'époque de son recrutement. Les deux photos étaient médiocres, on avait du mal à les reconnaître.

Banks se tourna vers son ordinateur et répondit aux messages électroniques qui méritaient selon lui une réponse, puis piocha dans l'océan de papiers. Rien de bien intéressant ne s'était passé en son absence. Le plus gros souci concernait une série de vols dans des bureaux de poste par un homme masqué qui terrorisait personnel et clients avec un couteau et un aérosol d'ammoniac. Personne n'avait été blessé, mais ça pouvait toujours arriver. Il y avait eu quatre vols de cette sorte en un mois dans la division de l'Ouest. Le brigadier Hatchley faisait la tournée de son ramassis d'informateurs. À part ces hold-up, l'affaire la plus grave était le vol d'une tortue dormant dans un carton qu'on avait fauché dans un jardin, en plus d'une bicyclette Raleigh et d'une tondeuse à gazon.

Routine. Cela avait quelque chose de presque rassurant après ce qu'il venait de voir.

Il alluma la radio et reconnut le mouvement lent d'une des dernières sonates pour piano de Schubert. Sentant une douleur poindre entre ses yeux, il se massa

délicatement. Cela ne passant pas, il avala deux comprimés d'aspirine qu'il gardait dans son tiroir pour ces cas-là avec une gorgée de café tiède, puis écarta le tas de papiers et se laissa bercer par la musique. Ses migraines se multipliaient ces jours-ci, de même que ses insomnies, à quoi s'ajoutait une étrange répugnance à aller au travail. Cela lui rappela la crise qu'il avait traversée à l'époque où il était à Londres, juste avant d'être muté dans le Yorkshire ; et il se demanda si ça allait recommencer. Le mieux serait d'aller consulter son médecin dès qu'il aurait le temps.

La sonnerie du téléphone le dérangerait une fois de plus. Il décrocha en maugréant.

— Nowak à l'appareil. Vous m'aviez demandé de vous tenir au courant.

Banks se radoucit.

— Stefan ! Du nouveau ?

Il entendait des voix dans le fond. Millgarth, sans doute. Ou la maison des Payne.

— Bonnes nouvelles : on a relevé les empreintes sur le couteau avec lequel Payne a tué Morrissey et le labo signale des fibres de plastique jaune – provenant de la corde à linge – dans les échantillons de peau pris sous les doigts de Lucy Payne ainsi que des traces du sang de Kimberley Myers sur les manches de sa robe de chambre.

— Il y a du sang appartenant à Kimberley sur le vêtement de Lucy Payne ?

— Oui.

— Donc, elle est bien descendue à la cave...

— Vraisemblablement. Notez qu'elle pourrait se justifier pour les fibres en disant qu'elle avait mis du linge à sécher. Ils utilisaient la même corde dans le jardin. J'ai vérifié.

— Et le sang ?

— Plus difficile. Il n'y en a pas beaucoup, mais ça prouve qu'elle est bien descendue là-bas.

— Merci, Stefan. Ça va m'être très utile. Et Terence Payne ?

— Pareil. Sang et fibres jaunes. Plus le sang de Morrissey, en abondance.

— Et les cadavres ?

— Un de plus, un squelette, dans le jardin. Ça fait cinq.

— Un squelette ? Depuis combien de temps il est là, alors ?

— Tout dépend de la température et de l'activité des insectes...

— En un mois, ça serait possible ?

— Dans des conditions favorables, oui. Il n'a pas fait très chaud le mois dernier, cependant...

— Mais c'est possible ?

— C'est possible.

Leanne Wray avait disparu le 31 mars, soit un peu plus d'un mois – c'étaient donc peut-être ses restes.

— Bref, poursuit Stefan, on n'a pas encore exploré tout le jardin. Ils procèdent très lentement pour ne pas déranger les ossements. J'ai demandé à un botaniste et à un entomologiste de venir sur place demain. Ils devraient pouvoir nous aider à déterminer l'époque du décès.

— Vous avez trouvé des fibres textiles sur les victimes ?

— Rien de concluant.

— Poursuivez l'identification de ce squelette, et dès que vous avez quelque chose, informez-moi...

— Je n'y manquerai pas.

Après avoir salué Stefan, Banks raccrocha et gagna la fenêtre ouverte pour s'offrir une cigarette prohibée. Le temps, lourd et tendu, annonçait pour bientôt la pluie, peut-être même de l'orage. Les employés de bureau humaient l'air et prenaient leur parapluie pour rentrer chez eux. Des commerçants fermaient et remontaient leurs stores. Banks repensa à Sandra ; du temps où elle travaillait au foyer municipal dans North Market Street, souvent ils se retrouvaient au Queen's Arms pour prendre un verre avant de rentrer. Ils étaient heureux, alors. Enfin, apparemment. Et aujourd'hui, elle était enceinte de Sean.

Le piano de Schubert continua à jouer la *Sonate en si bémol* – la sereine et élégiaque ouverture du final. Sa migraine commençait à se calmer. La seule chose qu'il se rappelait à propos des grossesses de Sandra, c'est qu'elle ne les avait pas appréciées, les joies préliminaires de la maternité. Le matin, elle avait des nausées terribles, et bien qu'elle ne fumât pas beaucoup, elle ne s'en privait pas, car à cette époque-là on n'en faisait pas un drame. Elle avait également continué à aller dans les galeries et au théâtre, à voir ses amis en se plaignant que sa condition nuise à sa vie sociale.

Enceinte de Tracy, elle avait glissé sur du verglas et

s'était cassé la jambe au septième mois ; elle avait dû passer le reste de sa « quarantaine » avec un plâtre. Cela, plus que tout, la faisait enrager, incapable qu'elle était de sortir musarder avec son appareil photo, ce qu'elle aimait tant, confinée dans leur logement sombre et exigu, à regarder les jours grisâtres se succéder tout au long de l'hiver, pendant que Banks se crevait au boulot et n'était presque jamais à la maison. Sean serait peut-être plus souvent là. Quant à lui...

Mais il n'eut pas à suivre le fil de ces pensées-là jusqu'au cercle particulier des Enfers sans doute dévolu aux maris et pères de famille négligents, car Annie frappa à sa porte et passa la tête, lui permettant d'échapper temporairement au sentiment de culpabilité et au démon de l'autocritique qui ne cessaient de le torturer ces jours-ci, malgré toute sa bonne volonté.

— Tu avais bien dit dix-huit heures ?

— Oui. Pardon, Annie. J'étais dans la lune.

Il prit sa veste, palpant ses poches pour vérifier la présence de son portefeuille et de ses cigarettes, puis jeta un dernier regard au tas de paperasses intact. Merde. Puisqu'on lui demandait de faire deux ou trois boulots à la fois, les travaux d'écriture pouvaient bien attendre.

Comme elle conduisait sous l'averse en jetant un coup d'œil à la hideuse forêt de grues sur les docks, Jenny se

demanda pour la énième fois ce qui avait bien pu l'inciter à rentrer en Angleterre, dans le Yorkshire. Certainement pas des raisons familiales. Elle était enfant unique et ses parents, retraités de la fac, vivaient dans le Sussex. Ils étaient si accaparés à l'époque par leur travail – lui historien, elle physicienne – que Jenny avait passé plus de temps avec une ribambelle de nounous et de jeunes filles au pair qu'avec eux. Étant donné leur détachement tout intellectuel, elle avait souvent l'impression d'être plutôt le fruit d'une expérience qu'un être humain à leurs yeux.

Ce n'était pas grave – après tout, elle était habituée – et c'était bien ainsi qu'elle avait vécu sa vie : comme une expérience. Parfois, son existence lui semblait si superficielle et égoïste que la panique la gagnait ; mais, en général, elle ne voyait pas de quoi elle pourrait se plaindre.

Elle aurait quarante ans en décembre, était toujours célibataire et, bien qu'un peu défraîchie, cabossée et meurtrie, elle était loin de s'avouer battue. Elle avait gardé sa beauté et sa ligne, même s'il fallait de plus en plus de potions magiques pour conserver la première et des exercices toujours plus éreintants à la gym pour contrer la sournoise infiltration des kilos, vu son goût pour le vin et la bonne chère. Elle avait, de plus, un bon boulot, une renommée grandissante comme « profiler », des articles publiés.

Alors, pourquoi parfois ce sentiment de vacuité ? Pourquoi avait-elle l'impression de se hâter vers un point qu'elle n'atteindrait jamais ? Même maintenant, alors que la pluie cinglait son pare-brise balayé frénétiquement par

les essuie-glaces, elle allait à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure. Elle leva le pied, mais le démon de la vitesse revint insidieusement, avec le sentiment qu'elle était en retard pour quelque chose, toujours en retard.

L'averse cessa. Les *Variations Enigma* d'Elgar passaient sur Classic FM. À l'horizon, les énormes tours de refroidissement de la centrale nucléaire montraient leurs silhouettes trapues et corsetées, vomissant une vapeur qui se confondait presque complètement avec le plafond nuageux. Elle approchait de la fin de l'autoroute. La M62 était presque comme bien des choses dans l'existence : elle ne vous amenait pas exactement là où vous vouliez aller.

En fait, elle était rentrée dans le Yorkshire pour mettre un terme à sa liaison décevante avec Randy. Toujours la même histoire. Elle avait un appart sympa dans West Hollywood – loué à prix d'ami à un scénariste s'étant assez enrichi pour s'offrir une baraque à Laurel Canyon – et pouvait gagner à pied le supermarché, les restaurants et les clubs sur Santa Monica Boulevard. Elle avait ses cours à donner et son travail de recherche à UCLA, et elle avait Randy. Mais Randy avait l'habitude de coucher avec de jolies étudiantes de vingt et un ans.

Après une petite déprime, elle avait jeté l'éponge et décidé de rentrer. Cela expliquait peut-être pourquoi elle était toujours pressée – pressée de rentrer « à la maison », lieu hypothétique, pressée de rompre avec un mec décevant pour se jeter dans les bras d'un autre, du même acabit. C'était une théorie, du moins. Et puis, il y avait

Banks. Si c'était en partie à cause de lui qu'elle s'en était allée, c'était peut-être aussi pour lui qu'elle était revenue ? Elle n'avait pas envie de méditer là-dessus.

La M62 se prolongeait par l'A63 et, bientôt, elle aperçut Humber Bridge à sa droite, enjambant avec majesté l'estuaire pour se fondre dans les brumes et plaines marécageuses du Lincolnshire et de la Petite-Hollande. Soudain, quelques rayons de soleil percèrent la couverture de nuages échevelés au moment où la variation *Nimrod* atteignait son point culminant. « Beauté du Yorkshire »... Elle se rappela les vues typiques de Los Angeles que Randy était si content de lui désigner au début, quand ils sillonnaient en voiture la ville immense et tentaculaire : un palmier se découpant sur un ciel couleur d'orange sanguine ; le ventre bien rond de la lune au-dessus du fameux panneau HOLLYWOOD.

À la première occasion, elle se rangea sur le bas-côté pour étudier la carte. Les nuées se dispersaient, laissant plus de luminosité, mais les petites routes étaient encore inondées et voitures et poids lourds l'éclaboussaient en passant.

Les parents de Lucy habitant près de la A164 vers Beverley, elle n'aurait pas à traverser le centre de Hull. Elle poursuivit par les banlieues-champignons et trouva bientôt le quartier résidentiel qu'elle cherchait. Le domicile des Liversedge était une maison mitoyenne à bow-window, bien entretenue, dans une rue paisible aux constructions similaires. Pas l'endroit rêvé pour une ado, songea Jenny. Ses propres parents avaient souvent déménagé dans son

enfance, et bien que née à Durham, elle avait vécu à Bath, Bristol, Exeter et Norwich, autant de villes universitaires pleines de jeunes gens fringants. Elle ne s'était jamais retrouvée coincée dans un tel bled.

Un petit homme rondouillard à moustache grise lui ouvrit. Il portait un gilet vert et un pantalon marron foncé qui soulignait l'arrondi de sa bedaine. Une ceinture n'aurait pas été indiquée dans son cas, songea Jenny, notant les bretelles.

— Monsieur Liversedge ?

— Entrez, ma petite dame. Vous êtes le Dr Fuller ?

— En personne !

Elle le suivit dans le couloir étroit. Au fond, la porte vitrée donnait sur un salon bien rangé tapissé d'un papier peint à rayures, avec un canapé de velours rouge assorti aux deux fauteuils et un feu de cheminée électrique aux braises factices. Ce n'était pas l'endroit où elle aurait imaginé que Lucy Payne avait grandi ; elle ne la « sentait » pas dans cet environnement.

Elle comprit ce que Banks entendait par la « mère invalide ». Pâle et les yeux battus, Hilary Liversedge était allongée sur le divan, une couverture en laine sur les genoux. Ses bras étaient minces, sa peau flasque et plissée. Elle ne bougea pas en la voyant entrer, mais ses yeux étaient pleins de vie et attentifs, malgré l'aspect jaunâtre dû à la sclérose. Jenny, qui ignorait ce qu'elle avait, mit cela sur le compte de ces vagues maladies chroniques dans lesquelles certaines gens se complaisent sur le tard.

— Comment va-t-elle ? demanda son mari, comme si Lucy avait subi une petite chute ou un accident de voiture bénin. On m'a dit que ce n'était pas grave...

— Je l'ai vue ce matin. Elle se remet...

— Pauvre petite, commenta Hilary. Quand on pense à ce qu'elle a vécu. Dites-lui qu'elle pourra venir se reposer ici dès sa sortie de l'hôpital.

— Je suis venue pour que vous me parliez d'elle, savoir comment elle était petite fille...

Les Liversedge se regardèrent.

— Elle était comme toutes les autres, dit Clive.

— Normale, renchérit Hilary.

Oui, chaque jour toutes les petites filles épousent des tueurs en série. Même si Lucy n'était pas l'auteur de ces assassinats, elle devait bien avoir une particularité, sortir de l'ordinaire. Jenny l'avait bien senti ce matin, durant leur brève conversation à l'hôpital. On pouvait envelopper cela dans autant de galimatias psychologique qu'on voulait – et Jenny en connaissait un rayon, côté galimatias –, cette femme n'était pas comme tout le monde.

— Quel genre d'élève était-ce ?

— Très brillante, répondit Clive.

— Elle avait de très bonnes notes. Une mention au bac, ajouta Hilary.

— Elle aurait pu aller à l'université.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ?

— Par choix, dit Clive. Elle voulait être indépendante et gagner sa vie.

— Ambitieuse ?

— L'argent ne l'intéressait pas, si c'est le sens de votre question, répondit Hilary. Elle voulait s'en tirer, comme tout le monde, mais ne pensait pas avoir besoin d'un diplôme pour cela. C'est très surestimé, les diplômes, vous ne trouvez pas ?

— Sans doute, dit Jenny, elle-même titulaire d'une licence et d'un doctorat d'Etat. Était-ce une enfant studieuse ?

— Elle faisait le nécessaire pour passer, mais ce n'était pas une bûcheuse.

— Était-elle populaire ?

— Elle semblait s'entendre avec les autres élèves. On n'a pas reçu de plaintes, en tout cas.

— Pas de problème de brutalité ?

— Euh... il y a bien eu une fille, un jour, admit Clive, mais ça s'est réduit à rien, en définitive.

— Quelqu'un l'avait brutalisée ?

— Non. Quelqu'un s'était plaint d'avoir été brutalisé par elle. Lucy l'aurait menacée pour lui soutirer de l'argent.

— Que s'est-il passé ?

— Rien. Ce fut sa parole contre celle de Lucy.

— Et vous avez cru Lucy ?

— Oui.

— Donc, il n'y a pas eu de suites ?

— Non. On n'a rien pu prouver contre elle.

— Il ne s'est rien passé d'autre ?

— Non.

— Prenait-elle part à des activités extra-scolaires ?

— Elle n'était pas très sportive, mais a joué dans des

pièces de théâtre. Très bien, n'est-ce pas, chérie ?

Sa femme opina.

— Rebelle ?

— Elle pouvait être agitée, et quand elle voulait quelque chose, on ne pouvait pas lui résister, mais turbulente, non...

— Et à la maison ? C'était comment ?

De nouveau, ils se regardèrent. C'était un regard banal, un peu énervant.

— Il n'y avait pas de problème. Calme comme tout, dit Clive.

— Quand a-t-elle quitté la maison ?

— À dix-huit ans. Elle avait trouvé un travail à Leeds.

On ne s'y est pas opposés.

— Ça n'aurait d'ailleurs servi à rien, ajouta Hilary.

— Vous vous voyez souvent ?

Le visage de la mère se rembrunit quelque peu.

— Elle dit qu'elle ne peut pas venir aussi souvent qu'elle le voudrait.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— À Noël, répondit Clive.

— Noël dernier ?

— Celui d'avant.

Cela confirmait les propos de Pat Mitchell ; Lucy s'était éloignée de ses parents.

— Dix-sept mois, donc... ?

— C'est cela.

— Elle téléphonait, écrivait ?

— Elle a écrit de gentilles lettres, affirma Hilary.

— Que vous disait-elle de sa vie ?

— Elle parlait de son travail et de la maison. Des banalités.

— Elle vous parlait de Terry ?

Le regard qu'ils échangèrent, cette fois-là, était lourd de sens.

— Non, dit Clive. Et on ne lui a rien demandé.

— Nous n'approuvions pas la façon dont elle s'était entichée du premier venu.

— Avait-elle eu un autre petit ami avant lui ?

— Rien de sérieux.

— Mais vous pensiez qu'elle aurait pu trouver mieux ?

— On n'avait rien contre lui. Il avait l'air plutôt gentil, il avait un bon travail, des perspectives d'avenir...

— Mais ?

— ... Il semblait la dominer, n'est-ce pas, Clive ?

— Oui. C'était très étrange.

— Que voulez-vous dire ?

— C'était comme s'il lui avait défendu de nous voir.

— C'est ce qu'elle vous a dit ?

Hilary secoua la tête. Sa peau flasque ballotta.

— Pas explicitement. C'était une impression que j'avais. Que nous avions.

Jenny prit note. Cela correspondait à ce qu'elle avait appris aux États-Unis sur la façon dont se noue une relation sado-masochiste. Le sadique commence par couper sa victime de sa famille. Pat Mitchell avait elle aussi suggéré ce progressif isolement.

— Ils restaient chez eux, dit Clive.

— Que pensiez-vous de Terry ?

— Il était bizarre, mais je ne pourrais pas vous expliquer en quoi...

— Quel genre de personne est Lucy ? Accorde-t-elle facilement sa confiance ? Est-elle naïve ? Dépendante ?

— Non, dit Hilary. Très indépendante, au contraire. Obstinée, même. Du genre à prendre ses décisions en assumant les conséquences. Comme le fait de ne pas aller à l'université pour entrer dans le monde du travail. Une fois qu'elle s'était décidée, c'était réglé. Pareil pour son mariage avec Terry. Le coup de foudre, d'après elle.

— Vous n'avez pas assisté au mariage ?

— Hilary ne peut plus voyager, dit Clive en allant flatter la masse inerte de son épouse. N'est-ce pas, chérie ?

— Nous lui avons envoyé un télégramme et un cadeau. Un joli service de table en porcelaine.

— Pensez-vous que Lucy manque d'assurance, d'amour-propre ?

— Ça dépend... Elle est sûre d'elle dans le travail, mais sur le plan relationnel... Souvent, elle se tait en présence d'inconnus, elle devient timide et prudente. Elle n'aime pas la foule, mais elle sortait avec une bande de copains. Des collègues...

— Vous la voyez comme un être solitaire ?

— Jusqu'à un certain point, oui. Elle est très secrète, ne se livre pas volontiers.

C'était peut-être le moment de demander si la petite Lucy avait torturé les mouches, mouillé son lit ou mis le feu à l'école, mais Jenny ne put s'y résoudre.

— Était-elle ainsi toute petite ? Ou ce besoin de solitude s'est affirmé plus tard ?

— Comment vous répondre ? dit Clive en jetant un coup d'œil à sa femme. Nous ne la connaissions pas encore.

— Pardon ?

— Lucy n'est pas notre fille... notre fille naturelle. Hilary n'a jamais pu avoir d'enfant. Le cœur... Elle est cardiaque depuis toujours. Le médecin avait dit qu'une grossesse la tuerait.

Hilary tapota la place de cet organe et jeta à Jenny un regard attristé.

— Vous l'avez adoptée ?

— Non, non. Nous l'avons élevée. Elle avait été placée chez nous. C'était notre troisième et dernier enfant placé, d'ailleurs. Elle est restée si longtemps qu'on a fini par la considérer comme notre propre fille.

— Je ne comprends pas. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit à la police ?

— On ne nous l'a pas demandé, dit Clive, comme si cela allait de soi.

Jenny était sidérée. Voilà une pièce essentielle du puzzle Lucy Payne, et personne n'était au courant.

— Quel âge avait-elle quand on vous l'a confiée ?

— Douze ans. Mars 1990. Je m'en souviens comme si c'était hier. Vous n'étiez pas au courant ? C'était l'une des « Sept d'Alderthorpe ».

Annie se cala dans son siège comme si l'assise avait été modelée sur ses formes, et étendit les jambes. Banks avait toujours envié sa façon de paraître à l'aise n'importe où, comme maintenant. Elle prit une gorgée de Theakston et en ronronna presque de plaisir. Puis elle lui sourit.

— Je t'ai voué aux gémonies toute la journée, tu sais...

— Il m'avait bien semblé que mes oreilles sifflaient !

— Tu devrais être sourd, à présent...

— Qu'a dit Chambers, ton chef ?

Annie eut un geste dédaigneux.

— Tu l'imagines : ma carrière pourrait être remise en cause au moindre faux pas. Et il m'a mise en garde contre toi.

— Quoi ?

— Tu avais peut-être l'intention de me pomper des renseignements, il fallait que je garde mes cartes contre ma poitrine. Qu'il lorgnait d'un peu trop près, à mon goût...

— Rien d'autre ?

— Il paraît que tu es un homme à femmes. C'est vrai ?

Banks se mit à rire.

— Vraiment, il a dit ça ?

Annie acquiesça.

Au Queen's Arms, habitués et touristes fuyant l'averse se bousculaient, et ils avaient eu de la chance de pouvoir s'asseoir près de la fenêtre, à une petite table au plateau de cuivre martelé. Derrière les carreaux rouges ou jaunes,

on voyait passer et repasser les images spectrales de gens à parapluie. La pluie criblait les vitres, et Banks l'entendait crépiter dans les rares moments de silence. Les rockers de Savage Garden, dans le jukebox, affirmaient qu'ils avaient aimé une fille avant même de la rencontrer. L'atmosphère était enfumée et bourdonnait de conversations animées.

— Ton opinion sur Janet Taylor ? demanda Banks. Ce n'est pas pour t'espionner, mais ça m'intéresse...

— Que tu dis ! En bref, je l'aime bien, et elle me fait pitié. Ce n'est qu'un simple flic à l'expérience limitée, placée dans une situation impossible. Elle a réagi à l'instinct.

— Mais ?

— Malgré la sympathie qu'elle m'inspire, je ne suis pas aveugle : je n'ai pas encore tout en main, mais j'ai l'impression qu'elle a menti dans sa déposition.

— Délibérément ou par défaut de mémoire ?

— Laissons-lui le bénéfice du doute sur ce point. Je ne me suis jamais retrouvée dans sa situation. Je ne peux même pas imaginer ce qu'elle a vécu. Il n'en demeure pas moins que, selon le Dr Mogabe, elle a dû frapper Payne avec sa matraque encore au moins sept ou huit fois alors qu'il était réduit à l'impuissance.

— Il était plus fort qu'elle. C'était peut-être ce qu'il fallait pour le maîtriser. La loi nous autorise une certaine latitude dans l'emploi raisonnable de la violence pour procéder à une arrestation.

Annie secoua la tête. Elle étira ses jambes de biais et

les croisa. Banks remarqua la chaînette en or à sa cheville, détail qu'il avait toujours trouvé sexy.

— Elle a pétié les plombs, Alan. Ce n'était plus de l'autodéfense ni un usage raisonnable de la force. Et il y a autre chose...

— Quoi ?

— J'ai parlé aux ambulanciers arrivés les premiers sur place. Ils ne savaient pas ce qui s'était passé exactement, mais ils ont tout de suite flairé qu'il y avait du louche...

— Et... ?

— L'un deux prétend que lorsqu'il s'est approché de Taylor, qui tenait Morrisey sur ses genoux, elle a dit : « Il est mort ? Je l'ai bien tué ce salaud ? »

— Ça veut tout dire...

— Exactement. Pour un bon avocat, cela pourrait signifier qu'elle a eu l'intention de le tuer et demandé si c'était fait. Ce qui signifierait une intention d'homicide.

— Sauf si c'était une question innocente...

— Tu sais bien que dans cette affaire, il n'y a rien d'innocent. Surtout avec le cas Hadleigh à propos duquel on nous bassine tous les jours aux actualités. Et n'oublie pas que Payne était désarmé et à terre quand elle a porté les coups fatals.

— Qu'en sais-tu ?

— Elle lui avait brisé le poignet, selon sa déposition, et avait expédié le couteau dans un coin où on l'a retrouvé plus tard. De plus, l'angle des coups et leur violence indiquent qu'elle avait l'avantage de la hauteur, ce qui n'aurait pas dû être le cas. Payne fait un mètre quatre-

vingts et elle un mètre soixante-cinq.

Banks tira sur sa cigarette tout en digérant ces nouvelles. Ça allait être coton de raconter ça à Hartnell.

— Il ne représentait donc plus un danger immédiat ?

— Pas de mon point de vue. Je sais bien qu'il y avait de quoi faire flipper le meilleur des flics, mais pour moi, elle a pété les plombs. Je voudrais aller sur place...

— D'accord. S'il reste quelque chose à voir, le SOCO étant là depuis trois jours...

— Quand même...

— Je comprends, dit Banks.

Il comprenait, en effet. Il y avait quelque chose de rituel dans le fait de visiter la scène. Il émanait peut-être des vibrations des murs, mais ce n'était pas cela l'important. L'important, c'est qu'on se sentait plus intimement connecté au crime. C'était le fait d'être là, sur les lieux où le Mal s'était manifesté.

— Quand veux-tu y aller ?

— Demain matin. J'irai ensuite chez Janet.

— Je m'arrangerai avec les officiers de police sur place. On ira ensemble, si tu veux. Je veux parler à Mme Payne avant qu'elle ne disparaisse.

— Elle sort de l'hôpital ?

— Paraît-il. Ses blessures n'étaient pas très graves.

De plus, ils ont besoin du lit...

Après un temps de silence, Annie déclara :

— Je préfère m'y rendre toute seule.

— Si tu préfères, d'accord...

— Ne prends pas cet air abattu ! Ce n'est pas contre

toi. Mais ça ne ferait pas professionnel. Et j'aime autant qu'on ne nous voie pas ensemble.

— Entendu. J'y pense, si tu avais un peu de temps libre samedi soir, on pourrait dîner et...

Les coins de la bouche de la jeune femme se retroussèrent, et une lueur joua dans ses prunelles sombres.

— Dîner et quoi d'autre... ?

— Tu sais bien.

— Non. Dis-moi...

Ayant jeté un coup d'œil prudent aux alentours, Banks se pencha en avant. Il n'avait pas eu le temps d'enchaîner que les portes s'ouvrirent et Winsome Jackman fit son apparition. Des clients se retournèrent ; certains parce qu'elle était noire, d'autres parce que c'était une fille superbe, sculpturale. Winsome était de service et ils lui avaient dit où l'on pourrait les trouver.

— Excusez-moi de vous déranger, dit-elle en prenant une chaise.

— De quoi s'agit-il ?

— Karen Hodgkins vient d'appeler. Terence Payne est mort, il y a une heure, sans avoir repris connaissance.

— Oh, merde, dit Annie.

— Il va y avoir du sport, lâcha Banks en cherchant une cigarette.

— Parle-moi des Sept d'Alderthorpe, dit Banks au téléphone, le soir même.

Il venait de s'installer avec *Black, Brown and Beige* de Duke Ellington sur sa chaîne, le dernier numéro de *Gramophone* et deux doigts de Laphroaig quand Jenny l'avait appelé. Il baissa le son et attrapa ses cigarettes.

— Je me rappelle vaguement cette affaire, mais j'ignore les détails.

— Je n'en sais pas lourd non plus. Seulement ce que les Liversedge m'ont dit.

— Vas-y.

Banks entendit un froissement de papier à l'autre bout de la ligne.

— Le 11 février 1990, la police et des membres des services sociaux ont débarqué dans le village d'Alderthorpe, près de Spum Head, sur la côte. On les avait avertis que des enfants étaient maltraités...

— Qui a donné l'alerte ?

— Je n'ai pas demandé.

Banks rangea la question dans un coin de sa tête.

— Bon, continue...

— Je ne suis pas de la police, Alan ! Je ne sais pas quelles questions poser !

— Tu as été parfaite, j'en suis sûr. S'il te plaît, continue...

— Ils ont récupéré six gosses issus de deux foyers différents.

— Que se passait-il chez eux ?

— Au début, c'était très vague. Comportement

obscène et libidineux. Musique, danses et costumes rituels.

— Tout à fait l'ambiance du commissariat le samedi soir. C'est tout ?

— Non, ça se corse... C'est l'une de ces rares affaires où les poursuites ont été exercées jusqu'au bout et les coupables condamnés. Tout ce que les Liversedge ont pu me dire, c'est qu'il était question de torture, de gosses contraints à boire de l'urine et à manger... Je ne suis pas prude, mais ça soulève le cœur...

— Je comprends. Prends ton temps...

— Ils étaient humiliés. Parfois frappés, enfermés dans une cellule et affamés, utilisés comme objets sexuels dans des orgies sataniques. Une fillette, Kathleen Murray, a été retrouvée morte. Son corps portait la trace de tortures et d'abus sexuels.

— De quoi est-elle morte ?

— Elle a été étranglée. Elle avait été également battue et à moitié affamée. C'est ce qui avait éveillé les soupçons, le fait qu'on ne la voie plus à l'école.

— Les faits ont été prouvés au procès ?

— Pour la plupart, oui. Le meurtre. L'aspect satanique n'a pas été évoqué. Trop délirant, je suppose, pour le ministère public.

— Comment a-t-on su ?

— Certains enfants se sont confiés plus tard à leur famille d'adoption.

— Lucy aussi ?

— Non. D'après les Liversedge, elle n'a jamais rien

raconté. Elle avait refoulé tout cela.

— Il y a eu d'autres cas ?

— Des dénonciations analogues ont été suivies d'inspections éclairs à Cleveland, Rochdale et aux Orcades, et bientôt cela a défrayé la chronique. Tollé général. On voyait des pédophiles partout. Ou alors, c'étaient les services sociaux qui faisaient trop de zèle. On a posé des questions à la Chambre.

— Je me souviens.

— La plupart des dossiers ont été classés, et personne ne voulait parler de ceux qui étaient fondés. Car Alderthorpe n'était pas la seule affaire. Un cas similaire avait eu lieu à Nottingham en 1989, ayant aussi entraîné des condamnations, mais on n'en avait pas beaucoup parlé. C'est ce qui a entraîné le rapport Butler-Schloss et les remaniements de la loi sur la protection de l'enfance.

— Qu'est-il arrivé aux parents naturels de Lucy ?

— Ils sont allés en prison. Les Liversedge ignorent s'ils y sont encore. Ils n'ont pas cherché à le savoir.

Banks prit une gorgée de whisky et fit tomber la cendre de sa cigarette dans le foyer refroidi de la cheminée.

— Elle est donc restée chez eux ?

— Oui. Elle a changé de nom aussi. Elle s'appelait Linda. Linda Godwin. À cause de toute cette publicité, elle a voulu changer. Les Liversedge m'ont assuré que c'était parfaitement légal et régulier.

De Linda Godwin à Lucy Liversedge et à Lucy Payne, songea Banks. Intéressant.

— Bref, je les ai un peu poussés dans leurs retranchements et ils ont fini par admettre que la vie avec elle n'était pas toute rose...

— Tiens ?

— Les deux premières années, entre douze et quatorze ans, c'était une brave petite, calme, effacée, prévenante et sensible. Ils craignaient qu'elle ne soit traumatisée.

— Et ?

— Elle a vu un psychiatre pendant quelque temps.

— Et alors ?

— De quatorze à seize ans, elle a commencé à s'affirmer, à sortir de sa coquille. *Exit* le psychiatre. Les garçons lui tournaient autour, on la soupçonnait de coucher, puis ce fut la tentative de racket...

— Quoi ?

— Au début, ils m'ont dit que ce n'était qu'un incident isolé, sans suite, puis ils m'ont avoué que cela avait causé quelques problèmes à l'école. Lucy extorquait de l'argent à des élèves plus jeunes. C'est assez banal.

— Mais dans son cas ?

— Une phase. Les Liversedge étaient en contact avec les autorités scolaires et le psychiatre a repris du service, brièvement. Puis elle s'est rangée, apparemment. Les deux années suivantes, de seize à dix-huit ans, elle est devenue moins active socialement et sexuellement. Elle a passé son bac, brillamment, et a trouvé un emploi dans cette agence bancaire, à Leeds. C'était il y a quatre ans. C'est comme si elle avait planifié sa fuite. Elle n'a conservé

que peu de liens avec les Liversedge depuis lors, et j'ai l'impression qu'ils en ont été soulagés.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. J'ai le sentiment qu'ils ont fini par avoir peur d'elle, peur d'être manipulés. Ce n'est qu'une impression, bien sûr.

— Intéressant. Continue.

— À partir de sa rencontre avec Terence Payne, ils l'ont vue encore moins. J'ai pensé, quand ils m'en ont parlé au début, que c'était lui qui l'isolait de sa famille et de ses amis ; c'est souvent le cas dans ce genre d'affaire, mais on peut aussi estimer que c'était son choix à elle. Pat Mitchell, sa collègue, me l'a dit elle-même. Cette rencontre a totalement changé Lucy, la coupant presque entièrement de son ancienne vie, de ses habitudes.

— Donc, soit elle est devenue son esclave, soit elle avait trouvé une existence qui lui convenait mieux...

— Oui.

Jenny lui raconta l'anecdote de la prostitution de Lucy. Banks réfléchit.

— C'est intéressant. Vraiment très intéressant. Mais cela ne prouve rien.

— Je t'avais prévenu ! Ça fait d'elle une barjo – mais si on les arrêtaient tous, la moitié de la population serait sous les verrous.

— La moitié, seulement ? Minute, Jenny. Tu as là plusieurs pistes qui méritent d'être creusées...

— Lesquelles ?

— Il faudrait, par exemple, savoir si elle faisait partie

des tortionnaires. Je me souviens d'avoir lu que certaines petites victimes abusaient à leur tour de leurs cadets.

— Et alors, même si l'on parvenait à prouver cela après tout ce temps, à quoi ça nous avancerait ?

— Je n'en sais rien, Jenny. Je réfléchis tout haut. Que vas-tu faire ?

— Demain j'ai rendez-vous avec quelqu'un des services sociaux, pour tâcher d'obtenir les noms des travailleurs sociaux de l'époque.

— Bien. J'enquêterai de mon côté quand j'aurai un moment. Il doit bien y avoir des dossiers, des traces quelque part. Et ensuite ?

— J'irai fouiner à Alderthorpe, pour essayer de parler à des témoins.

— Fais attention, le sujet doit être sensible, encore maintenant.

— Je serai prudente.

— Et n'oublie pas : si jamais quelqu'un a échappé aux poursuites à l'époque, il pourra redouter de nouvelles révélations.

— Voilà qui me rassure !

— Les autres gosses...

— Oui ?

— Que sais-tu d'eux ?

— Rien, sinon qu'ils avaient entre huit et douze ans.

— Tu sais où ils se trouvent ?

— Non. Les Liversedge ne savaient pas. Ça, je leur ai demandé !

— Ne sois pas sur la défensive. On fera de toi un vrai

détective.

— Non, merci.

— Voyons si on peut les retrouver, alors. Si quelqu'un connaît Lucy Payne, c'est forcément un membre de sa famille.

— O.K. Je verrai ce que les travailleurs sociaux voudront bien me dire.

— Pour ça... Le mieux serait de dénicher quelqu'un à la retraite ou ayant changé d'emploi. Il aura moins de scrupules à lâcher des informations...

— Hé, c'est moi la psy ! Laisse-moi faire...

Banks se mit à rire.

— Flic, psy, où est la ligne de démarcation ?

— Dis ça à tes malotrus de collègues !

— Merci, Jenny. Tu as fait un boulot formidable.

— Et je suis encore novice...

— Tu me tiens au courant ?

— Promis.

Quand Banks raccrocha, Mahalia Jackson chantait *Come Sunday*. Il monta le volume et sortit avec son verre. La pluie avait cessé, mais la violente averse avait suffi à amplifier la rumeur des eaux. Le soleil venait de se coucher et les vermillons, violets et orangés s'éteignaient à l'ouest, striés par les sombres nervures des nuages, tandis que l'orient assombri allait du bleu pâle au bleu d'encre. Sur l'autre berge de la cascade, il y avait un pré fréquenté par les moutons. Des corbeaux nichaient dans un bouquet de grands arbres vénérables ; souvent le matin, leurs croassements matinaux le réveillaient. Ils avaient un fichu

caractère, ces oiseaux-là... Au-delà de ce pré, le terrain descendait en pente douce jusqu'à la rivière Swain et l'on apercevait la colline d'en face qui s'obscurcissait, ainsi que la falaise formant comme une bouche grimaçante de squelette. Le crépuscule donnait du relief aux énigmatiques dessins des murets de pierres sèches. À droite, le clocher de l'église de Helmthorpe se dressait du fond de la vallée.

Banks regarda sa montre. Il avait tout le temps d'aller s'envoyer une pinte au Dog and Gun tout en causant avec un ou deux autochtones avec qui il avait sympathisé depuis son emménagement. Mais, avec le décès de Payne, le mystère de la disparition de Leanne Wray et les nouvelles toutes fraîches concernant Lucy, il n'avait pas franchement envie de parler. Depuis le début de cette enquête, il était devenu de plus en plus solitaire, taciturne. C'était en partie, sans doute, le poids des responsabilités, mais il y avait autre chose : la proximité du Mal, peut-être, qui déteignait sur lui et lui donnait l'impression que parler était inutile.

La nouvelle de la grossesse de Sandra lui pesait aussi, réveillant des souvenirs qu'il aurait préféré oublier. Il savait qu'il ne serait pas de bonne compagnie, mais ne voulant pas non plus se coucher trop tôt, il rentra se resservir un petit verre, puis prit ses cigarettes pour aller s'accouder au mur humide et savourer sa soirée. Un courlis émit son chant flûté dans la lande et Mahalia Jackson continua à chanter, fredonnant encore longtemps après avoir été à court de paroles.

La journée du vendredi débuta mal pour Maggie. Sa nuit avait été empoisonnée par de vagues cauchemars qui s'évanouissaient dès qu'elle se réveillait en hurlant. Se rendormir était difficile, à cause de ces cauchemars, mais aussi des bruits et des voix sinistres qui résonnaient dans la rue. La police ne dormait-elle jamais ?

Une fois, en se levant pour aller boire un verre d'eau, elle avait vu par la fenêtre de sa chambre des policiers en tenue charger des cartons dans un fourgon qui stationnait, moteur allumé. Puis, des hommes étaient entrés en face avec un quelconque matériel électronique et peu après une étrange lumière spectrale avait balayé le living derrière les rideaux tirés. On continuait à creuser le jardinet en façade à la lumière de projecteurs et, derrière les écrans de toile, s'animaient des silhouettes agrandies et difformes. Comme ces silhouettes revenaient dans ses cauchemars, elle ne savait plus quand elle dormait ou pas.

Peu après sept heures, elle gagna la cuisine où une tasse de thé l'aida à se calmer. C'était une habitude anglaise qu'elle avait adoptée volontiers. Elle prévoyait de passer la journée à travailler, peut-être sur *Hänsel et Gretel*, maintenant qu'elle avait des esquisses satisfaisantes pour Raiponce, et de ne plus penser à rien d'autre.

Elle entendit le livreur de journaux et se hâta d'aller récupérer son exemplaire sur le paillason puis l'étala sur la table.

L'article de Lorraine Temple faisait la une, près d'un autre titre annonçant que Terence Payne était mort sans avoir repris connaissance. Il y avait même une photo de Maggie prise à son insu, devant son portail. On avait dû la photographier quand elle était allée retrouver la journaliste au pub, comprit-elle en reconnaissant sa tenue.

LA MAISON DES PAYNE : LA VOISINE PARLE, disait la manchette, et l'article expliquait que c'était Maggie qui avait appelé la police après avoir entendu des bruits suspects. Ensuite, la journaliste rapportait ses propos – Lucy victime de brutalités conjugales et vivant dans la crainte de son mari. Tout cela était bel et bien. Mais il y avait une mauvaise surprise à la fin. Selon des sources à Toronto, Maggie Forrest elle-même fuyait un mari violent : l'avocat William Burke. L'article détaillait ses séjours à l'hôpital et toutes les décisions judiciaires qui avaient été prononcées pour qu'il cesse de la harceler, sans résultat. Décrivant Maggie comme une femme nerveuse et timide, la journaliste indiquait aussi qu'elle voyait un psychiatre local, le Dr Simms, qui s'était refusée à tout commentaire.

On laissait entendre qu'en raison de ses propres problèmes psychologiques, elle avait pu être dupée et que son identification à Lucy lui aurait masqué la vérité. Si la journaliste ne pouvait dire franchement – c'était interdit par la loi – qu'elle croyait Lucy coupable, elle instillait dans l'esprit du lecteur l'idée qu'il s'agissait d'un être fourbe et

manipulateur qui avait pu bernier sa faible voisine. Des bêtises, bien sûr, mais l'article était convaincant.

Elle avait osé ! Maintenant, tout le monde était au courant pour elle. Chaque fois qu'elle irait aux commissions ou prendre le bus, voisins et commerçants la regarderaient de travers, avec une lueur de pitié et de blâme dans les yeux. Certains éviteraient de la regarder en face, ou même de lui adresser la parole, la sachant associée de si près au drame. Même des inconnus pourraient la reconnaître d'après la photo. Claire cesserait de venir ; d'ailleurs, elle n'était plus venue depuis la visite du policier, et déjà Maggie s'inquiétait pour elle.

Et si Bill apprenait tout cela ?

C'était sa faute, bien sûr. Elle s'était mise en avant pour rendre service à la pauvre Lucy, lui gagner la sympathie du public, et cela s'était retourné contre elle. Quelle idiote d'avoir cru cette journaliste. Il suffisait d'un sale article pour briser sa coquille protectrice. En un rien de temps. Ce n'était pas juste, se dit Maggie en pleurant au-dessus de la table. Pas juste.

Après une courte mais suffisante nuit de sommeil – grâce peut-être à de généreuses doses de Laphroaig et de Duke Ellington –, Banks était retourné dans son cagibi de Millgarth à huit heures trente le vendredi matin, pour trouver sur son bureau une note de Stefan Nowak

l'informant que le squelette déterré dans le jardin n'était pas celui de Leanne Wray. S'il avait conservé le moindre espoir que Leanne fût encore en vie après tout ce temps, il aurait bondi de joie, mais là il se massa le front, irrité : encore des emmerdements en perspective. Il contacta Stefan sur son portable et obtint une réponse au bout de trois sonneries. Stefan avait l'air en pleine conversation et marmonna quelques apartés avant de lui accorder toute son attention.

— Désolé...

— Un problème ?

— Les gosses... C'est le grand cafouillage du matin.

— Je connais. Vous savez, pour l'identification...

— C'est du solide. Les dents... Pour l'ADN, ce sera plus long. Impossible que ce soit Leanne Wray. J'allais retourner sur place. On creuse toujours.

— Qui est-ce, bon sang ?

— Aucune idée. Une femme jeune, vingt ans au plus, et il y a un bout de temps qu'elle était là. Elle a plein d'acier inoxydable dans la bouche, notamment une couronne.

— Ça signifie... ? demanda Banks, titillé par un vague souvenir.

— Une possible origine d'Europe de l'Est. Ils utilisent encore pas mal d'acier inoxydable en dentisterie.

Bon. Banks savait déjà ça. Un légiste lui avait dit un jour que les Russes utilisaient ce matériau.

— Europe de l'Est ?

— C'est une hypothèse.

— Bien. Il y a des chances pour qu'on compare l'ADN

de Payne et celui du Voleur de Seacroft avant ce week-end ?

— Je vais essayer de presser le mouvement.

— OK. Merci. Bon courage, Stefan.

— Il en faut...

Banks raccrocha, plus perplexe que jamais. À l'époque où le détachement Caméléon avait été constitué, Hartnell avait demandé qu'une brigade spéciale suive tous les cas de disparitions signalées dans la région, en particulier quand il s'agissait de jeunes personnes blondes n'ayant pas de raisons apparentes de fuguer et qui s'étaient volatilisées en rentrant le soir chez elles. La brigade avait suivi des quantités de cas tous les jours sur ses ordinateurs, mais aucun ne correspondait aux critères de l'enquête, sauf une fille dans le Cheshire, qui avait refait surface deux jours plus tard, bien vivante et penaude, après avoir essayé de se mettre à la colle avec son fiancé (dont elle s'était bien gardée de parler à ses parents), et l'affaire, plus triste, d'une jeune fille de Lincoln qui, en réalité, avait été écrasée par un chauffard alors qu'elle ne portait sur elle aucun papier d'identité. Et maintenant, ils avaient une fille d'Europe de l'Est sur les bras.

Il en était là de ses réflexions quand le brigadier Filey entra pour déposer un exemplaire du *Post* sur son bureau.

Annie gara son Opel Astra violette dans la rue et se

dirigea vers la maison du crime en s'abritant les yeux du soleil. On avait condamné la portion de trottoir bordant le jardin et les piétons devaient faire un détour par la chaussée. Certains s'arrêtaient au passage par curiosité, mais la plupart regardaient ailleurs et traversaient carrément. Elle vit même une vieille dame se signer.

Ayant montré patte blanche, elle remonta l'allée. Ce n'était pas l'idée de voir des choses horribles, s'il en restait, qui était redoutable, mais elle n'avait jamais vu un lieu aussi saccagé et cela la rendait nerveuse. Les terrassiers poursuivirent leur travail sans lui prêter la moindre attention. La porte, entrouverte, pivota au premier contact.

Le vestibule était désert et, au début, le calme lui fit penser qu'elle était toute seule. Puis quelqu'un cria et un bruit assourdissant de marteau-piqueur, provenant de la cave, la détrompa. L'atmosphère était lourde, étouffante et pleine de poussière ; elle éternua trois fois avant de continuer son exploration.

Peu à peu, son énervement fit place à une curiosité professionnelle et elle remarqua avec intérêt qu'on avait enlevé la moquette, laissant nues les surfaces en béton et les marches de l'escalier en bois. Le living avait également été débarrassé de ses meubles, jusqu'aux prises électriques. On avait fait des trous dans les murs, au cas où des cadavres y auraient été ensevelis. Annie tressaillit. *La Barrique d'amontillado* était l'une des plus effrayantes histoires d'Edgar Poe qu'elle ait lues à l'école.

Partout où elle allait, elle n'oubliait pas de suivre

scrupuleusement le passage balisé par des cordes. On avait l'impression de visiter un château classé.

La cuisine, où les techniciens s'acharnaient sur l'évier et les canalisations, était dans le même triste état – le carrelage avait été arraché, le frigo avait disparu, les placards étaient vides, il y avait du produit à relever les empreintes digitales un peu partout. Jamais elle n'aurait imaginé qu'on puisse faire autant de dégâts en trois jours. L'un des hommes lui demanda de but en blanc ce qu'elle fabriquait. Elle lui montra sa carte et il se remit à démonter l'évier. Le marteau-piqueur se tut, relayé aussitôt par un aspirateur à l'étage – un bruit étrangement familier dans ce contexte sinistre.

Elle prit le silence de la cave pour une invitation à descendre, notant au passage la porte ouverte sur le garage, également mis à nu. La voiture avait disparu ; on devait être en train de la désosser quelque part, et le sol maculé d'huile avait été défoncé.

À proximité de la cave, sa fébrilité augmenta. Il y avait un poster obscène sur la porte – une fille aux cuisses écartées –, on pouvait espérer que les terrassiers ne l'avaient pas laissé là pour le plaisir. Cela avait dû énerver Janet Taylor dès le début, se dit-elle, progressant lentement, comme Janet et Dennis avaient dû le faire. Merde, elle-même était déjà passablement émue, alors qu'elle savait qu'elle ne risquait rien. Mais, à la réflexion, Janet et Dennis ne savaient pas ce qui les attendait. Annie en savait bien plus, et son imagination faisait le reste.

Ayant franchi le seuil, elle s'efforça, dans la fraîcheur

de l'endroit, et malgré la lumière vive et la présence des deux techniciens, de se mettre dans les conditions du drame. Tout avait dû s'enchaîner rapidement. Janet entre la première. La cave est plus petite qu'elle ne l'aurait cru. Dans le clair-obscur, une silhouette jaillit de l'ombre, brandissant un coutelas, et frappe sauvagement Morrisey. Morrisey s'effondre.

Janet s'est emparée de sa matraque, elle est prête à parer le premier coup. Elle sent sur elle l'haleine du fou. Lui, peut-être, n'en revient pas qu'une faible femme ait réussi à se défendre aussi facilement. Sans lui laisser le temps de réagir, elle le frappe à la tempe gauche. Aveuglé par la douleur, le sang, il s'abat contre le mur. Ressentant une violente douleur au poignet, il lâche son arme, comprend qu'on l'a expédiée dans un coin, mais où ? Alors il se rue sur elle. Furieuse, Janet le frappe à plusieurs reprises, anxieuse d'en finir pour secourir son collègue qui est en train de mourir. La face en sang, le fou cherche son couteau à quatre pattes. Alors elle frappe. Une fois. Deux fois. Combien d'énergie lui reste-t-il, à lui ? Sans doute pas assez pour la vaincre. Et combien de fois le frappe-t-elle encore, alors qu'il est à terre, menotté, inerte ?

Annie soupira et regarda les hommes déplacer le marteau-piqueur pour forer ailleurs.

— Vous allez remettre ça ?

L'un d'eux lui sourit béatement.

— On vous offre un casque de protection ?

Annie sourit à son tour.

— Non, je préfère sortir. Vous me laissez encore une

minute ?

— Prenez votre temps...

Elle considéra les graffitis crus et les symboles occultes aux murs en s'interrogeant sur leur rôle exact dans cette mise en scène. Les bougies dont on lui avait parlé avaient disparu, tout comme le matelas où avait été ligotée la jeune fille. Agenouillé près de la porte, l'un des hommes examinait à présent le sol.

— Vous avez fait une découverte ?

— Des traces. À peine visibles... des éraflures, on dirait.

Annie s'agenouilla à son tour. Elle n'aurait rien vu si on ne lui avait désigné un genre de ronds : trois, pratiquement équidistants.

— Je vais les prendre sous divers éclairages, dit-il, presque à lui-même. Peut-être avec un film à infrarouge pour rehausser les contrastes.

— Et si c'était un trépied ?

— Hé, vous avez peut-être raison ! Luke Selkirk et sa petite assistante sont venus. C'est peut-être eux...

— Ça ne serait pas très professionnel, non ?

— Je leur demanderai...

Annie le quitta pour aller dans la pièce du fond. Le sol avait été quadrillé et la terre retournée. C'était donc là qu'on avait trouvé trois cadavres... Elle traversa l'endroit en suivant le passage balisé et remonta les marches menant au jardin. La porte était condamnée, mais elle n'avait pas besoin d'aller plus loin. Là aussi, le terrain avait été divisé en cases et délimité par des cordes. On avait

arraché l'herbe et la couche superficielle de terre, mais ce n'était pas encore terminé. Au fond, une grande bâche était roulée comme un tapis, après avoir servi la veille à abriter le site de la pluie.

C'était un travail délicat, comme Annie l'avait appris en regardant déterrer un squelette dans le village de Hobb's End. On a vite fait de chambouler les ossements. Elle voyait la fosse, d'environ un mètre de profondeur, d'où l'on avait exhumé un cadavre, et deux hommes étaient penchés sur une autre, ôtant à la truelle la terre qu'un troisième passait au tamis tel un chercheur d'or.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle, du haut des marches.

L'un d'eux se retourna. Elle reconnut Stefan Nowak.

En fait, elle le connaissait mal, Nowak étant encore un nouveau au commissariat d'Eastvale qui hébergeait la division de l'Ouest, mais Banks les avait un jour présentés. À en croire McLaughlin, c'était le policier de l'avenir. Annie l'avait trouvé plutôt réservé, et même un brin mystérieux, comme s'il portait en lui un grave secret ou le poids d'une souffrance intérieure. Sous sa décontraction apparente, elle le sentait tout autre. Il était grand et beau garçon, du genre soigné et élégant – d'origine polonaise et elle s'était souvent demandé s'il était noble. La plupart des Polonais qu'elle avait rencontrés prétendaient descendre d'un comte ou d'un prince, et l'allure de Stefan avait quelque chose d'aristocratique.

— Vous êtes bien Annie... major Annie Cabbot ?

— Inspectrice, maintenant. Ça avance ?

— J'ignorais que vous étiez sur cette enquête.

— Pas tout à fait... Terence Payne. Je suis à l'inspection générale.

— Ça m'étonnerait qu'on aille jusqu'au procès, dans ce cas-là. C'est un homicide justifié, non ?

— J'espère que c'est ainsi qu'on verra les choses, on ne sait jamais avec le ministère public... Je venais me rendre compte sur place.

— C'est qu'on a fait des dégâts, nous autres... On vient de trouver une nouvelle victime. Ça vous intéresse ?

— Oui.

— Faites attention. Marchez bien dans le passage.

Annie obéit et se retrouva bientôt près de la sépulture partiellement excavée. Il s'agissait d'un squelette. Pas aussi souillé et crasseux que celui de Hobb's End, mais un squelette tout de même. On voyait une partie du crâne, une épaule et une partie du bras gauche.

— Combien de temps... ?

— Difficile à dire. Plusieurs mois.

Il lui présenta ses deux collaborateurs, un botaniste et un entomologiste.

— Ces messieurs nous en diront plus. Et le Dr Williams doit venir nous donner un coup de main.

Annie se rappela le jeune médecin aux cheveux longs et à la pomme d'Adam proéminente qui les avait aidés dans l'affaire de Hobb's End – et le regard lubrique qu'il lui avait lancé en caressant l'os pelvien de Gloria Shackleton.

— Je sais que ce n'est pas mon enquête, mais ça ne fait pas un cadavre de trop ?

Stefan leva les yeux et mit sa main en visière pour

s'abriter du soleil.

— Si. Embêtant, non ?

— Embêtant...

Elle retourna à sa voiture. Il n'y avait rien de plus à apprendre sur place. De plus, réalisa-t-elle en consultant sa montre, on l'attendait pour une autopsie.

— Quelle idée de parler à la presse ! Je ne vous avais pas mise en garde ?

— J'ignorais qu'on vivait dans un État policier ! répliqua Maggie Forrest, les bras croisés, des larmes de colère dans les yeux.

Ils se tenaient dans la cuisine, Banks brandissant le *Post* et Maggie débarrassant la table du petit déjeuner. Ayant lu l'article, il s'était aussitôt rendu chez elle.

— Épargnez-moi ces conneries ! On n'est plus dans les années soixante-dix, quand les étudiants protestaient contre la guerre au Viêt-nam...

— De quel droit me parlez-vous sur ce ton ? Je n'ai rien fait de mal !

— Ah ? Avez-vous la moindre idée du guêpier dans lequel vous nous avez peut-être fourrés ?

— Je ne comprends pas. Je voulais aider Lucy, mais mes propos ont été déformés...

— Êtes-vous naïve au point de ne pas l'avoir envisagé ?

— Pas naïve, confiante, mais un cynique comme vous ne voit sans doute pas la différence.

Elle tremblait violemment, de colère ou de peur, et il se demanda s'il n'avait pas été trop loin. Cette femme était fragile et il devait l'avoir effrayée avec ses éclats de voix. Pas courtois de sa part, mais enfin, elle l'avait mérité. Il s'assit et essaya de se calmer.

— Maggie, dit-il avec douceur, excusez-moi, mais vous pourriez nous causer un tas de problèmes.

Elle parut se détendre quelque peu.

— Je ne vois pas comment...

— Le public est volage dans ses sympathies. En appeler à son jugement, c'est jouer avec le feu.

— Mais comment faire comprendre tout ce qu'elle a subi par la faute de son mari ? Elle, elle n'en dira rien, je peux vous le garantir...

— Nul ne sait ce qui s'est passé chez elle. Vous ne faites que compromettre ses chances d'un procès équitable, si...

— Un procès ?...

— J'allais dire : « Si procès il y a. »

— Pardon, mais je ne suis pas d'accord !

Elle brancha la bouilloire et s'installa en face de lui.

— On ne parle jamais des violences conjugales. Ce n'est pas quelque chose de négligeable, même si la police prétend le contraire.

— D'accord. Je sais que vous ayez un préjugé défavorable à notre égard, mais...

— Un préjugé défavorable ? À cause de vos

semblables, au Canada, j'ai fini à l'hôpital...

— Mais vous devez comprendre que dans ces affaires-là, nous sommes pieds et poings liés. Nous dépendons des renseignements qu'on nous fournit et de la législation du pays...

— Raison de plus pour que je parle au nom de Lucy. Après tout, vous n'êtes pas précisément là pour l'aider, n'est-ce pas ?

— Je suis là pour découvrir la vérité.

— C'est noble de votre part !

— Et c'est moi le cynique... ?

— Tout le monde sait que la police cherche uniquement des condamnations, qu'elle se moque bien de la vérité, ou de la justice.

— Les condamnations, c'est utile, si ça permet de mettre les coupables hors d'état de nuire. Ce qui n'est pas toujours le cas. Nous ne rendons pas la justice. Quant au reste, vous vous trompez ; je ne sais pas pour les autres, mais moi la vérité m'intéresse. J'ai travaillé nuit et jour sur cette affaire depuis le début du mois d'avril et, pour chacune de mes enquêtes, je veux savoir ce qui s'est passé, qui est le coupable et le mobile. Je ne découvre pas toujours, mais vous seriez étonnée de ce que j'apprends... Parfois, ça m'attire des ennuis. Et je dois vivre avec ce fardeau. Vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ? Moi, je dois accepter de me laisser salir pour que vous puissiez rester tranquillement chez vous, bien au chaud, blancs comme neige, à m'accuser d'être une sorte d'agent de la Gestapo.

— Je n'ai pas dit ça ! Et je n'ai pas toujours été « bien au chaud ».

— Comprenez-vous que votre démarche insensée risque de fausser la vérité, quelle qu'elle soit ?

— Pas moi ! La journaliste !

Banks frappa du poing la table et le regretta aussitôt, en la voyant sursauter.

— Non ! Elle, elle faisait son boulot. Que cela vous plaise ou non. Son boulot, c'est faire vendre son journal. Vous vous fourrez le doigt dans l'œil si vous croyez que les médias sont là pour dire la vérité et la police pour mentir.

— Vous m'embrouillez...

La bouilloire se mit à chanter et elle alla faire le thé. Elle le servit machinalement. Il la remercia.

— Tout ce que je dis, c'est que vous pourriez faire à Lucy plus de mal que de bien. Regardez : il ressort de l'article qu'elle serait pratiquement aussi coupable que son mari. Ça va l'aider, ça ?

— Je vous le répète : mes propos ont été déformés.

— Et moi je dis : c'était couru ! L'histoire était mieux ainsi.

— Alors, où devrais-je aller pour dire la vérité... ou pour la trouver ?

— Si je le savais...

Il n'avait pas fini sa phrase que le téléphone sonnait. Cette fois, c'était le policier de garde à l'hôpital. Lucy allait sortir et elle avait une avocate.

— Cette avocate, vous ne la connaissiez pas, par hasard ? dit-il, après avoir raccroché.

Elle eut un sourire penaud.

— Si...

Il s'abstint de répondre, en homme civilisé qui tient à le rester. Laissant sa tasse intacte, il prit congé à la hâte et fila vers sa voiture. Il ne s'arrêta même pas pour parler à Annie qui sortait du numéro 35, mais la salua brièvement avant de sauter dans sa Renault et démarra sur des chapeaux de roues.

Assise dans son lit, Mme Payne se peignait les ongles des orteils en noir quand il arriva. Elle lui coula un regard et rabattit pudiquement sa jupe. On lui avait ôté ses pansements à la tête et ses ecchymoses semblaient en bonne voie de cicatrisation. Ses longs cheveux noirs avaient été arrangés afin de masquer l'endroit qu'on avait rasé pour appliquer les points de suture.

Une autre femme se tenait debout à la fenêtre : l'avocate. Svelte, cheveux châtons en brosse, yeux noisette au regard grave, attentif, elle portait une veste anthracite à fines rayures, une jupe assortie et un chemisier blanc à jabot. Elle s'avança en lui tendant la main.

— Julia Ford, l'avocate de Mme Payne. On ne se connaît pas, je crois...

— Enchanté...

— Vous êtes déjà venu parler à ma cliente, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Et la dernière fois, vous étiez avec une psychologue, le Dr Fuller... ?

— Le Dr Fuller est attaché à cette enquête...

— Attention, monsieur le divisionnaire. Les preuves éventuellement obtenues par le Dr Fuller n'auraient aucune valeur dans un tribunal.

— La question n'est pas là. Madame était entendue comme témoin et victime. Pas comme suspecte.

— Dans ce cas, c'est parfait. Et maintenant ?

Banks regarda Lucy, qui avait recommencé à se vernir les ongles, apparemment indifférente à cet échange.

— J'ignorais que vous aviez besoin d'une avocate, lui dit-il.

Elle leva les yeux sur lui.

— C'est dans mon intérêt. On me fait sortir ce matin. Dès que les papiers seront signés, je pourrai rentrer chez moi.

Banks regarda l'avocate avec exaspération.

— J'espère que vous n'avez pas encouragé ce caprice ?

La femme sourcilla.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez...

Banks se tourna vers Lucy.

— Vous ne pouvez pas retourner chez vous. Votre maison est actuellement démontée brique après brique par des spécialistes. Vous ne comprenez donc pas ce qui s'est passé là-bas ?

— Bien sûr que si. Terry m'a frappée, il m'a

assommée et on m'a emmenée ici.

— Mais Terry est mort à présent, n'est-ce pas ?

— Oui... Et alors ?

— Cela change tout, non ?

— Non. J'ai été battue, et je viens de perdre mon mari.

Et maintenant, vous me dites que je n'ai plus de maison ?

— Pour le moment.

— Qu'est-ce que je dois faire ? Où dois-je aller ?

— Et vos parents adoptifs, *Linda* ?

Le regard qu'elle lui adressa trahissait un léger trouble.

— On ne me laisse pas le choix, on dirait...

— De toute façon, ce n'est pas le problème dans l'immédiat. On a trouvé des traces du sang de Kimberley Myers sur les manches de votre robe de chambre, des fragments de fibres jaunes sous vos ongles. Il va falloir vous expliquer.

Lucy parut alarmée.

— Quoi ?

L'avocate plissa les yeux et le regarda.

— Ça signifie, dit-elle, qu'on va vous emmener au poste pour vous interroger.

— Il a le droit ?

— Je le crains.

— Et ils pourront me garder là-bas ?

— Sous certaines conditions, oui, s'il n'est pas satisfait de vos réponses. Vingt-quatre heures. Mais la garde à vue est très encadrée. Ne vous en faites pas.

— Je vais passer toute une journée en prison ?

— Ne vous inquiétez pas, dit Julia en s'approchant

pour effleurer le bras de sa cliente. Vous ne serez pas maltraitée.

— Je vais être enfermée !

— Possible.

— Alors que je n'ai rien fait !

Elle jeta un regard furieux à Banks.

— Je suis une victime ! Pourquoi vous acharner sur moi ?

— Personne ne s'acharne. Nous avons des questions en suspens, et il nous faut votre collaboration.

— Je répondrai à vos questions. Je ne refuse pas de coopérer. Ce n'est pas une raison pour m'embarquer au poste. D'ailleurs, j'ai déjà répondu.

— Pas entièrement... Et puis il y a certaines formalités, certaines procédures à respecter. De toute façon, avec la mort de Terry la situation est différente, n'est-ce pas ?

Elle détourna les yeux.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire...

— Vous pourrez parler librement. Sans crainte.

— Ah... oui.

— Vous aviez compris quoi, Lucy ?

— Rien.

— Vous pensiez que je vous soupçonnais de vouloir changer d'attitude ? De tout nier en bloc ?

— Non, rien. Je vous l'ai dit.

— Et il y a ces taches de sang à expliquer. Ces fibres jaunes. Nous savons que vous êtes allée dans cette cave. C'est une preuve.

— Je ne sais pas. Je ne me rappelle plus.

— C'est commode... Vous ne pleurez pas votre mari ?

Elle rangea son flacon de vernis à ongles dans son sac à main.

— Bien sûr. Mais il me battait. C'est lui qui m'a envoyée à l'hôpital, qui m'a attiré tous ces ennuis. Ce n'est pas ma faute. Je n'ai rien fait. Pourquoi je devrais payer les pots cassés ?

Banks secoua la tête.

— En route...

Lucy regarda son avocate fixement.

— Je vous accompagne, déclara cette dernière. J'assisterai à votre interrogatoire et je resterai dans le secteur pendant votre garde à vue.

Lucy eut un sourire timide.

— Mais vous ne serez pas dans ma cellule ?

Julia lui retourna son sourire, puis considéra Banks.

— J'imagine que ça ne se fait pas... ?

— Non. Pourquoi, vous aimez les filles, Lucy ?

— Pas la peine d'être aussi vulgaire, se récria Julia Ford. Je vous saurai gré de garder vos questions pour le commissariat.

Lucy jeta un regard courroucé à Banks.

— Enfin, poursuivit l'avocate en se tournant vers sa cliente, pas de pessimisme : on n'en est pas encore là. Puis-je suggérer, monsieur le commissaire, que nous filions par une sortie discrète ? Vous n'avez pas manqué de noter la présence des médias.

— C'est une histoire juteuse pour eux, admit Banks.

Mais oui, c'est une bonne idée. Et il m'en vient une autre...

— Laquelle ?

— Je vais l'emmener au commissariat d'Eastvale. Vous savez tout comme moi que Millgarth va être assiégé par la presse dès qu'on la saura là-bas. C'est notre seule chance de préserver notre tranquillité, provisoirement.

La femme réfléchit, puis regarda Lucy.

— Bonne idée.

— Vous viendrez avec moi ? J'ai peur...

— Bien sûr. (Elle reporta son attention sur Banks.) Je suis certaine que monsieur le commissaire saura m'indiquer un bon hôtel...

— Comment aura-t-elle appris que je vous consultais ? demanda Maggie au Dr Simms dès le début de la séance, cet après-midi-là.

— Je l'ignore, mais soyez certaine que je n'ai rien dit à personne.

— Je sais. Merci.

— Ne me remerciez pas ; c'est une question de déontologie. Ainsi, vous avez décidé de défendre activement Mme Payne ?

Au souvenir de sa prise de bec avec Banks, Maggie sentit un regain de colère. Elle en était encore toute chamboulée.

— J'estime que Lucy a été victime de son mari, oui.

Le Dr Simms garda le silence un moment, le regard tourné vers la fenêtre, puis bougea dans son fauteuil.

— Prudence, Margaret, prudence. Vous me semblez bien tendue. Bon, si on commençait ? Je crois que la dernière fois, nous en étions à votre famille...

Maggie se rappelait. C'était à leur quatrième séance qu'avait été abordée la question du milieu familial. Cela l'avait surprise. Elle s'était attendue à des questions freudiennes sur ses relations avec son père dès le premier jour, même si le Dr Simms avait bien précisé qu'elle n'était pas affiliée à l'école freudienne.

Son petit bureau surplombait Park Square, quartier élégant et paisible de Leeds datant du dix-huitième siècle. Les oiseaux chantaient parmi les floraisons roses et blanches, et des étudiants assis dans l'herbe lisaient ou profitaient tout bonnement du soleil après la pluie de la veille. Le gros de l'humidité s'était dissipé et il faisait un temps doux et vivifiant. La fenêtre était ouverte et on sentait le parfum des fleurs dans leur jardinière ; Maggie n'aurait su dire de quelle espèce il s'agissait, mais c'était bien des fleurs, rouges, blanches et violettes. Par-dessus les arbres, elle apercevait la coupole de l'hôtel de ville et les harmonieuses façades de l'autre côté du square.

L'endroit ressemblait à un cabinet de médecin, ou du moins à un cabinet d'autrefois, avec son bureau trapu, ses diplômes au mur, des éclairages fluo, des meubles de rangement et des bibliothèques pleines de manuels et de revues spécialisées. Pas de divan : le praticien et son patient étaient assis dans des fauteuils, non pas face à

face, mais légèrement de biais, en sorte que le contact visuel pouvait s'établir facilement sans être obligatoire. Le Dr Simms avait été recommandé par Ruth et, jusqu'à présent, Maggie ne pouvait que se féliciter de sa trouvaille. La cinquantaine bien charpentée, un peu matrone même, sévère d'aspect, cette femme portait toujours des tenues rétro genre Laura Ashley et les ondulations laquées de ses cheveux bleu-gris semblaient comme sculptées dans la masse. Contre toute apparence, le Dr Simms était un être doux et compatissant, mais pas coulant. Car coulante, elle ne l'était pas ; parfois elle était même carrément irritante, surtout si Maggie, qu'elle appelait toujours Margaret, se dressait sur ses ergots ou se mettait à geindre.

— Il n'y avait pas de violence dans ma famille. Mon père était strict, mais il n'employait jamais la force pour nous enseigner la discipline.

— Que faisait-il, alors ?

— Rien d'exceptionnel : il nous privait de sortie, d'argent de poche, nous chapitrait...

— Élevait-il la voix ?

— Non, je ne l'ai jamais entendu engueuler personne.

— Votre mère est d'un caractère emporté ?

— Mon Dieu, non ! Il lui arrivait de crier si ma sœur Fiona et moi faisons des bêtises, quand on n'avait pas rangé notre chambre, mais ça ne durait pas et tout était aussitôt oublié.

Le Dr Simms cala un poing sous son menton.

— Bien. Revenons à Bill, votre époux.

— Si vous voulez.

— Non, Margaret, ce n'est pas moi qui veux, c'est vous.

Maggie se tortilla dans son siège.

— Oui, c'est vrai.

— Vous m'avez dit, à une précédente séance, que vous aviez discerné des signes d'agressivité avant votre mariage...

— Oui, mais ce n'était pas contre moi.

— Contre qui, alors ? Le monde en général... ?

— Non. Ceux qui avaient mal fait leur boulot. Serveurs, livreurs...

— Il les frappait ?

— Il les traitait de crétins, d'abrutis. En fait, il canalisait une bonne part de son agressivité dans son travail...

— Ah oui... C'est un avocat, je crois ?

— Oui. Pour un gros cabinet. Et il voulait entrer absolument dans cette boîte comme associé.

— Il aime la compétition ?

— Beaucoup. Au lycée, il était connu pour ses performances sportives et aurait pu devenir footballeur professionnel s'il ne s'était pas bousillé le genou à un match de championnat. Il boite encore légèrement, mais ça le met en rage si quelqu'un s'en aperçoit et lui fait une remarque. Ça ne l'empêche pas de jouer avec ses collègues. Mais quel rapport avec...

Le Dr Simms se pencha et baissa la voix.

— Margaret, vous devez comprendre d'où vient la colère et la violence de votre époux. De lui, pas de vous. Votre milieu familial n'est pas en cause, mais le sien. C'est

seulement quand vous l'aurez compris, quand vous aurez vu que c'est son problème et non le vôtre, que vous commencerez à admettre que ce n'était pas votre faute et trouverez le courage de vous épanouir, au lieu de vous terrer dans votre coin comme actuellement.

— Mais je l'ai déjà compris ! protesta Maggie. Je sais que c'était lui l'agresseur, pas moi.

— Vous l'avez compris, mais pas *ressenti*.

Maggie se sentit frustrée. Le docteur avait raison.

— Ah ? Peut-être.

— Vous appréciez la poésie, Margaret ?

— Pas énormément. J'ai de vieux souvenirs de l'école, et un copain à la fac m'écrivait des trucs... des bêtises. Il voulait coucher avec moi, au fond !

Le Dr Simms rit. Chose surprenante, car c'était un gros rire chevalin.

— Coleridge, le célèbre romantique, a écrit un poème intitulé *Découragement*. Il y est question de son incapacité à éprouver des émotions, et l'un des passages qui m'est toujours resté, c'est quand, ayant observé les nuages, la lune et les étoiles, il dit : « Je vois, sans l'éprouver, leur beauté. » Je crois que cela s'applique à vous, Margaret. Et je crois que vous en êtes consciente. Savoir intellectuellement quelque chose n'est pas forcément l'admettre affectivement. Et vous êtes une intellectuelle, nonobstant vos inclinations créatives. Si j'étais jungienne, je vous classerais dans la catégorie des cérébrales introverties. Et maintenant, dites-m'en plus sur votre rencontre...

— Il n'y a pas grand-chose à dire...

Une porte s'ouvrit et se referma dans le couloir. Deux voix masculines montèrent et s'estompèrent. Il ne resta plus que le chant des oiseaux et la rumeur lointaine de la circulation.

— Un coup de foudre. C'était il y a sept ans, je sortais d'une école d'art, encore toute jeune, et je traînais avec une bande d'artistes branchés dans les bars, croyant qu'un jour quelque riche mécène découvrirait mon génie. J'avais eu quelques aventures à la fac, des amourettes passagères et, soudain, voilà que se présente ce grand brun, beau, intelligent, en costume Armani, qui m'emmène au concert et dans les grands restaurants. Ce n'était pas pour l'argent. Non. Ni les grands restaurants. J'avais un appétit d'oiseau à l'époque. Mais il avait de la classe. Il m'a ébloui.

— Mais ce ne fut pas le mécène de vos rêves... ?

Maggie baissa les yeux sur son jean élimé aux genoux.

— Non. Bill ne s'est jamais intéressé à l'art. Oh, on était abonnés à tout : symphonies, ballet, opéra. Mais...

— ... Quoi ?

— C'est peut-être injuste, mais je crois que c'était pour la frime. Il voulait être vu. Quand on allait à l'opéra, par exemple, il passait un temps fou à s'apprêter, endossait son smoking et s'inquiétait de ma tenue ; ensuite on allait boire un verre au foyer, avec ses collègues, ses clients et les huiles locales. Mais je crois que le spectacle le barrait.

— Avez-vous rencontré des problèmes de bonne heure dans votre relation ?

Maggie tripota son saphir, la bague qu'elle s'était

offerte pour fêter sa liberté retrouvée après avoir jeté celle de Bill dans le lac Ontario.

— C'est facile à dire, avec le recul, non ? C'est facile de dire qu'on avait vu venir la chose... ou qu'on aurait dû... ?

— Essayez...

Elle continua à jouer avec sa bague.

— Le plus embêtant, c'était sa jalousie.

— À propos de quoi ?

— De tout ! Il était très possessif. Il n'aimait pas que je parle trop longtemps avec un autre à une soirée, par exemple. Mais surtout, il était jaloux de mes copains.

— Les artistes ?

— Pour lui, c'étaient des parasites, des perdants, il avait le sentiment de m'avoir sauvée... (Elle rit.) Eux, de leur côté, ne voulaient pas frayer avec des avocats d'affaires en costume Armani.

— Mais vous avez continué à les voir tout de même... ?

— De temps en temps.

— Comment le prenait-il ?

— Il se moquait d'eux, les rabaissait, les critiquait. Il les traitait de pseudo-intellectuels, de songe-creux, de fainéants. Si jamais on les rencontrait ensemble, il regardait au ciel en se dandinant, consultait sa Rolex, sifflotait. Je le revois comme si c'était hier.

— Vous les défendiez ?

— Au début, oui. Puis j'ai compris que c'était inutile.

Maggie se tut un moment.

— J'étais folle de lui à ce moment-là, vous comprenez ? Il m'emmenait voir des films en avant-première. C'étaient des week-ends à New York en logeant au Plaza, des promenades en calèche dans Central Park, des cocktails en compagnie de golden boys et de gros dirigeants d'entreprises. Très romantique. Une fois, on est même allés en avion à Los Angeles pour l'avant-première d'un film. Il y avait ensuite une réception... avec Sean Connery ! Vous vous rendez compte ? J'ai rencontré *Sean Connery* !

— Comment réagissiez-vous à cette vie de rêve ?

— Bien, au début. Je me mêlais sans problème à ce milieu – hommes d'affaires, avocats, golden boys. Figurez-vous que la plupart sont bien plus cultivés que ne le croient les artistes. Beaucoup font du mécénat d'entreprise. Ma bande croyait que tous les types en costumes sont ennuyeux et conservateurs, en plus d'être incultes. C'était infantile... Moi, je savais que les apparences sont parfois trompeuses. Bill était fier de me montrer, mais il voyait en mes amis des poids morts qui n'auraient pas hésité à m'entraîner dans leur chute. Et lui avec – s'il ne se méfiait pas. D'ailleurs, j'étais nettement plus à l'aise dans son milieu qu'il ne l'était dans le mien. Je commençais, je crois, à me lasser du rôle de l'« artiste dans la misère »...

— Que voulez-vous dire ?

— Mon père est un architecte en vue et nous avons toujours évolué dans les hautes sphères. Il voyageait beaucoup pour honorer ses commandes. Parfois, pendant les congés scolaires, il m'emmenait avec lui. Donc, je ne

suis ni d'un milieu ouvrier, ni d'un milieu bohème. Papa apprécie les arts, mais pas l'avant-garde. Et on n'a jamais été pauvres. Bref, avec le temps, j'ai dû finir par donner raison à Bill. Il avait laminé toutes mes défenses dans ce domaine aussi. C'est vrai que mes amis semblaient vivre des minima sociaux sans vouloir rien faire, de peur de prostituer leur précieux talent. Le grand péché, dans ce milieu, c'était de vendre...

— Ce que vous avez fait... ?

Maggie resta à contempler le paysage. Les pétales tombaient des arbres comme au ralenti. Elle eut soudain froid et croisa les bras.

— Oui. Pour mes amis, j'étais foutue ! J'avais été séduite par le sacro-saint dollar. Tout ça à cause de Bill. À une soirée, j'avais rencontré un petit éditeur qui cherchait un illustrateur pour un livre pour enfants. Je lui ai montré mon travail, il a apprécié. On m'a confié cette tâche et tout s'est enchaîné.

— Comment Bill a-t-il réagi à votre succès ?

— Au début, il était content. Enthousiaste. Fier que l'éditeur ait aimé mon travail, fier quand le livre a paru. Il en a acheté des exemplaires pour tous ses neveux et nièces, pour les gosses de ses clients. Ceux de son patron. Il était enchanté que ce soit grâce à lui. Comme il ne cessait de me le répéter, ça ne serait jamais arrivé si j'avais continué à fréquenter mon cercle de pique-assiettes...

— Ça, c'était au début. Et ensuite ?

Maggie sentit qu'elle se ratatinait dans son fauteuil, et dit d'une voix mourante :

— Cela a changé. Plus tard, après le mariage, je crois qu'il s'est mis à envier mon succès, alors qu'il n'était toujours pas entré comme associé dans sa boîte. Il parlait de mon « petit hobby » et me conseillait d'arrêter pour avoir des enfants.

— Mais vous avez choisi de ne pas en avoir...

— Ce n'était pas un choix. Je ne pouvais pas...

Elle se sentait glisser dans un tunnel, comme Alice au pays des merveilles.

— Margaret ! Margaret !

La voix du Dr Simms résonnait, lointaine. Elle s'efforça de refaire surface, telle une personne qui a failli se noyer.

— Margaret, ça va ?

— Oui. Je... Mais ce n'était pas moi, dit-elle, les joues ruisselantes. C'était Bill qui était stérile.

Le Dr Simms lui laissa le temps de se ressaisir. Cela fait, Maggie prit un ton moqueur.

— Il devait se masturber dans un Tupperware et aller apporter ça au laboratoire. C'était tellement trivial, quand j'y pense...

— Vous n'avez jamais envisagé l'adoption ?

Maggie était revenue dans la lumière, à présent. Une lumière blessante.

— Non. Bill n'aurait jamais voulu. Cet enfant devait être le sien. Il n'aurait pas admis non plus qu'on m'insémine le sperme d'un inconnu.

— Vous en avez discuté ?

— Au début, oui. Mais une fois établi que le problème était de son côté, ça a été fini. Si j'abordais le sujet,

c'étaient les coups...

— Et c'est alors qu'il s'est mis à envier votre réussite ?

— Oui. Au point de commettre des petits sabotages pour me mettre en retard. Jeter mes couleurs ou mes pinceaux, égarer une illustration ou un pli pour le coursier, effacer « accidentellement » des images sur mon ordinateur, oublier de me transmettre des messages importants...

— Donc, à l'époque il voulait des enfants, tout en étant stérile, comme il voulait entrer comme associé dans son cabinet, sans y parvenir...

— En effet, mais ça ne justifie pas sa brutalité !

La thérapeute sourit.

— C'est vrai. Mais le mélange était explosif, non ? Ce n'est pas pour l'excuser, mais vous imaginez le stress qu'il subissait, qui a pu jouer le rôle de *détonateur*...

— Je n'ai rien vu venir à cette époque-là. Comment l'aurais-je pu ?

— Vous ne le pouviez pas. Personne ne le pouvait.

Elle se pencha en arrière, croisa les jambes et regarda la pendule.

— Je crois que c'est assez pour aujourd'hui. Qu'en pensez-vous ?

Le moment était venu.

— J'ai une question, lança Maggie à brûle-pourpoint. Il ne s'agit pas de moi.

Le Dr Simms haussa les sourcils.

— C'est l'affaire d'une minute...

— Entendu. Je vous écoute.

— C'est une amie. Enfin pas vraiment une amie, elle est trop jeune, une lycéenne qui vient me voir de temps en temps, en rentrant de l'école.

— Oui ?

— Elle s'appelle Claire. Claire Toth. C'était une amie de Kimberley Myers.

— Je vois... J'ai lu les journaux. Continuez.

— Elles étaient amies. Elles allaient au même lycée. Toutes deux connaissaient Terence Payne. C'était leur prof de biologie.

— Bien. Continuez.

— Elle se sent coupable, pour Kimberley. Normalement, elles auraient dû rentrer ensemble cette nuit-là, mais un garçon voulait danser avec elle. Un garçon qu'elle appréciait...

— Et son amie est donc partie seule... à la mort ?

— Oui.

— Quelle était votre question ?

— Je ne l'ai plus revue depuis cet aveu. Je m'inquiète.

Quelles séquelles pourrait lui laisser ce drame ?

— Ne la connaissant pas, je ne saurais le dire. Tout dépend de ses ressources intérieures, de son ego, de sa famille, de bien des choses. En outre, il me semble qu'il y a deux problèmes, ici...

— Ah oui ?

— Primo, la proximité avec le criminel et l'une de ses victimes en particulier. Secundo, le sentiment de culpabilité. Pour le premier point, je n'ai que des généralités à vous offrir...

— Faites, je vous en prie.

— Tout d'abord, dites-moi ce que vous, vous ressentez...

— Moi ?

— Oui.

— Je ne sais pas encore... De la peur. De la méfiance. C'était mon voisin ! Enfin, je n'y ai pas encore bien réfléchi.

Le Dr Simms opina.

— Votre jeune amie est sans doute dans le même état d'esprit. Or, elle est plus jeune et a sans doute moins de défenses. Elle va sans doute devenir méfiante. Cet homme était son professeur, symbole d'honorabilité et d'autorité. Bel homme, bien habillé, vivant dans une agréable maison avec sa jolie épouse. Il n'avait rien du monstre qu'on associe en général à des crimes de cette nature. Elle répugnera à sortir seule, par exemple, sera obsédée par l'idée qu'on l'épie, qu'on la suit. Ou ce sont ses parents qui l'empêcheront de sortir. Parfois, ce sont eux qui prennent le contrôle de la situation, surtout s'ils se reprochent leur laxisme.

— Vous dites que ses parents pourraient la retenir à la maison ? L'empêcher de venir me voir ?

— C'est possible.

— Mais encore ?

— Tout ce qu'on sait, c'est que, dans ce genre d'affaires, la sexualité naissante des adolescents les plus vulnérables peut en être perturbée. Comment ? – difficile à dire. Chacun est différent. Certaines jeunes filles peuvent

réagir en régressant, en refoulant leur sexualité pour se protéger. D'autres, au contraire, deviendront plus actives sexuellement, par réaction puisque les victimes étaient sages. Je ne puis faire de pronostic...

— Je suis sûre que Claire ne deviendra pas plus active sexuellement...

— Elle sera peut-être plus repliée sur elle-même, obsédée par le sort de son amie. Il importe qu'elle ne se referme pas sur elle-même, qu'elle comprenne ce qui est arrivé. Je sais que c'est difficile, même pour nous, adultes, mais nous pouvons l'aider.

— Comment ?

— En admettant qu'elle soit affectée tout en lui assurant que c'était une aberration, pas le cours naturel des choses. En tout état de cause, les conséquences seront profondes et durables, mais elle devra apprendre à s'adapter à sa nouvelle vision du monde.

— Que voulez-vous dire ?

— Un adolescent se sent immortel, mais ce drame a prouvé à cette jeune fille que tel n'était pas le cas. C'est dur d'admettre qu'on aurait pu être à la place de la victime.

— Que puis-je faire ?

— Rien, sans doute. Vous ne pouvez pas la forcer à venir vous voir, mais si elle le fait, il faudra l'encourager à parler et bien l'écouter. Ne la bousculez pas et n'essayez pas de lui faire la leçon.

— Devrait-elle voir une psychologue ?

— Probablement. Mais c'est à elle de décider. Ou à ses parents...

— Auriez-vous quelqu'un à me recommander ?

Le Dr Simms nota un nom sur une feuille de papier.

— Elle est très compétente. Et maintenant, je vous chasse. Un autre patient m'attend !

Un nouveau rendez-vous fut pris et Maggie se retrouva dans le square, songeant à Claire, à Kimberley, aux bizarreries de la nature humaine. La sensation d'engourdissement était revenue, cette impression que le monde était à distance – comme vu du mauvais côté d'un télescope. Elle se sentait comme une extraterrestre ayant revêtu forme humaine. Elle aurait voulu retourner « à la maison », mais où était-ce ?

La jeune femme marcha jusqu'à City Square, dépassa la statue du Prince Noir et les nymphes portant haut leurs flambeaux, puis s'adossa au mur près de l'arrêt du bus et alluma une cigarette. Une vieille femme lui jeta un regard curieux. Pourquoi se sentait-elle toujours si mal après une séance ?

Le bus arriva. Maggie jeta sa cigarette et monta.

Le voyage s'était déroulé sans encombre. Banks avait demandé une voiture banalisée avec chauffeur et s'était éclipsé de l'hôpital par une petite porte avec Mme Payne et son avocate. Ils n'avaient pas vu de journalistes. Pendant le trajet, il s'était assis à l'avant, à côté du chauffeur, une jeune femme brigadier. Personne n'avait rien dit. Banks était préoccupé par la découverte d'une nouvelle victime dans le jardin des Payne, ce que venait de lui signaler un coup de fil de Nowak. Cela faisait un corps de trop, et apparemment ce n'était même pas celui de Leanne Wray.

De temps en temps, il jetait par le rétroviseur un coup d'œil à Lucy, qui se contentait de regarder le paysage. Son expression était indéchiffrable. Pour ne pas prendre de risques, ils pénétrèrent dans le commissariat d'Eastvale par-derrière. Ayant mené les deux femmes dans la salle d'interrogatoires, il alla dans son bureau et alluma une cigarette devant sa fenêtre afin de se préparer.

Il était si obnubilé par la découverte de ce cadavre qu'il n'avait même pas remarqué le temps splendide ; tout un tas de voitures et d'autocars étaient garés sur la place, et des parents allaient et venaient, tenant leurs enfants par la main. Les femmes avaient des cardigans sur le dos, manches nouées autour du cou, pour parer la moindre brise, et étreignaient leurs parapluies. Comment se fait-il

que l'âme anglaise se refuse à croire au beau temps ? se demanda Banks. Elle s'attend toujours au pire. Voilà pourquoi les prévisions météo voyaient toujours large : ensoleillé avec quelques passages nuageux et des risques de précipitation.

La salle d'interrogatoires sentait le désinfectant parce que son dernier visiteur, un petit voleur de voitures de dix-sept ans, avait vomi sa pizza par terre. Sinon, la pièce était passablement propre, même s'il filtrait peu de lumière entre les barreaux de la fenêtre en hauteur. Après avoir testé les cassettes du magnétophone, il débita les précisions d'usage : heure, date, personnes présentes.

— Bien. Prête, Lucy ?

— Si vous voulez.

— Depuis combien de temps vivez-vous à Leeds ?

— Quoi ?

Banks répéta sa question. Lucy parut déconcertée mais finit par répondre :

— Quatre ans, en gros. Depuis que j'ai commencé à travailler à la banque.

— Et vous veniez de Hull, du domicile de vos parents adoptifs, Clive et Hilary Liversedge ?

— Oui. Vous le savez déjà.

— Simple mise au point. Où viviez-vous, avant ?

Lucy se mit à tripoter son alliance.

— À Alderthorpe. Au 4, Spurn Road.

— Et vos parents ?

— Oui.

— Oui... quoi ?

— Ils vivaient là aussi.

Banks soupira.

— Ne jouez pas au plus fin avec moi, Lucy. Nous ne sommes pas là pour plaisanter.

— Vous croyez que je ne le sais pas ? Vous me tirez de l'hôpital pour m'amener ici sans la moindre raison, et maintenant vous m'interrogez sur mon enfance. Vous n'êtes pas psychiatre !

— Ça m'intéresse, c'est tout.

— Ce n'est pas intéressant. Oui, ils abusaient de moi, et oui, on m'a adoptée. Les Liversedge étaient gentils, mais ce n'était pas comme de vrais parents. Le moment venu, j'ai voulu prendre mon indépendance, oublier mon enfance et faire mon chemin dans la vie. C'est mal ?

— Non, dit Banks.

Il voulait en savoir plus sur cette enfance, en particulier sur les événements qui s'étaient produits quand elle avait douze ans, mais il savait qu'il ne fallait pas trop espérer de ce côté-là.

— Est-ce pour cela que vous avez changé de nom ?

— Oui, les journalistes m'embêtaient. Les Liversedge ont arrangé ça avec les services sociaux.

— Pourquoi avoir choisi Leeds ?

— C'est là que j'avais trouvé du boulot.

— Le premier emploi que vous aviez brigué...

— Le premier qui m'intéressait vraiment, oui.

— Où habitiez-vous ?

— J'avais un logement près de Tong Road. Quand Terry a été embauché dans cette école, nous avons acheté

la maison sur la Colline. Celle où je ne peux pas retourner, d'après vous, bien que ce soit chez moi. J'imagine qu'il faut que je continue à payer les traites pendant que vos hommes cassent tout ?

— Vous avez emménagé avant d'être mariés ?

— Nous savions déjà que nous allions nous marier.

C'était une bonne affaire, ç'aurait été dommage de la laisser passer.

— Quand l'avez-vous épousé ?

— L'an dernier. Le 22 mai. On sortait ensemble depuis l'été précédent.

— Comment l'avez-vous rencontré ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Simple curiosité. Vous n'avez sûrement aucune raison de ne pas me répondre.

— Dans un pub.

— Où ?

— Je ne me rappelle pas son nom. Un grand, où passent des groupes de rock.

— Où était-ce ?

— À Seacroft.

— Il était seul ?

— Je crois.

— Il vous a baratinée ?

— Pas précisément. Je ne me souviens plus.

— Vous êtes allée chez lui ?

— Oui, bien sûr. Il n'y avait rien de mal à ça. Nous étions amoureux. On allait se marier. Nous étions fiancés.

— Déjà ?

— C'était un coup de foudre. Vous n'êtes pas forcé de me croire, mais c'est la vérité. On n'était ensemble que depuis deux semaines quand il m'a offert ma bague de fiançailles. Elle a coûté presque mille livres.

— Avait-il d'autres petites amies ?

— Pas quand on s'est rencontrés.

— Mais avant ?

— Je suppose. Quelle importance ? Il devait mener une vie normale.

— Normale ?

— Oui. Pourquoi pas ?

— Avez-vous jamais vu des traces de la présence d'autres femmes dans son appartement ?

— Non.

— Que faisiez-vous à Seacroft alors que vous habitiez Leeds ? C'est loin...

— On venait de finir un stage d'une semaine en ville et une collègue avait eu cette idée.

— Vous aviez entendu parler de l'homme que la presse appelait le Voleur de Seacroft ?

— Oui, comme tout le monde.

— Mais ça ne vous a pas empêchée de sortir...

— Il faut vivre sa vie. On ne peut pas toujours être dans la crainte, sinon aucune femme n'oserait sortir seule de chez elle.

— Effectivement. Donc, vous n'avez jamais soupçonné cet homme d'être le Voleur de Seacroft ?

— Terry ? Bien sûr que non.

— Rien dans son attitude n'a pu vous inquiéter ?

— Non. Nous étions amoureux.

— Pourtant il vous maltraitait. Vous l'avez admis lors de notre dernier entretien.

Elle regarda ailleurs.

— Ça, c'est plus tard.

— Quand ?

— Je ne me souviens plus. À partir de Noël, je crois.

— Ce dernier Noël ?

— Oui. Mais il n'était pas toujours ainsi. Après, il était merveilleux. Il se sentait coupable, il me faisait des cadeaux. Des fleurs, des bracelets, des colliers. J'aimerais bien les récupérer en souvenir de lui.

— On vous les rendra plus tard. Donc, il se réconciliait toujours avec vous après avoir été violent.

— Oui, il était merveilleux pendant plusieurs jours.

— Buvait-il davantage au cours de ces derniers mois ?

— Oui. Et il sortait plus souvent. Je ne le voyais plus comme avant.

— Où allait-il ?

— Je l'ignore. Il ne me disait rien.

— Vous ne lui avez jamais demandé ?

Lucy détourna avec timidité la tête, lui montrant ses ecchymoses. Banks comprit.

— Si nous passions à autre chose, commissaire ?
intervint Julia Ford. Ma cliente est visiblement gênée par cette question.

Tant pis pour elle, aurait voulu répliquer Banks, mais il était loin d'en avoir fini.

— Très bien. Lucy, avez-vous quoi que ce soit à voir

avec l'enlèvement, le viol et le meurtre de Kimberley Myers ?

Lucy rencontra son regard, mais il n'y lut rien : si les yeux sont les fenêtres de l'âme, alors ceux de Lucy Payne étaient en verre teinté et son âme portait des lunettes de soleil.

— Non, dit-elle.

— Et Melissa Horrocks ?

— Non, je n'ai rien à voir avec tout cela.

— Combien sont-elles, Lucy ?

— Vous le savez.

— Non, dites-moi.

— Cinq. C'est ce que disent les journaux.

— Qu'avez-vous fait de Leanne Wray ?

— Je ne comprends pas.

— Où est-elle ? Où l'avez-vous enterrée avec Terry ?

Pourquoi n'avez-vous pas fait comme pour les autres ?

Lucy regarda son avocate d'un air consterné.

— Je ne sais pas de quoi il parle... Dites-lui d'arrêter !

— Commissaire, ma cliente vous a déjà fait comprendre qu'elle ne savait rien de cette personne. Passez à un autre sujet.

— Votre mari vous a-t-il jamais parlé de ces jeunes filles ?

— Non, jamais.

— Êtes-vous jamais allée dans cette cave ?

— Vous m'avez déjà posé cette question.

— Je vous offre la possibilité de changer votre version.

— Je vous le répète : je ne me souviens pas. Peut-

être, mais je ne m'en souviens pas. Je souffre d'amnésie rétrospective.

— Qui vous a dit ça ?

— La doctoresse.

— Le Dr Landsberg ?

— Oui. C'est lié à mon choc post-traumatique.

C'était la meilleure. Le Dr Landsberg lui avait dit qu'elle n'était pas une spécialiste.

— Je suis heureux que vous puissiez mettre un nom sur ce dont vous souffrez. Et combien de fois *avez-vous pu* descendre à la cave, à votre avis ?

— Une seule.

— Quand ?

— Le jour où... où on m'a emmenée à l'hôpital. Lundi matin, très tôt.

— Donc, vous admettez avoir pu y aller ?

— Si vous le dites. Je ne me souviens pas. Si j'y suis allée, c'était à ce moment-là.

— Ce n'est pas moi qui le dis, Lucy. C'est le labo. On a trouvé des traces du sang de Kimberley Myers sur les manches de votre robe de chambre. Comment ça se fait ?

— Je ne sais pas.

— Il n'y a que deux explications possibles : c'était ou avant qu'elle soit dans la cave, ou après. Alors ?

— Ça doit être après.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne l'avais jamais vue avant cela.

— Mais elle n'habitait pas très loin. Vous ne l'aviez jamais vue ?

— Dans la rue, peut-être. Ou dans les magasins. Je ne lui ai jamais parlé.

Banks fit une pause et remua quelques papiers.

— Donc, vous reconnaissez à présent que vous avez pu descendre à la cave.

— Mais je ne me le rappelle pas.

— Qu'est-ce qui aurait pu se passer, à titre d'hypothèse ?

— J'ai peut-être entendu un bruit.

— Quel bruit ?

— Je ne sais pas.

Elle mit la main à sa gorge.

— Un cri, peut-être...

— Les seuls cris que Maggie Forrest a entendus étaient les vôtres.

— C'étaient peut-être des cris qui ne pouvaient s'entendre que de la maison. Ça venait peut-être de la cave. Quand Maggie m'a entendue, j'étais dans le vestibule.

— Vous vous souvenez de cela, d'avoir été dans le vestibule ?

— Vaguement.

— Continuez.

— Si j'ai entendu un bruit, je suis peut-être descendue pour savoir...

— Vous auriez fait ça, malgré l'interdiction de Terry ?

— Oui, si j'avais été assez alarmée.

— Par quoi ?

— Par le bruit.

— Cependant cette cave est très bien insonorisée, et la porte était fermée quand la police est intervenue.

— Alors, je ne sais pas. J'essaie seulement de trouver une raison.

— Continuez. Qu'auriez-vous pu trouver en bas, si vous étiez descendue ?

— Cette fille. J'aurais pu tenter de faire quelque chose pour elle.

— Et ces fibres jaunes ?

— Quoi ces fibres jaunes ?

— Elles proviennent de la corde à linge en plastique qui a servi à l'étrangler. Le pathologiste a prouvé que la mort avait été causée par strangulation. Des fibres étaient incrustées dans sa gorge.

— J'ai dû vouloir retirer cela.

— Vous vous en souvenez ?

— Non, j'imagine ce qui a pu se passer.

— Poursuivez.

— Puis, Terry a dû me découvrir et m'a chassée avant de me frapper.

— Pourquoi ne vous a-t-il pas tuée sur place ?

— Je ne sais pas. C'était mon mari. Il m'aimait. Il ne pouvait pas me tuer comme...

— Une adolescente ?

— Commissaire, intervint l'avocate, je crois inutile de spéculer sur les intentions de M. Payne. Ma cliente a dit qu'elle pouvait être descendue dans la cave, surprenant ainsi son mari dans... dans ce qu'il était en train de faire, d'où la dispute. Cela devrait expliquer ce que l'analyse a

retrouvé. Et ça devrait vous suffire.

— Mais Terry avait dit qu'il vous tuerait si vous alliez là. Pourquoi s'est-il abstenu ?

— Je ne sais pas. Il avait peut-être une autre priorité.

— Laquelle ?

— Je ne sais pas.

— Tuer Kimberley Myers ?

— Peut-être.

— N'était-elle pas déjà morte ?

— Je ne sais pas.

— Se débarrasser de son corps ?

— Je ne sais pas. J'étais assommée.

— Foutaises ! Si ça continue, vous allez essayer de me convaincre que vous avez agi dans votre sommeil. C'est vous qui avez tué Kimberley Myers, n'est-ce pas ? Vous êtes descendue à la cave et l'avez étranglée.

— Non ! Pourquoi aurais-je fait ça ?

— Par jalousie. C'était sa favorite. Il voulait la garder.

Lucy donna un coup de poing sur la table.

— Ce n'est pas vrai ! Vous inventez !

— Pourquoi l'aurait-il attachée à ce matelas ? Pour lui donner une leçon de biologie ? Quelle leçon de biologie, en effet ! Il l'a violée à plusieurs reprises. Contrainte à la fellation. Puis, il – ou *quelqu'un* d'autre – l'a étranglée avec une corde à linge.

Lucy mit son visage dans ses mains et sanglota.

— Ces détails infâmes sont-ils absolument nécessaires ? demanda l'avocate.

— Quoi ? Vous avez peur de la vérité ?

— C'est un peu de mauvais goût, c'est tout...

— *De mauvais goût ?* Je vais vous dire, moi, ce qui est de mauvais goût. (Banks désigna Lucy.) Le sang sur les manches de sa robe de chambre. Les fibres jaunes sous ses ongles. Elle a tué Kimberley Myers.

— Cela ne prouve rien. Ma cliente s'est déjà expliquée. Elle a perdu la mémoire. Ce n'est pas sa faute. Cette pauvre femme a subi un traumatisme.

— Ou elle joue très bien la comédie.

— Commissaire !

Banks reporta son attention sur Lucy.

— Et les autres ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— On a trouvé deux corps non identifiés dans le jardin. Des squelettes, en tout cas. Cela fait six, en comptant Kimberley. Nous n'enquêtons que sur cinq disparitions, et nous n'avons même pas retrouvé toutes les filles. On ne connaît pas ces deux-là. Qui est-ce ?

— Aucune idée.

— Etes-vous jamais allée en voiture avec votre mari pour « choisir » une adolescente ?

Cette nouvelle question parut la réduire au silence, mais elle retrouva bientôt sa voix et sa contenance :

— Non.

— Donc, vous ne saviez rien de ces disparitions.

— Seulement ce qu'on lisait dans le journal. Je vous l'ai dit. Je n'allais jamais dans cette cave et Terry ne me disait rien. Comment aurais-je pu savoir ?

— Comment, en effet ?

Il gratta sa petite cicatrice sous l'œil.

— Soyons sérieux : comment pouviez-vous ne pas savoir ? L'homme de votre vie – votre propre mari – enlève et ramène six jeunes filles – au moins – à la maison, les séquestre pendant... Dieu sait combien de temps... les viole, les torture, les enterre dans le jardin ou dans la cave. Et pendant tout ce temps, vous, vous êtes là, et vous prétendez ne rien savoir ? N'avoir eu aucun soupçon ? Ai-je l'air né de la dernière pluie, Lucy ? Je ne vois pas comment vous auriez fait pour ne pas savoir...

— Je vous ai dit que je n'étais jamais descendue là.

— Vous n'avez jamais remarqué les absences de votre mari la nuit ?

— Non. J'ai le sommeil très lourd. Il devait mettre des somnifères dans mon chocolat chaud. Voilà pourquoi je n'ai jamais rien remarqué.

— On n'a pas retrouvé de somnifère chez vous.

— Il devait en manquer. Ça doit être pour cela que je me suis réveillée lundi matin... Ou bien il a oublié.

— Aviez-vous, lui ou vous, une ordonnance pour des somnifères ?

— Moi, non. Pour Terry, je ne sais pas. Il en achetait peut-être sous le manteau.

Banks nota de s'occuper de cette question-là.

— Pourquoi pensez-vous qu'il pourrait avoir oublié de vous droguer cette fois-là ? Pourquoi êtes-vous descendue à la cave cette fois-là ? En quoi cette nuit-là était-elle différente ? Était-ce parce que Kimberley était une petite voisine ? Il devait savoir qu'il prenait un gros risque en

l'enlevant. Était-il obsédé par elle, Lucy ? Les autres n'étaient-elles que des façons de s'exercer, des substituts jusqu'au jour où il n'a pas pu s'empêcher d'enlever l'élue de son cœur ? Qu'avez-vous ressenti en constatant qu'il la préférerait à vous, qu'il était prêt à tout pour elle ?

Lucy se boucha les oreilles.

— Assez ! C'est faux ! Faux ! Qu'est-ce que vous racontez ? Je ne comprends pas ! Pourquoi me persécuter ? (Elle se tourna vers son avocate.) Emmenez-moi, s'il vous plaît ! On ne peut pas me forcer à écouter ces horreurs !

— Non, dit l'avocate. On peut partir quand vous le souhaitez.

— Je ne crois pas. (Banks se leva et respira à fond.) Lucy Payne, je vous arrête pour complicité dans le meurtre de Kimberley Myers.

— C'est ridicule, protesta Julia Ford. Je rêve !

— Je ne crois pas votre cliente. (Banks se tourna de nouveau vers Lucy.) Vous n'êtes pas obligée de parler, mais si vous n'avez pas dit quelque chose que vous pourriez invoquer plus tard au tribunal, cela pourra être retenu contre vous. Compris ?

Il ouvrit la porte et fit venir deux officiers en tenue. À leur vue, elle devint toute pâle.

— S'il vous plaît. Je me tiendrai à votre disposition. Je vous en supplie ! Ne m'enfermez pas seule dans le noir !

Pour la première fois depuis qu'il avait affaire à cette femme, Banks la sentit réellement effrayée. Il se rappela les propos de Jenny au sujet du drame du village

d'Alderthorpe. Les enfants séquestrés, affamés. Il faillit se raviser, mais c'était trop tard. Il se força à se souvenir de Kimberley Myers écartelée sur le matelas, dans cette cave. On n'avait pas eu pitié d'elle.

— Ces cellules sont bien éclairées et très confortables. On a régulièrement quatre étoiles dans les guides.

Julia Ford lui lança un regard écoeuré. Banks fit signe aux policiers.

— Emmenez-la.

Ça n'avait pas été facile et il ne ressentait même pas la satisfaction escomptée, mais au moins, Lucy Payne était bouclée pour vingt-quatre heures. *Vingt-quatre heures pour trouver une preuve valable contre elle.*

Annie n'éprouvait qu'indifférence à l'égard du cadavre étendu sur la table d'autopsie. Ce n'était que la dépouille chamelle d'une aberration, d'un monstre. À la réflexion, elle n'était même pas sûre, d'ailleurs, de croire à cela. Terence Payne n'était que trop humain. De tout temps, les hommes avaient violé et mutilé les femmes ; en temps de guerre, au cours d'actes de pillage ; pour satisfaire des plaisirs troubles dans les ruelles obscures ou les garnis misérables des grandes villes décadentes ; dans le secret des campagnes isolées ou de riches demeures. Nul besoin d'imaginer un démon ayant pris forme humaine pour

expliquer ces crimes.

Elle concentra son attention sur le moment présent : l'examen approfondi de la tête de Terence Payne par le Dr Mackenzie. Définir l'identité et l'heure du décès n'avait pas posé de problèmes : le Dr Mogabe avait constaté la mort à vingt heures treize la veille, dans l'enceinte de l'hôpital. Bien évidemment, le Dr Mackenzie procéderait à une investigation complète – son assistant avait déjà pesé et mesuré le corps, on avait pris des photos et des clichés aux rayons X –, en fait, Annie le croyait capable de pratiquer une autopsie en règle sur un type tué d'une balle entre les yeux. On ne sait jamais...

Le corps était propre et prêt à être disséqué – car nul n'est plus propre qu'un homme qui vient de passer en chirurgie. Par chance, le chirurgien de la police était venu prendre rognures d'ongles, vêtements et échantillons de sang quand Payne était arrivé à l'hôpital, et la scrupuleuse hygiène de l'hôpital n'avait fait perdre aucun indice.

Pour le moment, elle ne s'intéressait qu'aux coups portés à la tête, et le Dr Mackenzie se concentrait sur le crâne. Ils avaient déjà examiné le poignet fracturé et déterminé qu'il avait été cassé par la matraque de Janet Taylor – matraque qui était posée sur la paillasse, près du mur carrelé de blanc – et il y avait aussi plusieurs meurtrissures aux bras.

À moins d'une faute professionnelle d'une infirmière ou d'un médecin, Janet Taylor pouvait être tenue pour responsable directe de sa mort. Restait à déterminer son degré de culpabilité. Une opération d'urgence pour

soulager un hématome sous-dural avait compliqué les choses, comme Annie l'avait appris du Dr Mackenzie, mais il devrait être assez facile de distinguer les marques laissées par l'opération chirurgicale de celles causées par un passage à tabac.

La tête avait déjà été rasée avant l'opération, ce qui facilitait l'examen des blessures. L'ayant étudiée de près, le médecin se tourna vers elle.

— Je ne pourrais affirmer avec certitude quel fut l'enchaînement des coups, mais il y a des amas intéressants. Regardez...

Il lui désigna la tempe gauche. La chair écrasée et à vif, les cheveux ras, faisaient penser à un rat mort, pris à une tapette.

— Ici, au moins trois coups distincts se chevauchent, dit-il, en suivant les contours du doigt. Le premier – ce creux – suivi d'un autre qui se superpose et un troisième, ici, qui chevauche en partie les deux.

— Peut-on penser qu'ils ont été délivrés successivement et rapidement ? demanda Annie, se rappelant ce que Janet Taylor lui avait dit de sa panique et ses propres impressions sur place.

— Possible. Mais à mon avis, n'importe lequel de ces coups aurait pu le réduire pour un bon moment à l'impuissance et peut-être changer sa position face à son agresseur.

— Vous m'expliquez ?

Le Dr Mackenzie leva la main vers la tempe d'Annie et la poussa délicatement. Déportée légèrement en arrière,

elle recula d'un pas, tête tournée. Lorsqu'il fit mine de la frapper de nouveau, sa main était plus proche de l'arrière du crâne de la jeune femme.

— Si je vous avais frappée réellement, vous auriez eu la tête encore plus tournée et le coup vous aurait étourdie. Il vous aurait fallu un moment pour reprendre votre position initiale.

— Je vois. Donc, cela vous donne à penser que d'autres coups auraient pu être portés entre-temps ?

— Hum... Les angles sont à considérer également. Si on regarde attentivement ces creux, on voit que le premier coup a été porté alors que la victime était debout. (Il jeta un œil à la matraque.) La plaie, là, est relativement lisse et unie, en raison de la différence de taille entre Janet Taylor et sa victime. Au fait, j'ai mesuré la matraque, elle correspond bien à chaque plaie et, avec les rayons X, cela me donne une meilleure idée de la position de la victime au moment de chaque coup. (Il désigna encore la tempe.) Un, au moins, a été porté tandis que la victime était à genoux. Ça se voit à la profondeur du creux. C'est encore plus évident sur les radios...

Il l'entraîna vers la visionneuse, y glissa une radio et alluma la lumière. Effectivement, on constatait que la blessure était plus profonde vers le bas, signe que le coup de matraque avait été porté de biais. Ils revinrent à la table de dissection.

— Aurait-il pu se relever après un tel choc ?

— C'est possible. On ne sait jamais, avec ces blessures à la tête. Des individus ont pu marcher pendant

des jours avec une balle au cerveau. Le principal problème, c'est la perte de sang. La tête saigne abondamment ; c'est pourquoi on ne s'en occupe qu'en tout dernier lieu au cours des autopsies. Le corps s'est alors vidé du plus gros du sang. C'est plus propre.

— Qu'allez-vous faire de son cerveau ? Le conserver pour l'étudier ?

Le Dr Mackenzie prit un air méprisant.

— Autant lire son caractère d'après ses bosses au crâne. À propos...

Il demanda à l'assistant de retourner le corps. Il y avait une autre zone à vif, réduite en bouillie, à l'arrière du crâne. Elle crut voir des fragments d'os dépasser, mais c'était sans doute son imagination. Payne avait été soigné à l'hôpital et on ne l'aurait pas laissé dans cet état-là. Mais comme on l'avait recousu, c'était sans doute ce qui donnait cette impression. Et si elle-même frissonnait, c'était tout simplement de froid, se dit-elle.

— Ces coups ont été infligés alors que la victime était en position d'infériorité, disons à quatre pattes, et par derrière.

— Comme s'il cherchait à fuir en rampant, ou à rattraper quelque chose ?

— Ça, je n'en sais rien. Mais c'est possible.

— Elle m'a dit qu'une fois frappé au poignet, il a lâché son coutelas. Apparemment, il s'est mis à le chercher à tâtons et c'est là qu'elle l'aurait de nouveau frappé.

— Cela concorderait, bien qu'on compte trois coups dans la même zone : le bulbe, qui est de loin le plus

vulnérable.

— Elle l'a frappé là trois fois ?

— Oui.

— Aurait-il pu se relever ensuite ?

— Là encore, je ne puis le dire. Un homme plus faible de constitution aurait pu en mourir. Celui-ci a survécu trois jours. Il a pu trouver son couteau et se relever.

— C'est un scénario possible ?

— On ne peut l'exclure. Mais regardez ceci...

Il attira son attention vers de profondes dépressions en haut du crâne.

— Ces deux blessures, je puis l'affirmer avec une quasi-certitude, ont été administrées alors que la victime était en position d'infériorité, assise ou accroupie, étant donné l'angle, et avec une brutalité extrême.

— Comment cela ?

Le Dr Mackenzie se campa sur ses pieds et, levant les bras très haut et joignant les mains, fit le geste d'abattre une massue de toutes ses forces.

— Comme ça. Alors qu'il n'y avait aucune résistance...

Annie avala sa salive. Merde. Ça tournait vraiment mal.

Elizabeth Bell, l'assistante sociale chargée de l'affaire d'Alderthorpe, n'était pas à la retraite, mais avait changé

d'emploi et s'était installée à York ; il fut donc facile à Jenny d'aller la voir après un détour par son bureau à la fac. Elle trouva une petite place de stationnement non loin du domicile, près de la rivière, et réussit à s'y faufiler sans bobo.

On lui ouvrit aussi promptement que si son hôtesse était restée en faction derrière la porte, bien que Jenny fût restée vague sur l'heure de sa visite. Aucune importance, avait dit Mme Bell, car le vendredi était son jour de congé, les enfants seraient à l'école et elle avait du repassage en retard.

— Vous êtes bien le Dr Fuller ?

— C'est exact, mais vous pouvez m'appeler Jenny...

Elizabeth s'effaça pour la laisser passer.

— Je n'ai toujours pas compris ce que vous me vouliez, mais entrez donc...

Elle la conduisit dans un petit salon, rendu encore plus exigü par la présence d'une planche à repasser et d'un panier à linge posé sur une chaise. Ça sentait le détergent au citron et l'assouplissant, en plus de l'agréable odeur de linge fraîchement repassé. À la télévision passait un vieux film policier en noir et blanc avec Jack Warner en vedette. Ôtant une belle pile de vêtements d'un fauteuil, Elizabeth l'invita à s'asseoir.

— Excusez le bazar... La maison est minuscule, mais les loyers sont élevés dans le quartier et on se plaît bien ici...

— Pourquoi avez-vous quitté Hull ?

— On cherchait à déménager depuis quelque temps,

quand Roger, mon mari, a été promu. Il est fonctionnaire.

— Et vous ?

— Toujours dans le social. Mais maintenant, je travaille aux allocations familiales. Ça vous ennuie si je continue mon repassage ? J'ai pris du retard...

— Je vous en prie...

Jenny considéra Elizabeth. C'était une grande femme bien charpentée, vêtue d'une chemise d'homme à carreaux et d'un jean taché aux genoux, comme si elle revenait du jardin. Sous sa coupe de cheveux courte et sage, sa figure était dure et prématurément ridée, mais son regard avait de la douceur, surtout quand elle s'animait en parlant.

— Vous avez combien d'enfants ?

— Deux. William et Pauline.

Elle désigna leur photo sur la cheminée.

— Vous m'intriguez, vous savez... Pourquoi êtes-vous venue me voir ? Vous n'étiez pas très claire au téléphone...

— Désolée. Je n'avais pas l'intention de faire des mystères. C'est au sujet de l'affaire d'Alderthorpe. Vous y avez bien été mêlée ?

— Comment oublier... ? Que voulez-vous savoir ? C'était il y a dix ans.

— Dans ma partie, dix ans ce n'est pas beaucoup...

Elle s'était demandé ce qu'il faudrait dire à Elizabeth, et en avait même parlé avec Banks au téléphone. Toujours aussi serviable, il lui avait répondu : « L'indispensable, pas plus. » Jenny avait déjà prié les Liversedge de ne pas dévoiler la véritable identité de leur fille adoptive aux

reporters, mais un petit futé aurait tôt fait de découvrir le pot aux roses en consultant les archives de son journal. Elle savait n'avoir qu'une très légère avance sur la meute de journalistes qui fondrait bientôt sur Hull et York, et sans doute sur le village endormi d'Alderthorpe. Il faudrait tabler sur la discrétion de cette femme.

— Savez-vous garder un secret ?

Son interlocutrice leva les yeux de sa planche à repasser.

— S'il le faut. Je n'ai jamais eu à le faire.

— Je m'intéresse à Lucy Payne.

— Lucy Payne ?

— Oui.

— Son nom m'est familier, mais...

— Cela a fait la une des journaux dernièrement. Elle était mariée à Terence Payne, l'enseignant qui serait coupable du meurtre de six jeunes filles.

— Ah oui ! En effet, j'avais vu son nom dans la presse, mais j'avoue que je ne suis pas ces affaires-là de près...

— J'ai appris récemment que c'était une enfant adoptée. Elle faisait partie des Sept d'Alderthorpe. Vous la connaissez sans doute sous le nom de Linda Godwin.

Elizabeth s'interrompt, le fer en l'air, comme si elle voyageait dans le passé.

— Seigneur ! La petite Linda. La pauvre mignonne...

— Vous voyez peut-être maintenant pourquoi je vous ai demandé de garder le secret ?

— La presse s'en donnerait à cœur joie...

— Effectivement. On ne perd peut-être rien pour

attendre, d'ailleurs.

— Moi, je ne leur dirai rien.

— Bien, dit Jenny, en songeant qu'elle avait eu raison de prendre ce risque.

— Je crois que je vais m'asseoir... (Reposant son fer, Elizabeth s'installa en face d'elle.) Que voulez-vous savoir ?

— Tout ! Comment cela a-t-il commencé, tout d'abord ?

— C'est l'institutrice qui nous a alertés, Maureen Nesbitt. L'état des enfants avait éveillé ses soupçons, ainsi que les paroles qu'ils échangeaient quand ils se croyaient entre eux. Et quand la petite Kathleen n'est plus venue à l'école pendant une semaine sans raison...

— Kathleen Murray ?

— Vous la connaissiez ?

— J'ai procédé à quelques recherches dans de vieux journaux et à la bibliothèque. C'est elle qui est morte...

— Assassinée ! On aurait dû dire les *Six* d'Alderthorpe puisqu'elle était déjà morte quand le scandale a éclaté.

— Qui étaient ses parents ?

— Deux couples étaient en cause : Oliver et Géraldine Murray, Michael et Pamela Godwin. Les Murray avaient quatre enfants : de Keith, onze ans, à Susan, huit ans. Les deux du milieu étaient Dianne et Kathleen, âgées respectivement de dix et neuf ans. Les Godwin avaient trois enfants : Linda, douze ans, l'aînée, puis Tom, dix ans, et Laura, neuf.

— Ça m'a l'air compliqué.

Elizabeth sourit.

— Ce n'est pas tout. Oliver Murray et Pamela Godwin étaient frère et sœur, et personne n'a jamais su vraiment qui était le père de qui. Ce n'est pas si rare, surtout dans les petites communautés isolées. Les familles vivaient côte à côte dans des maisons mitoyennes, assez loin du reste du village pour être tranquilles. C'est le bout du monde. Vous y êtes allée ?

— Pas encore.

— Vous devriez. Histoire de comprendre. On en a des frissons dans le dos.

— J'ai l'intention de m'y rendre. Donc, les dénonciations étaient fondées ?

— La police devrait être capable de vous en dire plus. C'est moi qui ai placé les enfants...

— Tous ?

— Je n'étais pas seule, mais c'était moi la responsable, oui.

— Certains sont-ils retournés voir leurs parents ?

— Non. Oliver et Geraldine Murray ont été jugés coupables du meurtre de Kathleen et doivent être encore en prison. Michael Godwin s'est suicidé deux jours avant le procès et sa femme a été déclarée irresponsable. Je crois qu'elle est encore en clinique psychiatrique.

— On sait avec certitude qui a fait quoi ?

— Là encore, la police en saura plus que moi, mais... si un jour j'ai affronté le diable, c'est bien ce matin-là.

— Que s'est-il passé ?

— Rien... c'était... l'atmosphère de l'endroit.

— Vous êtes entrée à l'intérieur ?

— Non. La police n'a pas voulu, craignant qu'on n'efface des indices. On avait un fourgon, chauffé, et on nous a amené les enfants.

— Et le satanisme ? Il semble que ça n'ait pas été évoqué au cours du procès.

— Ce n'était pas nécessaire, d'après les avocats. Ils ont dit que ça ne ferait qu'embrouiller le jury.

— Il n'y avait pas de preuves ?

— Oh, si ! Mais si vous voulez mon avis, ce n'était que du charabia pour justifier l'alcoolisme, l'abus de drogues et les mauvais traitements infligés aux enfants. La police a trouvé de la cocaïne et de la marijuana dans les deux maisons, avec du LSD, de la ketamine et de l'Ecstasy.

— Est-ce cela qui vous a fait changer de métier ?

Elizabeth prit le temps de répondre.

— En partie. C'est la goutte qui a fait déborder le vase. J'étais déjà usée par ce boulot. Ça vous affecte de voir des gosses maltraités à longueur de temps. On perd de vue l'idée de dignité humaine. Vous comprenez ?

— Je crois. C'est pareil quand on passe trop de temps auprès de criminels.

— Mais c'étaient des enfants ! Ils n'avaient pas le choix.

— Je comprends.

— Au bureau d'aide sociale, on en voit, croyez-moi, mais ce n'est pas comme avec des enfants.

— Comment était Lucy ?

— Comme les autres. Sale, affamée, meurtrie.

— Elle avait été violée ?

Elizabeth acquiesça.

— Comment était-elle ?

— Linda ? Enfin, je suppose que je ferais mieux de l'appeler Lucy maintenant... adorable. Timide et apeurée. Je la revois entortillée dans sa couverture avec sa frimousse angélique. Elle ne disait pas un mot.

— Elle était muette ?

— Oh, non ! L'une des autres petites, Susan, je crois, avait perdu sa voix, mais pas Lucy. Elle avait subi tout ce qu'on peut imaginer et avait résisté. Elle était capable de parler, mais je ne l'ai jamais vue pleurer. En fait, je crois qu'elle avait assumé le rôle de protectrice auprès des plus jeunes, même si elle n'était pas en position de faire grand-chose. Comme c'était l'aînée, elle les consolait peut-être. Vous en savez plus long sur la question, mais je crois qu'elle refoulait toutes ces horreurs. Je me suis souvent demandé ce qu'elle deviendrait. Si j'avais su...

— Le problème, Elizabeth...

— Appelez-moi Liz, comme tout le monde !

— Liz, le problème est que nous ignorons son rôle dans tout ceci. Elle se dit amnésique et a sans doute été martyrisée par son mari. Nous essayons de découvrir si elle savait quoi que ce soit sur les agissements de son mari, ou à quel point elle pourrait être coupable.

— Non, vraiment ? Lucy impliquée dans une chose pareille ! Sa propre expérience...

— C'est, en effet, difficile à croire, Liz, mais souvent la

victime se fait bourreau. Elle ne connaît que cela. Le cycle se répète. Des études ont montré que des enfants de huit ou neuf ans maltraités s'en prenaient à de plus jeunes.

— Mais pas Lucy !

— Nous ne savons pas. C'est pourquoi je pose des questions, j'essaie de comprendre sa psychologie, de cerner son profil. Vous n'avez rien de plus à me dire ?

— Je vous le répète, elle était silencieuse et les autres, les plus jeunes, semblaient la respecter.

— La craindre... ?

— Je n'ai pas eu cette impression.

— Mais ils la traitaient avec déférence ?

— Oui, c'était le chef.

— Que pouvez-vous me dire d'autre sur sa personnalité ?

— Que je réfléchisse... Elle était très secrète. Elle ne se livrait pas. Ils avaient dû être tous choqués par notre intervention, par le fait d'être enlevés à leurs parents. Ils ne connaissaient qu'eux. C'était l'enfer, le milieu familial, mais c'était un milieu familial. Lucy paraissait gentille, pourtant, comme la plupart des enfants, elle pouvait être cruelle à l'occasion.

— Ah ?

— Je ne parle pas de torturer des animaux ou ce genre de chose. J'imagine que c'est cela qui vous intéresse, non ?

— Ce type de comportement peut être un indicateur, mais je ne m'y fie pas outre mesure. Moi aussi, vous savez, j'arrachais les ailes des mouches ! Non, je voudrais en

savoir plus sur elle. De quelle façon était-elle cruelle ?

— Quand on s'est mis à chercher des familles d'accueil, il est apparu qu'il fallait séparer les enfants. C'était très important à l'époque de leur procurer un environnement stable, durable si possible. Je me souviens que Laura – sa sœur cadette – était bouleversée, mais Lucy a seulement dit qu'elle s'y ferait. La pauvre petite Laura pleurait comme une fontaine.

— Qu'est-elle devenue ?

— Laura ? Elle a été confiée à une famille de Hull. Cela fait si longtemps. Il faut m'excuser si je ne me rappelle pas tout.

— Bien sûr. Pouvez-vous me dire ce qui est arrivé aux autres ?

— Hélas, je suis partie peu après, donc je n'ai pas gardé le contact avec eux. Je l'ai souvent regretté, mais...

— Vous n'avez rien d'autre à me dire ?

Elizabeth se leva et reprit son repassage.

— Non, pas que je sache.

Jenny se leva à son tour et lui tendit sa carte.

— Si quelque chose vous revient...

Son interlocutrice la posa sur la planche à repasser après y avoir jeté un coup d'œil.

— Bien entendu. Je suis trop heureuse d'avoir pu vous aider.

Mais elle n'en avait pas l'air, songea Jenny en sortant sa voiture de sa place de stationnement. Elizabeth Bell avait l'air d'une femme contrainte à affronter des souvenirs pénibles qu'elle s'empresserait d'oublier, et Jenny ne

pouvait lui en vouloir. Elle n'était pas sûre d'avoir appris quelque chose d'utile à part cette confirmation qu'on avait bien trouvé à Alderthorpe les objets d'un culte satanique. Banks serait content de l'apprendre. Demain, elle irait sur place pour tâcher de trouver des témoins de l'affaire et, comme Elizabeth l'avait suggéré, se faire une impression de l'endroit.

Banks n'avait pas soufflé de la journée, il avait même passé l'heure du déjeuner à interroger Lucy Payne, et il se retrouva vers quinze heures à flâner dans North Market Street en direction de l'Old Ship Inn, préoccupé par la nouvelle que le second squelette découvert dans le jardin n'était pas non plus celui de Leanne Wray.

Mme Payne était détenue au sous-sol du commissariat et son avocate avait pris une chambre dans le meilleur hôtel de la ville. Enquêteurs et techniciens faisaient leur possible pour progresser et Jenny fouillait dans le passé de Lucy – tous cherchant le défaut de la cuirasse, ce petit indice prouvant qu'elle était liée aux assassinats plus qu'elle ne voulait l'admettre. Si rien n'était trouvé le lendemain à midi, il faudrait la relâcher. Il lui restait une visite à faire, ce jour-là : parler à George Woodward, l'inspecteur qui avait suivi l'enquête Alderthorpe, et qui avait pris sa retraite pour gérer un *bed and breakfast* à Withernsea. Banks consulta sa montre. Ça lui prendrait environ deux heures : il avait tout le temps d'aller là-bas après avoir cassé la croûte.

L'Old Ship Inn était un bar minable de style vaguement victorien avec quelques tables disposées en façade dans la ruelle pavée. Pas très clair, car cerné de bâtiments sombres et élevés, son seul atout était qu'il était bien

caché et réputé pour sa tolérance : plus d'un jeune d'Eastvale avait dégusté là sa première pinte avant ses dix-huit ans. L'enseigne montrait un vieux clipper et les carreaux des fenêtres étaient en verre fumé et gravé.

Il n'y avait pas beaucoup d'affluence à cette heure, entre midi et la sortie des bureaux. En fait, l'établissement n'était jamais pris d'assaut, les touristes n'aimant guère la décoration et les indigènes préférant aller ailleurs. L'intérieur était sombre, l'atmosphère âcre et confinée, héritage d'un siècle de fumée accumulée et de bières renversées. On était d'autant plus étonné de découvrir la barmaid, jolie jeune fille aux cheveux courts, teints en rouge, et au visage ovale, qui avait le teint lisse, un sourire radieux et l'air avenant.

Il s'accouda au bar.

— Pas moyen d'avoir un sandwich fromage-oignon, j'imagine ?

— Je regrette. On ne sert plus à manger après quatorze heures. Chips ?

— C'est mieux que rien.

— Quel parfum ?

— Nature. Et un panaché, s'il vous plaît.

Tandis que son client piochait dans un sachet de chips passablement molles, elle lui jeta un regard en coulisse tout en remplissant son verre.

— Vous ne seriez pas déjà venu pour la fille qui a disparu il y a un mois ?

— Leanne Wray... Oui.

— Je me disais bien... Ce n'est pas vous qui m'avez

interrogée, mais vous étiez là. Vous l'avez retrouvée ?

— Votre prénom, c'est Shannon, n'est-ce pas... ?

Elle lui sourit.

— Vous vous rappelez mon nom, et vous ne m'aviez même pas adressé la parole ! Félicitations !

Shannon, d'après la déposition enregistrée par Winsome Jackman, était une étudiante américaine en congé sabbatique. Elle avait déjà visité une bonne partie de l'Europe et, grâce à des parents, ou un petit ami, avait échoué pour quelques mois dans le Yorkshire, qu'elle semblait apprécier. Banks la soupçonnait de travailler là parce que le gérant devait se moquer des permis de travail et la payer au noir. Sans doute des clopinettes, d'ailleurs.

Il alluma une cigarette et regarda autour de lui. Deux vieillards fumaient la pipe installés à la fenêtre, sans parler, ni même se regarder. Ils semblaient être là depuis le jour où l'établissement avait ouvert, au dix-neuvième siècle. Le sol était de pierre usée, les tables éraflées et branlantes. Une aquarelle représentant un grand navire à voiles était accrochée de travers, en face d'une série de marines au fusain, assez belles à son œil de profane.

— Je ne voulais pas être indiscrete, mais comme vous n'êtes pas revenu et que j'ai lu pour ces filles dans la presse... (Elle eut un petit frisson.) Quelle horreur ! Je me souviens de l'affaire Jeffrey Dahmer à Milwaukee – c'est de là que je viens : Milwaukee, Wisconsin. J'étais petite, mais je comprenais quand même, et tout le monde était catastrophé. Comment peut-on faire ça, je vous le demande ?

Son regard était l'innocence même et exprimait l'espoir que la vie, en tout cas la sienne, méritait d'être vécue, que le monde n'était pas entièrement livré aux forces du Mal.

— Je ne sais pas, dit-il.

— Donc, vous ne l'avez pas retrouvée ?

— Non.

— Je ne la connaissais pas. Je ne l'ai vue qu'une fois.

Mais en songeant que je dois être la dernière à l'avoir vue... (Elle mit la main sur sa poitrine.) Ça m'obsède.

Banks songea à Claire Toth, s'accusant de la mort de son amie Kimberley, et il savait que tous ceux ayant eu un rapport avec le drame se sentaient souillés.

— Je comprends, dit-il.

L'un des vieillards vint déposer brutalement sa chope au comptoir. Shannon la remplit ; il paya et retourna à sa place. Elle prit l'air espiègle.

— Ils viennent tous les jours... La ponctualité en personne. Si, un jour, l'un d'eux ne se pointait pas, j'appellerais l'ambulance.

— Vous dites penser à elle... Il vous est venu d'autres idées ?

— Non, pas vraiment... Elle a dû être enlevée comme les autres.

— Je commence à croire que non, dit Banks, formulant ses doutes pour la première fois. En fait, je me demande si on n'a pas fait fausse route depuis le début...

— Je ne comprends pas.

— Enfin, bref, j'ai eu envie de voir si des souvenirs

vous étaient revenus. Il s'est passé du temps...

Et cela signifiait que les traces que Leanne Wray avait pu laisser s'étaient effacées. S'ils s'étaient trompés en supposant trop vite qu'elle avait subi le sort de Kelly Matthews et Samantha Foster, alors il ne fallait plus compter retrouver des indices sur ce qui avait pu réellement lui arriver.

— Je ne sais pas comment je pourrais vous aider...

— Résumons : vous avez affirmé qu'elle était assise là-bas avec ses copains, n'est-ce pas ?

Il désignait la cheminée carrelée.

— Oui. Ils étaient quatre. À cette table.

— Ils ont beaucoup bu ?

— Non, je l'ai dit à votre collègue. Un ou deux verres chacun. Elle ne devait pas avoir l'âge, mais le patron ne veut pas qu'on fasse d'histoires, sauf si c'est trop flagrant... (Elle mit la main devant sa bouche.) Flûte, j'aurais pas dû dire ça, hein ?

— Peu importe. La philosophie de M. Parkinson nous est connue. Et ne vous obnubiliez pas sur le contenu de votre déposition... Je sais que je l'ai dans mes dossiers, mais je veux que vous repreniez tout par le début...

Il lui était difficile de s'expliquer pourquoi il avait besoin de reprendre l'enquête de zéro, pas d'aller exhumer de vieux papiers, en tout cas pour le moment.

— Leanne paraissait ivre ?

— Elle parlait un peu fort, rigolait, comme si elle n'était pas habituée à boire.

— Qu'est-ce qu'elle avait pris ?

— Je ne me souviens pas. Du vin, peut-être, ou un genre de Pernod.

— Avez-vous eu l'impression qu'il s'agissait de deux couples ?

— Non. Pour moi, il n'y en avait qu'un seul. Ça se voyait... Ce n'est pas qu'ils se pelotaient, non. Mais les deux autres, Leanne et...

— ... Mick Blair.

— Je ne connaissais pas leur nom. Enfin, il m'a semblé qu'elle le branchait un peu, et qu'elle s'amusait à l'émoustiller, peut-être à cause de l'alcool.

— Il était entreprenant ?

— Non, pas du tout, sinon je l'aurais dit la dernière fois. Non, c'est plutôt les regards qu'il lui lançait. Il n'y avait pas de malaise entre eux, peut-être qu'elle lui plaisait et qu'elle jouait avec lui, voilà tout.

— Ce n'était pas dans votre déposition.

— Cela ne m'a pas semblé important. D'ailleurs, personne ne me l'a demandé. À l'époque, tout le monde la croyait victime d'un tueur en série.

Vrai, songea Banks avec un soupir. Les parents de Leanne avaient affirmé que leur fille ne serait jamais, au grand jamais, rentrée après l'heure convenue. Ils étaient tellement certains qu'elle ne pouvait qu'avoir été agressée et enlevée que l'enquête en avait été influencée, et la police avait manqué à une règle de base : ne rien présumer avant d'avoir abordé la question sous toutes ses coutures. Comme, à cette époque, des rumeurs couraient sur Kelly Matthews et Samantha Foster, on avait fait

l'amalgame. Et puis, il y avait le sac à bandoulière qu'on avait retrouvé. Il contenait l'inhalateur contre ses crises d'asthme et sa bourse, renfermant vingt-cinq livres sterling et une poignée de monnaie. Pourquoi aurait-elle jeté son argent s'il s'agissait d'une fugue ?

Winsome Jackman avait interrogé Shannon, et peut-être aurait-elle dû la sonder davantage, mais on ne pouvait lui en vouloir. Elle avait découvert ce qui importait à l'époque : que les jeunes gens s'étaient bien comportés, qu'ils n'avaient causé aucun trouble, ne s'étaient pas querellés, n'étaient pas ivres, et qu'aucun inconnu ne les avait abordés.

— Quelle était l'ambiance générale ? demanda Banks. Étaient-ils silencieux, bruyants... ?

— Je ne me rappelle rien d'exceptionnel. Ils restaient sagement dans leur coin, autrement je l'aurais signalé... C'est en général le cas des mineurs qui consomment de l'alcool. Ils se tiennent à carreau pour ne pas attirer l'attention...

Banks connaissait ça. À seize ans, il était allé, fier et terrifié, avec son pote Steve dans un pub sombre et exigu à un kilomètre de leur quartier pour boire sa première bière blonde à l'écart, près du juke-box, et fumer une clope « tapée » à un consommateur. Ils en avaient conçu une fierté d'adulte mais, redoutant de voir entrer la police, ou un ami de leurs pères, ils avaient tâché aussi de se fondre dans le décor.

Il goûta son panaché et froissa le sachet de chips que Shannon jeta dans la poubelle, derrière le bar.

— Ils étaient tout excités au moment de sortir, ajouta-t-elle. J'étais trop loin pour les entendre, mais je crois que quelqu'un avait lancé une idée.

C'était la première fois que Banks entendait ceci.

— Vous n'en savez pas plus ?

— Non, mais ils étaient tout joyeux. Et puis, deux minutes plus tard, ils sont partis...

— À quelle heure ?

— Vers vingt-deux heures quinze, environ.

— Et ils étaient donc tout excités par cette idée, y compris Leanne ?

— Je ne pourrais pas le préciser, dit Shannon en plissant le front. C'était une sorte d'enthousiasme collectif, comme si quelqu'un venait de trouver quelque chose d'amusant à faire.

— Cette idée géniale, avez-vous eu l'impression que c'était un projet qu'ils allaient mettre à exécution en sortant ?

— Peut-être. Pourquoi ?

Banks vida son verre.

— Parce que Leanne Wray devait être rentrée à vingt-deux heures trente et, selon ses parents, elle avait toujours respecté cette consigne. Si elle avait suivi ses camarades, elle aurait donc désobéi. Et il y a autre chose...

— Quoi ?

— S'ils avaient l'intention de faire une balade, c'est que tous ses copains ont menti.

Shannon réfléchit.

— Je comprends. Mais c'était peut-être juste un projet

à trois. Vous savez, je suis désolée... je croyais avoir tout dit la première fois...

— Ça va, dit Banks en souriant. Ce n'est pas votre faute.

Consultant sa montre, il vit qu'il était temps de partir pour Withernsea.

— Je file !

— Oh, je quitte à la fin de la semaine prochaine. Si vous voulez passer me dire au revoir...

Banks ne sut comment décrypter cette invitation. Des avances ? Mais non. Elle avait vingt et un ans, à tout casser. Pourtant, c'était agréable de penser qu'on pouvait plaire à une jeune fille.

— Merci. Je ne sais pas si je pourrai, alors je vous dis : Bon voyage !

Shannon eut un petit haussement d'épaules et Banks sortit dans la morne ruelle.

Annie aurait juré que Janet Taylor était ivre – et cela, en plein après-midi. Pas ivre morte, mais en « pilotage automatique ». Elle en avait connu des ivrognes dans la communauté d'artistes où son père, Ray, l'avait élevée... Une fois, ils avaient hébergé un écrivain alcoolique, un grand type aux yeux larmoyants et à la barbe broussailleuse, qui sentait fort. Il planquait des bouteilles partout. Elle avait interdiction de l'approcher. Mais un jour,

il lui avait adressé la parole, et Ray s'était mis en colère au point de l'éjecter de la pièce. C'était l'une des rares fois où elle l'avait vu se fâcher tout rouge. Lui-même ne dédaignait pas une goutte de vin, ou un joint, à l'occasion, mais ce n'était ni un alcoolique ni un toxicomane. La plupart du temps, il était accaparé par son œuvre en cours, à l'exclusion de tout autre chose, y compris sa fille.

L'appartement était en désordre. Il y avait des vêtements partout et des tasses à moitié pleines sur le rebord de la fenêtre et la cheminée. L'odeur était typique d'une chambre d'alcoolique : crasse et ce côté aigre-doux de la gnôle. Gin, en l'occurrence.

Janet s'affala dans un fauteuil, par-dessus un jean et un T-shirt froissé, la laissant se débrouiller. Annie s'assit sur un siège qu'elle avait débarrassé de son tas de journaux.

— Alors, vous êtes venue m'arrêter ?

— Pas encore.

— Quoi ? Encore des questions ?

— Vous savez que Terence Payne est mort ?

— Il paraît.

— Comment ça va ?

— Comment ça va ? Elle est bien bonne. Voyons...

(Elle se mit à compter sur ses doigts.) Je ne peux pas dormir, je tourne en rond et j'étouffe quand le soir tombe, je revis sans arrêt les faits dès que je ferme les yeux et ma carrière est foutue... mais à part ça, je vais très bien !

Annie respira à fond. Elle n'était pas là pour lui remonter le moral, hélas.

— Vous devriez aller chercher de l'aide. La Fédération...

— Non ! Pas de psy ! Je ne veux pas qu'on m'embrouille, surtout pas maintenant. Imaginez l'effet au procès, si je ne savais plus comment je m'appelle !

— D'accord ! À vous de voir... (Annie sortit des documents de sa valise.) J'ai assisté à l'autopsie de Terence Payne et j'aimerais qu'on reparle de certains points de votre déposition.

— Vous me traitez de menteuse ?

— Pas du tout.

La jeune femme passa la main dans ses cheveux gras et ternes.

— Je n'ai pas menti. J'ai pu être imprécise sur le déroulement – vu la rapidité de la chose –, mais j'ai relaté les faits conformément à mes souvenirs.

— D'accord. Dans votre déposition, vous affirmez l'avoir frappé trois fois à la tempe gauche, une fois au poignet et vous avez déclaré qu'un de ces coups à la tempe avait été administré en tenant la matraque à deux mains.

— Ah bon ?

— Oui. Vous confirmez ?

— Je n'ai pas souvenir du nombre exact de coups, mais c'est sans doute cela, oui. Pourquoi ?

— D'après l'autopsie, vous l'avez frappé neuf fois. Trois fois à la tempe, une fois au poignet, une fois à la joue, deux à la base du crâne alors qu'il était à genoux ou à quatre pattes, et encore deux fois au sommet du crâne,

alors qu'il était assis ou accroupi sur les talons...

Janet garda le silence et un jet au décollage remplit le silence du ronflement de ses moteurs et de l'évocation de lointaines destinations exotiques. Annie aurait bien aimé être ailleurs, comme sans doute son interlocutrice.

— Janet ?

— Quoi ? Vous me posiez une question ?

— Qu'en dites-vous ?

— Je ne sais pas. Je vous le répète : je n'ai pas compté. J'essayais seulement de sauver ma peau.

— Vous êtes sûre de ne pas avoir voulu venger Dennis ?

— Comment cela ?

— Le nombre de coups, la position de la victime, la violence...

Janet s'empourpra.

— Une victime ! Alors que Dennis se vidait de son sang ! Comment osez-vous ?

— Désolée, mais c'est ainsi qu'on le désignerait dans un tribunal, autant vous y faire maintenant. Et ce que vous avez dit aux ambulanciers...

— Qu'ai-je dit ?

— « Il est mort ? Je l'ai tué, ce fumier ? »

Qu'entendiez-vous par là ?

— Je ne sais pas. Je ne me rappelle même pas...

— On pourrait en déduire que vous aviez l'intention de le tuer...

— En déformant mes paroles...

— Aviez-vous l'intention de le tuer ?

— Non ! Je vous le répète, je cherchais seulement à sauver ma peau. Pourquoi ne pas me croire ?

— Et les coups à l'arrière du crâne ? Quand les avez-vous portés ?

— Je ne sais pas.

— Faites un effort.

— Peut-être quand il s'est penché pour ramasser son couteau.

— Bien. Mais vous ne vous rappelez pas les avoir portés ?

— Non. J'ai quand même dû le faire, si vous le dites...

— Et ces coups au sommet du crâne ? L'analyse prouve qu'ils ont été assenés avec la plus grande violence et non à l'aveuglette.

Janet secoua la tête.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas.

Annie se pencha et lui tint le menton entre le pouce et l'index, sondant ce regard vague et effrayé.

— Écoutez-moi bien, Janet. Terence Payne était plus grand que vous. D'après l'angle et la puissance de ces coups, ils n'ont pu être administrés que s'il était assis et alors que l'agresseur avait tout loisir de prendre son élan pour... je ne vous fais pas de dessin. Allons, parlez. Je suis là pour vous aider, malgré les apparences.

Janet se dégagea et détourna les yeux.

— Que voulez-vous que je dise... Ça ne fera que m'enfoncer.

— Erreur. Vous vous en mordrez les doigts si on sent que vous mentez ou cherchez à vous couvrir. Croyez-vous

qu'il y ait un membre du jury – s'il y a procès – qui ne compatira pas, même si vous reconnaissez avoir perdu les pédales pendant quelques instants ? Sérieusement...

— Que dois-je dire ?

— La vérité. Est-ce bien ainsi que c'est arrivé ? Il était à terre, vous avez perdu votre sang-froid, vous avez voulu venger Dennis. Un coup pour Dennis, puis, crac, un autre ? Est-ce bien ainsi ?

Janet bondit et se mit à faire les cent pas, en se tordant les mains.

— Quelle importance, si je lui ai donné un ou deux coups pour Dennis ? Il l'avait mérité.

— C'est ce que vous avez fait ? La mémoire vous revient ?

Janet s'immobilisa et plissa les yeux, puis se servit deux doigts de gin et fit cul-sec.

— Ce n'est pas très clair, mais si vous êtes catégorique, je ne peux nier, n'est-ce pas ? Puisque l'autopsie l'a démontré.

— Les pathologistes peuvent se tromper, dit Annie – quoique pas sur le nombre, la force et la direction des coups, songea-t-elle.

— Qui croira-t-on au procès ?

— Je vous le répète : s'il y a procès, vous bénéficierez de la sympathie générale. Mais on n'en est pas encore là.

La jeune femme se rassit sur la pointe des fesses.

— Comment cela ?

— C'est au ministère public de décider. Je vois le substitut lundi. En attendant, si vous voulez modifier votre

déposition, c'est le moment...

— À quoi bon ? dit Janet en pleurnichant. Tout est flou. Ça a été si subit, si bref... Dennis... Dennis est mort la tête sur mes genoux. Cela a duré une éternité. Je lui disais de s'accrocher, je m'efforçais d'endiguer l'hémorragie... Tout ce sang...

Elle contempla ses mains telle lady Macbeth voyant l'ineffaçable tache.

— Mais je n'y arrivais pas. Tout ce sang... Peut-être que ça s'est passé comme vous dites. Peut-être que c'est la seule explication possible. Je ne me rappelle que la peur, l'adrénaline, la...

— La colère ? Est-ce que vous alliez dire ?

Janet lui jeta un regard méfiant.

— Et alors, je n'avais pas le droit d'en éprouver ?

— Je ne suis pas votre juge. Je crois que j'aurais été en colère moi aussi, j'aurais peut-être même fait exactement pareil. Pourtant il faut être clair. Le ministère public peut décider de ne pas vous poursuivre. Au pire, on parlera d'homicide excusable, voire justifiable. Il n'est pas question de peine de prison. Le pire serait de vouloir vous défilier...

Annie parlait doucement et distinctement, comme à une enfant apeurée.

— J'ai compris. Je suis l'agneau qu'on sacrifie pour apaiser l'opinion publique.

— Pas du tout. (Annie se leva.) L'opinion publique serait plutôt dans votre camp. C'est seulement une question de procédure à suivre. Écoutez, si vous voulez me

parler avant lundi, voici ma carte.

Elle nota ses coordonnées au dos.

— Merci.

Janet la déposa sur la table basse après y avoir jeté un coup d'œil.

— Vous savez, dit Annie en partant, je ne suis pas votre ennemie. Si je dois témoigner à la barre, je le ferai, mais ce ne sera pas contre vous.

Janet lui adressa un sourire ambigu.

— Je sais, dit-elle en s'emparant de la bouteille de gin. La vie est garce, non ?

— Hé oui, dit Annie en souriant aussi. Et après, on meurt.

— Claire ! Quelle bonne surprise ! Entre...

La jeune fille parcourut le couloir et la suivit dans le salon où elle s'écroula sur le divan.

Maggie remarqua tout de suite qu'elle était très pâle et avait coupé ses magnifiques cheveux blonds. Sa tignasse hirsute suggérait qu'elle s'en était chargée elle-même. Elle ne portait plus son uniforme d'écolière mais un jean informe et un T-shirt tout aussi vague qui camouflaient sa féminité. Sa figure non maquillée était constellée d'acné. Maggie se rappela les propos du Dr Simms sur les possibles réactions des proches amies de Kimberley : certaines pourraient tenter de refouler leur sexualité pour

se protéger des « prédateurs ». Claire était visiblement dans ce cas. Elle se demanda s'il convenait de lui faire une réflexion, et préféra s'abstenir.

— Tu veux goûter ?

Claire secoua la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Bof... J'arrive pas à dormir. Je pense sans arrêt à elle. Ça défile dans ma tête – ce qui lui est arrivé, ce qu'elle a dû souffrir... C'est insupportable. J'en peux plus.

— Que disent tes parents ?

Claire regarda ailleurs.

— Je ne peux pas leur parler. J'ai... j'ai pensé que toi, tu comprendrais...

— Bon, je vais chercher des petits gâteaux. J'ai la fringale...

Maggie alla chercher deux verres de lait et une assiette de cookies qu'elle posa sur la table basse. Claire se mit à boire à petites gorgées, puis piocha dans les biscuits.

— Tu as lu le papier sur moi dans le journal, alors ?

Claire opina.

— Qu'en penses-tu ?

— Au début, j'ai trouvé ça incroyable. Ensuite, j'ai compris que cela pouvait concerner n'importe qui, pas seulement les femmes issues d'un milieu défavorisé ou les idiots. J'ai ressenti de la pitié pour toi.

— Oh non, pas de pitié ! dit Maggie avec un sourire. Moi j'ai cessé de pleurer sur mon propre sort il y a longtemps et maintenant j'ai repris goût à la vie.

D'accord ?

— D'accord.

— Les choses auxquelles tu penses, qu'est-ce que c'est ? Tu ne veux pas m'en parler ?

— C'est ce qu'a vécu Kimberley, là-bas, ce qu'il lui a fait. La police n'en a pas beaucoup parlé dans la presse, mais il a dû lui faire des trucs atroces. C'est comme si je le voyais...

— Ça ne sert à rien de faire marcher ton imagination. Cela ne la fera pas revenir.

— Je le sais bien ! Je ne le fais pas exprès ! (Elle secoua lentement la tête.) Et je n'arrête pas de revivre cette nuit. Quand j'ai dit que j'allais rester avec Nick pour le slow et qu'elle a dit que ça ne faisait rien, parce qu'elle trouverait bien quelqu'un pour la raccompagner, et que, de toute façon, ce n'était pas loin... J'aurais dû me méfier...

— Comment aurais-tu deviné ?

— Il y avait ces disparitions... On aurait dû être plus prudentes !

— Claire, écoute-moi : ce n'est pas ta faute. Et, je sais que c'est dur, pourtant si quelqu'un aurait dû être plus prudent, c'est elle ! Tu ne peux pas te reprocher d'avoir dansé avec un garçon. Si elle avait été raisonnable, elle ne serait pas repartie toute seule.

— Elle n'était peut-être pas seule...

— Que veux-tu dire ?

— Peut-être que M. Payne lui a proposé de la reconduire en voiture.

— Tu as dit à la police que tu ne l'avais pas vu...

— Non ! Mais il pouvait très bien la guetter dehors, non ?

— Je suppose.

— Je le hais. Je me réjouis de sa mort. Et je hais Nick Gallagher. Je déteste les hommes.

Maggie ne savait comment réagir. Elle pouvait évidemment déclarer que les chagrins s'apaisent avec le temps, mais en quoi Claire en serait-elle réconfortée ? Non, le mieux était d'aller parler à Mme Toth pour la convaincre d'envoyer sa fille chez une psychologue avant que cela n'empire. Au moins, elle semblait désireuse de parler, c'était un bon point.

— Est-ce qu'elle était consciente, quand il lui a fait ça ?... Est-ce qu'elle était lucide...

— Stop ! dit Maggie.

Le téléphone sonna, venant à son secours.

Elle écouta en fronçant les sourcils, prononça quelques mots et se tourna vers Claire qui réussit à oublier un moment ses soucis pour demander qui c'était.

— Une chaîne de télévision locale, dit Maggie en se demandant si son ton trahissait toute sa stupéfaction.

Lueur d'intérêt.

— Que voulaient-ils ?

— Que je passe à l'émission de ce soir.

— Et alors ?

— J'ai accepté, dit Maggie, qui n'en revenait pas elle-même.

— Super, fit Claire en ébauchant un sourire timide.

Si bien des stations balnéaires anglaises ont l'air d'avoir connu des jours meilleurs, Withernsea, elle, semblait n'avoir jamais connu de beaux jours. Le soleil pouvait luire sur l'Angleterre, ici on n'en savait rien. Une méchante pluie froide tombait obliquement d'un ciel gris fer et les vagues de la mer du Nord, couleur de sous-vêtements souillés, brassaient le sable sale et les galets de la plage. En retrait du front de mer, il y avait une enfilade de boutiques de souvenirs, des galeries de jeux et des salles où l'on jouait au bingo ; les lumières bariolées de ces établissements avaient quelque chose de criard dans cette atmosphère lugubre et la voix amplifiée de la dame criant les résultats se répercutait de façon pathétique le long de la promenade déserte.

Tout cela lui rappelait les vacances de son enfance à Great Yarmouth, Blackpool, ou Scarborough. Ces journées de juillet-août où il pleuvait sans répit... Il n'y avait rien à faire, sinon tramer dans les galeries de jeux, à gaspiller ses pièces dans les machines à sous et à regarder la griffe mécanique lâcher le tentant briquet juste avant d'avoir atteint le toboggan gagnant. Il n'avait jamais joué au bingo, mais avait souvent observé les blondes oxygénées au visage dur qui restaient assises là, à longueur de parties, fumant cigarette sur cigarette et fixant du regard les petits numéros sur leurs cartes.

Plus tard, il s'était mis à hanter les bouquinistes, à la

recherche de livres d'épouvante ou de best-sellers croustillants comme *Peyton Place*. À treize ans, se sentant bien trop grand pour continuer à prendre ses vacances avec ses parents, il se baladait seul toute la journée, flânant dans les cafétérias et regardant les derniers disques parus chez les disquaires. Parfois, il rencontrait une fille dans les mêmes dispositions d'esprit et c'est au cours de ses vacances qu'il avait eu ses premières expériences amoureuses.

Il se gara sur le front de mer, et, sans un regard vers la plage, se hâta vers la maison d'en face, le *bed-and-breakfast* tenu par George Woodward, inspecteur à la retraite. L'écriteau CHAMBRES LIBRES se balançait au vent en grinçant comme un volet de maison hantée. Au moment de tirer la sonnette, il était frigorifié et trempé jusqu'à la moelle.

George Woodward était un homme sémillant qui arborait une petite moustache grise et avait le regard observateur d'un ex-flic. Il avait aussi l'air un peu abattu, surtout quand il jeta un coup d'œil au-dehors.

— J'aurais préféré Torquay, mais la mère de mon épouse habitant par ici...

Il le pria d'entrer.

— Enfin, ce n'est pas si mal. Vous êtes mal tombé, pour le temps. C'est encore trop tôt dans la saison. Vous devriez voir quand il fait soleil et qu'on a du monde. Ça n'a plus rien à voir.

Banks se demanda quand, exactement, dans l'année se produisait cet événement capital, mais il garda le

silence. Ce n'était pas le moment de prendre ce type à rebrousse-poil.

Il se trouvait dans une vaste pièce éclairée par un bow-window, de toute évidence la salle où l'heureuse clientèle venait prendre son petit déjeuner. Il y avait des nappes blanches sur les tables, mais pas de couverts, et Banks se demanda si les affaires marchaient. Sans lui offrir la traditionnelle tasse de thé, George Woodward s'installa et lui désigna la chaise de l'autre côté de la table.

— C'est au sujet d'Alderthorpe, donc ?

— Oui.

Banks avait parlé en chemin avec Jenny sur son portable et appris ce que Elizabeth Bell, l'assistante sociale, avait à dire. À présent, c'était l'avis d'un policier qui l'intéressait.

— J'ai toujours pensé que cela reviendrait nous hanter, un jour ou l'autre.

— Que voulez-vous dire ?

— Les dégâts. Ça ne s'efface pas. Ça couve...

— Sans doute.

Comme Jenny avec Mme Bell, il décida de jouer cartes sur table avec son interlocuteur.

— Je suis ici pour Lucy Payne, dit-il en observant le bonhomme. Son nom était Linda Godwin autrefois, mais que cela reste entre vous et moi.

Woodward pâlit et siffla entre ses dents.

— Pas possible, Linda ?

— Effectivement.

— J'avais vu sa photo dans le journal, mais je ne l'ai

pas reconnue. Pauvre gamine...

— Ce n'est plus une gamine.

— Vous ne la croyez pas sérieusement mêlée à ces enlèvements ?

— On ne sait que croire, c'est bien là le problème. Elle prétend avoir perdu la mémoire. On a des indices, mais pas grand-chose...

— Que dit votre instinct ?

— Qu'elle est plus impliquée qu'elle ne l'admet. Mais était-elle sa complice, ça...

— Vous savez qu'elle n'avait que douze ans quand je l'ai connue ?

— Oui.

— Douze ans, mais les responsabilités d'une adulte.

— Les responsabilités ?

Jenny avait bien dit que Lucy s'occupait des plus jeunes. Il se demanda si c'était ce que Woodward entendait par là.

— Oui. C'était l'aînée. Bon sang, elle avait un petit frère de dix ans qui était régulièrement violenté par son père et son oncle, et elle, elle n'y pouvait rien. Elle aussi, on abusait d'elle. Vous imaginez ce qu'elle ressentait ?

Banks devait bien reconnaître qu'il ne le pouvait pas.

— Je peux fumer ?

— Je vous apporte un cendrier. Une chance pour vous que Mary soit chez sa mère. (L'homme lui fit un clin d'œil.) Elle n'aurait jamais voulu.

Il alla chercher un gros cendrier en verre et surprit Banks en sortant un paquet fripé d'Embassy Regal

planqué sous son pull beige. Encore plus surprenant, il lui proposa ensuite un petit whisky.

— Rien d'extraordinaire, notez... C'est du Bell's.

— Ça ira très bien, dit Banks.

Il s'arrêterait au premier verre car il avait ensuite une longue route à faire pour rentrer. La première gorgée, après avoir trinqué, fut savoureuse. Tout était dans le contraste avec la pluie froide qui cinglait les carreaux.

— Vous l'avez donc connue ?

Woodward, qui prenait son whisky sec, fit la grimace.

— À peine si je lui ai parlé. À elle comme aux autres gosses, d'ailleurs. On les a confiés aux travailleurs sociaux. On était assez occupés avec les parents.

— Pouvez-vous me dire comment ça s'est passé ?

L'ex-inspecteur passa les doigts dans ses cheveux et tira longuement sur sa cigarette.

— Ça date...

— Tout ce qui vous reviendra me sera utile.

— Oh, je me souviens de tout comme si c'était hier.

C'est bien le problème... !

Banks fit tomber sa cendre et attendit que M. Woodward se concentre sur cette journée qu'il aurait préféré oublier.

— Il faisait noir comme dans un four le soir de l'intervention. Et glacial. Le 11 février 1990. Il y avait moi, Baz – Barry Stevens, mon brigadier – dans la voiture. Comme le chauffage ne marchait pas correctement, on était frigorifiés en atteignant le village. Les flaques étaient gelées. Il y avait, je crois, trois autres voitures et un fourgon,

où les travailleurs sociaux pourraient isoler les petits. On avait été prévenus par l'institutrice du coin qui s'étonnait de l'absentéisme des enfants, de leurs cachotteries et, surtout, de la disparition de Kathleen Murray.

— La petite qui a été assassinée...

— Oui. C'était allumé dans les maisons à notre arrivée, on a enfoncé la porte – on avait un mandat – et c'est là que... on a vu.

Il se tut un moment, le regard fixé sur un point invisible, au-delà de Banks, de la baie vitrée, au-delà même de la mer du Nord. Puis il prit une autre gorgée de whisky, toussa et continua son récit :

— Bien entendu, il y a eu une grande confusion au début. Les deux familles s'étaient mélangées et l'on ne savait plus à qui étaient les enfants.

— Où les avez-vous trouvés ?

— La plupart dormaient au moment de l'assaut. Ils avaient un chien méchant, qui a bien mordu Baz quand on est entrés. Puis on a trouvé Oliver Murray et Pamela Godwin – ils étaient frère et sœur – au lit avec l'une des petites Godwin : Laura.

— La sœur de Lucy.

— Oui. Dianne, la fille aînée des Murray, était pelotonnée dans une chambre avec son frère Keith, mais leur sœur, Susan, était prise en sandwich entre les deux autres adultes. (Il déglutit.) Quelle porcherie – l'odeur était infecte. Quelqu'un avait fait un trou dans le mur mitoyen du living pour qu'ils puissent aller et venir sans attirer l'attention. (Il fit une pause afin de préciser sa pensée.)

C'est une expérience qui ne s'oublie pas quand on a touché du doigt le vice à l'état pur. Il ne s'agit pas seulement de saleté matérielle, c'est une misère spirituelle, si vous voyez ce que je veux dire. Tout le monde était terrorisé, bien sûr, surtout les gosses. (Il secoua la tête.) Quand j'y pense, on aurait pu faire moins de ramdam, agir en douceur. Enfin, ce qui est fait est fait...

— Vous avez trouvé, je crois, des éléments de rituels sataniques ?

— Dans la cave des Godwin, oui.

— Quoi ?

— Comme d'habitude : encens, toges, livres, pentacle, un autel – où la vierge devait être pénétrée, sans doute. Tout un bazar. Vous savez ce que je crois ?

— Non. Quoi ?

— Je crois que ces gens n'étaient ni des sorciers ni des adorateurs de Satan, mais des malades et des pervers cruels. Le satanisme, c'était une excuse pour se droguer et se mettre en transe. Tous ces trucs de carnaval – les bougies, les cercles magiques, la musique, les psalmodies et le reste, c'était pour donner aux gosses l'impression d'un jeu, fut-il criminel. Pour faire passer la pilule.

On avait également retrouvé des éléments rituels dans la cave des Payne. Banks se demanda s'il y avait un rapport.

— Se réclamaient-ils de Satan, à cette époque ?

— Oliver et Pamela ont essayé d'emberlificoter le jury avec leur charabia sur le Grand Dieu Cornu et le nombre

666 au procès, mais sans succès. C'était une mascarade, du vent...

— Où était Lucy ?

— Enfermée dans une cage, dans la cave des Murray, avec son frère Tom. En pénitence, apparemment. On n'a jamais su pour quelle faute, parce qu'ils n'ont pas voulu parler.

— Pas voulu... ou pu ?

— Ils ne voulaient pas parler contre leurs parents. On les avait torturés trop longtemps pour qu'ils puissent s'exprimer par des mots... D'ailleurs, comment un enfant de cet âge pourrait-il formuler une chose pareille ? Ce n'était pas pour protéger leurs tortionnaires ou par peur – c'était plus profond. Bref, Tom et Linda étaient nus, sales, ils rampaient dans leur crasse, semblaient ne pas avoir mangé depuis des jours – les autres étaient mal nourris, mais là c'était pire. Il y avait un seau dans la cage et la puanteur... Linda avait douze ans et... ils n'avaient rien prévu pour... ses règles. Je n'oublierai jamais la honte et la peur, la méfiance sur ce visage d'enfant quand on a fait la lumière.

Banks sirota son whisky, attendit que sa gorgée ait enflammé sa trachée, puis demanda :

— Qu'avez-vous fait ?

— D'abord, on est allés leur chercher des couvertures, tant pour les réchauffer que pour couvrir leur nudité, car il ne faisait pas chaud, là-bas.

— Ensuite ?

— On les a confiés aux assistantes sociales. (Il eut un

léger frisson.) L'une d'elles n'a pas tenu le choc. Pauvre fille.

— Comment cela ?

— Elle est allée chialer dans une voiture. On n'avait pas le temps de s'occuper de ça... Moi et Baz, on s'est chargés des adultes.

— Ils avaient quelque chose à dire ?

— Oh, non... Pamela Godwin avait l'air passablement dérangée. Elle souriait à la ronde et nous proposait une tasse de thé ! Quant à son mari, je ne l'oublierai jamais. Le cheveu gras, une longue barbe et ce regard de fou... Vous avez vu des photos de Charles Manson ?

— Oui.

— Même tête. C'est à lui qu'il m'a fait penser : Charles Manson.

— Qu'avez-vous fait d'eux ?

— On les a arrêtés en invoquant la loi sur la protection de l'enfance. Ils ont résisté, bien entendu. Ça leur a valu quelques plaies et bosses.

Il jeta à Banks un regard du genre « qui s'y frotte s'y pique ».

— Par la suite, on leur a collé une liste de chefs d'accusation longue comme le bras.

— Comprenant un meurtre...

— Plus tard, quand on a découvert le cadavre de Kathleen Murray.

— Quand l'avez-vous trouvé ?

— Dans la journée.

— Où ?

— Dans la poubelle, à l'intérieur d'un sac à patates. Ils voulaient attendre que la terre ramollisse pour l'inhumer. Quelqu'un avait manifestement essayé de creuser un trou, mais c'était trop dur. Le corps était plié en deux et complètement rigide et le pathologiste a dû attendre qu'il dégèle pour pratiquer l'autopsie.

— On les a accusés en bloc ?

— Oui, pour association de malfaiteurs.

— Et ?

— Ils ont tous été mis en accusation. Michael Godwin s'est suicidé dans sa cellule. On a estimé finalement que Pamela n'était pas apte à comparaître. Le jury a jugé les deux autres coupables après une matinée de délibérations.

— Quelles preuves avait-on ?

— Que voulez-vous dire ?

— Le meurtre n'aurait-il pas pu être commis par quelqu'un d'autre ?

— Qui ?

— Je l'ignore. Un des enfants, peut-être ?

Woodward serra les dents.

— Si vous les aviez vus, vous ne feriez pas une suggestion pareille.

— On l'a fait à l'époque ?

L'homme eut un rire âpre.

— Figurez-vous que oui. Les adultes ont eu le culot d'accuser le pauvre garçon, Tom. Mais personne n'a marché, Dieu merci.

— Et les preuves ? Par exemple, comment a-t-elle été

tuée ?

— On l'a étranglée.

Banks retint son souffle. Encore une coïncidence.

— Avec quoi ?

L'ex-inspecteur sourit comme si le moment était venu d'abattre sa carte maîtresse.

— La ceinture d'Oliver Murray. Le pathologiste l'a prouvé. Il a aussi découvert des traces de son sperme dans le vagin et l'anus de la fillette, en plus de déchirements inhabituels. Apparemment, ils ont dû aller trop loin cette fois-ci. Peut-être qu'elle saignait à mort, je ne sais pas, mais ils l'ont tuée – il l'a tuée, avec le consentement des autres, peut-être même leur aide, je l'ignore.

— Qu'ont plaidé les Murray ?

— À votre avis ? Non coupables.

— Ils n'ont jamais avoué ?

— Non. Ces gens-là ne le font jamais. Ils ne voient même pas le mal qu'ils font. Ils se croient au-dessus des lois, au-dessus de la norme. En fin de compte, ils ont eu moins que ce qu'ils méritaient, puisqu'ils sont toujours en vie, mais au moins sont-ils en prison, hors d'état de nuire... Et là s'arrête notre histoire...

Woodward prit appui sur la table et se leva. Il semblait un peu moins sémillant et plus las.

— Si vous voulez bien m'excuser, j'ai des chambres à faire avant le retour de la patronne.

L'heure semblait mal choisie pour cela, songea Banks, surtout étant donné l'absence apparente de clients, mais il

devinait que l'autre en avait assez, qu'il voulait être seul afin, si possible, de se débarrasser du goût amer des mauvais souvenirs avant le retour de sa femme. On ne pouvait que lui souhaiter bonne chance. N'ayant plus de questions, Banks prit congé, remonta son col et s'élança sous la pluie. Il aurait juré avoir senti la piquûre de la grêle sur sa tête nue quand il atteignit sa voiture.

Maggie se mit à avoir des doutes dès l'instant où elle monta dans le taxi pour gagner le studio de télévision. En vérité, elle était dans cet état depuis qu'elle avait été conviée par téléphone à un débat sur les violences conjugales à l'émission de dix-huit heures, après les informations. On avait pensé qu'elle ferait une invitée de choix au vu de l'article dans le journal. L'émission ne porterait pas sur Lucy et Terence Payne, avait-on souligné, on ne parlerait pas de leurs forfaits. Légalement, la situation était étrange : personne n'avait encore été inculpé du meurtre de ces jeunes filles et le principal suspect était mort sans avoir été jugé. Pouvait-on accuser un défunt ? se demanda Maggie.

Tandis que le taxi suivait le tracé sinueux de Canal Road, passant sur le pont et sous le viaduc en direction de Kirkstall Road, elle commença à avoir des crampes d'estomac. Le journal avait trahi ses propos et elle se demandait si elle agissait comme il convenait, ou si c'était

seulement se fourrer de nouveau dans la gueule du loup.

Pourtant elle avait de bonnes, de très bonnes raisons d'y aller, se rassura-t-elle. Tout d'abord, elle voulait atténuer, sinon corriger, l'image de femme pervertie et manipulatrice que la presse avait donnée de Lucy, si possible. Lucy était une victime et le public devait en être convaincu. En outre, elle voulait se débarrasser de l'image de femme inhibée, névrosée, dont Lorraine Temple l'avait affublée, ne fût-ce que pour être prise au sérieux.

Mais la raison qui l'avait fait accepter, c'était la conduite brutale de ce policier, Banks, qui était venu l'engueuler chez elle, faire outrage à son intelligence et lui donner des leçons. L'ordure. Elle leur montrerait, à tous. Elle se sentait investie d'une mission à présent, et s'il lui incombait de devenir la porte-parole des femmes battues, alors soit ; elle serait à la hauteur. Lorraine Temple ayant révélé son passé, elle n'avait plus rien à cacher ; donc autant parler à haute voix en espérant pouvoir être utile à ses sœurs opprimées. *Exit* la névrosée.

Julia Ford lui avait téléphoné dans l'après-midi pour l'informer que Lucy était en garde à vue au commissariat d'Eastvale et y passerait sans doute la nuit. Quel scandale ! Qu'avait-elle fait pour mériter ce traitement ? Les flics étaient tombés sur la tête...

Elle paya son taxi et garda le reçu. La chaîne la rembourserait, lui avait-on dit. La réceptionniste appela la femme qui l'avait contactée, Tina Driscoll, un beau brin de fille sympathique d'une vingtaine d'années, aux cheveux blonds oxygénés et à la peau pâle tendue sur de hautes

pommettes. Comme la plupart des gens que Maggie croisa en la suivant dans un véritable dédale, elle était en jean et chemise blanche.

— Vous passerez à l’antenne après le toiletteur de caniches, dit cette dernière, avec un coup d’œil à sa montre. Dans une vingtaine de minutes. La salle de maquillage...

Elle la fit entrer dans une pièce minuscule encombrée de sièges, de miroirs et de tout un assortiment de poudres, brosses et potions.

— Par ici, madame, dit la maquilleuse, qui se présenta comme étant Charley. J’en ai pour une minute...

Et elle se mit à lui tamponner et poudrer la figure. Enfin, satisfaite du résultat, elle lança :

— Passez me voir quand ce sera fini, je vous ôterai ça.

Maggie ne voyait pas de grosse différence, même si elle savait que l’éclairage et les caméras capteraient les plus subtiles nuances.

— David mènera l’entretien, déclara Tina, qui consultait son écritoire en se dirigeant vers le foyer.

« David », Maggie ne l’ignorait pas, était la moitié masculine du duo d’animateurs qui se partageaient l’émission. La femme s’appelait Emma Larson, et Maggie avait espéré être interrogée par elle. Emma se montrait toujours compatissante quand le sujet concernait les femmes, alors que David Hartford avait un ton cynique et désobligeant, surtout envers une personne qui s’exprimait avec ferveur. Il était aussi connu pour son côté provocateur.

Eh bien, dans l'état d'esprit où elle se trouvait, Maggie ne demandait pas mieux que d'être provoquée.

Les autres invités attendaient dans la même pièce : le Dr James Bletchley, homme grave et barbu, qui exerçait à l'hôpital local ; le brigadier Kathy Proctor, chargée des cas de violences conjugales ; et Michael Groves, un travailleur social d'allure passablement débraillée. Maggie comprit qu'elle était la seule « victime » du programme. Soit, elle leur dirait, à tous, ce que c'était que recevoir les coups.

Chacun se présenta et un silence nerveux s'installa, ponctué par un bref jappement du caniche quand le producteur fit son entrée pour s'assurer que tout le monde était là et qu'on n'avait oublié personne. Pendant le reste de cette attente, Maggie échangea quelques mots avec les autres sur des sujets d'ordre général et observa les allées et venues dans le couloir où les gens s'interpellaient.

Un moniteur dans la salle leur permettait de guetter le début de l'émission, le léger badinage de David et Emma, plus un récapitulatif des grands points de l'actualité locale, notamment le décès d'un conseiller municipal estimé, la proposition d'un nouveau rond-point en centre-ville et un fait divers dans une cité. Pendant la coupure publicitaire suivant le toiletteur de caniches, un technicien de plateau les plaça dans les fauteuils et divans disposés de façon à évoquer l'atmosphère d'un salon douillet et intime, auquel ne manquait même pas une fausse cheminée, les relia à leur micro et disparut. David Hartford s'installa confortablement à un endroit d'où il pouvait voir ses hôtes sans avoir trop à bouger, tout en apparaissant le plus à son

avantage face aux caméras.

Le silencieux compte à rebours arriva à son terme, l'animateur rectifia son nœud de cravate, afficha son plus beau sourire et commença. Vue de près, sa peau était comme du plastique rose et devait au toucher ressembler à celle d'une poupée. Ses cheveux étaient trop noirs pour ne pas être teints.

Ayant introduit le sujet, il troqua son sourire contre une expression sévère et concernée et se tourna vers Kathy pour savoir combien de plaintes la police recevait et la réponse qu'on apportait à ce fléau social. Ensuite, ce fut au tour de Michael, le travailleur social, de parler des refuges pour femmes battues. Quand l'animateur se tourna vers Maggie pour la première fois, elle sentit son cœur faire une embardée. Il n'était pas mal de sa personne, dans le genre, pourtant un truc en lui la mettait mal à l'aise. Il ne semblait pas réellement intéressé par son sujet, mais plutôt soucieux de donner une dimension théâtrale au débat en monopolisant l'attention. En définitive, c'était peut-être cela, la télévision : faire des problèmes quotidiens un spectacle et donner le beau rôle au présentateur. Néanmoins c'était perturbant.

Comme il lui demandait quand elle avait senti que quelque chose n'allait pas, elle détailla brièvement les symptômes, les exigences déraisonnables de son mari, ses flambées de colère, les petites punitions et enfin, les coups, jusqu'au jour où Bill lui avait fracturé la mâchoire et cassé deux dents, ce qui lui avait valu quinze jours d'hôpital.

Lorsqu'elle eut fini, il passa à la question suivante sur sa liste :

— Pourquoi n'êtes-vous pas partie ? Enfin... vous venez de dire que cela a duré... presque deux ans ? Manifestement, vous êtes une femme intelligente et pleine de ressources. Pourquoi ne pas l'avoir quitté ?

Alors qu'elle cherchait ses mots pour expliquer que ce n'était pas aussi simple, le travailleur social intervint pour dire que souvent les victimes se trouvaient prises dans la spirale de la violence et que la plupart du temps la honte les empêchait de se plaindre. Enfin, Maggie retrouva sa voix.

— Vous avez raison, dit-elle. J'aurais pu le quitter. Comme vous dites, je ne suis pas sans ressources. J'avais un bon travail, des amis, une famille aimante. Je devais m'imaginer à l'époque que ce n'était qu'une mauvaise passe. J'aimais mon mari. Je croyais au mariage.

Elle observa un silence et, comme personne ne s'engouffrait par cette brèche, ajouta :

— D'ailleurs, ça n'aurait rien changé. Même après notre séparation, il m'a retrouvée et agressée de nouveau, malgré la décision de justice.

Cette remarque incita David à se tourner de nouveau vers la femme policier pour débattre de l'impuissance de la justice en ce domaine, et Maggie eut le loisir de faire le point sur son intervention. Elle ne s'en était pas trop mal tirée, finalement. Il faisait très chaud sous les projecteurs et son front était moite. Elle espéra que la transpiration ne ferait pas couler son maquillage.

Puis David s'adressa au médecin :

— Ces violences sont-elles toujours exercées par les hommes contre les femmes, docteur Bletchley ?

— Il arrive que des maris soient molestés par leurs épouses, mais fort peu...

— Statistiquement, intervint Michael Groves, il n'y a pas de commune mesure. C'est inscrit dans notre culture. L'homme traquera et tuera ses ex-partenaires, par exemple, ou décimera sa famille – ce que les femmes ne font jamais.

— D'accord, mais ne pensez-vous pas qu'une femme peut parfois exagérer et ruiner la vie d'un homme ? Une fois ces accusations portées, il est souvent très difficile de les faire oublier, même si un jury vous a acquitté...

— Le jeu n'en vaut-il pas la chandelle, dit Maggie, si ça permet de sauver de véritables victimes ?

David eut un petit sourire narquois.

— C'est comme de dire qu'on peut bien pendre quelques innocents, du moment qu'on exécute aussi les coupables.

— Personne ne cherche volontairement à pendre des innocents, fit remarquer Kathy.

— Mais supposons qu'un homme ait agi sous le coup d'une provocation extrême, sa femme n'a-t-elle pas de grandes chances de passer pour la victime ?

— Elle est la victime ! protesta Maggie.

— C'est comme si vous disiez qu'elle l'avait cherché, renchérit Michael. Quel genre de provocation justifie la violence ?

— Et les femmes sado-masochistes ?

— Soyons sérieux ! dit Michael. C'est l'argument de ceux qui disent que les femmes portant des minijupes s'exposent au viol.

— Pourtant le masochisme, ça existe, n'est-ce pas, docteur ?

— Vous voulez parler des femmes qui aiment les brutalités en amour ? répondit le médecin.

David parut un peu gêné par le côté direct de la question – apparemment, c'était un homme habitué à interroger, pas à répondre – mais il acquiesça.

Le Dr Bletchley se caressa la barbe avant de répondre :

— Eh bien, pour faire simple : oui, il existe des femmes masochistes, mais c'est une frange marginale de la population qui ne recoupe pas la partie de la société concernée par les violences conjugales.

Visiblement content d'en avoir fini avec cet aspect-là, David passa à une autre question, la tournant soigneusement pour Maggie.

— Vous avez été récemment mêlée à une affaire en passe de devenir célèbre et qui touche à notre sujet. Même si la loi nous défend de l'aborder, auriez-vous quelque chose à nous dire ?

Il avait l'air d'implorer une réponse, et Maggie réfléchit.

— Une femme s'est confiée à moi. Elle m'a confié qu'elle était maltraitée par son mari. Je lui ai offert des conseils, et tout le soutien possible.

— Mais vous n'avez pas prévenu la police...

— Ce n'était pas mon rôle.

— Qu'en pensez-vous, docteur ?

— Madame a raison. On ne peut rien tant que la victime ne s'est pas manifestée.

— Quitte à ce que la situation connaisse un dénouement dramatique, comme ici... ?

— Oui, c'est souvent la conséquence regrettable de cet état de fait.

— Merci beaucoup..., dit David, sur le point de conclure.

Comprenant qu'elle s'était dégonflée à la fin, qu'elle s'était écartée de son sujet, Maggie eut le courage de l'interrompre pour lancer :

— Si je puis ajouter ceci : les victimes ne sont pas toujours traitées avec le respect, la compréhension et la bienveillance qui leur sont dus. En ce moment même, une femme est détenue au commissariat d'Eastvale, une femme qui jusqu'à ce matin était soignée à l'hôpital pour coups et blessures infligés par son mari. Pourquoi la persécute-t-on ?

— Avez-vous une réponse ? demanda David.

L'animateur était visiblement à la fois offusqué par cette intervention et émoustillé à l'idée d'une controverse.

— Parce que son mari est mort, dit Maggie. La police le croit coupable du meurtre de plusieurs jeunes filles mais, comme il est mort, elle ne peut exiger son dû. Voilà pourquoi on s'acharne sur elle, Lucy.

— Merci beaucoup, dit David en se tournant vers la caméra avec un sourire. Nous voici au terme de cette

émission...

Il y eut un silence à la fin et le technicien leur ôta les micros, puis la femme policier s'approcha pour lui dire :

— Cette intervention était très malvenue...

— Oh, foutez-lui la paix, dit Michael Groves. Il était temps qu'on alerte l'opinion.

Le médecin était déjà parti, et le tandem d'animateurs avait disparu.

— Je vous offre un verre ? dit Michael Graves alors qu'ils quittaient le studio après s'être fait démaquiller.

Elle refusa.

Elle n'aspirait qu'à se glisser dans sa baignoire pour s'y relaxer avec un bon bouquin. Ce serait peut-être ses derniers instants de quiétude avant le tollé qu'allait soulever son intervention. Après tout, elle n'avait pas dit que Terry était coupable, n'avait même pas cité son nom, mais on pouvait parier que les policiers trouveraient un prétexte pour l'embêter. Pour ça, ils étaient forts. Eh bien, qu'ils osent. Qu'ils fassent d'elle une martyre.

— Allez quoi... un petit verre ?

Elle regarda Michael et comprit qu'il voulait uniquement lui tirer les vers du nez.

— Non, dit-elle. Merci bien, je rentre chez moi.

Quand Banks arriva au commissariat d'Eastvale le samedi matin, c'était la pagaille. Même derrière le bâtiment, sur le parking, reporters et cameramen se bousculaient et hurlaient des questions à propos de Lucy Payne. Se maudissant en silence, Banks coupa son CD de Bob Dylan en plein milieu de *Not Dark Yet* et se fraya résolument un chemin dans la foule.

À l'intérieur, c'était plus calme. Il se glissa dans son bureau et alla se poster à la fenêtre. Il y avait encore des journalistes sur la place du marché. Des fourgonnettes de la télévision avec paraboles sur le toit. Tout le bataclan. Quelqu'un avait donc mangé le morceau. Pour commencer, il alla chercher des réponses dans le bureau des détectives. Les brigadiers Jackman et Templeton étaient à leur place, et Annie Cabbot se penchait sur le tiroir inférieur du meuble de rangement, moulée dans son jean noir – vision émouvante, songea Banks, se souvenant qu'ils avaient rendez-vous ce soir-là.

— Qu'est-ce qu'il se passe, ici ? lança-t-il à la cantonade.

Annie leva les yeux.

— Tu ne sais pas ?

— Quoi ?

— Tu ne l'as pas vue ?

— De quoi parles-tu ?

Kevin Templeton et Winsome Jackman gardaient la tête basse, les laissant s'expliquer. Annie mit les mains à ses hanches.

— Hier soir, à la télévision...

— J'étais allé interroger un flic à la retraite à Withernsea. Qu'ai-je manqué ?

Annie s'approcha de son bureau et cala sa cuisse contre le bord.

— La voisine, Maggie Forrest, a participé à un débat télévisé sur les violences conjugales.

— Oh, merde...

— Comme tu dis. À la fin, elle nous a accusés de persécuter Lucy Payne, à défaut de nous en prendre au mari, et a déclaré en public que Lucy était détenue ici.

— Julia Ford..., murmura Banks.

— Qui ?

— L'avocate. C'est sûrement elle qui lui a dit où était Lucy. Quel bordel...

— Au fait, dit Annie avec un sourire, Hartnell a déjà téléphoné deux fois. Il voulait que tu le contactes dès ton arrivée...

Banks regagna directement son bureau. Avant de téléphoner à son supérieur, il ouvrit la fenêtre en grand et alluma une cigarette. Au diable, le règlement : la journée s'annonçait rude. Il aurait dû savoir que Maggie Forrest était instable, que sa mise en garde ne ferait que la pousser à de nouvelles sottises. Mais que pouvait-on contre elle ? Pas grand-chose, apparemment. Elle n'avait

commis aucun délit, et à quoi bon aller encore l'engueuler ? Enfin, s'ils se retrouvaient face à face, il lui exprimerait le fond de sa pensée. Complètement irresponsable, cette femme.

Une fois calmé, il s'installa à son bureau et empoigna le téléphone, qui sonna aussitôt.

— Alan ? C'est Stefan...

— J'espère que vous avez de bonnes nouvelles pour moi, Stefan, j'en ai bien besoin...

— À ce point-là ?

— On dirait...

— Je vais peut-être vous faire plaisir, alors. Le labo m'a communiqué les résultats d'analyse de l'ADN...

— Et ?

— Terence Payne était bien le Violeur de Seacroft.

Banks frappa la table du poing.

— Parfait ! C'est tout ?

— Des détails... Dans les papiers ramassés dans la maison, on n'a pas retrouvé le moindre somnifère ou ordonnance...

— Comme je le pensais...

— ... mais on a découvert un catalogue électronique, de l'un de ces magasins qui vous mettent sur leur liste d'adresses quand on leur a acheté quelque chose.

— Qu'avaient-ils acheté ?

— On ne trouve pas trace de cela sur leurs cartes de crédit, mais on va prendre contact avec l'entreprise pour voir s'ils n'auraient pas payé cash. Ah, autre chose : il y a des marques sur le sol de la cave qui, après enquête,

semblent faites par un trépied. J'en ai parlé à Luke : il n'utilise pas de trépied, donc...

— C'est quelqu'un d'autre.

— On dirait.

— Où est ce machin, alors ?

— Je n'en sais rien.

— O.K., Stefan, merci pour ces nouvelles. Et continuez à ouvrir l'œil.

— Je n'y manquerai pas !

Dès qu'il eut raccroché, Banks composa le numéro de Hartnell, qui répondit à la seconde sonnerie.

— Hartnell...

— Alan à l'appareil... Vous vouliez me parler ?

— Vous avez vu cette émission ?

— Non. Je tombe des nues. Le commissariat est pris d'assaut par les journalistes.

— Pas étonnant. Quelle imbécile... Où en sommes-nous avec Mme Payne ?

— J'ai parlé avec elle hier, sans résultat.

— D'autres preuves ?

— Non.

Banks l'informa de ses dernières découvertes.

— Ce n'est rien, dit Hartnell. Rien de tangible contre elle. Bon sang, Alan, c'est une victime. Je me souviens de l'affaire des gosses d'Alderthorpe. Personne n'a envie qu'on rouvre ce dossier. Pensez à ce qu'on dira si on suggère qu'elle aurait pu tuer sa petite cousine quand elle avait douze ans !

— Je pourrais me servir de cela pour la bousculer un

peu...

— Vous savez, tout comme moi, que les traces de sang et de fibres ne suffisent pas, et c'est tout ce que nous avons. Ces spéculations sur son passé ne feront que lui attirer la faveur de l'opinion.

— Il y a sans doute autant de gens scandalisés par ces crimes et qui la croient plus coupable qu'elle ne le dit.

— Probablement, mais ceux-là doivent être moins forts en gueule que ceux qui ont appelé à Millgarth, croyez-moi. Relâchez-la...

— Mais...

— On a attrapé notre tueur et il est mort. Relâchez-la. On ne peut plus la retenir davantage.

Banks regarda sa montre.

— Il nous reste quatre heures. Il pourrait se passer quelque chose.

— Non. Libérez-la.

— Je la fais surveiller ?

— Trop cher. Dites à la police locale de garder l'œil sur elle, et dites-lui de ne pas quitter le pays, au cas où on aurait besoin de lui reparler.

— Si elle est coupable, elle va disparaître...

— Si elle est coupable, on le découvrira et on ira la chercher.

— Laissez-moi l'interroger une dernière fois.

Il y eut un silence : Banks retenait son souffle.

— Entendu. Une dernière fois. Et si elle ne se confesse pas, n'insistez pas. Mais prenez des gants. Je ne veux pas qu'on nous accuse d'être des fascistes.

Banks entendit qu'on frappait à sa porte, mit la main sur le micro du combiné, et cria :

— Entrez !

Julia Ford entra avec un large sourire.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il à Hartnell, son avocate sera présente.

— Quel cirque, hein ? dit cette dernière après qu'il eut raccroché.

Ses pattes-d'oie se creusèrent comme elle souriait. Elle portait ce matin-là un autre tailleur – gris, avec un corsage gris perle –, mais semblait toujours aussi guindée. Ses cheveux étaient brillants comme après la douche, et elle s'était maquillée légèrement pour se rajeunir de quelques années.

— Oui, dit Banks. Quelqu'un a, semble-t-il, ameuté toute l'Angleterre sur les allées et venues de Lucy.

— Vous allez la laisser sortir ?

— Bientôt. Après avoir un peu bavardé.

Julia soupira et lui ouvrit la porte.

— Ah, bon... En selle, alors.

Hull et ses environs étaient une partie du Yorkshire dont Jenny ne connaissait presque rien. Sur sa carte, il y avait un petit village, Kilnsea, juste au sud de l'endroit où la Humber se jetait dans la mer du Nord, avant une mince langue de terre appelée Spum Head, formant comme un

nez crochu de sorcière dans la mer. Jenny frissonna rien qu'en imaginant ce coin battu par les vents et la morsure glacée des embruns.

Ce nom de « Spurn Head² » était-il un hommage à un soupirant éconduit dont le fantôme errait à travers les dunes en gémissant dans la nuit, ou « spurn » était-il une corruption du mot « sperme », l'idée étant que cette langue de terre ressemblait un peu à un spermatozoïde ? Plus probablement s'agissait-il du mot « péninsule » dans la langue des Vikings. Jenny se demanda si des touristes se hasardaient jamais là-bas. Des ornithologues amateurs, peut-être : ceux-là étaient assez fous pour aller n'importe où à la recherche des espèces d'oiseaux les plus rares. Il n'y avait apparemment pas de station balnéaire dans la région, sauf peut-être Withernsea, où Banks s'était rendu la veille. Les points névralgiques étaient plus au nord : Bridlington, Filey, Scarborough, Whitby, jusqu'à Saltburn et Redcar.

C'était une belle journée : venteuse, mais ensoleillée avec quelques nuages. S'il ne faisait pas précisément chaud – sa petite laine était indispensable –, on ne se gelait pas non plus. Jenny semblait seule sur la route à partir de Patrington, où elle s'arrêta pour boire un café et admirer Saint-Patrick's Church, réputée pour être l'une des plus charmantes églises villageoises d'Angleterre.

C'était un pays désert, composé surtout de terres arables bien plates, champs verts égayés par le jaune vif d'un champ de colza. Les localités traversées n'étaient qu'une suite de mornes agglomérations de bicoques et de

maisons mitoyennes en briques rouges. Bientôt, le paysage surréaliste du terminal gazier de la mer du Nord, avec ses canalisations métalliques tordues et ses réservoirs, lui apparut, et Jenny remonta la côte en direction d'Alderthorpe.

Elle avait beaucoup pensé à Banks pendant ce trajet pour en conclure qu'il était malheureux. Elle ignorait pourquoi. Mise à part la grossesse de Sandra, qui le bouleversait à l'évidence pour diverses raisons, il avait tout pour être satisfait. Pour commencer, sa carrière avait pris un nouveau départ et il fréquentait une jeune femme séduisante. Du moins Jenny la supposait-elle séduisante.

Et si c'était cette Annie qui le rendait malheureux ? Il n'avait pas eu l'air très sûr de leur relation quand Jenny l'avait interrogé. Elle avait mis cela sur le compte de sa réserve viscérale – attitude bien masculine –, mais peut-être ne savait-il réellement pas où il en était sur ce plan-là.

Elle ne pouvait rien pour lui. Elle se rappela sa propre déception quand il avait accepté de venir dîner chez elle et qu'elle avait tenté de le séduire. Prête à se lancer dans cette aventure, un canard à l'orange au four, elle l'avait attendu dans son affriolante tenue de soie... mais il avait dit non – poliment. Depuis lors, pareillement échaudés, ils se traitaient mutuellement avec ménagement. Mais elle songeait toujours à lui, et, il fallait bien l'admettre, le désirait toujours physiquement.

Le paysage morne et uniforme se prolongeait à l'infini. Comment fait-on pour vivre dans un coin aussi perdu ? Elle vit une pancarte – ALDERTHORPE 1 KM – et bifurqua sur

l'étroit chemin de terre en espérant que personne ne viendrait en sens inverse. Pourtant, le pays était si désert – pas un seul arbre à l'horizon – qu'elle aurait vu venir quelqu'un de très loin.

Le kilomètre semblait interminable, comme c'est souvent le cas des courtes distances à la campagne. Puis, elle aperçut quelques maisons blotties et sentit l'odeur de la mer pourtant encore invisible par sa vitre baissée. Quand elle tourna à gauche dans une rue pavée, avec des pavillons d'un côté et de l'autre des maisons mitoyennes en briques rouges, elle comprit qu'elle était arrivée. Il y avait là un petit bureau de postes-supérette avec son présentoir à journaux voletant au vent, un magasin de fruits et légumes et une boucherie, une petite église trapue et un pub minable nommé Le Nelson – et voilà tout.

Jenny se gara devant la poste, derrière une Citroën bleue, et crut, en descendant de voiture, voir remuer des rideaux de l'autre côté de la rue et sentir un regard l'accompagner jusqu'à la porte. *Personne ne vient jamais ici. Que cherche-t-elle ?* devait-on se demander. C'était comme si elle avait pénétré dans l'un de ces villages hors du temps dont parlent les fables. Elle se traita d'idiote, mais fut prise de frissons, et ce n'était pas de froid.

La cloche au-dessus de sa tête tinta, et elle se retrouva dans une boutique d'une autre époque, où les bœufs de sucres d'orge côtoyaient les lacets de souliers et les spécialités pharmaceutiques sur leurs tablettes haut perchées, tandis que des cartes de vœux attendaient sur

leur tourniquet près d'un choix de clous et des boîtes de lait condensé non sucré. Cela sentait à la fois le moisi et les fruits – des pastilles contre la toux, se dit-elle – et la lumière qui filtrait de la rue était tamisée, projetant des rectangles d'ombre sur le comptoir. Il y avait un petit guichet, et la femme qui se tenait devant, en pardessus brun défraîchi, se retourna pour la toiser. La receveuse elle-même ajusta ses lunettes pour la dévisager. Visiblement, elles étaient en pleine conversation et n'appréciaient guère cette interruption.

— Vous désirez ? demanda la receveuse.

— Pourriez-vous m'indiquer où habitaient les Murray et les Godwin ?

— C'est à quel sujet ?

— C'est en rapport avec mon travail.

— Vous êtes journaliste ?

— Psychologue-consultante.

L'autre en resta bouche bée.

— Spurn Lane... Traversez et prenez la ruelle qui va à la mer... les deux dernières maisons mitoyennes. Vous ne pouvez pas vous tromper. Elles ne sont plus habitées depuis des années...

— Savez-vous si certains des enfants vivent encore par ici ?

— Je n'ai plus revu ce monde-là depuis l'affaire.

— Et leur institutrice, Maureen Nesbitt ?

— Elle habite Easington. Il n'y a plus d'école ici.

— Merci beaucoup.

En sortant, elle entendit la cliente murmurer :

— Psychologue-consultante, je vous demande un peu !

— Une touriste, marmonna l'autre. Tous des voyeurs...

Enfin bref, qu'est-ce que vous me disiez sur le mari de Mary Wallace...

Jenny se demanda comment elles réagiraient quand les médias afflueraient en masse, ce qui ne tarderait pas. Ce n'était pas tous les jours qu'un petit village comme celui-ci connaissait la gloire.

Elle traversa la grand-rue, se sentant toujours surveillée, et trouva la sente qui menait à la mer. Malgré le froid, le ciel sans nuages était d'un bleu si perçant qu'elle mit ses lunettes noires, se rappelant avec un pincement de colère le jour où elle les avait achetées sur le port de Santa Monica, en compagnie de ce fumier de Randy.

Au début, il y avait cinq ou six pavillons de chaque côté de Spurn Lane, mais cinquante mètres plus loin ce n'était plus que du terrain rocailleux. Elle aperçut deux maisons en briques, jumelées et crasseuses, à encore cinquante mètres de là. Elles étaient effectivement bien isolées du reste du village, qui était lui-même à l'écart de tout. Après le départ des reporters et des caméras de télévision, un silence lugubre avait dû s'abattre sur cette petite communauté rongée par la douleur et les remords, l'air vibrant d'accusations silencieuses. Même les riverains de la Colline, dans la banlieue d'une grande ville moderne, mettraient des années à réaliser ce qui s'était passé, et nombreux seraient ceux qui auraient besoin d'une assistance psychologique. Jenny imaginait sans mal ce que les gens d'Alderthorpe devaient penser des

psychologues professionnels.

Comme elle approchait, elle sentit l'odeur saline du vent du large et se rendit compte que la mer était juste là, à quelques mètres seulement des dunes basses et des oyats. À en croire ses lectures, les villages de cette côte avaient disparu dans la mer ; le littoral sablonneux était en constante évolution et, dans dix ou vingt ans, Alderthorpe serait peut-être rayé de la carte, lui aussi. Cette idée donnait le frisson.

Les maisons étaient irréparables. Les toits étaient effondrés et toutes les ouvertures avaient été obturées par des planches. Ici et là, on avait bombé des graffitis :

VA POURRIR EN ENFER. RENDEZ-NOUS LA PEINE DE MORT et un simple et émouvant KATHLEEN : NOUS NE T'OUBLIERONS PAS. Jenny se sentit elle-même étrangement émue, dans le rôle du voyeur.

Les jardins étaient envahis d'herbes folles et de broussailles, mais elle se fraya un chemin jusqu'aux constructions. Il n'y avait pas grand-chose à voir et les portes avaient été si bien condamnées que, l'eût-elle voulu, elle n'aurait jamais pu pénétrer à l'intérieur. Là, Lucy et six autres enfants avaient été terrorisés, violés, humiliés, tourmentés et torturés pendant des années avant que le décès d'un des leurs ne provoque l'intervention des autorités. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'une ruine silencieuse. En se tenant là, elle avait la même impression que dans la cave des Payne : celle d'être un imposteur. Que faire ou dire qui donne sens aux atrocités commises ici ? Sa science était impuissante.

S'étant attardée encore un moment, elle fit le tour du bâtiment, notant que les jardinets y étaient encore plus touffus qu'en façade. Une corde à linge était restée attachée entre deux piquets rouillés.

En partant, elle faillit trébucher sur quelque chose. Au début, elle crut à une racine, mais en se penchant elle aperçut sous les taillis un ours en peluche. Il était si dépenaillé qu'il aurait pu être là depuis des années, et même avoir appartenu à l'une des petites victimes, mais c'était peu vraisemblable – la police ou les services sociaux l'auraient emporté avec le reste. Il avait sans doute été déposé là plus tard, comme un hommage, par un enfant du coin. Quand elle le ramassa, il était tout détrempé et une bestiole émergea d'une déchirure pour ramper sur sa main. Jenny le lâcha en réprimant un petit cri et se hâta de rebrousser chemin. Son intention avait été d'aller frapper à quelques portes pour poser des questions, mais l'ambiance était si sinistre qu'elle décida plutôt d'aller voir Maureen Nesbitt à Easington.

— Prête, Lucy ?

Banks avait branché le magnétophone et testé la cassette. Cette fois, ils se trouvaient dans une pièce légèrement plus grande et plus saine. En plus de Julia Ford, il avait convié Winsome Jackman à assister à l'entretien. Elle n'était pas sur cette affaire, mais il voulait

recueillir ses impressions sur Lucy plus tard.

— Je crois, dit-elle d'une voix boudeuse et résignée.

Elle avait l'air fatigué et ébranlé par sa nuit, même si les cellules étaient les endroits les plus modernes du commissariat. D'après l'officier de garde, elle avait demandé à ce qu'on laisse la lumière toute la nuit, et n'avait donc pas dû beaucoup dormir.

— J'espère que vous avez passé une bonne nuit, dit-il.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Mon intention n'est pas de vous rendre la vie difficile, Lucy.

— Ne vous en faites pas pour moi. Ça va très bien.

Julia Ford tapota sa montre.

— Et si on avançait, commissaire ?

Banks observa un silence, puis regarda la suspecte :

— Et si nous parlions un peu de votre passé ?

— Quel rapport ? s'insurgea l'avocate.

— Si vous me laissez poser mes questions, vous le verrez bien.

— Si cela afflige ma cliente...

— *Afflige votre cliente !* Les parents de cinq jeunes filles, eux, sont plus qu'affligés.

— La question n'est pas là. Cela n'a rien à voir avec Lucy.

Ignorant l'avocate, Banks s'adressa de nouveau à Lucy, qui semblait se désintéresser de cette discussion :

— Voulez-vous me décrire la cave d'Alderthorpe ?

— La cave ?

— Oui. Vous vous en souvenez ?

— C'était une cave comme les autres. Sombre et froide.

— Y avait-il autre chose là ?

— Je ne sais pas. Quoi ?

— Des bougies, de l'encens, un pentacle, des robes de cérémonie. Est-ce qu'on chantait, est-ce qu'on dansait là-bas ?

Lucy ferma les yeux.

— Je ne me rappelle pas. Ce n'était pas moi. C'était Linda.

— Allons, un petit effort ! Comment se fait-il que chaque fois que vous tombez sur une question déplaisante, vous ayez un trou de mémoire ?

— Commissaire, dit Julia Ford, n'oubliez pas que ma cliente souffre d'une amnésie rétroactive consécutive à son choc post-traumatique !

— Oh, je ne l'oublie pas. Le terme est ronflant. (Banks se tourna vers Lucy.) Vous ne vous rappelez pas être descendue à la cave de votre propre domicile, ni avoir dansé et chanté dans la cave d'Alderthorpe. Vous rappelez-vous la cage ?

Lucy parut se replier sur elle-même.

— Alors... ?

— Je m'en souviens. C'était là qu'on nous mettait quand on avait fait des bêtises.

— Quelles bêtises ?

— Je ne comprends pas.

— Qu'aviez-vous fait de mal quand la police est intervenue ? Vous et Tom. Qu'aviez-vous fait pour vous

retrouver là ?

— Je ne sais pas. Pas grand-chose. Il n'était pas nécessaire de faire quelque chose de grave. Si on n'avait pas nettoyé son assiette – qui n'était jamais bien garnie, d'ailleurs –, si on répondait ou si on refusait quand ils... quand ils voulaient... c'était facile d'être enfermé là.

— Vous vous souvenez de Kathleen Murray ?

— Oui, c'était ma cousine.

— Que lui est-il arrivé ?

— Ils l'ont tuée.

— Qui ?

— Les adultes.

— Pourquoi l'ont-ils tuée ?

— Je ne sais pas. Ils... elle est morte...

— Ils ont accusé votre frère Tom.

— C'est absurde. Tom n'aurait tué personne. Il était gentil.

— Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé ?

— Je n'étais pas là. Un jour, ils nous ont dit que Kathleen était partie pour toujours. J'ai compris qu'elle était morte.

— Qu'en saviez-vous ?

— Comme ça... Elle pleurait tout le temps, elle disait qu'elle allait les dénoncer. Ils disaient toujours qu'ils nous tueraient alors.

— Kathleen a été étranglée, Lucy.

— Ah ?

— Oui. Comme les jeunes filles que nous avons retrouvées dans votre cave. Étranglée avec une corde.

Vous savez, les fibres jaunes qu'on a retrouvées sous vos ongles, avec le sang de Kimberley...

— Où voulez-vous en venir, commissaire ? intervint Julia Ford.

— Il y a pas mal d'analogies entre ces crimes, voilà tout.

— Mais les assassins de la petite Kathleen sont bien sous les verrous, non ? Lucy n'y est pour rien.

— Elle était impliquée.

— En tant que victime.

— Toujours la victime. La victime sans mémoire. Quelle impression ça fait d'être toujours la victime, Lucy ?

— Assez ! fit l'avocate.

— C'est affreux, dit Lucy d'une toute petite voix.

— Quoi ?

— Si vous voulez savoir ce que ça fait d'être une victime sans mémoire... c'est affreux. C'est comme si je n'avais pas de « moi », comme si j'étais perdue, sans repères, comme si je ne comptais pas. Je ne me rappelle même pas le mal qu'on m'a fait.

— Laissez-moi vous le demander encore une fois : avez-vous jamais aidé votre mari à enlever ces jeunes filles ?

— Non !

— Leur avez-vous fait du mal ?

— Je ne savais rien d'elles jusqu'à la semaine dernière.

— Pourquoi être descendue à la cave justement cette nuit-là ? Et pas les autres fois, quand votre mari s'amusa

avec ces jeunes filles ?

— Je n'avais jamais rien entendu auparavant. Il devait m'administrer un somnifère.

— On n'a pas retrouvé de somnifère dans votre maison, ni d'ordonnance.

— Il devait se les procurer sous le manteau. Il devait en manquer. C'est pourquoi je me suis réveillée.

— Comment se les procurait-il, selon vous ?

— Par l'école. Ils ont toutes sortes de drogues là-bas.

— Lucy, saviez-vous que votre mari était un violeur quand vous l'avez rencontré ?

— Quoi ?

— Vous m'avez bien compris. (Banks ouvrit son dossier.) D'après notre calcul, il avait déjà violé quatre femmes avant de faire votre connaissance dans un pub de Seacroft. Terence Payne était le Violeur de Seacroft. Son ADN correspond à celui retrouvé sur ses victimes.

— Je... je...

— Vous ne savez pas quoi dire ?

— Non.

— Comment l'avez-vous rencontré, Lucy ? Aucune de vos amies ne vous a vue lui parler cette nuit-là.

— Je vous l'ai déjà dit. Je m'en allais. C'était un grand pub, avec différentes salles. On est allés dans un autre bar.

— En quoi étiez-vous différente, Lucy ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Pourquoi ne vous a-t-il pas suivie dans la rue pour vous violer comme les autres ?

— Je ne sais pas. Comment le saurais-je ?

— Avouez que c'est curieux, non ?

— Je vous le répète, je n'en sais rien. Il m'aimait.

— Pourtant, il a continué à en violer d'autres après avoir fait votre rencontre. (Banks consulta une fois de plus son dossier.) Au moins à deux reprises... Et on ne compte que celles qui ont porté plainte. Ce n'est pas le cas de toutes, vous savez ? Certaines sont trop bouleversées ou trop honteuses. Elles se font des reproches...

Il songeait à Annie Cabbot, et à ce qu'elle avait subi deux ans plus tôt.

— En quoi suis-je concernée ?

— Pourquoi ne *vous* a-t-il pas violée ?

Elle lui adressa un regard indéchiffrable.

— Il l'a peut-être fait ?

— Absurde. Une victime n'épouserait jamais son violeur.

— Vous seriez étonné d'apprendre ce qu'on peut faire, quand on n'a pas le choix...

— Que voulez-vous dire par là ?

— Ce que j'ai dit.

— Vous avez bien choisi d'épouser Terry, non ?

Personne ne vous a forcée.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Peu importe.

— Parlez !

— Peu importe.

Banks froissa ses papiers.

— Qu'y a-t-il, Lucy ? Vous a-t-il parlé de ce qu'il avait

fait ? Cela vous excitait ? A-t-il reconnu en vous son *alter ego* ?

Julia Ford bondit sur ses pieds.

— Commissaire ! Une autre remarque de ce genre et l'entretien est terminé. Et je vous dénoncerai.

Banks passa la main sur ses cheveux coupés ras. Le contact était épineux.

Winsome enchaîna :

— Vous a-t-il violée, Lucy ? dit-elle avec son accent légèrement chantant de Jamaïcaine. Votre époux vous a-t-il violée ?

Lucy se tourna vers elle et parut, aux yeux de Banks, calculer l'attitude *ad hoc* par rapport à ce nouveau paramètre.

— Jamais de la vie ! Je n'aurais jamais épousé un violeur.

— Donc, vous ne saviez rien de lui ?

— Bien sûr que non !

— Rien ne vous a paru bizarre en lui ? Je ne le connaissais pas, mais il devait bien sortir de l'ordinaire.

— Il pouvait être très agréable.

— A-t-il jamais rien fait, ou dit, qui ait éveillé vos soupçons ?

— Non.

— Pourtant vous avez fini par épouser un homme qui, non content d'être un violeur, était aussi un assassin. Comment expliquez-vous cela, Lucy ? Avouez que c'est fort rare, et difficile à croire.

— Je ne peux pas vous aider. Et je n'ai pas d'explication. C'est ainsi que ça s'est passé.

— Aimait-il jouer à des jeux de nature sexuelle ?

— Quoi, par exemple ?

— Vous ligoter... Aimait-il faire semblant de vous violer ?

— On n'a jamais rien fait de tel.

Winsome fit signe à Banks de reprendre le flambeau, et son regard reflétait bien son impression : ils n'arriveraient à rien, et Lucy Payne était sans doute en train de mentir.

— Où est la caméra ? demanda Banks.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— On a trouvé des traces dans la cave. Une caméra a été installée au bout du lit. Je pense que vous aimiez filmer en vidéo ce que vous faisiez à ces filles.

— Je ne leur ai rien fait. Je vous l'ai dit : je ne suis jamais descendue là, sauf une fois. Je n'ai pas de caméra.

— Vous n'avez jamais vu votre mari filmer ?

— Non.

— Il ne vous a jamais montré de vidéo ?

— Seulement des cassettes du commerce.

— Nous croyons savoir où il a acheté cette caméra, Lucy. On peut vérifier.

— Ne vous gênez pas. Moi, je n'en ai jamais vu.

Banks fit une pause et changea de tactique.

— Vous dites ne pas pratiquer de jeux sexuels... vous vous êtes pourtant bien prostituée un jour ?

— Quoi ?

— Vous ne vous rappelez pas ?

— Si. Mais ce n'était pas... Enfin, je... je n'ai jamais fait le trottoir. Qui vous a dit ça ?

— Peu importe. Avez-vous racolé un client dans un motel ?

— Et alors ? Ce n'était qu'une blague, un pari.

— Donc, vous aimez les jeux.

— C'était avant Terry.

— Alors, c'était permis ?

— Je n'ai pas dit ça. C'était une blague, c'est tout.

— Que s'est-il passé ?

Lucy eut un sourire sournois.

— Ce qui arrivait quand je me laissais baratiner dans un bar. Sauf que là, j'ai touché deux cents livres. C'était pour rire. Vous allez m'arrêter pour ça ?

— Pour rire..., dit Banks.

Julia Ford paraissait un peu désorientée, mais elle garda le silence.

Banks savait bien qu'ils faisaient fausse route. Hartnell avait raison : ils n'avaient rien de tangible contre Lucy, sinon la bizarrerie extrême de sa relation avec Payne et les petites traces de sang et de fibres jaunes. Ses réponses n'étaient peut-être pas très crédibles, mais à moins de confesser avoir été la complice de son mari, elle était disculpée. Il la regarda de nouveau. Les ecchymoses avaient presque disparu et elle était innocente et charmante avec son teint de lis et ses long cheveux noirs, presque une madone. La seule chose qui lui donnait encore des doutes, c'était le regard de ses yeux noirs :

réfléchi, impénétrable. Il avait l'impression qu'à les regarder trop longtemps, on pouvait devenir fou. Mais ce n'était pas une preuve : seulement le fruit de son imagination galopante. Tout à coup, il en eut assez. Surprenant les trois femmes, il se leva si subitement qu'il faillit renverser son siège et déclara : « Vous êtes libre. Mais ne vous éloignez pas trop. » Et il quitta précipitamment la pièce.

Easington changeait agréablement d'Alderthorpe, songea Jenny en se garant près du pub, dans le centre. Même si ce village était presque aussi à l'écart de la civilisation, il semblait du moins être relié au monde, faire partie de la vie.

Elle trouva l'adresse de Maureen Nesbitt assez facilement grâce aux indications de la barmaid et se retrouva bientôt à sa porte, face à une femme méfiante dont les longs cheveux blancs étaient retenus par un ruban bleu, et qui portait un cardigan beige et un jean noir un peu trop moulant pour ses tours de hanches et de cuisses.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je suis psychologue, dit Jenny. Je voudrais vous parler de ce qui est arrivé à Alderthorpe.

La femme balaya la rue du regard, avant de la dévisager.

— Vous êtes sûre de ne pas être journaliste ?

— Certain.

— Parce qu'ils m'ont cassé les pieds à l'époque, et je ne leur ai rien dit. Ces charognards...

Elle croisa les bras par-dessus son gilet.

— Je ne suis pas journaliste, répéta Jenny en cherchant dans son sac une pièce d'identité.

Elle repêcha sa carte universitaire qui l'identifiait comme le Dr Fuller, membre du personnel enseignant. Ayant scruté ce document tout en déplorant visiblement l'absence de photo, Maureen finit par la laisser entrer. Une fois à l'intérieur, son attitude changea du tout au tout, le Grand Inquisiteur faisant place à une aimable hôtesse qui insista pour lui offrir du thé. Le salon, petit mais douillet, comprenait deux fauteuils, un miroir au-dessus de la cheminée et une vitrine abritant de très beaux objets en cristal. Près d'un des deux fauteuils se trouvait une petite table, où étaient posés un livre de poche : *Les Grandes Espérances*, de Dickens, et une tasse de thé au lait intacte. Jenny s'assit dans l'autre siège.

Lorsque Maureen apporta le plateau, avec une assiette de biscuits, elle déclara :

— Excusez-moi pour tout à l'heure. Mais les années m'ont endurcie. Un brin de notoriété peut vous gâcher la vie, vous savez...

— Vous enseignez toujours ?

— Non. J'ai pris ma retraite il y a trois ans. (Elle tapota le bouquin.) Je m'étais promis de relire tous mes classiques favoris à ce moment-là. (Elle s'installa.) On va laisser le thé infuser... Je suppose que vous êtes ici pour

Lucy Payne ?

— Vous êtes au courant ?

— J'ai essayé de ne pas perdre la trace de ces gosses malgré les années. Je sais que Lucy – Linda, à l'époque – a vécu chez un couple, les Liversedge, près de Hull, puis qu'elle a trouvé du travail dans une banque et s'est fixée à Leeds, où elle a épousé Terence Payne. J'ai appris ce midi que la police venait de la relâcher, faute de preuves...

Même Jenny ne le savait pas encore, mais elle n'avait pas écouté les actualités.

— Comment avez-vous appris tout ceci ?

— Ma sœur est employée par les services sociaux de Hull. Vous ne direz rien, n'est-ce pas ?

— Juré !

— Alors, que voulez-vous savoir ?

— Que pensez-vous de Lucy ?

— À l'époque, c'était une fillette intelligente. Très intelligente. Mais vite lassée, distraite. Elle était obstinée, têtue même, et une fois qu'elle avait pris sa décision, impossible de lui faire renoncer. Bien entendu, elle venait de passer dans le secondaire au moment de l'arrestation. J'enseignais dans le primaire. Je l'ai eue jusqu'à l'âge de onze ans.

— Les autres étaient encore chez vous ?

— Oui. Tous. C'était la seule école primaire du pays.

— Pas d'autres souvenirs ?

— Je ne vois pas...

— S'était-elle fait des amis hors du cercle familial ?

— Pas plus elle que les autres. C'était une de leurs bizarreries. Ils formaient un groupe mystérieux. Et parfois, quand on les voyait ensemble, ça donnait le frisson, comme s'ils avaient leur propre code et un programme dont on ignorait tout. Vous connaissez John Wyndham ?

— Non.

— Vous avez tort, c'est un excellent auteur de fictions. Voyez-vous, j'ai toujours encouragé mes élèves à lire ce qui leur plaisait, du moment qu'ils lisaient... Wyndham a écrit un livre mettant en scène une bande d'enfants conçus par des extra-terrestres dans un village au-dessus de tout soupçon.

— Cela me dit quelque chose...

— Vous avez peut-être vu le film... ? *Le Village des Damnés*.

— Ah oui ! C'est celui où l'enseignant, qui a caché une bombe pour les détruire, doit se concentrer sur un mur de brique afin qu'ils ne puissent pas lire dans ses pensées... ?

— Oui. Ce n'était pas tout à fait ainsi, mais on avait un peu cette impression quand ils nous regardaient, quand ils attendaient qu'on soit passé dans le couloir pour reprendre leur conversation. Ils parlaient toujours à voix basse. Linda a été traumatisée quand elle a dû passer à la grande école, mais j'ai appris par sa maîtresse qu'elle s'était vite adaptée. Elle avait une forte personnalité, cette petite, en dépit de ce qu'elle avait subi.

— Avait-elle des préoccupations inhabituelles ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Des goûts morbides... ?

— Pas à ma connaissance. Elle était... comment dire... elle a été formée précocement et était « sexuellement consciente » pour son âge. En moyenne, les filles atteignent la puberté vers douze ans, mais Lucy était déjà formée à onze. Elle avait des seins, par exemple.

— Sexuellement active ?

— Non. Enfin, nous savons aujourd'hui qu'elle subissait des sévices sexuels à la maison. Mais non, pas comme vous l'entendez. Cependant elle était présente, sexuellement parlant. C'était une chose qui se remarquait, et elle jouait assez souvent les coquettes.

— Je vois. (Jenny prit note.) Et c'est l'absence de Kathleen qui vous a poussée à alerter les autorités... ?

— Oui.

Maureen détourna les yeux vers la fenêtre, mais ce n'était pas pour admirer la vue.

— Ce n'est pas un très bon souvenir, dit-elle en se penchant pour servir le thé. Lait et sucre ?

— Oui, merci. Pourquoi ?

— J'aurais dû réagir plus tôt... Ce n'était pas la première fois que j'avais des soupçons... Même si je n'avais jamais vu de traces de coups, les enfants avaient l'air sous-alimenté et timoré. Parfois – c'est affreux à dire –, ils sentaient mauvais, comme s'ils ne s'étaient pas lavés depuis des jours. Leurs camarades gardaient leurs distances. Ils sursautaient quand on les touchait, même gentiment. J'aurais dû comprendre.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai parlé aux autres enseignants, et tout le monde est convenu que ça ne tournait pas rond chez ces petits. Les services sociaux avaient des doutes, eux aussi. Ils étaient déjà allés chez les parents, mais sans jamais franchir le seuil. Voyez-vous, Michael Godwin avait un chien très méchant, un rottweiler. Bref, quand l'absence de Kathleen s'est prolongée sans raison, j'ai décidé d'agir. Vous connaissez la suite...

— Vous dites avoir gardé la trace des autres. J'aimerais leur parler. Vous m'aidez ?

Maureen observa un silence.

— Si vous voulez. Mais je doute que ça vous soit utile.

— Savez-vous où ils sont, ce qu'ils sont devenus ?

— Pas en détail, mais je peux vous donner une idée générale.

Jenny but un peu de thé et sortit son calepin.

— Je vous écoute...

— Alors, que pensez-vous de Lucy Payne ? demanda Banks à sa collègue tandis qu'ils se rendaient chez les parents de Leanne Wray en marchant dans North Market Street.

Winsome médita sa réponse. Banks remarqua plusieurs regards ébahis sur leur passage. Winsome savait qu'elle appartenait à une minorité raciale, lui avait-elle indiqué quand il l'avait interrogée, mutée là pour satisfaire à un quota – la loi imposant, en effet, une représentation accrue de policiers issus de minorités même là où elles étaient quasi inexistantes, comme les Jamaïcains dans le Yorkshire. Mais elle avait également ajouté que cette discrimination positive lui était égale. C'était, d'ailleurs, une bonne professionnelle. Banks ne s'en faisait pas pour elle : Hartnell l'avait à la bonne et elle connaîtrait un avancement rapide. Elle passerait sans doute commissaire avant ses trente-cinq ans. Et Banks l'appréciait. Elle était facile à vivre, douée du sens de l'humour et ne laissait pas les questions raciales l'empêcher de faire son boulot, même quand on lui tendait la perche. Il ne savait rien de sa vie privée, sauf qu'elle adorait la varappe et la spéléo – qui lui donnaient, à lui, la chair de poule – et logeait dans un appartement près de la fac. Avait-elle un copain ou une copine ? Mystère.

— Je crois qu'elle a protégé son mari, répondit Winsome. Elle savait, ou avait des soupçons, et n'a rien dit. Peut-être refusait-elle de voir la vérité...

— Elle serait dans le coup ?

— Je l'ignore. Non. Je crois qu'elle était attirée par l'aspect obscur de ces choses, en particulier le sexe, mais de là à être coupable... Cinglée, oui. Mais meurtrière...

— Kathleen Murray a été étranglée par une corde...

— Mais Lucy n'avait que douze ans, à l'époque.

— Ça fait réfléchir, non... ? Ce n'est pas par là, la maison ?

— Si...

Quittant North Market Street, ils s'engagèrent dans un réseau de rues étroites près du foyer municipal où Sandra avait jadis travaillé. Revoir cet endroit lui rappela les jours où il venait la chercher pour l'emmener au théâtre ou au cinéma, et il en ressentit de l'amertume. Cela lui passerait. Sandra était partie, leur vie commune était loin, très loin derrière eux.

Ils trouvèrent la maison, tout près de l'Old Ship Inn – à une dizaine, une quinzaine de minutes à pied, en passant par la partie fréquentée et bien éclairée de North Market Street, avec ses boutiques et ses pubs – et Banks frappa à la porte.

La première chose qui l'assaillit quand on lui ouvrit, ce fut l'odeur de peinture fraîche. Les Wray revoyaient la décoration. Le papier peint avait été arraché dans l'entrée et monsieur était en train de repeindre le plafond du salon en blanc cassé. Les meubles étaient sous des draps.

— Pardon pour le bazar..., dit M. Wray. Allons dans la cuisine. Vous avez retrouvé Leanne ?

— Non, pas encore, dit Banks.

Ils le suivirent dans la petite cuisine, où il mit d'office la bouilloire sur le feu. Puis ils s'attablèrent et, en attendant l'ébullition, leur hôte causa décoration comme s'il redoutait d'aborder le véritable objet de cette visite. Enfin, une fois le thé infusé et servi, Banks décida de passer aux choses sérieuses.

— Je dois avouer, dit-il, que nous sommes un peu désorientés.

— Ah ?

— Comme vous le savez, nous fouillons le domicile des Payne depuis plusieurs jours : on a récupéré six corps, dont quatre ont été identifiés, mais pas celui de votre fille. On ne sait plus où chercher.

— Alors, elle serait encore en vie ? demanda le père, avec une lueur d'espoir.

— C'est possible. Même si, après tout ce temps, avec les appels à témoins dans la presse et à la télévision, je n'ai plus guère d'illusions...

— Alors... quoi ?

— C'est ce que nous aimerions savoir.

— Je ne vois pas comment je pourrais vous aider.

— Ce n'est peut-être pas en votre pouvoir. Mais la seule chose à faire dans un cas pareil, c'est de reprendre depuis le début. Reprendre tout de zéro avec l'espoir d'aborder l'affaire sous un autre angle.

L'épouse, Victoria, apparut sur le seuil et sembla

déconcertée de voir ces policiers causer tranquillement avec son mari. Wray bondit sur ses pieds.

— Je croyais que tu te reposais, ma chérie, dit-il en lui donnant une bise sur la joue.

Victoria fit mine de se frotter les yeux, même si elle avait dû passer plusieurs minutes, au moins, à se refaire une beauté avant de descendre. Sa jupe et son chemisier étaient de bonne coupe et elle s'exprimait avec un accent qui se voulait distingué. C'était une femme séduisante d'à peine la trentaine, mince, avec une belle chevelure mi-longue d'un brun naturel ; son nez légèrement retroussé, ses sourcils arqués et sa petite bouche composaient un ensemble plus réussi qu'on ne l'aurait imaginé d'après cette description. Wray, de son côté, avait la quarantaine et était « ordinaire » à tous égards, sauf son menton fuyant qui formait jabot avec sa gorge. Drôle de couple, s'était dit Banks la première fois : lui, un chauffeur de bus tout à fait quelconque et terre à terre, elle, une mijaurée avide d'ascension sociale. Ce qui les avait attirés l'un vers l'autre à l'origine était difficile à déterminer.

Victoria s'étira, s'assit et se servit du thé.

— Comment te sens-tu ? lui demanda son mari.

— Pas trop mal.

— Tu sais qu'il faut faire attention, dans ton état. C'est le docteur qui l'a dit.

— Je sais, je sais.

Elle lui pressa la main.

— Je ferai attention...

— Quel état ? dit Banks.

— Ma femme attend un enfant, commissaire.

Wray prit un air réjoui. Banks la regarda.

— Félicitations !

Elle inclina la tête telle une reine. Banks avait peine à l'imaginer en train de traverser les épreuves douloureuses et salissantes de la maternité, mais la vie est pleine de surprises.

— Depuis combien de temps ? demanda-t-il.

Elle se tapota le ventre.

— Presque quatre mois.

— Donc, vous étiez enceinte avant la disparition de Leanne.

— Oui. En fait, je m'en suis rendu compte ce matin-là.

— Qu'en pensait-elle ?

Victoria fixa sa tasse.

— Leanne était une enfant difficile, commissaire. Nous aurions aimé qu'elle montre plus d'enthousiasme.

Banks réfléchit. La mère de Leanne était morte d'une longue et douloureuse maladie. Peu après, son père s'était remarié à une femme que sa fille ne supportait pas. Et voilà que sa belle-mère annonçait qu'elle était enceinte ! Nul besoin d'être psychologue pour voir que c'était une situation de crise. Banks savait ce qu'on ressentait, même s'il n'était pas à sa place. Pourtant, que ce soit votre père qui ait un enfant ou votre ex-femme avec son nouvel ami, l'effet pouvait être aussi désastreux – plus, même, dans le cas de Leanne, à cause de son jeune âge et de la mort de sa mère.

— Donc, elle n'était pas contente...

— Oh, non ! admit M. Wray. Mais il faut du temps pour se faire à ce genre de choses.

— Et il faut le vouloir ! ajouta Victoria. Leanne est trop égoïste...

— Pas égoïste, obstinée, insista M. Wray.

— Quand l'a-t-elle appris... ?

— Le matin de sa disparition.

Banks soupira.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit quand on vous a interrogés ?

M. Wray parut surpris.

— On ne nous l'a pas demandé ! Cela ne me semblait pas important. C'était une affaire de famille.

— De plus, renchérit Victoria, il ne faut jamais annoncer sa grossesse à des tiers avant le troisième mois. Ça peut porter malheur.

Étaient-ils vraiment obtus ou jouaient-ils la comédie ? se demanda Banks. Tâchant de garder un ton aussi calme et neutre que possible devant les parents d'une victime, il demanda :

— Qu'a-t-elle dit ?

Les Wray se regardèrent.

— Rien, n'est-ce pas, chérie ? dit M. Wray.

— Elle s'est rebellée, lâcha Victoria.

— Elle était en colère ?

— Je crois, dit M. Wray.

— Au point de vouloir vous punir ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ecoutez, monsieur, quand vous nous avez annoncé

que Leanne avait disparu et qu'on n'a pas pu la retrouver au bout d'un jour ou deux, tout le monde s'est mis à redouter le pire. Aujourd'hui, vos propos éclairent cette affaire d'un jour différent.

— Ah bon ?

— Si elle était en colère, alors elle a pu vouloir fuguer pour se venger.

— Mais Leanne n'aurait jamais fait ça, elle m'aimait ! s'exclama M. Wray.

— Là est peut-être le problème..., dit Banks.

Il ignorait si ça s'appelait le « complexe d'Électre », mais il pensait à la version féminine du complexe d'Œdipe : la fille aime son père ; la mère meurt, mais au lieu de se consacrer à elle, ce père se trouve une autre femme, et – pire – lui fait un enfant, compromettant ainsi leur relation. C'était assez pour pousser Leanne à mettre les voiles. Mais il fallait un bel égoïsme pour ne pas se manifester après tout ce temps, et elle ne serait pas allée loin sans argent ni son inhalateur.

— Elle en serait bien capable, dit Victoria. Elle sait être méchante. Tu te rappelles quand elle a mis de l'huile de ricin dans le café, le soir où je recevais mon club de lecture... ? Caroline Opley a vomi sur son Margaret Atwood.

— C'était au début, ma chérie ! protesta M. Wray. Il a fallu qu'elle s'y fasse...

— Je sais. C'est pour dire... Et elle n'était pas aussi soigneuse qu'elle aurait dû. Elle a perdu...

— Croyez-vous qu'elle aurait pu choisir de ne pas

rentrer sous le coup de cette colère ? dit Banks.

— Évidemment, répondit Victoria aussitôt. Vous devriez aller parler à ce garçon, Ian Scott. Il revend de la drogue, vous savez.

— Leanne se droguait ?

— Pas que je sache, dit son père.

— Mais elle en était capable, Chris, poursuivit sa femme. Elle ne nous disait pas tout. Qui sait ce qu'elle fabriquait avec cette clique...

Christopher Wray mit la main sur celle de sa femme.

— Ne t'emballe pas, ma chérie... Rappelle-toi les recommandations du docteur.

— Je sais.

Elle se leva en vacillant légèrement.

— Je vais aller m'allonger. Mais n'oubliez pas, commissaire : c'est lui que vous devriez interroger, Ian Scott. Un vaurien.

— Merci, dit Banks, je m'en souviendrai.

Quand elle fut partie, le silence retomba.

— Auriez-vous autre chose à déclarer ?

— Non, non, je suis sûr qu'elle n'aurait pas fait... ce que vous dites. Il lui est arrivé malheur.

— Pourquoi avoir attendu le matin pour alerter la police ? Avait-elle déjà fugué ?

— Jamais. Sinon, je ne l'aurais pas caché.

— Alors, pourquoi avoir attendu ?

— J'aurais voulu appeler plus tôt...

— Allons, monsieur Wray, dit Winsome en lui effleurant le bras. Vous pouvez tout nous dire.

Il la regarda, les yeux suppliants, implorant le pardon.

— Moi, je voulais vous appeler, c'est vrai. Elle n'avait jamais découché.

— Vous aviez eu une dispute, n'est-ce pas ? suggéra Banks. Quand elle a mal pris cette grossesse...

— Elle m'a demandé comment j'avais pu... si tôt après... après sa mère. Elle était bouleversée, pleurait, disait des choses terribles sur Victoria, qu'elle ne pensait pas, mais... Victoria lui a dit qu'elle pouvait partir, qu'on ne la retenait pas.

— Pourquoi ne pas nous l'avoir révélé plus tôt ? demanda Banks, même s'il connaissait la réponse : la gêne, la peur du qu'en-dira-t-on – Victoria devait y être sensible – et la volonté de ne pas mêler la police à des affaires de famille.

Ils avaient appris les tensions entre la jeune fille et sa belle-mère seulement grâce aux amies de Leanne, et cette dernière n'avait visiblement pas eu le temps, ou l'occasion, de les informer de cette grossesse. Victoria Wray aurait été le genre de femme, songea-t-il, à faire entrer la police par la porte de service – s'il y avait eu une porte de service, et cette lacune devait être une épine dans son pied.

Le père avait les larmes aux yeux.

— Je n'ai pas pu..., dit-il. Je n'ai pas pu. On a pensé, comme vous, qu'elle avait passé la nuit dehors pour nous ennuyer, nous témoigner son mépris. Mais elle n'était pas méchante, vous savez ! Elle serait revenue le lendemain matin. J'en suis certain.

Banks se leva.

— Et si nous allions jeter un coup d'œil à sa chambre, monsieur Wray ? Quelque chose aurait pu nous échapper.

L'homme parut interloqué.

— Oui, bien entendu, mais... tout a été refait. Il n'y a plus rien.

— Vous avez refait sa chambre ? dit Winsome.

Il la regarda.

— Oui. On ne pouvait plus la supporter ainsi. Les souvenirs... Et maintenant, avec le bébé qui s'annonce...

— Et ses vêtements ?

— On les a donnés.

— Ses livres, ses affaires ?

— Aussi.

Winsome secoua la tête. Banks demanda :

— On peut quand même voir ?

Ils montèrent à l'étage. Wray avait raison. Aucune chose n'indiquait que ces lieux avaient été habités par une adolescente. La petite commode, la table de nuit et la penderie, tout était parti, ainsi que le lit avec le couvre-lit en patchwork, la petite bibliothèque, les quelques poupées. Même le tapis n'était plus là et les posters de rockers avaient été arrachés. Rien ne subsistait. Banks en croyait difficilement ses yeux. Vouloir échapper à des souvenirs désagréables était bien naturel, mais un mois seulement après la disparition d'une enfant, et alors que son corps n'avait pas été retrouvé...

— Merci, dit-il, faisant signe à Winsome de le suivre dans l'escalier.

— Bizarre, non ? dit cette dernière, une fois dehors.

Ça donne à réfléchir...

— Réfléchir à quoi ?

— Leanne est peut-être quand même rentrée à la maison cette nuit-là. Et en apprenant qu'on retournait le jardin des Payne, M. Wray s'est dit que le moment était venu de revoir la décoration...

— Hum... Ou bien chacun a sa façon à lui de faire son deuil. Quoi qu'il en soit, on va s'intéresser de plus près aux Wray... Pour commencer, on ira parler aux voisins, au cas où ils auraient vu, ou entendu, quelque chose d'insolite.

Après son entrevue avec Maureen Nesbitt, Jenny décida d'aller à Spurn Head avant de rentrer. Une longue balade l'aiderait peut-être à réfléchir à fond, et à chasser les toiles d'araignées – ainsi que cette impression sinistre d'être suivie depuis Alderthorpe. Bizarrement, chaque fois qu'elle tournait brusquement la tête, elle avait l'impression d'apercevoir un truc qui se carapatait. C'était irritant car elle ne parvenait pas à déterminer si c'était de la paranoïa ou pas.

L'impression ne la quittait pas.

Elle paya l'entrée et roula lentement jusqu'au parking, remarquant un vieux phare à moitié sous l'eau ; les dunes avaient dû se déplacer depuis sa construction et le laisser en rade.

Elle alla marcher sur la plage. L'endroit était moins désolé qu'elle ne l'avait cru. Juste devant elle, sur une plate-forme flottante reliée à la terre ferme par une passerelle en bois, se trouvaient un dock et un centre de contrôle pour le pilotage des gros tankers venus de la mer du Nord dans l'estuaire. Derrière elle, se dressaient le nouveau phare et un certain nombre de maisons. De l'autre côté de l'estuaire, on apercevait les docks et les grues de Grimsby et Immingham. Malgré le soleil, le vent soufflait et elle eut un peu froid en contournant la pointe par les dunes. La mer présentait une curieuse combinaison de teintes – pourpre, brun, lavande, tout sauf du bleu, même au soleil.

Il n'y avait pas grand-monde. La plupart de ceux qui s'aventuraient dans cette réserve naturelle étaient de respectables ornithologues. Malgré tout, elle vit un ou deux couples marchant main dans la main, et un couple avec deux enfants. Tout en se déplaçant, elle ne pouvait chasser son impression d'être suivie.

Quand le premier tanker contourna la pointe, elle en eut le souffle coupé. En raison de l'angle aigu, cette gigantesque masse surgit tout à coup, à toute allure, et sa vue en fut momentanément bouchée. Puis l'un des bateaux-pilotes à proximité lui fit traverser l'estuaire vers les docks d'Immingham. Quelques instants plus tard, un autre tanker prit le même chemin.

En contemplant le large, elle songea à ce que Maureen Nesbitt lui avait dit des « Sept d'Alderthorpe ».

Tom Godwin, le jeune frère de Lucy, était resté dans sa famille d'accueil jusqu'à ses dix-huit ans, comme Lucy,

après quoi il était allé vivre chez de lointains parents en Australie et travaillait aujourd'hui dans une ferme de la Nouvelle-Galles du Sud. De l'avis général, c'était un garçon doux et robuste, aimant les longues balades en solitaire, et d'une timidité qui le faisait bégayer en face d'étrangers. Souvent, il était réveillé en pleine nuit par des cauchemars qui ne lui laissaient aucun souvenir.

Laura, la sœur de Lucy, vivait à Édimbourg, où elle étudiait la médecine avec l'ambition de devenir psychiatre. Selon Maureen, elle avait trouvé un semblant d'équilibre après des années de thérapie, mais son côté craintif et réservé lui rendrait sans doute difficile l'exercice de cette profession délicate. C'était une étudiante brillante, mais quant à pouvoir supporter les pressions quotidiennes de ce métier, c'était une autre affaire.

Sur les trois enfants des Murray ayant survécu à l'époque du drame, Susan s'était suicidée tragiquement à l'âge de treize ans ; Dianne, qui souffrait de troubles du sommeil et d'hallucinations terrifiantes, avait échoué dans un centre pour inadaptés. Keith, comme Laura, était également étudiant – en histoire et lettres à la fac de Durham. Il continuait à voir régulièrement un psychiatre et était sujet à des crises de dépression et d'anxiété, en particulier dans les lieux confinés, mais il réussissait à surmonter ses difficultés et poursuivait avec succès ses études.

Tel était le triste héritage d'Alderthorpe : toutes ces vies brisées.

Jenny se demanda si Banks voulait qu'elle continue

maintenant qu'il avait laissé Lucy partir. Maureen lui avait conseillé de voir Keith Murray et Laura Godwin, et Keith vivant plus près d'Eastvale, elle décida d'essayer de le joindre le premier. Mais à quoi bon tout cela ? Il fallait avouer qu'elle n'avait rien découvert de décisif contre Lucy. Elle se sentait aussi incompétente que le pensaient la plupart des fonctionnaires de police, des « profilers » en général.

Lucy pouvait avoir reproduit le genre de sévices qu'elle avait subis en se faisant complice de son mari, mais ce n'était pas une fatalité. Des individus soumis aux mêmes horreurs réagissent souvent de façon diamétralement opposée. Lucy avait peut-être une personnalité assez forte pour tourner la page et repartir de zéro. Même s'il était douteux qu'un enfant ait pu se soustraire à toute retombée psychologique, on pouvait guérir, au moins en partie, avec le temps, et certains avaient pu s'en sortir, comme Tom, Laura et Keith. Ils étaient meurtris, mais debout.

Ayant fait encore quelques pas, elle coupa par les dunes pour revenir au parking et repartit par le petit chemin. Ce faisant, elle remarqua une Citroën bleue dans son rétroviseur et se rappela avec certitude qu'elle l'avait déjà vue quelque part. *Stoppe cette parano !* Rebroussant chemin, elle prit la direction de Patrington. Aux abords de Hull, elle contacta Banks sur son portable.

Il répondit à la troisième sonnerie.

— Jenny, où es-tu ?

— À Hull. Je rentre chez moi.

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Et comment ! Mais je me demande si ce sera utile. Je vais essayer de bâtir une théorie avec tout cela, si tu veux...

— S'il te plaît.

— Il paraît que tu as relâché Lucy Payne ?

— Exact. On l'a fait sortir par une petite porte et son avocate l'a conduite directement à Hull. Elles ont fait un peu de shopping dans le centre, puis Julia Ford, l'avocate, l'a déposée chez les Liversedge. Ils l'ont reçue à bras ouverts.

— C'est là qu'elle est maintenant ?

— Pour autant que je sache. La police locale l'aura à l'œil... Où pourrait-elle aller ?

— Cela signifie que c'est terminé ?

— Quoi ?

— Mon job...

— Non. Rien n'est encore terminé.

Après avoir raccroché, elle jeta un coup d'œil dans son rétro. La Citroën bleue restait à distance, derrière trois ou quatre voitures, mais elle était incontestablement sur sa piste.

— Annie, as-tu jamais songé à avoir des enfants ?

Banks la sentit se raidir. Ils venaient de faire l'amour et paressaient au lit en écoutant le bruissement des feuillages, le cri d'une bête nocturne, et *Astral Weeks* de Van Morrison qui montait du rez-de-chaussée.

— Je ne veux pas dire... maintenant. Mais en général ?

Annie resta songeuse un moment, sensiblement plus détendue.

— Pourquoi cette question ?

— Je ne sais pas. Ça me trotte dans la tête. Cette affaire, ces pauvres gosses, ces filles disparues si jeunes. Et les Wray... cette femme enceinte.

Et Sandra, se dit-il, mais il n'avait pas encore parlé de cela à Annie.

— Non.

— Jamais ?

— Je manque peut-être d'instinct maternel... Ou c'est lié à mon passé. En tout cas, non, cette idée ne m'est jamais venue.

— Ton passé ?

— Mon père. Le fait d'avoir grandi dans une communauté hippie. La mort prématurée de ma mère.

— Toi qui disais avoir été heureuse là-bas...

— Je l'ai été...

Elle se redressa sur son séant pour prendre le verre de vin sur sa table de nuit. Ses seins menus avaient une nuance dorée dans la lumière tamisée. Doucement inclinés jusqu'aux aréoles brunes, légèrement retroussés à la pointe des mamelons.

— Alors, pourquoi ?

— Enfin, Alan, toutes les femmes ne sont pas faites pour procréer ou analyser la raison pour laquelle elles s'abstiennent. Je ne suis pas un monstre, tu sais ?

— Je sais. Pardon...

Il sirota un peu de vin, se radossa aux oreillers.

— C'est que... j'ai eu un sacré coup, l'autre jour.

— Quoi ?

— Sandra.

— Quoi : Sandra ?

— Elle est enceinte.

Là, c'était dit. Il se demandait pourquoi cela avait été si difficile, et pourquoi il avait cette brusque impression qu'il aurait dû se taire. Il se demanda également pourquoi il l'avait annoncé à Jenny tout de suite, alors qu'il avait retardé si longtemps le moment d'en parler à Annie. C'était en partie parce que Jenny connaissait Sandra, bien entendu, mais pas seulement. Annie ne paraissait pas courir après ses confidences, et apprendre des choses de son passé semblait lui peser. Mais c'était plus fort que lui. Depuis sa rupture avec son ex-épouse, il avait pris l'habitude de faire son examen de conscience. Il ne voyait guère l'intérêt d'être avec quelqu'un de complètement indifférent à cela.

Au début, Annie resta silencieuse, puis demanda :

— Pourquoi ne m'en avais-tu rien dit ?

— Je ne sais pas.

— Comment l'as-tu appris ?

— Par ma fille, en déjeunant avec elle à Leeds.

— Donc, Sandra ne te l'a pas dit elle-même.

— Tu sais qu'on ne communique pas très bien...

— Pourtant... ç'aurait été plus normal.

Banks se gratta la joue.

— Eh bien, ça montre au moins...

Annie prit une gorgée de vin.

— Quoi ?

— À quel point nous sommes éloignés l'un de l'autre.

— Tu as l'air bouleversé...

— Pas bouleversé, mais...

— Contrarié ?

— Peut-être.

— Pourquoi ?

— C'est l'idée... L'idée de Tracy et Brian ayant un petit frère ou une petite sœur. Ou...

— Ou quoi ?

— Ça m'a rappelé, dit-il en se tournant vers elle, un événement auquel je ne pensais plus depuis des années, l'ayant occulté, mais...

— Quel événement ?

— Sa fausse couche.

Annie se figea.

— Sandra a eu une fausse couche ?

— Oui.

— Quand ?

— Oh, il y a des années, quand nous vivions à Londres. Les enfants étaient trop petits pour comprendre.

— Que s'est-il passé ?

— À l'époque, je travaillais sous une fausse identité. Brigade des stupéfiants. Tu sais ce que c'est : on découche sans arrêt, sans pouvoir contacter sa famille.

Il s'est passé deux jours avant que mon chef ne m'apprenne la nouvelle.

Annie acquiesça. Banks savait qu'elle comprenait le degré de tension et de stress que subissait un flic infiltré. Connaître les servitudes du boulot était l'une des choses qu'ils avaient en commun.

— Comment ça s'est passé ?

— Les gosses étaient à l'école. Une hémorragie s'est déclarée. Heureusement qu'une voisine l'a aidée, sinon Dieu sait si les suites...

— Et tu t'es reproché de n'avoir pas été là.

— Elle aurait pu en mourir ! Et on a perdu le bébé. Tout aurait été différent si j'avais été là comme n'importe quel père de famille pour veiller sur elle. Mais Sandra devait tout faire seule – les courses, soulever les paquets, rapporter des trucs. Elle changeait une ampoule quand elle a eu son malaise. Elle aurait pu se rompre le cou.

Il tendit la main vers une cigarette. Il n'était pas du genre à s'offrir une clope après l'amour, par égard pour Annie, mais là il en avait très envie. Il lui demanda tout de même :

— Je peux... ?

— Vas-y.

Annie sirota un peu de vin.

— Merci d'avoir demandé la permission... Tu disais ?

Banks alluma sa cigarette et la fumée dériva lentement vers la fenêtre à moitié ouverte.

— Tu voulais savoir si j'avais eu des remords ? Oui. Mais il y a plus...

— Que veux-tu dire ?

— Je passais presque tout mon temps dans les rues

ou dans des squats dégueulasses, à la recherche de pistes menant aux gros trafiquants par l'intermédiaire de leurs victimes. Des gosses, pour la plupart fugueurs, complètement défoncés. Certains n'avaient pas plus de dix ans. La plupart n'étaient même pas foutus de dire leur nom. Ou ne voulaient pas. Je ne sais pas si tu te rappelles, mais c'était l'époque où la peur du sida montait. Personne n'avait prévu l'ampleur du phénomène, mais les rumeurs allaient bon train. Et tout le monde savait que ça s'attrapait par le sang, par des rapports sexuels non protégés et en partageant des seringues. Alors on vivait dans la peur. On ne savait jamais quand un petit dealer allait nous fonder dessus avec une seringue infectée, ou si la bave d'un camé allait nous contaminer.

— Je vois très bien ce que tu veux dire, Alan, même si c'était avant que je devienne flic. Pourtant je ne te suis pas. Quel rapport avec la fausse couche de Sandra ?

Banks tira encore sur sa cigarette, savourant la brûlure dans sa gorge, et songea une fois de plus qu'il ferait mieux d'arrêter.

— Sans doute aucun. Je voulais seulement te donner une idée de ma vie à l'époque. J'avais la trentaine, une femme et deux gosses, plus un troisième en route, et je passais mon temps dans la misère, parmi les rebus de la société. Mes propres enfants ne m'auraient pas reconnu en me croisant dans la rue. Les gamins que je voyais étaient en train de crever. J'étais flic, pas travailleur social. Parfois j'essayais... si je croyais qu'un gosse avait des chances de m'entendre, de changer de vie et de retourner

chez lui, mais ce n'était pas mon travail. J'étais là pour collecter des informations et remonter la filière.

— Et alors ?

— Eh bien, le fait est que cela t'affecte, voilà. Ta personnalité en est changée, gauchie, tes attitudes faussées. On commence par se prendre pour un père de famille classique qui exerce un boulot difficile, et on finit par ne plus savoir qui on est. Bref, en apprenant cette fausse couche... tu sais ce que j'ai éprouvé ?

— Du soulagement ?

Banks la dévisagea.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Elle lui adressa un petit sourire.

— Le bon sens.

Banks écrasa son mégot. L'effet de sa grande révélation sur Annie l'avait vidé. Il fit tourner une gorgée de vin dans sa bouche pour en chasser le goût de la nicotine. Van Morrison en était à *Madame George*, improvisant un riff sur les paroles. Un chat miaula dans les bois, peut-être celui qui venait chercher du lait.

— Enfin, dit-il, voilà ce que j'ai ressenti : du soulagement. Et, bien entendu, des remords. Pas de ne pas avoir été là, mais d'éprouver cette satisfaction. Et d'être soulagé de ne pas avoir à repasser par tout cela : les couches, les nuits blanches – déjà que je ne dormais pas beaucoup, avec mes responsabilités. C'était une vie que je n'aurais pas à protéger. Une responsabilité à laquelle je n'étais que trop heureux d'échapper.

— C'est tout à fait compréhensible, tu sais. Ça ne fait

pas de toi un père dénaturé.

— Pourtant, c'est ce que je ressens.

— Parce que tu prends trop sur toi. Comme toujours. Tu n'es pas responsable de tous les péchés du monde, Alan, pas même d'une partie. Ainsi, monsieur Alan Banks est humain : il n'est pas parfait. Il est soulagé quand il devrait avoir des regrets. Tu crois être le seul ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, tu n'es pas le seul. Et tu vas devoir apprendre à vivre avec tes imperfections.

— Comme toi ?

Elle lui sourit et lui envoya d'une pichenette un peu de vin. Heureusement, c'était du blanc.

— Quelles imperfections, mufle ?

— Bref, par la suite on a décidé de ne plus avoir d'enfants, et on n'en a plus jamais reparlé.

— Mais tu portes cette culpabilité sur tes épaules...

— Oui, je crois. Je n'y pense pas souvent, mais cette nouvelle m'a rappelé tout ça. Et tu sais quoi ?

— Quoi ?

— J'aime encore plus le boulot qu'avant. Je n'ai jamais envisagé de tout plaquer pour vendre des voitures d'occasion.

Annie se mit à rire.

— Tant mieux. Je ne te vois pas en vendeur de bagnoles.

— Ou autre chose. Un boulot avec des horaires réguliers, et moins de chances d'attraper le sida.

Annie lui caressa la joue.

— Pauvre Alan ! dit-elle en se nichant contre lui. Et si tu essayais d'oublier tout ? Tout, sauf moi, et la musique...

Van Morrison s'était lancé dans la sinueuse et sensuelle *Ballerina* et les lèvres douces et humides d'Annie se mirent à butiner sa poitrine, son ventre, s'y attardant. Comme elles atteignaient leur destination, il réussit à faire ce qu'on lui demandait, mais tout en s'abandonnant à ses sensations, il ne put effacer complètement les visions d'enfants morts qui étaient en lui.

Ce samedi-là, Maggie vérifia pour la seconde fois que toutes les portes et fenêtres étaient bien fermées, après quoi seulement elle monta à l'étage avec son verre de lait chaud. Elle était dans l'escalier quand le téléphone sonna. Au début, elle ne voulut pas répondre. Pas à onze heures, un samedi soir. C'était sans doute une erreur. Mais la curiosité fut la plus forte. Elle savait que la police avait dû libérer Lucy le matin même ; c'était donc peut-être elle, qui avait besoin d'aide.

Mais ce n'était pas Lucy. C'était Bill. Ses tempes se mirent à battre et elle sentit la pièce se refermer sur elle.

— T'aimes faire parler de toi, hein ? dit-il. La championne des femmes battues ! La nouvelle Jeanne d'Arc !

Maggie se sentit rétrécir, se ratatiner, une grosse boule dans la gorge. Tout son courage, sa sensation de

puissance s'évanouirent. Elle pouvait à peine parler, respirer.

— Que veux-tu ? chuchota-t-elle. Comment m'as-tu retrouvée ?

— Tu sous-estimes ta célébrité : tu n'es pas seulement dans le *Globe* et le *Post*, mais encore dans le *Sun* et le *Star* ! Il y a même une photo dans le *Sun*, pas très bonne d'ailleurs, ou alors tu as bien changé.

— Que me veux-tu ?

— Moi ? Rien !

— Comment m'as-tu retrouvée ?

— Ça n'a pas été difficile. Tu avais oublié un vieux carnet d'adresses...

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien... pour le moment. Seulement t'informer que je sais où tu es et que je pense à toi. Ça doit être palpitant de vivre à côté d'un tueur en série. À quoi ressemble ta copine ?

— Laisse-moi tranquille.

— Tu n'es pas très gentille. On a été mariés, rappelle-toi.

— Comment l'oublier ?

Bill se mit à rire.

— Bon, je vais couper, il ne faut pas ruiner ma boîte. J'ai bossé très dur ces temps-ci et même mon patron estime que j'ai besoin de vacances. Sache que je vais sans doute faire un petit voyage en Angleterre bientôt. Peut-être la semaine prochaine, ou dans un mois. Ce serait sympa de dîner ensemble, non ?

— Tu es malade, dit-elle, et elle raccrocha en l'entendant ricaner.

Banks avait toujours considéré que le dimanche matin était le bon moment pour mettre la pression sur un suspect qui ne se doutait de rien. Le dimanche après-midi était bien aussi, quand, mis de bonne humeur par le journal, le pub et le rosbif ou le *Yorkshire pudding*, le type roupillait dans son fauteuil. Mais le dimanche matin, ceux qui n'étaient pas de bons paroissiens étaient détendus et prêts à profiter de leur journée de congé, ou bien ils avaient la gueule de bois. Dans les deux cas, l'idéal pour tailler une bavette avec eux.

Ian Scott avait, sans conteste, la gueule de bois.

Hérissés au sommet du crâne, ses cheveux noirs et huileux étaient aplatis sur les côtés, là où sa tête avait reposé contre l'oreiller. Sa joue était toute fripée. Ses yeux étaient injectés de sang et il ne portait qu'un caleçon et une veste de pyjama pas très nette.

— On peut entrer, Ian ? dit Banks en le bousculant d'office. Je ne serai pas long.

L'appartement puait la marijuana et la bière. Des mégots de joints tramaient dans les cendriers. Banks alla ouvrir la fenêtre en grand.

— Tu devrais avoir honte, Ian ! Par cette belle matinée de printemps, tu devrais être en train de te promener au bord de la rivière ou de te faire une ligne à Fremlington

Edge.

— Mon cul, dit l'autre, en se grattant les parties génitales.

Sarah Francis sortit de sa chambre, écartant sa tignasse noire de sa figure et clignant ses yeux englués de sommeil. Elle portait un T-shirt blanc Donald Duck et rien d'autre. Le T-shirt ne dissimulait que ses hanches.

— Oh, merde ! dit-elle en se couvrant des mains avant de disparaître aussitôt.

— Le spectacle vous a plu ? dit Ian.

— Pas particulièrement.

Banks prit le siège le plus proche de la fenêtre après en avoir ôté un tas de fringues. Ian mit en marche la stéréo, trop fort. Banks se leva et alla couper le son. Ian s'était assis et boudait quand Sarah revint, en jean.

— T'aurais pu me prévenir !

— La ferme, sale conne.

Sarah s'assit et bouda elle aussi.

— Bon, dit Banks. On est bien installés ? Je peux commencer ?

— C'est pour quoi ? dit Ian. On vous a tout dit.

— Ça ne vous fera pas de mal de reprendre de zéro, non ?

L'autre râla.

— Je suis pas bien. J'ai envie de dégueuler.

— Il faut traiter ton corps avec plus de respect. C'est un temple.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Accouchez.

— Tout d'abord, quelque chose m'intrigue...

— C'est vous le flic ; je suis sûr que vous trouverez la solution tout seul.

— Ce qui m'intrigue, c'est que tu ne me poses pas de questions sur Leanne.

— Comment ça ?

— Pourquoi viendrais-je te gâcher ton dimanche, si on avait retrouvé le cadavre de Leanne dans le jardin d'un tueur en série ?

— Quoi, quoi ? Soyez clair.

Sarah s'était lovée, en position fœtale, dans l'autre fauteuil et suivait cet échange avec une vive attention.

— Tu ne m'as pas interrogé sur elle. Cela m'inquiète. Son sort ne t'intéresse pas ?

— C'était qu'une copine. On ne sait pas ce qui lui est arrivé. D'ailleurs, j'allais le faire. Je suis un peu lent ce matin.

— Ce matin seulement ? Bref, je commence à croire que si.

— Si : quoi ?

— Que vous savez ce qui lui est arrivé.

— Quelles conneries...

— Ah oui ? Récapitulons : tout d'abord, nous sommes pratiquement certains aujourd'hui qu'elle n'a pas été la victime du Caméléon, contrairement à ce que nous pensions au début.

— C'est votre faute, non ? Venez pas nous accuser...

— Donc, si ce n'est pas le cas, c'est qu'il lui est arrivé autre chose.

— Un crétin comprendrait ça...

— Ce qui, si l'on exclut la possibilité d'un autre tueur, nous laisse trois possibilités.

— Ah oui ? Lesquelles ?

Banks les énuméra sur ses doigts :

— Un : elle s'est enfuie de chez elle. Deux : elle est rentrée chez elle et ses parents lui ont fait quelque chose. Trois, et c'est la raison de ma visite, elle n'est pas rentrée après avoir quitté l'Old Ship. Vous êtes restés ensemble et *vous* lui avez fait quelque chose.

Ian Scott ne manifesta aucune émotion, mais fronça les sourcils et Sarah se mit à sucer son pouce.

— On vous a dit ce qui s'est passé, dit-il. Ce qu'on a fait.

— Oui, mais le Riverboat était si bondé que les témoins ne savaient plus très bien s'ils vous y avaient vus. Ils n'étaient sûrs ni de l'heure ni du jour.

— Et les caméras de surveillance ? À quoi bon espionner les gens, si vous n'en tenez pas compte ?

— Oh, nous en tenons compte, mais ce qu'elles montrent, c'est toi, Sarah et Mick Blair entrant au Bar None peu après minuit et demi.

— Ça sert à rien d'y aller plus tôt. Ça s'anime jamais avant minuit.

— Oui, Ian, mais cela laisse deux heures vacantes... Il peut s'en passer des choses en deux heures.

— Je savais pas que je devais rendre compte de chaque minute de mon emploi du temps.

— Deux heures...

— Je vous l'ai dit. On s'est baladés, on a fait un saut

au Riverboat avant d'aller au Bar None. J'ignore quelle heure il était.

— Sarah ?

Sarah ôta le pouce de sa bouche.

— Comme il a dit.

— C'est toujours ainsi ? Comme Ian a dit... Tu ne peux pas réfléchir par toi-même ?

— Comme il a dit. On est allés au Riverboat, puis au Bar None. Leanne nous a laissés juste avant dix heures et demie devant l'Old Ship. On ne sait pas ce qu'elle est devenue ensuite.

— Et Mick Blair est parti avec vous ?

— Oui.

— Comment Leanne était-elle, ce soir-là, Sarah ?

— Hein ?

— De quelle humeur était-elle ?

— Normale.

— Elle n'était pas contrariée ?

— Non. On s'est bien marrés.

— Elle ne t'a fait aucune confidence ?

— Quel genre ?

— Je ne sais pas. Des problèmes avec sa belle-mère, peut-être ?

— Elle avait toujours des problèmes avec cette bonne femme. Elle me prenait la tête avec ça...

— Elle n'a pas dit qu'elle voulait fuguer ?

— Pas à moi. Je me souviens pas. Ian... ?

— Non. Elle se plaignait toujours de l'autre folle, c'est tout. Elle n'aurait pas eu le courage de se barrer. Moi, si je

devais soupçonner quelqu'un, ce serait la belle-mère.

— Soupçonner de quoi ?

— Ben, je sais pas. De lui avoir fait quelque chose.

— Je vois. Quelle était votre idée, en quittant l'Old Ship ?

— Je vois pas..., fit Ian.

— Allons ! Nous savons que vous étiez emballés par un projet. Lequel ? Leanne était de la partie ?

— On a parlé d'aller au Bar None, mais elle savait qu'elle ne pouvait pas venir.

— C'est tout ?

— Quoi d'autre ?

— Elle n'a pas insinué qu'elle pourrait ne pas rentrer directement chez elle ?

— Non.

— Ou fuguer, pour embêter sa belle-mère ?

— J'en sais rien. Qui sait ce qui peut traverser la cervelle d'une pétasse, en définitive ?

— Une « pétasse » ! Ce vocabulaire..., dit Banks, en se levant pour s'en aller. Bravo pour tes fréquentations, Sarah, dit-il en s'en allant, non sans avoir noté que la jeune fille semblait déstabilisée et même un peu effrayée.

Cela pourrait profiter à l'enquête d'ici peu.

— J'avais besoin de sortir de mon appartement, c'est tout, déclara Janet Taylor. Je n'avais pas l'intention de vous

tramer à travers la moitié du Yorkshire.

— Ça ne fait rien, répondit Annie avec un sourire. Je n'habite pas très loin... et puis, j'aime bien venir ici.

« Ici », était un vieux pub biscornu à la limite des landes, au-dessus de Wensleydale, non loin de la ferme de Banks. L'endroit était réputé pour son déjeuner du dimanche. Janet avait téléphoné juste après dix heures, alors qu'Annie faisait la sieste pour compenser son manque de sommeil chez son amant. Leur conversation l'avait ennuyée, la tenant éveillée jusqu'à l'aube ; elle n'aimait pas parler maternité.

Il avait le chic pour toucher ses points sensibles. Ce qu'elle n'aimait pas non plus, sans avoir le cran de le lui dire, c'est que ses aveux la poussaient à examiner sa propre existence et ses sentiments au-delà du supportable. Si seulement il pouvait se détendre et ne plus penser à rien...

Bref, ce déjeuner en plein air était juste ce qu'il lui fallait. Le ciel était pur, sans un nuage. De leur table, la vue portait sur les vallons d'un vert luxuriant sillonnés de murets, les moutons qui vagabondaient en bêlant comme des possédés au passage des randonneurs. Au fond, la rivière serpentait et quelques maisons étaient blotties autour d'une place de village, avec son église au clocher carré un peu penché, le tuf gris brillant au soleil de midi. Elle crut voir quatre minuscules silhouettes progresser en haut de la majestueuse falaise. Comme elle aurait aimé être là-haut, toute seule, sans un souci en tête...

Cependant, si le décor était parfait, elle aurait pu se

choisir une autre compagnie. En dépit de ce changement de contexte, Janet semblait égarée et ne cessait de repousser la mèche tombant sur ses yeux fatigués. Elle était d'une pâleur malsaine et il faudrait plus d'un bon déjeuner au grand air pour lui rendre ses couleurs. Déjà la jeune femme en était à sa seconde pinte, et Annie dut ravalier sa remarque sur l'alcool au volant. Elle-même avait bu la première moitié de sa bière pression et prendrait un café après le déjeuner. Végétarienne, elle avait commandé une quiche-salade, mais constata avec satisfaction que Janet avait choisi le gigot d'agneau : elle avait bien besoin de se remplumer.

— Comment ça va ? dit-elle.

L'autre se mit à rire.

— Faut pas rêver ! (Elle se frotta le front.) Je n'arrive toujours pas à dormir normalement. Ça défile sans arrêt dans ma tête, et je ne suis même pas sûre de revoir ce qui s'est réellement passé.

— Comment cela ?

— Eh bien... dans mes rêves, je vois son visage.

— Le visage de Payne ?

— Oui. Tordu, torturé. Effrayant. Mais je ne crois pas l'avoir bien vu au moment des faits. Mon imagination doit rajouter des détails.

— Possible.

Annie songea à son propre drame, le viol commis sur elle par trois collègues à l'issue d'une soirée arrosée. À l'époque, elle aurait juré n'avoir rien raté de chaque rôle, de chaque expression obscène sur ces visages, de chacun

des gestes de celui qui avait réussi à la pénétrer – tandis que les autres la maintenaient sur le dos –, s'introduisant en elle tandis qu'elle se débattait, déchirant ses vêtements. Elle avait senti chaque goutte de sueur qui dégoulinait de ce visage pour tomber sur sa peau, mais aujourd'hui c'était surprenant de constater comme tout cela s'était effacé, et ce n'était pas un souvenir qu'elle se sentait obligée de ressasser nuit après nuit. Peut-être était-elle plus forte qu'elle ne croyait, ou bien avait-elle édifié des barrières en elle – on le lui avait déjà dit – pour mettre à distance la peine et l'humiliation.

— Vous avez changé d'avis sur votre déposition ?

Leur table était assez à l'écart pour qu'on ne puisse pas les entendre si elles parlaient doucement. Personne, d'ailleurs, ne semblait désireux d'être indiscret ; il n'y avait que des familles se réjouissant bruyamment, des parents tâchant de ne pas perdre de vue leur intrépide progéniture.

— Je n'ai pas menti. Je veux que vous le sachiez.

— Je sais.

— Mon esprit était confus, c'est tout. Mes souvenirs ne sont pas très nets.

— C'est compréhensible. Vous vous rappelez maintenant combien de fois vous l'avez frappé ?

— Non. Mais c'était peut-être plus que je ne croyais.

Les plats arrivèrent. Janet attaqua son assiette comme si elle n'avait pas mangé de la semaine, ce qui était sans doute le cas, et Annie se mit à picorer. La quiche était desséchée, la salade sans intérêt, ce qui était prévisible dans un établissement fréquenté pour la qualité de sa

viande. Au moins elle pouvait jouir de la vue. Un avion laissa dans le ciel un sillage blanc en forme de huit.

— Janet, quelles modifications voulez-vous apporter à votre déposition ?

— Vous savez, quand j'ai dit que je ne l'avais frappé que deux ou trois fois ?

— Quatre.

— Or, l'autopsie a démontré qu'il y avait eu... combien de coups ?

— Neuf.

— Oui...

— Vous vous rappelez l'avoir frappé neuf fois ?

— Non. Je n'ai pas dit ça.

Ayant découpé un morceau d'agneau, elle se mit à le mastiquer pensivement. Annie prit un peu de salade.

— Alors, qu'est-ce que vous dites, Janet ?

— Je crois que j'ai perdu les pédales, voilà.

— Vous plaidez une responsabilité atténuée ?

— Enfin, non. Je savais ce qui se passait, mais j'avais peur et je me faisais du souci pour Dennis, alors... j'aurais peut-être dû cesser de le frapper plus tôt, après l'avoir attaché par les menottes à la canalisation.

— Vous l'avez frappé après cela ?

— Il me semble. Une ou deux fois.

— Vous vous rappelez ?

— Je me rappelle l'avoir frappé après les menottes, oui. En voulant venger Dennis... Je ne me rappelle pas combien de fois.

— Vous savez qu'il faudra me suivre au commissariat

pour consigner tout cela par écrit, n'est-ce pas ? C'est bien de me dire cela, mais tout doit être fait dans les règles.

Janet eut l'air froissé.

— Bien sûr que je le sais. Je suis toujours flic, non ? Je voulais simplement...

Elle tourna les yeux vers le paysage. Annie crut comprendre ce que l'autre lui taisait par délicatesse : elle voulait de la compagnie. Elle souhaitait être avec quelqu'un qui ferait au moins l'effort de la comprendre devant ce panorama magnifique, par cette belle journée, avant que sa vie ne devienne bientôt un enfer.

Jenny et Banks déjeunaient dans un endroit légèrement moins exotique. Le Queen's Arms était plein à craquer de touristes du dimanche, mais ils réussirent à s'adjuger une petite table – si petite qu'il y avait à peine la place pour deux portions de rosbif, le Yorkshire pudding et les boissons – juste avant qu'on cesse de servir à manger, à quatorze heures. Lager pour elle et panaché pour lui, qui avait un autre interrogatoire à mener dans l'après-midi. Il semblait toujours aussi las, songea Jenny, l'enquête devait l'empêcher de dormir. L'enquête, et la grossesse de Sandra.

Jenny et Sandra avaient été amies. Pas amies intimes, mais les deux femmes avaient subi des épreuves déchirantes à la même époque et cela les avait

rapprochées. Depuis ses séjours en Amérique, cependant, Jenny n'avait plus guère vu Sandra, et ne la reverrait sans doute plus. S'il lui avait fallu prendre parti, comme font souvent les gens, elle aurait sans doute choisi Alan. Elle qui croyait son mariage solide – il avait bien repoussé ses avances, ce qui était une preuve... ! N'ayant jamais été mariée, elle aurait été la première à avouer ne rien connaître en la matière, sinon que des apparences conventionnelles cachent souvent un tumulte intérieur.

Aussi, l'état d'esprit actuel de Sandra lui était-il une énigme. Alan disait ignorer si elle avait rencontré Sean avant ou après leur séparation, et si c'était la véritable cause de leur rupture. Jenny en doutait. Comme la plupart des problèmes, celui-ci n'était pas apparu du jour au lendemain, ou lorsqu'un concurrent avait fait son apparition. Sean était plutôt un symptôme, une porte de sortie. L'affaire avait sans doute couvé pendant plusieurs années.

— Cette voiture..., dit Banks.

— Une Citroën bleue.

— Tu n'as pas relevé le numéro d'immatriculation, j'imagine ?

— Je n'y ai pas pensé. Pourquoi me serais-je méfiée ? Elle était à Alderthorpe quand je me suis garée derrière. Quand je suis revenue de Spurn Head, elle a toujours conservé une certaine distance.

— Et tu l'as perdue où ?

— Je ne l'ai pas perdue. J'ai remarqué qu'elle avait cessé de me suivre après m'être engagée sur la M62 après Hull.

— Et tu ne l'as plus revue ?

— Non. (Jenny se mit à rire.) C'était comme dans ces vieux westerns où le hors-la-loi se fait reconduire à l'entrée de la ville.

— Tu n'as pas aperçu le chauffeur ?

— Non. Je ne sais même pas si c'était un homme ou une femme.

— Qu'est-ce que tu as prévu, pour la suite ?

— J'ai du travail à rattraper demain à la fac et mes travaux dirigés... Je pourrais les repousser, mais...

— Mais non... De toute façon, Lucy Payne est libre. Donc, rien ne presse.

— Mardi ou mercredi, j'irai éventuellement parler à Keith Murray à Durham. Puis à Laura, à Édimbourg. Je suis en train de définir le profil de Linda-Lucy, mais il manque encore des pièces au puzzle.

— Quoi, par exemple ?

— C'est tout le problème. Je n'en sais rien. Mais quelque chose m'échappe...

Devant son expression inquiète, elle lui donna une bourrade.

— Pas de panique ! Je ne mettrai pas mes intuitions dans mes rapports d'analyse. Ceci restera entre toi et moi.

— O.K.

— C'est le chaînon manquant. Le lien entre l'enfance de Linda et une participation de Lucy à ces kidnappings et meurtres.

— Il y a les sévices corporels...

— En effet, bien des victimes se font elles-mêmes

bourreaux – c'est un cercle vicieux – et, selon son ancienne institutrice, Linda était formée à l'âge de onze ans. Mais cela ne suffit pas. On peut simplement dire que cela aurait pu créer un terrain psychologique la rendant capable de devenir la victime docile de Terence Payne. Les individus répètent souvent leurs erreurs passées. Ainsi, moi dans ma vie privée... !

Banks sourit.

— Tu auras plus de chance la prochaine fois.

— Tu crois que je vais trouver le Prince Charmant ?

— C'est ton rêve ? Quelqu'un qui remporte le tournoi et t'enlève ensuite dans ses bras pour te lutiner au château ?

— Ce programme me convient...

— Moi qui te prenais pour une féministe !

— Je suis féministe. Cela ne veut pas dire qu'une autre fois je ne serai pas là pour remporter le tournoi et l'enlever dans mes bras... ! J'aimerais seulement avoir le choix. D'ailleurs, les femmes n'ont-elles pas droit aux fantasmes ?

— À condition de savoir où ça les mène. Tu n'as jamais songé que ce n'était peut-être pas Lucy la victime docile, mais son époux ?

— Non. Je n'ai jamais rencontré ce cas de figure.

— Mais ce n'est pas impossible ?

— En matière de psychologie, il n'est rien d'impossible. Très improbable, cependant.

— Mais supposons que c'était elle, le dominant...

— Et Terence aurait été son esclave sexuel, lui obéissant au doigt et à l'œil... ?

— En gros.

— J'en doute fort. En outre, même si c'était vrai, en quoi ça nous avancerait ?

— Je ne sais pas. C'était pour réfléchir... Tu as bien dit que Payne utilisait peut-être une caméra, n'est-ce pas ?

— Oui.

Jenny prit une gorgée de bière et se tamponna les lèvres avec sa serviette en papier.

— Il serait hautement improbable, dans un cas de viol ritualisé, avec séquestration et meurtre, que l'agresseur n'ait pas gardé une trace quelconque.

— Il avait les cadavres...

— Ses trophées ? Oui. Et cela explique sans doute pourquoi il n'y avait pas d'autre mutilation. Il n'avait pas besoin de prélever un doigt ou un orteil en guise de souvenir, puisqu'il avait le corps entier. Mais ce n'est pas tout. Quelqu'un comme lui devait avoir besoin d'autre chose pour revivre les événements.

Banks lui parla des empreintes de trépied et du catalogue électronique.

— Donc s'il avait bien une caméra, où est-elle ?

— Là est la question.

— Et pourquoi a-t-elle disparu ?

— Autre bonne question. On la cherche activement, crois-moi. Si elle est dans cette maison, même à dix pieds sous terre, on la découvrira. On ne laissera pas une seule brique debout tant que le lieu n'aura pas livré tous ses secrets.

— À condition qu'elle soit dans cette maison.

— Oui.

— Et il y a les cassettes...

— Je ne les oublie pas.

Jenny écarta son assiette.

— Bon, j'y vais. Le devoir m'appelle !

Banks consulta sa montre.

— Quant à moi, je vais chez Mick Blair.

Il tendit la main et lui effleura le bras. Elle fut surprise de ressentir un léger picotement.

— Sois prudente, Jenny. Ouvre l'œil, et si jamais tu revois cette voiture, contacte-moi sans délai. Compris ?

Elle acquiesça. Puis elle remarqua qu'une inconnue s'approchait d'eux avec grâce et assurance. Une jeune femme séduisante, dont le jean moulait les longues jambes fuselées, et qui portait une chemise blanche d'homme ouverte sur un T-shirt rouge. Ses cheveux châtain et ondulés lui tombaient aux épaules et seul un petit grain de beauté à la commissure des lèvres déparait son teint lisse. Cela ne faisait d'ailleurs qu'ajouter à son charme. Ses yeux au regard grave avaient la forme et la couleur des amandes.

Arrivée à la table, elle tira une chaise et prit place sans y avoir été invitée.

— Annie Cabbot... Je ne crois pas vous connaître ?

— Dr Fuller...

Jenny saisit la main offerte. Une poigne ferme.

— Ah, le célèbre Dr Fuller ! Quel plaisir de vous rencontrer enfin...

Jenny se raidit. Cette femme était-elle en train de

délimiter son territoire ? Avait-elle vu Banks lui toucher le bras ? Était-elle venue lui faire comprendre, le plus subtilement possible, que son homme était chasse gardée ? Jenny se savait bien de sa personne, mais elle ne pouvait s'empêcher de se sentir un peu pataude, et même mal fagotée, à côté de cette fille. Et plus vieille, pardessus le marché. Nettement plus vieille.

Annie sourit à Banks.

— Monsieur le commissaire...

Jenny sentit quelque chose entre eux. Une certaine tension sexuelle, oui, mais ce n'était pas tout. S'étaient-ils disputés ? Soudain, elle eut la sensation d'être de trop. Prenant son sac, elle se mit à fourrager à l'intérieur, à la recherche de ses clés de voiture. Pourquoi allaient-elles toujours se perdre au fond, parmi ses brosses, ses Kleenex et ses produits de beauté ?

— Je ne voulais pas vous interrompre, lui dit Annie, avant de se tourner de nouveau vers Banks, mais j'étais en train d'expédier de la paperasse au commissariat quand Winsome m'a confié un message à ton intention...

Banks haussa les sourcils.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est de ton pote, Ken Blackstone, à Leeds. Lucy Payne s'est barrée.

Jenny réprima un cri :

— Quoi ?

— La police locale est passée chez ses parents ce matin pour voir si tout allait bien. Son lit n'avait pas été défait...

— Bordel, dit Banks. On s'est fait avoir.

— J'ai pensé que tu aimerais l'apprendre au plus vite, dit Annie en se levant.

Elle considéra Jenny.

— Enchantée d'avoir fait votre connaissance.

Puis elle s'en alla avec la même grâce, laissant ses interlocuteurs pantois.

Mick Blair, le quatrième larron de la bande de Leanne Wray, vivait avec ses parents dans une maison jumelée au nord d'Eastvale, assez près de la campagne pour bénéficier d'une jolie vue, et assez près du centre pour pouvoir s'y rendre facilement. Après les révélations d'Annie sur la fugue de Lucy, Banks se demanda s'il devait changer son programme, mais Leanne restait une priorité et Lucy une victime au regard de la loi. De plus, il y aurait plein de flics pour ouvrir l'œil sur elle ; on ne pouvait faire mieux en attendant de parvenir à l'inculper, si toutefois cela arrivait.

À la différence de Ian Scott, Mick n'avait jamais eu de problèmes avec la police, même s'il se fournissait peut-être en drogue auprès de son copain. Il était un peu trop maigre, avait l'air absent et semblait faire peu de cas de sa toilette. Lorsque Banks passa chez lui après le déjeuner, ses parents étaient sortis et le jeune homme était affalé dans le salon, à écouter très fort Nirvana, en jean

déchiré et T-shirt noir où s'affichait la photo de Kurt Cobain, avec les dates de sa brève existence.

— Vous voulez quoi ? dit-il, baissant le volume avant d'aller s'écrouler sur le canapé, les mains derrière la tête.

— Parler de Leanne Wray.

— C'est déjà fait.

— Si on recommençait ?

— Pourquoi ? Vous avez trouvé quelque chose ?

— Qu'est-ce qu'on pourrait avoir trouvé ?

— J'en sais rien. Je suis surpris de vous voir, c'est tout.

— Leanne était-elle ta petite amie, Mick ?

— Non. C'était pas ça.

— Une fille attirante. Elle ne te plaisait pas ?

— Si. Assez...

— Mais toi, tu ne lui plaisais pas.

— Elle était pas encore mûre, c'est tout.

— Comment cela ?

— Certaines ont besoin d'un peu de temps, faut les travailler... Elles sautent pas dans le lit d'un mec comme ça, du premier coup.

— Leanne avait besoin de temps ?

— Oui.

— Vous en étiez où ?

— Quoi ?

— Qu'est-ce que vous faisiez ? Vous vous teniez la main ? Vous en étiez au pelotage ?

Banks se rappelait ses propres attouchements d'adolescent et les différentes étapes à franchir. On se

tripotait, et ensuite on se touchait au-dessus de la ceinture, mais en restant habillés, et ensuite sous le corsage mais par-dessus le soutien-gorge. Puis, le soutien-gorge disparaissait, on se touchait sous la taille, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait le champ libre. Si on avait de la chance. Avec certaines chaque étape durait une éternité et parfois on n'arrivait jamais à « aller jusqu'au bout ». Tout cela ressemblait à la traversée d'un champ de mines ; à tout instant on pouvait être éjecté. Bon, au moins Leanne n'avait pas été une conquête facile et, bizarrement, il en fut soulagé.

— On se pelotait de temps en temps.

— Le vendredi 31 mars aussi ?

— Non. On était en bande, avec Ian et Sarah.

— Vous ne vous êtes pas pelotés au cinéma ?

— Peut-être.

— C'est oui ou non ?

— Je crois.

— Vous ne vous êtes pas fâchés ?

— Où voulez-vous en venir ?

Banks se gratta sa cicatrice sous l'œil.

— Voilà, Mick. Je suis venu ici pour te parler, ce qui semble t'embêter, mais tu ne m'as pas demandé si on l'avait retrouvée morte ou vive. C'était pareil avec Ian...

— Vous avez parlé à Ian ?

— Ce matin. Je m'étonne qu'il ne t'ait pas aussitôt prévenu par téléphone.

— C'est qu'il n'était pas très inquiet.

— Il aurait eu des raisons de l'être ?

— J'en sais rien.

— Le hic, c'est que vous auriez dû tous les deux me demander si on l'avait retrouvée.

— Pourquoi ?

— Pourquoi, sinon, serais-je venu vous parler ?

— Comment le saurais-je ?

— Votre attitude m'incite donc à me demander si vous m'avez caché quelque chose.

Mick se croisa les bras.

— Je vous ai dit tout ce que je savais.

Banks se pencha en avant et soutint son regard.

— Qu'est-ce que tu sais ? Moi, je crois que tu as menti, Mick. Je crois que vous avez tous menti...

— Vous ne pouvez rien prouver.

— Qu'est-ce que je devrais prouver ?

— Que j'ai menti. Je vous ai tout dit. On est allés à l'Old Ship...

— Non. Tu nous as dit que vous étiez allés boire un café après le film.

— Oui. Euh...

— Nuance...

— Et alors ?

— Si tu as menti une fois, tu as pu recommencer. C'est le premier pas qui compte... Qu'est-il réellement arrivé cette nuit-là, Mick ? Parle !

— Il ne s'est rien passé. Je vous l'ai déjà dit.

— Tu t'es querellé avec elle ? Tu lui as fait du mal ? Sans le faire exprès... Où est-elle, Mick ? Tu le sais.

Son expression indiquait clairement qu'il savait,

effectivement, mais ne dirait rien. Pas aujourd'hui, en tout cas. Banks se sentait à la fois énervé et coupable. C'était sa faute si l'enquête s'était égarée. Il était tellement obnubilé par ce tueur en série que, négligeant les principes élémentaires de son travail, il n'avait pas interrogé correctement les mieux placés pour savoir ce qu'il était advenu de la jeune fille : les amis présents au moment de sa disparition. Il aurait dû suivre cette piste, sachant que Ian Scott avait un casier judiciaire et revendait de la drogue. Mais non. Il avait jugé que Leanne était la troisième victime du tueur en série, encore une jeune et jolie blonde, et voilà. Winsome Jackman avait un peu travaillé là-dessus, mais elle aussi avait accepté cette version officielle. C'était sa faute à lui, comme la fausse couche de Sandra. Comme tout le reste, se disait-il quelquefois.

— Dis-moi ce qui s'est passé, insista-t-il.

— Je vous l'ai dit. Merde, je vous l'ai dit !

Mick se redressa brusquement sur son séant.

— Quand on a quitté l'Old Ship, Leanne est repartie chez elle. On ne l'a plus revue. Un malade a dû lui sauter dessus. Compris ? C'est bien ce que vous pensiez, hein ? Pourquoi avoir changé d'avis ?

— Ah, ça t'intéresse donc à présent ? dit Banks en se levant. Je suis sûr que tu as suivi les actualités. On a bien attrapé le maniaque sexuel qui assassinait ces jeunes filles – comme il est mort, il ne pourra pas passer aux aveux –, mais on n'a pas retrouvé le corps de Leanne chez lui et, crois-moi, on a bien cherché...

— Donc, c'est un autre...

— Un autre pervers ? Quelle coïncidence ! Non. On en revient à toi. Toi, Ian et Sarah. Les derniers à l'avoir vue. Je vais te donner le temps de réfléchir, Mick, mais je reviendrai, comptes-y... Et là, on causera sérieusement. En attendant, reste dans les parages. Bon après-midi.

Quand il s'en alla, il s'attarda au portillon du jardin pour voir la silhouette de Mick, derrière les rideaux de dentelle, bondir du canapé et aller décrocher le téléphone.

Les rayons du soleil se répandaient dans la cuisine, brillant sur le cul des casseroles en cuivre suspendues au mur. Banks était assis avec une tasse de café, du pain grillé et de la confiture, le journal étalé devant lui, les *Variations sur un thème d'après Thomas Tallis* de Vaughan Williams passant à la radio. Mais il ne lisait pas plus qu'il n'écoutait la musique.

Il s'était réveillé avant quatre heures du matin, un million de détails dansant dans son esprit, et, bien que claqué, il avait compris qu'il ne parviendrait pas à se rendormir. Il serait bien content le jour où cette affaire serait complètement bouclée, quand Gristhorpe aurait repris son poste et que lui-même pourrait revenir à ses fonctions d'inspecteur principal. Ses nouvelles responsabilités l'avaient épuisé. Les symptômes lui étaient connus : manque de sommeil, cauchemars, mauvaise hygiène alimentaire, consommation excessive d'alcool et de cigarettes. Il était guetté par la dépression comme jadis quand il avait quitté Londres pour le Yorkshire avec l'espoir d'y trouver la tranquillité. Il aimait enquêter, mais parfois les méthodes policières modernes lui semblaient faites pour les jeunes. L'intervention de la science, de la technologie et les changements dans les structures de management n'avaient rien simplifié ; au contraire, tout cela lui

compliquait la vie. Il comprit qu'il avait sans doute atteint les limites de son ambition quand il songea, pour la première fois, à démissionner.

Il entendit passer le facteur et alla ramasser les lettres. Parmi l'habituel fatras de factures et de prospectus, se trouvait une enveloppe provenant de Londres et il reconnut aussitôt l'écriture souple et déliée sur l'enveloppe.

Sandra.

Son cœur battant un peu trop vite à son gré, il rapporta la pile dans la cuisine. C'était son coin préféré dans la maison, mais la teneur de cette lettre aurait suffi à assombrir l'atmosphère, si son état d'esprit ne l'avait déjà fait.

Cher Alan

Tu as donc appris par Tracy que nous attendons un enfant, Sean et moi. Je le regrette, mais enfin, voilà, c'est fait. J'espère que cette nouvelle t'aura du moins permis de comprendre pourquoi j'ai hâte que le divorce soit prononcé, et que tu agiras en conséquence.

Cordialement,

Sandra.

C'était tout. Rien qu'une note froide, compassée. Certes, il ne s'était pas empressé de remplir les papiers du divorce, mais il n'avait pas vu la nécessité de se hâter. Bon, peut-être que, effectivement, au fond de lui-même, il se cramponnait obstinément à Sandra et qu'une part

opaque et apeurée de son âme s'accrochait à l'idée que ce n'était qu'un cauchemar ou une erreur, qu'il allait se réveiller un beau matin à côté d'elle. Si ce n'était plus aujourd'hui ce qu'il souhaitait consciemment, il était tout prêt à admettre qu'il abritait peut-être ce genre de désirs irrationnels.

Et maintenant, ceci.

Il écarta la lettre, glacé. Pourquoi ne pas tourner la page, comme elle ? Était-ce à cause de ce qu'il avait avoué à Annie, ses remords au sujet de la fausse couche de Sandra, le remords de s'être senti soulagé ? Il n'en savait rien. Tout ceci était si étrange : celle qui avait été son épouse pendant plus de vingt ans, la mère de ses enfants, portait l'enfant d'un autre.

Il jeta la lettre, prit son attaché-case et rejoignit sa voiture.

Son intention était de se rendre à Leeds ce matin-là, mais d'abord il fallait passer au bureau pour expédier de la paperasse et dire un mot à Winsome. La route d'Eastvale était l'une des plus belles de la région : un chemin à flanc de coteau offrant des points de vue spectaculaires sur le fond de la vallée, ses villages assoupis et les méandres de la rivière à gauche, les champs escarpés avec leurs murets de pierres sèches et les moutons en liberté à droite. Pourtant aujourd'hui, il ne remarqua rien, en partie à cause de l'habitude, mais aussi parce que ses pensées étaient toujours troublées par la lettre de Sandra et son vague découragement concernant son métier.

Après la paqaille du week-end, le commissariat avait

retrouvé son niveau normal d'activité ; les reporters avaient disparu, tout comme Lucy Payne. On n'avait pas à s'inquiéter outre mesure de cette disparition, se dit-il en refermant la porte de son bureau pour allumer la radio, elle referait sans doute surface ; d'ailleurs ça n'avait guère d'importance. Sauf s'ils trouvaient un bon motif pour l'inculper. En attendant, on pourrait garder sa trace grâce à ses retraits d'argent aux distributeurs automatiques et à ses achats par carte de crédit. Partout où l'on va, on a besoin d'argent.

Après ses petites écritures, il se rendit dans la salle des détectives. Winsome Jackman mordillait le bout de son crayon, assise à son bureau.

— Winsome, dit-il en se rappelant l'un des petits détails qui l'avaient réveillé aux aurores. J'ai un boulot pour vous.

Et, lui ayant expliqué l'affaire, il sortit par la porte du fond et prit la direction de Leeds.

Juste après l'heure du déjeuner, Annie entra dans le bureau du substitut du procureur sans avoir trouvé le temps de manger un morceau. Le substitut chargé du dossier, Jack Whitaker, était plus jeune qu'elle ne l'aurait cru, la trentaine à peine, affligé d'une calvitie précoce, et parlait avec un léger zézaiement. Sa poignée de main était ferme, sa paume un peu moite. Son bureau était nettement plus

rangé que celui de Stafford Oakes à Eastvale, où les tasses de café avaient imprimé le symbole olympique sur les dossiers rangés à la bonne franquette.

— Du nouveau ? lui demanda-t-il quand elle fut assise.

— Oui. Janet Taylor a révisé sa déposition ce matin.

— Puis-je la voir ?

Elle lui tendit le document, qu'il lut d'un bout à l'autre.

Après quoi, il fit glisser le tout dans sa direction.

— Qu'en pensez-vous ? dit-elle.

— Je crois, répondit lentement l'autre, qu'on pourrait l'inculper de meurtre.

— Quoi ? (Elle n'en croyait pas ses oreilles.) Elle a agi dans l'exercice de ses fonctions. Je pensais à un homicide justifiable, ou à la limite excusable. Un meurtre !

Whitaker soupira :

— Vous n'avez pas entendu les nouvelles, alors...

— Quelles nouvelles ?

Annie n'avait pas allumé la radio en se rendant à Leeds, l'esprit trop occupé par l'affaire de Janet et ses sentiments confus vis-à-vis de Banks.

— Le jury s'est prononcé sur l'affaire John Hadleigh juste avant l'heure d'aller déjeuner. Vous savez, le fermier...

— Je connais l'affaire. Quel fut le verdict ?

— Coupable de meurtre.

— Merde... Malgré tout, c'est complètement différent.

Hadleigh n'était pas de la police. Il a abattu un cambrioleur d'une balle dans le dos. Janet Taylor...

Whitaker leva la main.

— Le message est clair : étant donné ce verdict, il ne faut pas paraître faire du favoritisme à l'égard de certains. On ne peut se permettre d'être accusés par la presse de couvrir Janet Taylor parce qu'elle est de la police.

— C'est donc une question politique ?

— Comme toujours, non ? Justice doit être faite.

— Justice ?

Whitaker haussa les sourcils.

— Écoutez, je comprends vos sympathies. Mais selon sa déposition, Janet Taylor a attaché par les menottes Terence Payne à la canalisation après l'avoir maîtrisé, pour le frapper par deux fois avec sa matraque. Sauvagement. Réfléchissez, Annie. C'était volontaire. C'est un meurtre.

— Elle n'avait pas forcément l'intention de le tuer. Ce n'était pas prémédité.

— Au jury d'en décider. Un bon procureur pourrait affirmer qu'elle savait parfaitement bien l'effet de deux coups violents à la tête après ceux qu'elle avait déjà assénés.

— Je suis atterrée.

— Croyez bien que je le regrette...

— Et elle, alors ?

— Elle n'aurait pas dû le tuer.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous n'étiez pas là-bas, dans cette cave, près de votre collègue en sang et d'une pauvre gamine suppliciée. Vous n'avez pas eu deux secondes pour vous défendre contre un homme armé d'un coutelas. Quelle farce ! C'est de la politique politicienne, voilà !

— Calmez-vous...

Elle se leva et fit les cent pas, les bras croisés.

— Pourquoi devrais-je me calmer ? Je ne suis pas calme. Cette femme a vécu un enfer. Je l'ai poussée à modifier sa déposition en croyant l'aider. J'ai l'air de quoi, maintenant ?

— C'est tout ce qui vous inquiète ? Savoir de quoi vous avez l'air ?

— Bien sûr que non !

Elle se rassit lentement dans son fauteuil. Elle était encore rouge de colère et essoufflée.

— Mais je vais passer pour une menteuse, quelqu'un qui a voulu la piéger. Je n'aime pas cela.

— C'était votre travail.

— Mon travail ! Merci. Je me sens nettement mieux...

— Écoutez, on pourra peut-être bénéficier d'une certaine marge de manœuvre, mais il y aura forcément un procès. Tout doit avoir l'air régulier. Exemple. Qu'on ne nous accuse pas de vouloir escamoter la chose.

— Ce n'est pas ce que j'espérais. Quelle marge de manœuvre ?

— J'imagine qu'elle ne voudra pas plaider coupable... ?

— Bien sûr que non, et je ne lui aurais pas conseillé de le faire...

— Il n'est pas question de conseil en la matière. D'ailleurs, ce n'est pas votre rôle. Que serait-elle prête à plaider ?

— Homicide involontaire.

— Ce n'était pas de l'autodéfense. Pas à partir du moment où, l'ayant réduit à l'impuissance, elle l'a achevé.

— Quoi, alors ?

— Homicide volontaire.

— Elle risque quoi ?

— De dix-huit mois à trois ans de prison.

— C'est long, surtout pour un flic.

— John Hadleigh a eu plus...

— Il a abattu un gamin dans le dos avec un fusil.

— Janet Taylor a battu un homme sans défense à coups de matraque, causant sa mort.

— C'était un tueur en série.

— Elle ne le savait pas, à ce moment-là.

— Il l'avait agressée avec un coutelas !

— Mais après l'avoir désarmé, elle a fait un usage excessif de la violence pour le maîtriser, ce qui a entraîné son décès. Annie, peu importe si c'était un tueur en série. Avec Jack l'Éventreur, ce serait du pareil au même.

— Il avait égorgé son collègue. Elle n'était plus dans son état normal.

— Ah, je suis heureux d'apprendre qu'elle n'a pas agi de sang-froid !

— Vous m'avez comprise. Pas besoin d'être sarcastique.

— Pardon. Je suis certain que le juge et le jury sauront prendre en compte la situation dans son ensemble, son état d'esprit.

Annie soupira. Elle était écoeurée. Dès que cette farce serait terminée, elle plaquerait l'inspection générale pour

reprendre un vrai boulot de policier : attraper les malfaiteurs.

— Bon, dit-elle. Quelle est la suite des opérations ?

— Vous le savez très bien. Trouvez Janet Taylor, arrêtez-la, amenez-la au poste et inculpez-la d'homicide volontaire.

— On vous demande, monsieur le commissaire ! Pourquoi l'agent au visage poupin qui venait de passer la tête par la porte du bureau provisoire de Banks à Millgarth avait-il ce sourire narquois ?

— Qui est-ce ? dit-il.

— Il vaut mieux voir par vous-même, commissaire.

— Personne ne peut s'en occuper ?

— Elle a bien précisé quelqu'un chargé des disparues. Le commandant Hartnell est à Wakefield et l'inspecteur divisionnaire Blackstone est sorti. Il n'y a plus que vous, commissaire.

Banks soupira :

— Bon, d'accord. Faites entrer.

L'agent disparut et son petit sourire suffisant parut flotter encore dans l'atmosphère, comme celui du Chat du Cheshire dans *Alice au pays des merveilles*. Quelques instants plus tard, Banks comprit.

Elle frappa tout doucement et poussa la porte si lentement qu'elle grinça sur ses gonds, puis dressa devant

lui son mètre soixante. Elle était d'une maigreur d'anorexique et le rouge criard de son rouge à lèvres et de son vernis à ongles contrastait avec son teint presque translucide ; ses traits délicats semblaient de porcelaine, soigneusement collés ou peints sur son visage lunaire. Étreignant un sac à main doré, elle portait un maillot moulant vert pomme qui lui arrivait juste sous les seins – deux « œufs au plat », malgré le soutien-gorge pigeonnant – et montrait un ventre pâlot au nombril orné d'un clou, sous lequel apparaissait une minijupe en Skaï. Elle n'avait pas de collants et ses minces jambes, blanches et nues jusqu'aux genoux, vacillaient sur des bottes à talons compensés qui lui faisaient comme des échasses. Ses yeux, d'un beau et étonnant bleu cobalt, parcouraient le décor austère avec une expression de peur et de nervosité.

Banks l'aurait prise pour une prostituée droguée à l'héroïne, sauf qu'elle n'avait pas de traces visibles de piqûres aux bras. Cela ne voulait pas dire qu'elle n'était pas camée. Il y a bien des moyens de se droguer. Quelque chose lui rappelait la fille de son ancien directeur, Emily, mais cela passa. Elle ressemblait davantage à ces mannequins à l'air maladif qu'on voyait dans les magazines quelques années plus tôt.

— C'est vous ? dit-elle.

— Moi, quoi ?

— Le chef. J'ai demandé à voir le chef.

— C'est moi. Pour mon malheur...

— Quoi ?

— Peu importe. Asseyez-vous.

Elle obéit, lentement et l'air méfiant, ses yeux continuant à papillonner partout, comme si elle avait peur que quelqu'un surgisse pour la ligoter sur sa chaise. Elle avait visiblement fait un gros effort sur elle-même pour venir.

— Thé ou café ?

Elle parut surprise.

— Euh... café, merci.

— Comment le prenez-vous ?

— Quoi ?

— Votre café. Vous le voulez comment ?

— Avec du lait et plein de sucre...

Banks demanda par téléphone deux cafés – noir pour lui – et s'adressa de nouveau à elle.

— Comment vous appelez-vous ?

— Candy.

— Ah oui ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, rien, Candy. C'est la première fois que vous entrez dans un commissariat ?

Une lueur de frayeur passa sur ses traits délicats.

— Pourquoi ?

— Simple question. Vous semblez mal à l'aise.

Elle eut un timide sourire.

— Ah... oui. Non, ce n'est pas tout à fait...

— Relax. On ne va pas vous croquer...

Expression mal choisie, songea Banks en voyant son regard entendu et lascif.

— Je veux dire que je ne vous ferai pas de mal, rectifia-t-il.

Les cafés arrivèrent, apportés par l'agent toujours narquois. Banks le reçut fraîchement, agacé par cette insolence.

— Bon, Candy, dit-il au bout de la première gorgée. Vous êtes prête à me parler ?

— Je peux fumer ?

Elle ouvrit son sac à main.

— Non. C'est interdit. Sinon, j'en aurais fumé une avec vous.

— Et si on allait dehors ?

— Ça ne me paraît pas indiqué. On en vient au fait ?

— J'aime bien fumer avec mon café. C'est ce que je fais toujours.

— Pas cette fois. Pourquoi vouliez-vous me voir, Candy ?

Elle tergiversa encore un peu, boudeuse, puis referma son sac et croisa les jambes, cognant du pied le bureau qui en fut ébranlé. Quelques gouttes de café jaillirent de la tasse de Banks et souillèrent ses papiers.

— Pardon...

— Ce n'est rien.

Banks sortit son mouchoir et essuya le tout.

— Vous étiez sur le point de m'annoncer la raison de votre visite.

— Ah oui ?

— Oui.

— Écoutez, dit-elle en se penchant en avant. Tout

d'abord, vous allez m'assurer l'immunisation, ou je ne dis rien.

— Vous voulez dire : l'immunité ?

Elle rougit.

— Si c'est comme ça qu'on dit. J'ai pas été beaucoup à l'école.

— L'immunité... pourquoi ?

— Contre les poursuites.

— Pourquoi voudrais-je vous poursuivre ?

Ses yeux papillonnaient de plus belle, ses mains pétrissaient son sac contre son ventre nu.

— À cause de mon métier... avec les hommes. Je suis une prostituée.

— Ça par exemple ! s'exclama Banks. Si je me doutais... !

Elle posa sur lui un regard mouillé de larmes de colère.

— Pas la peine d'être désagréable. J'ai pas honte de ce que je fais. Moi, au moins, j'embête pas les innocents en laissant filer les coupables !

Il aurait mieux fait de se taire. Parfois, il ne savait pas retenir sa langue. Il ne valait pas mieux que le jeune agent ricaneur.

— Excusez-moi, dit-il, mais je suis très occupé. Vous ne voulez pas en venir au fait ? Si vous avez quelque chose à me dire, c'est le moment.

— C'est promis, alors ?

— Quoi ?

— Que vous n'allez pas m'enfermer ?

— Promis, juré. À moins que vous ne soyez venue

avouer un crime grave.

Elle bondit sur ses pieds.

— Je n'ai rien fait !

— Bon, bon ! Rasseyez-vous. Pas d'affolement... Elle se rassit lentement, veillant cette fois à ne pas heurter le bureau du pied.

— Je suis venue parce que vous l'avez laissée partir. Je voulais pas venir. J'aime pas la police. Mais vous l'avez laissée partir.

— Qui donc ?

— C'est au sujet de ce couple, dans le journal, celui qui enlevait des jeunes filles...

— Et alors ?

— Ben... un jour... ils... ils...

— Ils vous ont embarquée ?

Elle baissa les yeux.

— Oui.

— Ensemble ?

— Oui.

— Comment ça s'est passé ?

— J'étais dans la rue quand ils sont arrivés en auto. C'est lui qui m'a parlé et, quand on s'est mis d'accord, ils m'ont emmenée dans une maison.

— Quand ?

— L'été dernier.

— Vous vous rappelez le mois ?

— Août, je pense. Oui, août... Il faisait très chaud, en tout cas.

Banks essaya de faire le point : le violeur de Seacroft

avait cessé d'agir à l'époque environ où les Payne avaient quitté la région, un an avant les faits relatés par Candy. Cela laissait une période de seize mois avant l'enlèvement de Kelly Matthews. Durant ce temps-là, il avait peut-être tenté de réfréner ses pulsions en se tournant vers des prostituées ? Et quel avait été le rôle de Lucy dans ceci ?

— Quelle maison ?

— Celle qu'on voit dans tous les journaux. J'ai été là-bas.

— O.K. Et ensuite, que s'est-il passé ?

— D'abord, on a pris un verre et causé... pour que je sois à l'aise. Je les trouvais sympa.

— Et après ?

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— J'aimerais que vous me le disiez.

— Il a dit : « Montons. »

— Lui et vous ?

— Oui. C'est ce que j'ai cru au début.

— Et ensuite ?

— Donc, on est allés dans la chambre, et je me suis déshabillée. Enfin, en partie. Il voulait que je garde certains trucs. Mes bijoux. Mes sous-vêtements. Pour commencer...

— Et alors ?

— Il faisait sombre, on n'y voyait pas grand-chose. Il m'a fait m'allonger sur le lit, et ensuite je l'ai vue...

— Lucy Payne ?

— Oui.

— Elle était dans le lit aussi ?

— Oui. À poil.

— Et elle participait... ?

— Un peu ! Elle savait bien ce qu'elle faisait, la coquine.

— Il ne vous a jamais semblé qu'on la forçait ?

— Oh, non ! C'était elle qui menait la danse. Et elle aimait ça. Elle a même fait des suggestions de son cru... des positions...

— Ils vous ont fait du mal ?

— Non. Ils aimaient bien les trucs spéciaux, mais ils savaient s'arrêter à temps.

— Quel genre ?

— Il m'a demandé si je voulais bien qu'on m'attache au lit. Il a promis de ne pas me faire de mal.

— Vous l'avez laissé faire ?

— Ils payaient bien.

— Et ils étaient sympa...

— Oui.

Banks secoua la tête, ébahi.

— O.K. Continuez.

— Ne me jugez pas ! Vous ne savez rien de moi, je vous défends de me juger !

— O.K., O.K., continuez. Ils vous ont donc attachée à ce lit.

— Elle faisait couler de la cire chaude de bougie. Sur mon ventre, mes seins. Ça faisait un peu mal, mais pas trop. Vous voyez ce que je veux dire ?

Banks n'avait pas expérimenté la cire de bougie sexuellement, mais il s'en était déjà renversé sur la main et

connaissait cette sensation : la brève douleur cuisante suivie aussitôt d'une sensation de fraîcheur, quand la cire sèche en fripant la peau. Ce n'était pas complètement désagréable.

— Vous aviez peur ?

— Un peu. Pas trop. J'ai vu pire. Mais ils formaient une équipe. C'est ça l'important. Je voulais vous dire ça. Je n'en reviens pas qu'on l'ait laissée partir.

— Nous n'avons aucune preuve contre elle.

— Vous ne comprenez donc pas ! Ils sont pareils ! Ils font équipe ! Ils font ça ensemble. Ils font tout ensemble.

— Candy, je sais qu'il vous a fallu du courage pour venir ici, mais votre déposition ne change rien. On ne peut pas aller l'arrêter à cause...

— À cause de la déposition d'une pute, c'est bien ça ?

— Je n'allais pas dire cela. Ce que j'allais dire, c'est qu'on ne peut pas aller l'arrêter sur la foi de vos dires. Vous étiez consentante, rémunérée pour vos services. Ils ne vous ont pas blessée au-delà de ce que vous étiez prête à endurer. C'est une profession à risques que la vôtre. Vous le savez fort bien.

— Mais enfin, ça compte quand même, ce que je vous ai dit ?

— Oui, ça compte. À mes yeux. Mais nous devons fournir des faits, des preuves. Je ne mets pas en doute vos propos, mais même si on avait tout cela sur vidéo, ça ne ferait pas d'elle une meurtrière...

Il y eut un silence, puis Candy déclara :

— Ils ont filmé avec une caméra.

— Qu'en savez-vous ?

— Je l'ai vue. Ils la croyaient bien cachée derrière un paravent, mais j'ai entendu quelque chose, un bourdonnement, et, en me levant pour aller aux toilettes, j'ai vu l'appareil installé derrière un paravent.

— On n'a pas trouvé de vidéos dans la maison. Et quand bien même, ça ne changerait rien.

Mais le fait que Candy ait vu cette caméra l'intéressait. Une fois de plus, il se demanda où elle était passée, et où étaient les cassettes.

— Donc, je suis venue pour rien...

— Pas nécessairement.

— Si. Vous ne ferez rien contre elle. Elle est aussi coupable que lui, et vous allez la laisser s'en tirer...

— On n'a pas de preuves contre elle ! Le fait qu'elle ait batifolé avec vous n'en fait pas une meurtrière.

— Alors trouvez-en une !

Banks soupira.

— Pourquoi êtes-vous venue ici ? Les filles comme vous ne viennent jamais volontairement parler aux flics.

— Comment ça : les filles comme moi ? Vous me jugez encore ?

— Candy, bon sang ! Vous êtes une prostituée. Vous me l'avez dit vous-même. Vous faites commerce de vos charmes. Je ne juge pas votre profession, je me borne à dire que dans votre partie, on n'est généralement pas très enclin à aider la police. Pourquoi êtes-vous venue ici, alors ?

Elle lui lança un regard rusé, si plein d'humour et

d'intelligence qu'il aurait voulu monter au créneau pour la persuader d'aller à la fac et d'obtenir un diplôme, mais il n'en fit rien. Le visage de Candy prit bientôt un air affligé.

— Vous avez raison pour ma « profession », comme vous dites. Elle est pleine de risques ; choper des maladies, rencontrer un client trop spécial, méchant. Ça arrive tous les jours. On fait avec... À l'époque, ces deux-là n'étaient ni meilleurs ni pires. Plus gentils, même. Au moins, ils m'ont payée. (Elle se pencha en avant.) Mais depuis que j'ai lu dans le journal ce que vous avez trouvé dans la cave...

Elle eut un petit frisson et haussa ses épaules décharnées.

— Certaines d'entre nous disparaissent. Des filles comme moi. Et là, tout le monde s'en fout.

Banks voulut protester mais elle le rabroua :

— Je sais, vous allez me contredire ! Vous allez me dire que l'identité de la victime importe peu. Mais si ça arrive à une écolière, là on remue ciel et terre pour trouver le fautif. Alors que quelqu'un comme moi... ça presse pas. J'ai pas raison ?

— Si, c'est la vérité, Candy. Et il y a des raisons pour cela. Mais ce n'est pas qu'on se fout des autres. Loin de là...

Elle l'examina pendant quelques instants et parut lui accorder le bénéfice du doute.

— Vous, peut-être. Vous seriez l'exception. Et peut-être qu'il y a des raisons, effectivement. Le résultat est le même... En fait, si je suis venue, ce n'est pas à cause de

ces filles, en général, mais d'une en particulier...

Banks sentit son poil se hérissier.

— Une fille que vous connaissez ? Une amie à vous ?

— Pas exactement une amie. On n'a pas beaucoup de copines dans cette « profession ». Mais je la connaissais, oui. J'ai passé du temps avec elle. On parlait. On buvait un verre. Je lui ai même prêté du fric.

— Quand a-t-elle disparu ?

— Je sais pas exactement. Avant Noël.

— Vous ne l'avez pas signalé ?

Son regard coupant lui fit comprendre qu'il avait baissé de plusieurs crans dans son estime. Bizarrement, il le regretta.

— Ben voyons ! Les filles, ça défile. Elles passent... Parfois, elles changent même de vie, une fois qu'elles ont fait des économies pour reprendre leurs études.

Banks se sentit rougir en l'entendant formuler ce qui lui avait traversé l'esprit.

— Justement, pourquoi pas elle ?

— Pour rien. Je me suis peut-être fait des idées.

— Mais... ?

— Mais vous avez dit que mon histoire n'était pas une preuve.

— C'est la vérité.

— Pourtant, ça fait réfléchir, non ?

— Certainement.

— Et si cette fille n'avait pas changé de vie ? Si un malheur lui était arrivé ? Vous ne pensez pas que vous pourriez au moins envisager cette possibilité ? On ne sait

jamais, vous pourriez trouver votre preuve, là...

— Ce n'est pas absurde. Avez-vous jamais vu cette amie avec les Payne ?

— Non.

— Vous avez vu les Payne au moment de sa disparition ?

— Je les voyais de temps en temps, patrouillant dans la rue. Je ne me rappelle pas la date exacte.

— C'était bien vers cette époque ?

— Oui.

— Tous les deux ?

— Oui.

— J'aurai besoin de son nom.

— Pas de problème. Je le connais.

— Pas un nom comme Candy...

— Qu'est-ce qui vous défrise, dans « Candy » ?

— Ce n'est pas votre nom véritable.

— Ah, je comprends à présent pourquoi vous êtes chef ! Eh bien, vous avez raison. Mon vrai nom, c'est : Hayley, ce qui est pire, je pense.

— Pourquoi ? J'aime bien, moi.

— Trêve de compliment. Vous ne saviez pas que les prostituées détestent les compliments ?

— Je ne voulais pas...

Elle sourit.

— C'est pas grave...

Elle se pencha et s'accouda au bureau, son pâle visage à trente centimètres du sien. Elle sentait le chewing-gum et la nicotine.

— Cette fille qui a disparu, je sais son nom. Dans la rue, elle s'appelait Anna, mais je connais son véritable nom. Que dites-vous de ça, monsieur le détective ?

— J'en dis que ça change tout, dit Banks, cherchant calepin et stylo.

Elle se radossa et croisa les bras.

— Mais d'abord, je voudrais fumer...

— Quoi maintenant ? dit Janet. J'ai déjà modifié ma déposition.

— Je sais, dit Annie, qui avait la nausée. (C'était en partie dû à l'odeur de renfermé dans l'appartement, mais seulement en partie.) Je viens de parler au substitut du procureur.

Janet se servit un verre de gin, sans eau, d'une bouteille presque vide.

— Et ?

— Et je suis censée vous arrêter, vous emmener au poste et vous inculper.

— Je vois. De quoi ?

Annie marqua une pause, prit une profonde inspiration et déclara :

— Le substitut voulait que je vous inculpe de meurtre, mais j'ai réussi à obtenir l'homicide volontaire. Il faudra aller au tribunal, mais si vous plaidez coupable, je suis sûre qu'on sera indulgent.

L'explosion de colère qu'elle redoutait ne vint pas. À la place, Janet entortilla une mèche autour de son index, fronça les sourcils et prit une gorgée de gin.

— C'est à cause de l'affaire John Hadleigh, n'est-ce pas ? J'ai entendu le verdict à la radio.

Annie ravala sa salive.

— Oui.

— C'est bien ce que je pensais. On a besoin de faire un exemple.

— Écoutez, ça peut encore s'arranger. Le ministère public parviendra sans doute à trouver un arrangement...

— Non.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce n'est pas assez clair ?

— Janet...

— Non. Si ces salauds veulent m'inculper, soit. Je ne leur donnerai pas la satisfaction de plaider coupable pour avoir fait mon devoir.

— Ce n'est pas le moment de jouer au plus fin, Janet.

— Au plus fin ? Je suis sérieuse. Je plaiderai non coupable.

Annie se sentit glacée.

— Janet, écoutez-moi. Vous ne pouvez pas faire cela.

La jeune femme se mit à rire. Elle avait très mauvaise mine, remarqua Annie : les cheveux sales, dépeignés, le teint pâle, des boutons, l'air mal lavé et d'avoir ingéré trop d'alcool.

— Ah oui ? Bien sûr que si ! Le public veut qu'on fasse notre boulot, n'est-ce pas ? Le citoyen veut pouvoir se

sentir peinard dans son lit, quand il va au turbin le matin, ou s'il sort le soir prendre un verre. Eh bien, qu'il comprenne qu'il y a un prix à payer pour se débarrasser des assassins. Non, Annie, je ne plaiderai pas coupable, même pas d'homicide volontaire.

Annie se pencha en avant pour donner plus de poids à ses paroles :

— Réfléchissez, Janet. Ce pourrait être la décision la plus importante de toute votre existence.

— Je ne crois pas. Cette décision-là, je l'ai prise dans cette cave la semaine dernière. Et j'ai bien réfléchi. Je n'ai pensé à rien d'autre de toute la semaine.

— Votre décision est prise ?

— Oui.

— Vous croyez que cela m'amuse, Janet ? dit Annie en se levant.

L'autre lui sourit.

— Non, bien sûr. Vous êtes une brave fille. Vous avez une conscience et vous savez tout comme moi qu'on m'a piégée. Mais quand il le faut, vous obéissez aux ordres. Ces foutus ordres. Vous savez, je suis presque contente de ce qui m'arrive, contente de ne plus jouer cette comédie. Sales hypocrites. Allez, qu'on en finisse.

— Janet Taylor, je vous arrête pour le meurtre de Terence Payne. Vous n'êtes pas obligée de parler. Mais tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

Quand Annie lui donna rendez-vous ailleurs qu'au Queen's Arms, Banks se méfia aussitôt. Le Queen's Arms était leur repaire. C'est là qu'ils allaient toujours pour se détendre après le boulot. En désignant le Pied Piper, lieu hanté par les touristes sur Castle Hill, Annie lui indiquait qu'elle avait un grave message à délivrer, quelque chose qui dépassait la conversation de tous les jours, ou du moins le croyait-il. Ou bien elle n'avait pas envie que son chef, Chambers, soit au courant.

Arrivé avec dix minutes d'avance, il commanda une pinte au bar et alla s'installer près de la fenêtre, dos au mur. La vue était spectaculaire. Les jardins à la française étaient un incendie violet, pourpre et indigo, et, de l'autre côté du fleuve, les grands arbres de la Verdure, dont certains étaient encore en fleur, masquaient une bonne partie de la sinistre cité d'East End Estate. Il apercevait quelques-uns des tristes logements en duplex et les deux tours de vingt étages dressées comme des bras d'honneur, mais il voyait aussi, au-delà, la plaine fertile avec ses champs de colza jaune vif, et il se plut même à croire qu'on distinguait au loin les gros mamelons vert sombre des Cleveland Hills.

Il voyait l'arrière de la maison de Jenny Fuller, également, face à la Verdure. Parfois il s'inquiétait pour Jenny. Toute sa vie semblait graviter autour de son travail. La veille, elle avait plaisanté au sujet de ses mésaventures amoureuses, et, pour avoir connu certains de ses « fiancés », Banks savait qu'il n'y avait pas de quoi rire. Il

se rappelait le choc, sa déception et – oui – sa jalousie quand, quelques années plus tôt, étant allé interroger un traîne-savates nommé Dennis Osmond, il avait vu Jenny passer la tête par la porte, décoiffée, une fine nuisette glissant de ses épaules. Il l'avait aussi entendue se plaindre amèrement de l'infidèle Randy. Elle avait le chic pour ramasser des bons à rien, des cavaleurs et, plus généralement, des mecs qui ne lui convenaient pas. Le plus triste, c'est qu'elle ne parvenait pas à changer.

Annie avait un quart d'heure de retard, ce qui ne lui ressemblait pas, et manquait d'allant. Quand elle vint s'asseoir après avoir commandé, il vit qu'elle était bouleversée.

— Rude journée ?

— Et comment !

Lui aussi en avait connu de meilleures. Pour commencer, il aurait pu se passer de la lettre de Sandra. Et même si les informations de Candy étaient intéressantes, elle ne lui avait pas apporté la preuve tangible qui aurait permis d'arrêter Lucy Payne. C'était bien là le problème ; les trucs curieux qui le turlupinaient – l'enfance de Lucy, les messes noires d'Alderthorpe, le meurtre de Kathleen Murray, et aujourd'hui la déposition de Candy – tout cela était perturbant mais, en définitive, comme disait Hartnell, ça ne menait à rien.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je viens d'arrêter Janet Taylor.

— Attends, que je devine : le verdict du procès Hadleigh ?

— Décidément, tout le monde est au courant. Le ministère public veut que justice soit faite... apparemment. C'est de la politique politicienne, tout simplement.

— Comme souvent.

Annie lui lança un regard revêche.

— Je sais, mais ça ne me console pas.

— Ils trouveront un arrangement avec elle.

Annie lui raconta ce que lui avait dit Janet.

— Alors, ça donnera un procès intéressant. Qu'en dit Chambers ?

— Il s'en fout complètement. Lui, il tempore en attendant la retraite. J'en ai soupé de l'inspection générale. Dès qu'un poste d'inspecteur se libère à la Crim', je reviens chez vous.

— Et nous serons heureux de t'accueillir, répondit Banks en souriant.

— Écoute, dit Annie en observant la vue de la fenêtre. Je voulais te parler d'un autre sujet.

C'était bien ce qu'il avait prévu. Il alluma une cigarette.

— O.K. De quoi s'agit-il ?

— C'est que... enfin... ça ne marche pas. Nous deux. J'aimerais qu'on fasse une pause, qu'on prenne nos distances.

— Tu veux mettre un terme à notre liaison ?

— Pas tout à fait. Je souhaiterais qu'on change d'optique, c'est tout. Nous pourrions rester amis.

— Je ne sais pas quoi dire. Qu'ai-je fait pour mériter ça ?

— Rien de spécial.

— Voyons ! Tu ne vas pas me faire croire que tu as subitement décidé, sans raison, de me balancer...

— Je ne te balance pas. Je te l'ai dit. On évolue...

— O.K. Est-ce qu'on va continuer à aller dîner dehors en tête à tête, dans les galeries et au concert ?

— Non.

— Est-ce qu'on va continuer à dormir ensemble ?

— Non.

— Dans ce cas, comment vois-tu notre relation ?

— On pourrait être amis. Au boulot. S'entraider.

— C'est déjà le cas ! Pourquoi on ne pourrait pas s'entraider et coucher ensemble ?

— Ne crois pas que ça ne me plaise pas, Alan. De faire l'amour avec toi...

— J'espère. Ou alors, tu es bonne comédienne !

Annie lui fit un clin d'œil et but une gorgée de bière.

— Ce n'est pas juste. Je ne mérite pas cela. Ne va pas croire que ce soit facile.

— Alors, pourquoi le faire ? Tu sais bien qu'entre nous, ce n'est pas seulement sexuel.

— Je n'ai pas le choix.

— Oh, que si ! C'est à cause de notre conversation, l'autre jour ? Je n'étais pas en train de faire des projets d'avenir. Surtout pas maintenant.

— Ce n'est pas cela.

— C'est en rapport avec la fausse couche, ce que je t'ai dit de mes sentiments ?

— Oh, non ! Enfin, peut-être. J'avoue que ça m'a déstabilisée, mais pas comme tu crois.

— Comment, alors ?

Annie garda le silence, visiblement mal à l'aise, changea de position et détourna les yeux.

— Cela m'a fait réfléchir, dit-elle à voix basse, à des choses auxquelles j'aurais préféré ne pas penser, c'est tout.

— Quoi ?

— Tu veux donc être au courant de tout ?

— Annie, je m'intéresse à toi. C'est pourquoi je te le demande.

Elle passa la main dans ses cheveux, posa les yeux sur lui et secoua la tête.

— Après le viol, dit-elle, il y a plus de deux ans... il n'avait pas... celui qui a fait ça. Merde, c'est plus dur que je ne le croyais...

Banks sentit la lumière se faire en lui.

— Tu as été enceinte... ? Voilà pourquoi la nouvelle de la grossesse de Sandra t'a irritée... ?

Elle eut un faible sourire.

— Quelle perspicacité !

Elle lui effleura la main et chuchota :

— Oui, j'ai été enceinte.

— Et ?

Annie haussa les épaules.

— Et j'ai subi un avortement. Pas très agréable, comme expérience, mais j'avais connu pire. Je n'ai pas éprouvé de remords ensuite. J'étais comme vide. Tout ceci... je voulais mettre tout ceci derrière moi, mais quand je suis avec toi, tu me renvoies toujours ces choses en

pleine poire...

— Annie...

— Non, laisse-moi finir. Tu es trop lourd pour moi. Trop encombrant. Je pensais que ce malaise s'estomperait, mais non. Tu t'accroches, Alan. Ton mariage a duré si longtemps que tu ne peux plus l'oublier. Tu es blessé, et je ne peux te consoler. Je ne suis pas très douée pour cela. Parfois, je me sens envahie par ton passé, ta vie, tes problèmes, je n'ai plus d'espace à moi. J'étouffe.

Il écrasa son mégot et remarqua que sa main tremblait un peu.

— J'ignorais que c'était à ce point.

— C'est pour cela que je voulais te parler. Je ne suis pas très douée pour entretenir des relations suivies, affectivement parlant. Pas encore, en tout cas. J'ai besoin d'air...

— On ne pourrait pas en reparler ?

— Je ne veux plus en reparler. Je n'ai plus l'énergie. Ce n'est pas de cela que j'ai besoin actuellement. C'est mon autre raison...

— Quoi ?

— Ma carrière. Ce fiasco mis à part, j'aime mon métier et je crois avoir la vocation...

— Je sais...

— Non, attends. Laisse-moi finir. Ce que nous avons fait n'est pas professionnel. J'ai peine à croire que la moitié du commissariat n'est pas au courant de notre liaison. On ricane dans notre dos. Tous les collègues de la Crim' et de l'inspection générale, en tout cas. Chambers a

déjà fait une allusion en m'avertissant que tu étais un homme à femmes. Je ne serais pas étonnée si McLaughlin savait, lui aussi.

— Ça ne serait pas la première fois que ça se produit, et ce n'est pas défendu.

— Non, mais c'est une chose désavouée. Je veux passer inspecteur principal, Alan. Et même commissaire... directrice. Qui sait ? J'ai retrouvé mon ambition.

C'était ironique, songea Banks, qu'elle redécouvre son ambition au moment où lui-même était au bout du rouleau.

— Et je te gêne ?

— Tu me distrais. Je ne veux pas être distraite.

— Alors, à partir de maintenant, c'est boulot-boulot ?

— Je vais m'ennuyer pendant quelque temps. Ça me changera.

— Alors, c'est comme ça ? On rompt, on fait une fin. Parce que j'ai quelques faiblesses humaines et un passé encombrant, et que tu relances ta carrière, on ne doit plus se voir ?

— Si tu veux formuler la chose ainsi, oui.

— Comment veux-tu le dire autrement ?

Annie s'empressa de finir sa pinte. Visiblement, elle voulait s'en aller. Tant pis pour elle, il était vexé, en colère et n'allait pas se laisser faire sans rien dire.

— Tu es sûre qu'il n'y a rien d'autre ?

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Tu n'es jalouse de personne ?

— Jalouse ? De qui ? Pourquoi ?

— De Jenny, par exemple ?

— Bon sang, Alan... Non, je ne suis pas jalouse de Jenny. Si je devais être jalouse, ce serait de Sandra. Tu ne comprends pas ? Elle a plus d'influence sur toi que n'importe qui.

— Non, plus maintenant.

Mais Banks se rappela la lettre, sa réaction à la lecture de ce message froid, distant.

— Il y en a un autre ? C'est cela ? s'empressa-t-il d'ajouter.

— Personne. Crois-moi. Je te le répète : je n'ai de place pour personne dans ma vie actuellement. Je ne pourrais pas faire face aux demandes affectives de quelqu'un.

— Et les sexuelles... ?

— Comment cela ?

— Pourquoi veux-tu que ce soit affectif ? Enfin, si c'est trop d'embarras de coucher avec quelqu'un qui t'aime, ce serait peut-être plus facile de lever un étalon dans un bar pour une partie de jambes en l'air ? Sans engagement. On n'a même pas à donner son nom. C'est ça que tu veux ?

— Alan, j'ignore où tu veux en venir, mais je te prie d'arrêter.

Banks se massa les tempes.

— Je suis bouleversé, Annie. C'est tout. Pardon. La journée a été dure.

— Navrée. Je ne voulais pas te faire de peine.

Il la regarda dans les yeux. La seule fois où il l'avait vue pleurer, c'était quand elle lui avait raconté son viol. Il voulut lui prendre la main, mais elle se dégagea.

— Non !

— Annie, je...

— Non.

Elle se leva si vivement qu'elle heurta la table, renversant le contenu de son verre sur les genoux de Banks, puis se hâta de partir avant qu'il n'ajoute quelque chose. Il resta à sa place, l'alcool transperçant son pantalon, conscient d'être la cible de l'attention générale, heureux de ne pas être au Queen's Arms où il était connu de tous. Et lui qui pensait que sa journée ne pourrait être pire...

Ayant pris congé de ses étudiants et expédié son courrier, Jenny quitta son bureau de York le mardi après-midi pour se diriger vers Durham. La circulation était dense, surtout des poids lourds et des camionnettes de livraison, mais au moins il faisait soleil.

Après avoir vu Keith Murray – s’il consentait à lui parler –, elle pourrait continuer jusqu’à Édimbourg dans l’après-midi pour voir Laura Godwin. Il faudrait alors passer la nuit là-bas – à moins de rouler de nuit –, mais elle réglerait ça plus tard. Elle avait une ancienne copine de fac à Edimbourg et ce pourrait être amusant de passer la soirée ensemble, à se raconter leur vie... Enfin, sa vie actuelle n’était pas très mouvementée, songea-t-elle avec amertume, et depuis qu’elle connaissait la copine de Banks, elle savait que c’était sans espoir. Enfin, elle avait eu le temps de s’y faire ; après tout, ils se connaissaient depuis sept ans, et pas une seule fois n’avaient fait de bêtises ensemble, hélas.

Elle se demandait encore si c’était la jalousie qui avait poussé cette fille à les interrompre au Queen’s Arms. Elle devait avoir vu Banks lui toucher le bras, un geste amical, mais pouvant être mal interprété, comme tout geste. La petite amie était-elle du genre jaloux ? Malgré son équilibre de façade, quelque chose faisait que Jenny s’inquiétait

pour Banks, le seul homme qu'elle ait jamais voulu protéger. Elle ne savait pas pourquoi. Il était indépendant, fort, réservé ; peut-être plus vulnérable qu'il ne voulait le paraître, mais ce n'était certainement pas le type à inspirer de la pitié ou à réveiller des instincts maternels.

Une camionnette blanche la doubla du mauvais côté au moment où elle bifurquait, et, perdue dans ses pensées, elle faillit la percuter. Heureusement, elle eut le réflexe de réintégrer sa file sans causer de tort à personne, mais elle avait manqué l'embranchement et klaxonna en maudissant le chauffard – inutilement, mais c'était plus fort qu'elle – avant de rouler jusqu'à la prochaine sortie.

Une fois hors de l'autoroute, elle changea de station de radio, passant d'une symphonie de Brahms rébarbative à de la pop joyeuse, un air qu'elle pouvait fredonner tout en marquant le rythme sur son volant.

Curieuse ville que Durham. Elle y était née, mais ses parents avaient déménagé trois ans plus tard et elle n'avait gardé aucun souvenir de l'endroit. Encore jeune diplômée, elle avait postulé à la fac du coin, mais le poste lui avait été soufflé par un homme ayant plus de publications à son actif. Elle se serait plu ici, songea-t-elle en admirant le château perché sur la colline, au milieu de toute cette verdure, pourtant York lui convenait et elle ne souhaitait pas briguer un autre poste à ce stade de sa carrière.

D'après sa carte, Keith Murray habitait près des terrains de sport de l'université, et elle put donc éviter les ruelles tortueuses autour de la cathédrale et des écoles, la principale zone touristique. Même ainsi, elle parvint à se

tromper deux fois. Il se pouvait que Keith soit sorti pour assister à un cours magistral, même si elle se rappelait qu'étudiante, elle avait été peu assidue aux cours magistraux. Dans ce cas, elle pourrait aller découvrir la ville, déjeuner au pub, et il lui resterait encore largement le temps d'aller à Édimbourg pour parler à Laura.

Elle se gara devant quelques boutiques pour consulter de nouveau sa carte. Ce n'était plus loin. Il fallait seulement prendre garde aux voies à sens unique si elle ne voulait pas se retrouver à son point de départ.

Au second essai, elle réussit à quitter l'artère principale pour s'engager dans un labyrinthe de ruelles. Elle s'appliquait tellement à repérer la bonne rue et le bon numéro qu'elle ne vit bien la voiture derrière laquelle elle se garait qu'au tout dernier moment. Là, son cœur fit un bond. La Citroën bleue.

Du calme. Comment savoir si c'était la même qui l'avait suivie, puisqu'elle n'avait pas relevé le numéro de sa plaque ? En tout cas, c'était bien le même modèle, et elle ne croyait pas aux coïncidences.

Que faire ? Passer outre ? Si cette Citroën appartenait à Keith Murray, qu'était-il allé faire à Alderthorpe et à Spurn Head, et pourquoi l'avait-il suivie ? Était-il dangereux ?

Tandis qu'elle hésitait, la porte de la maison s'ouvrit et deux personnes s'approchèrent : un jeune homme avec des clés dans la main et une femme qui ressemblait énormément à Lucy Payne. Au moment même où elle se décidait à partir, le jeune homme l'aperçut, dit quelque chose à Lucy, puis s'avança et ouvrit brusquement sa

portière qu'elle n'avait pas eu le temps de verrouiller.

Jenny, se dit-elle, tu t'es bien foutue dedans, cette fois-ci !

Il n'y avait rien de nouveau à Millgarth, selon Ken Blackstone, au téléphone, ce matin-là. On en était au point où il ne restait plus grand-chose de la maison des Payne. Les jardinets avaient été creusés à une profondeur de deux ou trois mètres, fouillés au millimètre. Les sols en béton de la cave et du garage, défoncés au marteau-piqueur. Un millier de pièces à conviction avaient été prélevées. Tout ce que contenait la maison avait été arraché et emporté. Les murs avaient été perforés à intervalles réguliers. Outre les spécialistes examinant ces éléments, des experts avaient désossé la voiture des Payne, cherchant les traces des disparues. Si Payne était mort, un cas restait à élucider et le rôle de Lucy n'était toujours pas éclairci.

On savait pour l'instant qu'elle avait retiré deux cents livres sterling d'un distributeur sur Tottenham Court Road. C'était logique d'aller à Londres si elle voulait disparaître, songea Banks, se rappelant la fois où il était allé là-bas à la recherche de la fille de son directeur, Emily. Peut-être devrait-il aller y chercher Lucy aussi, à cette différence près que, cette fois, tout Scotland Yard serait à sa disposition. Enfin, pas forcément ; Lucy était peut-être innocente et tout bonnement désireuse de refaire sa vie ailleurs, sous une

nouvelle identité. Peut-être.

Banks regarda de nouveau les feuillets sur son bureau.

Katya Pavelic.

Katya, la « Anna » de Candy, avait été identifiée par des empreintes dentaires la veille au soir. Heureusement pour Banks, elle avait souffert d'une rage de dents peu avant sa disparition et Candy l'avait aiguillée vers son propre dentiste. Katya avait disparu, d'après elle, fin novembre. Du moins, se rappelait-elle que le temps était froid et brumeux, et qu'on avait allumé des guirlandes de Noël dans le centre-ville depuis peu. Donc, Katya aurait été enlevée avant Kelly Matthews.

Certes, Hayley Lyndon – alias Candy – avait vu les Payne tourner dans le quartier en voiture plus d'une fois, mais sans pouvoir les accuser formellement de cette disparition. Cela commençait à ressembler à une preuve indirecte, et si l'enquête de Jenny portait ses fruits, ce serait peut-être bientôt le moment d'alpaguer Lucy. Pour le moment, qu'elle jouisse de l'illusion de sa liberté...

Katya Pavelic était arrivée de Bosnie quatre ans plus tôt. Comme bien des jeunes filles là-bas, elle avait été violée par une bande de soldats serbes, puis abattue et n'avait trouvé son salut qu'en faisant la morte sous un amoncellement de cadavres. Trois jours plus tard, des soldats de l'ONU l'avaient découverte. Sa blessure était superficielle et le sang s'était coagulé. Le seul problème était l'infection, dont les antibiotiques étaient venus à bout. Plusieurs personnes avaient vu cette Katya-là aller en Angleterre, mais c'était une enfant perturbée et

caractérielle, qui s'était enfuie à l'âge de seize ans de chez ses parents adoptifs qui avaient tenté en vain de renouer avec elle.

Quelle ironie. Katya Pavelic n'avait survécu à la guerre en Bosnie que pour être violée, assassinée et enterrée derrière la maison des Payne. Quel était le sens de tout cela ? Comme d'habitude, Banks n'obtint pas de réponse du Suprême Ironiste qui règne au Ciel, seulement un rire profond et caverneux qui résonna à ses oreilles. Quelquefois, toutes ces horreurs lui étaient insupportables.

Et puis, restait une victime encore non identifiée, le squelette qui avait passé le plus de temps sous terre : une femme de race blanche d'une vingtaine d'années, d'un mètre soixante, d'après le spécialiste en anthropologie qui examinait les ossements. Sans doute une autre prostituée, ce qui rendrait l'identification d'autant plus aléatoire.

Pris d'une inspiration, Banks avait demandé à Geoff Brighthouse, le collègue de travail de Terence Payne, de l'aider à retrouver la femme que lui et Payne avaient draguée à l'occasion d'un congrès. Heureusement, il s'était trompé : elle enseignait toujours à Aberdeen. Malgré son amertume, elle avait gardé le silence pour préserver sa réputation et décidé d'oublier cette mésaventure. Elle s'en voulait d'ailleurs d'avoir, sous l'emprise de l'alcool, accompagné deux inconnus à l'hôtel, avec tout ce qu'on lisait dans la presse. Elle avait failli s'évanouir en apprenant qu'un de ces hommes était Terence Payne, n'ayant pas fait le rapprochement en voyant sa photo dans le journal et ignorant le nom de ses deux partenaires.

Banks ouvrit sa fenêtre sur une autre belle journée. Les autocars se garaient déjà sur la place du marché, vomissant leurs hordes de touristes sur le pavé brillant. Coup d'œil rapide à l'intérieur de l'église, promenade jusqu'au château, déjeuner au Pied Piper – il était déprimé à l'idée de ce qu'il avait entendu là-bas, la veille –, puis ils retourneraient s'entasser dans le car et en route pour Castle Bolton ou Devraulx Abbey. Il aurait bien aimé partir pour de longues vacances – et ne plus revenir, peut-être.

Les aiguilles dorées au cadran bleu de l'église indiquaient dix heures quinze. Il alluma une cigarette en planifiant le reste de sa journée ; le programme incluait Mick Blair, Ian Scott et Sarah Francis, sans oublier les parents endeuillés : Christopher et Victoria Wray. Winsome n'avait rien trouvé en interrogeant les voisins de ces derniers ; personne n'avait rien remarqué d'insolite, mais il avait toujours des soupçons à leur égard, même s'il était difficile de croire qu'ils auraient pu assassiner Leanne.

Il avait encore passé une nuit blanche, cette fois en partie par la faute d'Annie. Aujourd'hui, à l'analyse, sa décision lui semblait sage : il n'avait pas souhaité cette rupture, mais honnêtement cela valait peut-être mieux. En repensant aux volte-face d'Annie, à son agacement chaque fois qu'il évoquait son passé, il comprenait que, malgré leur mutuelle affection, cette liaison leur avait été douloureuse. Si elle ne supportait pas de l'entendre évoquer ses souvenirs parce que cela la mettait en présence de certaines choses de son propre passé, comme son avortement, alors elle avait raison d'y mettre un terme. Le

moment était venu de tourner la page en restant bons amis. Elle continuerait à penser à sa carrière, et lui à tâcher d'exorciser ses vieux démons.

Au moment où il finissait sa cigarette, Winsome frappa et entra dans son bureau, particulièrement élégante en tailleur à fines rayures et chemisier blanc. Elle avait beaucoup de goût, songea-t-il, contrairement à lui et à Annie Cabbot ; il aimait les tenues décontractées d'Annie – c'était tout elle –, mais personne ne pouvait l'accuser de sacrifier à la mode. Enfin, autant oublier Annie. Il se tourna vers la jeune femme.

— Asseyez-vous.

Winsome obéit en croisant ses longues jambes. Elle pinça les narines d'un air accusateur.

— Je sais, je sais. J'arrête bientôt, juré !

— Cette petite mission que vous m'avez confiée, dit-elle. Vous serez content d'apprendre que votre instinct ne vous avait pas trompé : on a effectivement signalé un vol de voiture dans Disraeli Street entre vingt et une heures trente et vingt-trois heures la nuit où Leanne Wray a disparu.

— Tiens, tiens ! Disraeli Street, ça n'est pas tout près de l'Old Ship Inn ?

— En effet.

Banks s'assit en se frottant les mains.

— Des détails ?

— J'ai contacté le propriétaire par téléphone, Samuel Gardner. Il s'était garé là pour aller boire au Cock and Bull, sur Palmerston Avenue. Un simple panaché, a-t-il bien

précisé...

— Ben voyons ! Des fois qu'on chercherait à l'enquiquiner pour conduite en état d'ivresse deux mois après les faits ! Qu'en dites-vous... ?

Winsome croisa les jambes de l'autre côté, tirant sa jupe sur ses genoux.

— Je ne sais pas. Sacrée coïncidence, non ?

— La présence de Ian Scott dans les parages ?

— Oui. Il n'est pas le seul à « emprunter » des voitures, mais... le lieu, l'heure...

— Quand a-t-on signalé ce vol ?

— À vingt-trois heures dix.

— Et quand l'a-t-on retrouvée ?

— Le lendemain matin. En faisant sa ronde, un agent est tombé dessus ; elle était garée sur un emplacement défendu, près des jardins à la française.

— Non loin du Riverboat, donc ?

— À dix minutes de marche, au plus.

— Ça commence à prendre tournure, Winsome. Vous irez voir le propriétaire, il a peut-être autre chose à dire. Mettez-le à l'aise. Dites-lui qu'on s'en fout s'il a descendu toute une bouteille de whisky, du moment qu'il nous rapporte tout ce qui s'est passé cette nuit-là. Et qu'on fasse examiner le véhicule par des experts. Ça m'étonnerait qu'on trouve quelque chose après tout ce temps, mais Scott et Blair n'en savent rien, n'est-ce pas ?

Winsome eut un sourire espiègle.

— Effectivement.

Banks consulta sa montre.

— Quand vous aurez parlé à Gardner, faites venir Mick Blair. Un petit interrogatoire chez nous pourrait être profitable.

— Entendu.

— Et amenez-moi Sarah Francis au même moment.

— O.K.

— Et... Winsome ?

— Quoi ?

— Assurez-vous qu'ils se voient bien en passant, hein ?

— Avec plaisir...

— Écoutez, dit Jenny, je n'ai pas encore déjeuné. Au lieu de rester plantés là dans la rue, on ne pourrait pas aller quelque part ?

Même si sa peur s'était quelque peu dissipée quand le jeune homme lui avait simplement demandé qui elle était et ce qu'elle voulait, sans la moindre agressivité, elle préférait aller dans un lieu public, au lieu de monter chez lui.

— Il y a un débit de boissons tout près. On peut y aller, si vous voulez.

— Parfait...

Elle les suivit jusqu'à la route, traversa le passage protégé et entra dans un café à l'angle qui sentait bon le bacon. Elle était censée être au régime – comme d'habitude –, mais ce fumet était irrésistible et elle

commanda un croque-monsieur avec une tasse de thé. Les deux autres l'imitèrent et Jenny régla l'addition. Personne ne fit d'objection. Des étudiants pauvres... À présent qu'elle les voyait de près, assis à une table isolée, près de la fenêtre, elle comprit sa méprise. Si la fille ressemblait beaucoup à Lucy, ayant ses yeux, sa bouche et la même chevelure noir de jais, ce n'était vraiment pas elle. Elle était plus douce, plus frêle, plus humaine, et ses yeux étaient moins noirs, moins indéchiffrables : des yeux intelligents, sensibles, en dépit des horreurs qu'elle avait vues dans sa jeunesse.

— Vous, c'est Laura, dit-elle quand ils furent attablés.

La jeune femme haussa les sourcils.

— Comment savez-vous... ?

— Pas difficile. Vous ressemblez à votre sœur et vous êtes avec votre cousin.

Laura rougit.

— J'étais passée le voir. Ne croyez pas que...

— Ne vous en faites pas. Je ne suis pas femme à tirer des conclusions hâtives.

Enfin, pas tout le temps, se dit-elle.

— Revenons à nos moutons, intervint Keith Murray.

Il était plus rigide que Laura et pas du genre à bavarder.

— Qui êtes-vous et que faites-vous ici ? Et tant qu'à faire, dites-moi aussi ce que vous êtes venue faire à Alderthorpe.

Laura parut surprise.

— Elle était à Alderthorpe ?

— Samedi. Je l'ai suivie à Easington et à Spurn Head... Alors ?

C'était un beau garçon, aux cheveux bruns un peu longs, mais coupés par un professionnel, et il était légèrement mieux sapé que la plupart des étudiants de Jenny : veste de sport et pantalon de toile grise, souliers vernis. Rasé de frais. Un jeune homme arborant des goûts bourgeois. Laura, par contraste, portait une robe vague et même volumineuse qui dissimulait ses formes. Sa timidité donnait envie à Jenny de lui dire que tout allait bien ; personne n'allait la mordre. Keith avait des allures protectrices à son égard et Jenny se demanda comment leur relation avait évolué depuis leur enfance.

Elle leur expliqua qui elle était et ce qu'elle faisait, parla de ses incursions dans le passé de Lucy afin de trouver les clés de son présent, et les jeunes gens l'écoutèrent avec attention. À la fin, ils se regardèrent et elle devina qu'ils communiquaient entre eux d'une façon qui la dépassait. Elle ne comprenait pas ce qu'ils se disaient, et ce n'était pas de la télépathie, mais les épreuves de l'enfance avaient créé entre eux un lien qui allait au-delà des paroles.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que vous trouverez des réponses ici ? demanda Keith.

— Je suis psychologue. Pas psychiatre, et surtout pas freudienne, mais je crois que notre passé nous façonne, nous fait tels que nous sommes.

— Et comment est Linda... ou Lucy, puisque c'est ainsi qu'elle s'appelle ?

Jenny écarta les mains.

— C'est bien cela le problème : je n'en sais rien. Je comptais sur votre aide.

— Pourquoi devrions-nous vous aider ?

— Je ne sais pas. Vous n'avez peut-être pas fait entièrement la paix avec le passé.

Keith rit.

— Je vivrais cent ans que je n'aurais toujours pas fait la paix avec le passé ! Mais quel rapport avec Linda ?

— Elle était avec vous, n'est-ce pas ? Elle était des vôtres.

Keith et Laura se regardèrent encore une fois et Jenny regretta de ne pouvoir lire dans leurs pensées. Enfin, comme s'ils étaient parvenus à prendre une décision, Laura déclara :

— Oui, elle était avec nous, mais dans un certain sens elle était à part.

— Que voulez-vous dire ?

— C'était l'aînée, elle prenait soin de nous.

Keith ricana.

— Si, Keith !

— Comme tu veux...

La lèvre de la jeune fille tremblait et, sur le moment, Jenny crut qu'elle allait pleurer.

— Laura, dit-elle. Poursuivez, s'il vous plaît.

— C'était ma sœur, dit-elle en passant la main sur sa cuisse, mais nous avons trois ans d'écart, et c'est beaucoup à cet âge.

— À qui le dites-vous ! Mon frère a trois ans de plus

que moi.

— Donc, vous me comprenez. Je ne la connaissais pas vraiment. D'une certaine façon, elle était aussi mystérieuse qu'une adulte pour moi, aussi incompréhensible. Nous jouions ensemble quand on était petites, mais en grandissant on a pris nos distances, surtout avec... avec ce qui se passait à la maison.

— Comment était-elle ?

— Linda ? Étrange. Très distante. Repliée sur elle-même, même à l'époque. Elle aimait certains jeux, et pouvait se montrer cruelle.

— De quelle façon ?

— Si ça n'allait pas comme elle voulait, ou si elle n'obtenait pas ce qu'elle voulait, elle pouvait mentir pour nous mettre en difficulté avec les adultes. Alors on allait dans la cage.

— Elle faisait cela ?

— Mais oui, dit Keith. Tout le monde a eu à pâtir de son sale caractère à un moment ou à un autre.

— Parfois, on ne savait plus dans quel camp elle était, dit Laura. Mais elle pouvait être gentille. Je me souviens qu'elle m'a soignée un jour pour une coupure. Elle était très douce. Parfois, même, elle leur tenait tête.

— À quel propos ?

— Pour des petites choses. Si on était trop... trop faibles pour... parfois ils l'écoutaient. Et elle a sauvé les chatons.

— Quels chatons ?

— Notre chatte avait eu des petits et pa-papa voulait

les noyer, mais Linda les a emportés et fait adopter.

— Elle aimait donc les bêtes ?

— Elle les adorait. Elle aurait voulu devenir vétérinaire.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ?

— Je l'ignore. Elle n'en avait peut-être pas les capacités. Ou elle a changé d'avis.

— Mais elle était aussi la victime des adultes, n'est-ce pas ?

— Oh oui ! dit Keith. Nous l'étions tous.

— Pendant longtemps, ajouta Laura, elle a été leur préférée. Jusqu'au jour où...

— Oui, Laura ? Prenez votre temps.

La jeune femme rougit et regarda ailleurs.

— Jusqu'au jour où elle est devenue femme. Elle avait douze ans. Alors, ils se sont désintéressés d'elle. C'était Kathleen leur favorite. Elle avait neuf ans, comme moi, mais ils la préféraient.

— Comment était Kathleen ?

Les yeux de Laura se mirent à briller.

— Une sainte. Elle supportait tout sans se plaindre, tout ce... ce qu'on nous faisait. Kathleen avait une sorte de lumière intérieure, une flamme spirituelle qui se voyait, mais elle était t-très fra-fragile, très frêle, et toujours malade. Elle n'était pas de force à endurer les punitions et les corrections qu'on nous infligeait.

— Quel genre de punitions ?

— La cage. Les privations de nourriture. Elle n'avait pas la constitution nécessaire.

— Dites-moi, pourquoi aucun d'entre vous n'a

dénoncé ses parents ?

Keith et Laura se regardèrent avec une intensité renouvelée.

— Nous n'osions pas. Ils avaient dit qu'ils nous tueraient..., dit Keith.

— Et puis, c'était... notre famille, ajouta Laura. Quand on veut être aimé de ses parents, on obéit. On est bien forcé d'obéir si l'on ne veut pas perdre l'affection de son pa-papa.

Jenny prit une gorgée de thé pour cacher son visage. Elle ne savait plus si c'étaient des larmes de pitié ou de colère qui lui étaient venues, mais elle ne voulait pas les montrer à Laura.

— De plus, poursuivit Keith, nous ne connaissions rien d'autre. Comment aurions-nous su que cela se passait autrement chez les autres ?

— Et à l'école ? Vous deviez bien vous tenir à l'écart, vous sentir différents... ?

— Nous restions à l'écart, oui. On nous avait dit de ne pas parler. C'était une affaire de famille.

— Que faisiez-vous à Alderthorpe ?

— J'écris un livre sur ces événements. C'est en partie un exorcisme et en partie pour que les gens sachent, pour empêcher que cela se reproduise...

— Pourquoi m'avoir suivie ?

— Je vous avais prise pour une journaliste en train de fureter...

— Autant vous faire à cette idée, Keith : les journalistes auront tôt fait de découvrir le pot aux roses. Je

m'attendais à les voir grouiller là-bas...

— Je sais.

— Ainsi, vous me preniez pour une journaliste. Qu'aviez-vous l'intention de faire ?

— Rien. Je voulais voir où vous alliez, m'assurer que vous étiez bien repartie.

— Et si j'étais revenue ?

Keith leva les mains, paumes en l'air.

— Vous ne l'avez pas fait, n'est-ce pas ?

— Avez-vous compris qu'il s'agissait de Linda quand l'affaire Payne a éclaté dans la presse ?

— Oui, dit Laura. La photo était médiocre, mais je la savais mariée à ce Terence. Je connaissais son adresse.

— Vous aviez gardé le contact ?

— Pas vraiment. Enfin oui, jusqu'au suicide de Susan et au départ de Tom pour l'Australie. Keith et moi allons souvent rendre visite à Dianne. Mais, encore une fois, Linda avait toujours été distante, plus âgée. On se retrouvait quelquefois, aux anniversaires par exemple. Souvent, elle me paraissait bizarre.

— Comment cela ?

— Je ne sais pas. C'était une mauvaise pensée. Elle avait souffert autant que nous.

— Mais elle semblait avoir réagi autrement, renchérit Keith.

— De quelle façon ?

— Je ne la voyais pas aussi souvent que Laura, pourtant elle me donnait toujours l'impression d'être prête à faire un mauvais coup, un truc délicieusement transgressif.

C'était sa façon de parler. Elle en parlait à mots couverts, donc on n'a jamais su précisément, mais...

— Elle aimait les choses spéciales, dit Laura, rougissant. Le sado-masochisme, ce genre-là.

— Elle vous l'a dit ?

— Une fois. Oui. Pour me gêner. Je ne parle pas facilement des choses sexuelles.

Elle croisa les bras et détourna les yeux.

— Et Linda se plaisait à vous embarrasser ?

— Oui. Pour me taquiner, je suppose.

— Cela ne vous a pas choqué d'apprendre ce qu'avait fait son mari, sous le toit conjugal, surtout après l'enfance que vous avez eue... ?

— Bien sûr, dit Keith. On ne s'en est toujours pas remis. On essaie de comprendre.

— C'est en partie la raison de ma présence ici, expliqua Laura. J'avais besoin d'être avec Keith. Pour parler. Décider de ce qu'il convient de faire.

— Faire... quoi ?

— On ne veut pas être bousculés..., dit Keith.

Jenny se pencha en avant.

— De quoi s'agit-il ? Que voulez-vous faire ?

Ils se regardèrent de nouveau, et il s'écoula une éternité avant que Keith ne reprenne la parole :

— Il vaut mieux lui dire, tu ne crois pas ?

— Je suppose.

— Me dire quoi ?

— Ce qui est arrivé. C'est pourquoi nous avons besoin de parler ensemble. Pour savoir si nous devons le

dire.

— Mais vous comprenez bien, continua Keith, que nous ne voulons pas être de nouveau sous les feux de la rampe. Qu'on remue la boue...

— Et votre livre, alors ?

— Je verrai... s'il est publié... (Il se pencha.) De toute façon, vous nous avez forcé la main, non ? On aurait fini par en parler à quelqu'un, alors autant que ce soit vous.

— Je ne comprends toujours pas de quoi il s'agit.

Laura la regarda, les larmes aux yeux.

— Kathleen... Elle n'a pas été tuée par nos parents, ni par Tom. C'est Linda qui l'a tuée...

Mick Blair était bien maussade quand Banks et Winsome le rejoignirent dans la salle d'interrogatoires à quinze heures trente-cinq, cet après-midi-là. Il avait de bonnes raisons pour cela, songea Banks. Deux policiers en tenue étaient allés le chercher à la boutique où il travaillait et on l'avait fait poireauter dans ce placard à balais pendant plus d'une heure. C'était étonnant qu'il n'ait pas réclamé un avocat. Banks l'aurait fait.

— Encore une petite conversation, dit-il avec un sourire, branchant le magnéto. Mais cette fois, on enregistre. Tu vois, on ne cherche pas à te piéger...

— Trop aimable. Pourquoi m'avoir fait attendre si longtemps ?

— D'importantes affaires... Les malfaiteurs ne nous laissent aucun répit.

— Que fait Sarah ici ?

— Sarah ?

— Sarah Francis, la copine de Ian. Je l'ai vue dans le couloir. Qu'est-ce qu'elle fabrique ici ?

— Contente-toi de répondre à nos questions, Mick, d'une façon que j'espère satisfaisante.

— Vous perdez votre temps. Je vous ai déjà dit tout ce que je savais.

— Ne te sous-estime pas, Mick.

— Il s'agit de quoi, maintenant ?

Il lorgna Winsome avec défiance.

— De la nuit où Leanne a disparu.

— Encore ? On en a parlé en long et en large.

— Je sais, mais nous n'avons pas encore obtenu la vérité. Tu vois, c'est comme de peler un oignon, Mick. Jusque-là, nous n'avons eu que différentes couches de mensonges.

— C'est la vérité. Elle nous a quittés devant l'Old Ship et on s'est séparés. On ne l'a pas revue. Que voulez-vous que je vous dise ?

— La vérité. Où êtes-vous allés, tous les quatre ?

— Je vous ai tout dit.

— Leanne était contrariée ce soir-là. Elle avait appris une mauvaise nouvelle : sa belle-mère était enceinte. Tu ne vois peut-être pas pourquoi ça la bouleversait, mais c'est ainsi. Donc, ce soir-là, elle devait être d'humeur frondeuse, prête à n'en faire qu'à sa tête, et tant pis pour le couvre-feu.

Ses parents allaient s'inquiéter ? Tant mieux. Je ne sais pas qui a eu l'idée, peut-être toi, mais vous avez décidé de piquer une voiture...

— Quoi... ?

— Une voiture appartenant à un certain Samuel Gardner, une Fiat Brava bleue, pour être précis, garée au coin de la rue.

— Ridicule ! On n'a jamais volé de bagnole. Vous ne pouvez pas nous accuser...

— Ferme-la et écoute, Mick ! lâcha Winsome.

Blair la regarda, puis ravala sa salive et se tut. Winsome avait l'air dur, un regard plein de mépris et de dégoût.

— Où êtes-vous allés ? reprit Banks. Que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé à Leanne ? Elle t'avait fait des avances ? Tu croyais que c'était dans le sac ? Tu as voulu te la faire, mais elle a changé d'avis ? Tu l'as forcée ? Tu t'étais drogué ?

— Non, c'est pas vrai. C'est pas vrai. Elle nous a quittés devant le pub.

— Tu es comme un mec qui se noie et se raccroche à un bout de bois. Bientôt, tu vas devoir lâcher prise.

— Je vous dis la vérité.

— Je ne crois pas.

— Alors, prouvez-le.

— Écoute, Mick, dit Winsome en se levant pour arpenter la pièce exigüe. La voiture de M. Gardner est chez nous et nos experts sont en train de la démantibuler. Tu crois vraiment qu'ils ne trouveront rien ?

— Je sais pas. Comment voulez-vous que je sache ?
Je l'ai jamais vue, cette caisse !

Winsome cessa de faire les cent pas et reprit sa place.

— Ils sont forts, ces types. Ils n'ont même pas besoin de trouver des empreintes digitales. S'il y a le moindre cheveu, ils le trouveront. Et si ce cheveu est à toi, ou à tes copains, on vous aura. (Elle leva le doigt.) Un seul cheveu, Mick. Réfléchis.

— Elle a raison, tu sais ? Ils sont calés, ces scientifiques... Moi, je pige que dalle à l'ADN et aux follicules pileux, mais ces types pourraient dire de quel point de ton crâne ce cheveu provient.

— On n'a pas volé de voiture.

— Je sais ce que tu penses.

— Vous lisez dans mes pensées, maintenant ?

Banks se mit à rire.

— Pas difficile ! Tu te demandes quand vous avez piqué cette voiture... Le 31 mars. Et quel jour sommes-nous ? Le 16 mai. Un mois et demi. Quelles traces pourrait-il rester ? On a dû laver cette voiture, passer l'aspirateur... Ce n'est pas ça, Mick ?

— Je vous l'ai dit : on n'a pas volé de bagnole.

Il croisa les bras et essaya de prendre l'air bravache. Winsome émit un bougonnement.

— Mon brigadier s'impatiente, dit Banks. Je ne me moquerais pas d'elle trop longtemps, à ta place.

— Vous ne pouvez pas me frapper. Tout est enregistré.

— Te frapper ? Qui parle de te frapper ?

— Vous me menacez...

— Non, tu fais erreur, Mick. Pour ma part, je voudrais que le problème soit réglé pour que tu puisses retourner au boulot, et ensuite chez toi. C'est tout ce qui m'intéresse. Mais mon brigadier ici présent... disons qu'elle préférerait t'avoir en garde à vue.

— Comment cela ?

— En cellule, Mick. Au sous-sol. Jusqu'à demain.

— Mais je n'ai rien fait ! Vous ne pouvez pas faire cela.

— C'était lan ? C'est lui qui a eu l'idée ?

— Je ne comprends pas.

— Qu'est-il arrivé à Leanne ?

— Rien. Je ne sais pas.

— Je parie que Sarah va t'accuser de tout.

— Je n'ai rien fait.

— Elle couvrira son petit ami. Je parie qu'elle se fout pas mal de toi dans les moments cruciaux.

— Arrêtez !

Winsome regarda sa montre.

— On le boucle et on rentre à la maison. J'en ai marre.

— Qu'en dis-tu, Mick ?

— Je vous ai dit ce que je sais.

Banks jeta un coup d'œil à Winsome avant d'en revenir au jeune homme.

— J'ai bien peur, dans ce cas, de devoir te retenir pour présomption...

— Présomption de quoi ?

— Du meurtre de Leanne Wray.

Mick bondit sur ses pieds.

— C'est dingue ! J'ai tué personne. Personne n'a tué Leanne.

— Qu'en sais-tu ?

— Je ne l'ai pas tuée. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Ce n'est pas ma faute si quelqu'un d'autre l'a butée.

— Ça l'est, si tu étais là.

— Je n'étais pas là.

— Dis-nous la vérité. Dis ce qui s'est passé.

— C'est déjà fait.

Banks se releva et rassembla ses classeurs.

— Très bien. On verra la version de Sarah. En attendant, j'aimerais que tu profites de ta détention pour songer à deux choses, Mick. On trouve parfois le temps long en bas, surtout à l'aube, quand l'ivrogne d'à côté se met à chanter. C'est pas plus mal, alors, d'avoir un sujet de réflexion...

— Lequel ?

— Tout d'abord, si tu nous dis toute la vérité, si c'était l'idée de Ian et si ce qui est arrivé est sa faute, alors tout s'arrangera pour toi... (Il prit Winsome à témoin.) Je le verrais bien repartir d'ici avec juste un blâme pour avoir omis d'alerter la police. Non ?

Winsome fit la grimace, comme si la perspective de laisser filer ce suspect lui répugnait.

— C'est quoi, la deuxième chose ? demanda Mick.

— L'autre chose ? Oh, oui. C'est au sujet de Samuel

Gardner.

— Qui ?

— Le propriétaire de la voiture.

— Et alors ?

— Ce mec est dégueulasse, Mick. Il nettoie jamais sa caisse. Ni l'intérieur ni l'extérieur.

Jenny ne trouva rien à dire, tout d'abord, après la révélation des deux jeunes gens. Elle resta bouche bée, ahurie, en attendant que son cerveau ait enregistré cette information.

— Qu'en savez-vous ?

— On l'a vue ! dit Keith. On était avec elle. Dans un sens, on est tous coupables. Elle l'a fait en notre nom, mais c'est la seule qui a eu le cran d'agir.

— Vous en êtes absolument certains ?

— Oui.

— Ce n'est pas un souvenir qui vous est revenu récemment ?

Comme beaucoup de ses confrères, Jenny se méfiait du syndrome des « souvenirs refoulés » et voulait s'assurer qu'il ne s'agissait pas de cela. Linda Godwin pouvait aimer les animaux et ne jamais mouiller son lit ni être pyromane, mais si elle avait tué à l'âge de douze ans, alors elle était sérieusement dérangée et pouvait avoir recommencé.

— Non, dit Laura. On l'a toujours su. On n'y pensait

plus, c'est tout.

— C'est-à-dire ?

— C'est comme quand on met quelque chose de côté, en pensant le retrouver facilement, et qu'on ne sait plus où, dit Keith.

Jenny comprenait ; cela lui arrivait tout le temps.

— Vous dites que vous étiez là ?

— Oui. Dans la pièce. On l'a vue faire.

— Et vous n'avez rien dit, pendant toutes ces années ?

Les deux jeunes gens se regardèrent et elle comprit qu'ils ne pouvaient rien dire. Comment faire autrement ? Ils étaient habitués à se taire. Et pourquoi l'auraient-ils dénoncée ? Ils étaient tous victimes. Pourquoi Linda aurait-elle dû souffrir davantage ?

— Est-ce pour cela qu'elle était enfermée dans la cage quand la police l'a trouvée ?

— Non. C'était à cause de ses règles, dit Keith.

Laura rougit et se détourna.

— Tom y était aussi parce qu'ils le croyaient coupable. Ils n'ont jamais soupçonné Linda.

— Mais pourquoi ?

— Parce que Kathleen était à bout de forces, dit Laura. Elle était affaiblie, découragée. Linda l'a tuée par pitié. Elle savait ce qu'elle endurait, et que Kathleen ne pourrait pas tenir. Elle l'a tuée pour lui épargner d'autres souffrances.

— Est-ce sûr ?

— Comment cela ?

— Est-ce bien pour cela qu'elle l'a tuée ?

— Pour quelle raison, sinon ?

— Par jalousie ? Parce que Kathleen avait pris sa place ?

— Non ! s'écria Laura en faisant racler sa chaise sur le sol. Quelle horreur ! Comment osez-vous dire une chose pareille ! Elle l'a tuée pour l'épargner. Par bon-bonté.

Des consommateurs avaient remarqué la scène et les regardaient avec curiosité.

— Bon, dit Jenny. Excusez-moi, je ne voulais pas vous contrarier.

Laura lui lança un regard désespéré.

— Elle pouvait être bonne..., vous savez. Linda.

Comme les vieilles demeures en font du bruit, songea Maggie qui commençait à sursauter pour un rien : le bois qui craque quand la température a baissé après le crépuscule, le vent qui secoue les fenêtres, de la vaisselle qui glisse sur l'égouttoir. C'était le coup de téléphone de Bill, évidemment, se dit-elle, et elle essaya d'appliquer ses vieilles recettes pour se calmer – respiration profonde, visualisation positive, mais les petits bruits quotidiens continuaient à la distraire de son travail.

Elle mit une compilation d'airs baroques sur la chaîne hi-fi, qui l'aida à trouver le calme.

Elle travaillait ce soir-là à des croquis pour *Hänsel et Gretel*, devant le lendemain se rendre à Londres pour

rencontrer sa directrice artistique afin de parler du projet. Elle avait également une interview à la maison de la radio : une émission de la chaîne éducative sur les violences conjugales, évidemment, mais elle commençait à aimer ce rôle de porte-parole, et si ses interventions pouvaient faire du bien, alors cela justifiait certains petits désagréments, comme d'être confrontée à des journalistes ignares et à des co-invités mal embouchés.

Bill connaissant déjà son adresse, elle n'avait plus à se soucier pour cela. Elle ne fuirait pas. Une fois suffisait. En dépit de cet appel, qui l'avait ébranlée, elle était résolue à assumer sa nouvelle mission.

Elle profiterait de ce séjour à Londres pour aller au théâtre et descendrait dans le petit hôtel que sa directrice artistique lui avait recommandé quelques années plus tôt. Londres n'était qu'à deux heures de train de Leeds, deux heures qu'on pouvait passer assez confortablement à lire ou à regarder défiler le paysage. C'était curieux cette façon qu'avaient les Anglais de critiquer leurs trains, qui fonctionnaient pourtant remarquablement bien à ses yeux d'étrangère – au Canada, le chemin de fer était considéré comme un mal nécessaire, toléré mais non encouragé. Se plaindre des trains était sans doute en Grande-Bretagne une tradition aussi ancienne que la monarchie.

Maggie retourna à ses dessins. Elle en était à tenter de rendre l'expression des visages, quand, au clair de lune, Hänsel et Gretel s'aperçoivent que les oiseaux ont picoré toutes les miettes de pain qu'ils avaient semées pour pouvoir retrouver leur chemin. Elle aimait l'effet

sinistre créé par les troncs d'arbres, les branchages et les ombres, qui avec un brin d'imagination pouvaient prendre des formes de bêtes sauvages et de démons. Mais l'expression des personnages n'était pas encore au point. C'étaient des enfants, pas des adultes, et leur frayeur devait paraître toute naturelle – l'air désolé et les yeux au bord des larmes – et non aussi complexe qu'une peur adulte, comportant de la colère et la volonté de trouver une issue. C'était très différent.

Dans une version antérieure, Hänsel et Gretel ressemblaient à Terry et Lucy, en plus jeunes, tout comme Raiponce avait ressemblé à Claire, et elle avait pris sa gomme. À présent, c'étaient des visages anonymes, qu'elle avait sans doute vus autrefois dans une foule et qui, pour une raison mystérieuse, s'étaient gravés dans son esprit.

Pauvre Claire ! Dans l'après-midi, Maggie avait parlé avec elle et sa mère, et il avait été convenu que l'adolescente irait voir la psychologue recommandée par le Dr Simms. C'était un début, même s'il lui faudrait des années peut-être pour surmonter les perturbations psychologiques engendrées par les crimes de Terence Payne, l'assassinat de son amie et son propre sentiment de culpabilité.

Le *Canon* de Pachelbel formait un fond sonore et elle se concentrait sur son dessin, ajoutant un petit effet de clair-obscur par ici et un rayon de lune par là. Inutile de peaufiner, ce n'était qu'un modèle pour la peinture, mais ces petites notes l'aideraient à obtenir la version définitive.

Le résultat final serait assez différent, bien entendu, mais retiendrait aussi bien des idées visuelles qu'elle avait à l'instant.

Quand on frappa à la porte, elle crut que c'était encore la maison qui faisait des siennes. Mais quand le bruit cessa quelques secondes puis reprit en un peu plus fort, elle coupa le son et prêta l'oreille.

Il y avait quelqu'un à la porte de service.

Personne n'entrait jamais par là. La porte ne menait qu'à un vilain petit passage qui débouchait sur les logements sociaux, derrière la Colline.

Bill ?

Non. Il était à Toronto. De plus, la porte était fermée à clé, verrouillée. Elle hésita à appeler police secours, mais elle passerait vraiment pour une idiote si c'était Claire ou sa mère. Ou la police. Elle ne supportait pas l'idée que sa sottise parvienne à l'oreille de ce Banks.

À la place, elle se déplaça avec lenteur et sans faire de bruit. Bizarrement, l'escalier ne craquait pas trop sous ses pas, à cause de l'épais tapis. Elle décrocha un club de golf dans le placard du couloir et, le brandissant, se glissa jusqu'à la porte de la cuisine.

On frappait toujours.

Ce n'est qu'une fois contre le battant qu'elle entendit une voix familière.

— Maggie, c'est toi ? Tu es là ? Ouvre !

Elle déposa le club, alluma dans la cuisine et manipula les divers systèmes de sécurité. La porte enfin ouverte, elle fut déconcertée par ce qu'elle vit. La voix ne correspondait

pas à sa vision. Cette femme avait des cheveux blonds, courts et coiffés « à la hérisson », portait un T-shirt sous une veste de cuir noir et un jean collant. Elle avait un petit fourre-tout. Seul la légère ecchymose sous l'œil et son regard d'un noir impénétrable lui indiquèrent de qui il s'agissait, même si elle mit quelques instants à comprendre.

— Lucy, c'est toi !

— Je peux entrer ?

— Bien sûr.

Elle s'effaça pour la laisser entrer.

— Je n'ai nulle part où aller, tu ne pourrais pas m'héberger ? Seulement quelques jours, le temps que je me retourne.

— Mais oui, dit Maggie, toujours estomaquée. Oui, bien sûr. Reste aussi longtemps que tu le souhaites. Tu es méconnaissable !

Sa visiteuse pivota sur elle-même.

— Tu aimes ?

— C'est... différent.

Lucy rit.

— Tant mieux ! Je n'ai aucune envie qu'on me sache ici. Tu sais, les gens sont loin d'être aussi sympa que toi.

— Ça ne m'étonne pas, dit Maggie, qui referma la porte en remettant chaîne et verrous.

Elle éteignit la lumière et conduisit son amie au salon.

— Je tenais à m’excuser, dit Annie à Banks, le mercredi matin, dans le bureau de ce dernier à Eastvale.

Il venait de jeter un coup d’œil au rapport concernant la fouille de la voiture de Samuel Gardner. On avait, naturellement, retrouvé pas mal de poils à l’intérieur, d’origine humaine ou animale, mais il fallait recueillir, étiqueter et envoyer le tout au labo, et attendre pour savoir si quelque chose appartenait aux suspects, ou à Leanne Wray. Il y avait pas mal d’empreintes digitales, également – Gardner n’était effectivement pas un homme soigneux –, mais Vic Manson, leur spécialiste dans ce domaine, ne pouvait se hâter que dans une certaine mesure, et Banks était trop pressé.

Il la regarda.

— T’excuser de quoi ?

— De t’avoir fait une scène en public. C’était idiot.

— Ah...

— Tu croyais quoi ?

— Rien.

— Que je m’excusais pour ce que j’avais dit ? Que je voulais revenir sur notre rupture ?

— On peut toujours vivre d’espoir, non ?

— Oh, cesse de t’apitoyer sur toi-même, ça ne te ressemble pas.

Banks dépliâ un trombone, se piquant au doigt avec le bout pointu. Une gouttelette de sang tomba sur le bureau. C'était dans quel conte de fées, déjà ? *La Belle au bois dormant* ? Mais il ne tomba pas en catalepsie, hélas...

— Bon, tu veux continuer à bouder dans ton coin, ou on tourne la page ? J'aimerais bien savoir...

Banks ne put retenir un sourire. Elle avait raison : il s'était apitoyé sur lui-même. Il avait aussi décidé qu'elle ne s'était pas trompée sur leur liaison. Malgré leur affection réciproque, ils s'étaient mutuellement bernés. Dans ce cas, dis-le-lui, l'adjura une voix intérieure. Ne sois pas salaud. Ne rejette pas toute la faute sur elle, tout le fardeau. Que c'était difficile ! Il n'était pas habitué à se livrer. Suçant son pouce, il déclara :

— Je ne boude pas. Laisse-moi le temps de m'y faire, d'accord ? Moi, je trouvais que ce n'était pas si mal, figure-toi.

— Moi aussi, dit Annie, avec un sourire en coin. Tu crois que c'est plus facile pour moi ? On ne veut pas les mêmes choses, Alan. On n'a pas les mêmes buts. Cela ne marchait pas.

— C'est vrai. Je te promets de ne pas bouder si tu ne me traites pas comme un pestiféré.

— Pourquoi te traiterais-je en pestiféré ?

Banks songea à la lettre de Sandra, qui lui avait donné cette impression, puis il réalisa qu'il était devant Annie. Effectivement, leur liaison était condamnée. Il secoua la tête.

— Fais pas attention... Amis et collègues, d'accord ?

Elle plissa les yeux et le dévisagea.

— Ton sort m'intéresse, tu sais ?

— Je sais.

— C'est en partie le problème.

— Ça passera. Avec le temps. Désolé, je n'arrive à sortir que des clichés. C'est peut-être la situation qui veut ça ? Mais ne t'inquiète pas. Je suis sincère ; je ferai de mon mieux pour te traiter avec courtoisie.

— Oh, merde ! fit-elle en riant. Pourquoi être aussi coincé ? Un « bonjour » le matin, un sourire et une petite causerie à la cantine de temps en temps, je n'en demande pas plus !

Banks sentit son visage s'empourprer, puis se joignit à son rire.

— Entendu ! Et comment va Janet Taylor ?

— Têtue comme une mule. J'ai essayé de lui parler, le substitut du procureur a essayé de lui parler. Son propre avocat a essayé de lui parler. Et même Chambers !

— Au moins, elle a un avocat, maintenant.

— La Fédération en a délégué un.

— Quels sont les chefs d'inculpation ?

— Homicide volontaire. Si elle plaide coupable avec circonstances atténuantes, on pourrait obtenir l'homicide involontaire.

— Et si elle s'entête ?

— Qui sait ? C'est au jury d'en décider. Il pourra soit la condamner à la même peine que John Hadleigh, bien que les circonstances soient totalement différentes, soit prendre son métier et sa situation en compte et lui laisser

le bénéfice du doute. Le public veut que la police soit libre d'accomplir sa mission, mais pas au point de se croire au-dessus des lois. Ça se jouera à pile ou face.

— Comment fait-elle pour tenir le coup ?

— Elle boit.

— Pas bon, ça...

— Comme tu dis. Et ton enquête ?

Banks lui relata les découvertes de Jenny sur le passé de Lucy. Annie émit un sifflement.

— Que vas-tu faire ?

— L'amener ici pour l'interroger sur le meurtre de Kathleen Murray. Si on arrive à la pincer. C'est sans doute du temps perdu – après tout, l'affaire est vieille de plus de dix ans, et elle n'avait que douze ans – donc je doute que ça donne quelque chose. Mais, qui sait, cela pourrait nous ouvrir quelques portes si on en profite pour appuyer là où ça fait mal.

— Hartnell va grogner...

— Je sais. Il m'a déjà exprimé sa position.

— Lucy Payne ne te soupçonne pas d'en savoir autant sur son passé ?

— Elle doit bien savoir que les autres risquaient de parler ou qu'on trouverait tout seuls.

— Du nouveau sur la sixième victime ?

— Non, mais on saura qui c'est.

Le fait de ne pas l'avoir identifiée le turlupinait. Comme les autres, la jeune femme avait été enterrée nue et il ne subsistait pas de traces de vêtements ou d'affaires personnelles. Payne devait avoir brûlé les habits et s'être

débarrassé des bagues ou montres éventuelles. Il ne les avait pas conservées à titre de trophées. L'anthropologue consulté avait pu indiquer qu'il s'agissait d'une femme de race blanche, entre dix-huit et vingt-deux ans, étranglée comme les autres. Des stries horizontales sur l'émail des dents indiquaient de la malnutrition dans la petite enfance. La régularité de ces lignes laissait à penser à des famines saisonnières. Peut-être, comme Katya, venait-elle d'un pays dévasté par la guerre en Europe centrale.

L'équipe que Banks avait constituée pour suivre les disparitions dans tout le pays depuis quelques mois travaillait en non-stop désormais. Mais si la victime était une prostituée, comme Katya Pavelic, alors les chances de l'identifier restaient minces. Malgré tout, cette fille avait quelque part une famille, une mère. Quelqu'un qui la cherchait. Peut-être se trompait-il. Ils étaient nombreux les individus sans amis ni famille, des gens qui pouvaient mourir chez eux du jour au lendemain et dont le corps ne serait découvert que lorsque le propriétaire viendrait réclamer le terme ou quand l'odeur serait devenue insupportable pour les voisins. Il y avait les réfugiés d'Europe centrale, comme Katya, ou des enfants qui avaient quitté leur foyer pour courir le monde et pouvaient être n'importe où, à Katmandou ou au Kilimandjaro. Il devait s'habituer à l'idée qu'il ne pourrait pas identifier cette sixième victime avant longtemps, si jamais il y parvenait. Mais c'était rageant. Elle devait bien avoir un nom, une identité.

Annie se leva.

— Bref, j'ai dit tout ce que j'avais à dire. Oh, tu apprendras bientôt que j'ai demandé officiellement à retourner à la Crim'. Tu crois que j'ai une chance ?

— Je te laisse ma place, si tu veux.

Elle esquissa un sourire.

— Tu n'es pas sérieux.

— Crois-tu ? Enfin, j'ignore s'ils ont changé d'avis sur les recrutements, mais j'en parlerai à McLaughlin, si ça peut t'être utile. Il nous manque un inspecteur, le moment est venu de postuler.

— Avant que Winsome ne me prenne de vitesse.

— Elle est dégourdie, cette fille.

— Et belle, en plus...

— Ah ? J'avais pas remarqué...

Annie lui tira la langue et quitta son bureau. Triste comme il était de leur rupture, il en éprouvait aussi un certain soulagement. Il n'aurait plus à se demander perpétuellement où en était leur relation ; on lui avait rendu sa liberté, et la liberté est un cadeau ambigu.

— Commissaire ?

Winsome était sur le seuil.

— Oui ?

— Un message de Steve Naylor, le brigadier des gardes à vue.

— Un problème ?

— Non, pas du tout. (Elle sourit.) C'est Mick Blair. Il souhaite nous parler.

Banks se frotta les mains.

— Parfait ! Qu'il monte... On va le recevoir

dignement...

Ayant fait ses bagages pour son court séjour à Londres, Maggie alla porter une tasse de thé à Lucy le lendemain matin. La pauvre, après toutes ses épreuves, c'était bien le moins...

Elles avaient parlé jusque tard dans la nuit, autour d'une bouteille de vin blanc, et Lucy avait évoqué son enfance malheureuse que les récents événements lui avaient fait revivre. Elle lui avait aussi avoué sa peur de la police, qui était peut-être en train de fabriquer des preuves contre elle, et dit qu'elle ne supporterait pas d'aller en prison. Déjà sa nuit en cellule avait été une nuit de trop.

La police n'aimait pas qu'on lui échappe. Lucy savait qu'on la surveillait et s'était éclipsée de chez ses parents adoptifs la nuit pour gagner York par le train de Londres, où elle avait modifié son apparence. Maggie devait admettre que la Lucy qu'elle connaissait n'aurait jamais, au grand jamais, arboré ce genre de tenue, et encore moins ce maquillage vulgaire. Elle avait accepté de ne rien dire de la présence de son amie ; si les voisins s'en inquiétaient, elle leur répondrait que c'était une cousine de passage.

Les deux chambres surplombaient la Colline, et quand Maggie entra dans la plus petite, après avoir frappé, elle constata que Lucy était déjà debout, postée à la fenêtre. En tenue d'Eve. Elle pivota sur ses talons.

— Oh, merci. Tu es si gentille.

Maggie se sentit rougir, sans pouvoir s'empêcher d'admirer ce joli corps : les seins ronds, épanouis, le ventre plat, ferme, la ligne voluptueuse des hanches et les cuisses galbées, la toison sombre. Lucy semblait complètement à l'aise, mais Maggie, gênée, détourna les yeux.

Heureusement, les rideaux étaient encore tirés et la lumière était tamisée, mais Lucy les avait écartés pour suivre l'animation de la rue. Ces derniers temps, c'était nettement plus calme, mais il y avait encore pas mal d'allées et venues, et le jardin en façade était tout retourné.

— Tu as vu ce travail ? dit-elle en allant prendre sa tasse de thé.

Elle se recoucha et tira le mince drap blanc sur son anatomie. Maggie lui en sut gré.

— Ma maison est saccagée ! Je ne pourrai jamais, jamais, y retourner ! (Sa lèvre en tremblait de rage.) J'ai vu à l'intérieur, quand quelqu'un est sorti. On a arraché la moquette, le plancher. Les murs sont troués de partout. Tout est fichu.

— Ils devaient chercher des indices. C'est leur boulot.

— Quels indices ? Que leur faut-il de plus ? On a dû prendre toutes mes jolies choses : mes bijoux, mes vêtements. Tous mes souvenirs.

— Je suis sûre qu'on te les rendra.

— Non. Je n'en veux plus. Plus maintenant. Maintenant que je sais ce qu'ils ont fait, c'est... souillé. Je recommencerai. Avec ce que j'ai...

— Tu as assez d'argent ?

— Oui, merci. J'avais des économies. J'ignore ce que la maison va devenir, avec l'hypothèque, mais elle sera invendable en l'état.

— Il doit exister des indemnités. Tu dois pouvoir les exiger.

— Tu es optimiste !

Lucy souffla sur son thé. La vapeur lui monta au visage.

— Écoute, comme je te l'ai dit hier, je dois passer deux jours à Londres. Tu sauras te débrouiller ?

— Oui, bien sûr, ne t'en fais pas pour moi.

— Le frigo est plein, si tu préfères ne pas sortir.

— Tant mieux, merci. Pour le moment j'ai envie de me cloîtrer ici, de regarder la télévision et de tout oublier.

— Il y a des vidéos dans ma chambre, rangées sous la télévision. Sers-toi.

— Merci, Maggie.

S'il y avait un petit poste dans le salon, l'unique magnétoscope se trouvait dans la chambre principale, qui était celle de Maggie. C'était bien pratique. Souvent, quand elle avait des insomnies et qu'il n'y avait rien à la télévision, elle se projetait une comédie sentimentale avec Hugh Grant, Meg Ryan, Richard Gere, Tom Hanks, Julia Roberts ou Sandra Bullock ; tous ces acteurs l'avaient aidée à traverser de longues et pénibles nuits.

— Tu n'as besoin de rien d'autre ?

— Je ne vois pas... J'ai besoin seulement de me sentir à l'aise, à l'abri.

— Tu seras tranquille ici. Je suis désolée de devoir partir, mais je serai bientôt de retour. Ne t'inquiète pas.

— Ça va très bien, je t'assure. Je ne suis pas venue te compliquer la vie. Tu as ton travail, j'en suis consciente. J'ai besoin d'un asile provisoire, le temps de souffler...

— Que vas-tu faire ensuite ?

— Aucune idée. Je pourrais changer de nom et trouver un travail loin d'ici. Enfin, ne t'en fais pas. Pars et amuse-toi bien. Je suis capable de me prendre en charge.

— Si tu le dis...

— C'est promis !

Elle se leva, posa sa tasse sur la table de nuit et retourna à la fenêtre, offrant le spectacle de son joli corps musclé, pour contempler ce qu'on avait fait de son foyer.

— Je me sauve..., dit Maggie. Mon taxi va arriver.

— Bye, dit Lucy, sans se retourner. Amuse-toi bien.

— Alors, Mick, il paraît que tu veux nous parler ?

Après sa nuit en cellule, Mick Blair n'était plus du tout l'adolescent sûr de lui qu'ils avaient interrogé la veille. En fait, il avait l'air plutôt d'un gamin peureux. À l'évidence, l'idée de passer sept ans dans un endroit analogue ou pire avait agi sur son imagination. D'après le policier de garde, il avait longuement parlé au téléphone avec ses parents et ses façons semblaient avoir changé depuis lors. Il n'avait pas réclamé d'avocat. Pas encore.

— Oui, dit-il, mais répétez-moi d'abord ce que Sarah vous a dit.

— Tu sais bien que c'est impossible, Mick.

En réalité, Sarah Francis ne leur avait rien dit du tout ; elle était restée aussi laconique, effrayée et maussade que chez Ian. Mais ça n'avait pas d'importance, car elle avait joué sans le savoir son rôle d'appât.

Ils se trouvaient dans la plus grande, la plus agréable des salles d'interrogatoires – récemment rafraîchie, et qui sentait encore la peinture. Si Banks n'avait toujours rien reçu du laboratoire concernant la Fiat Brava, Mick n'en savait rien ; il voulait soi-disant parler, mais si c'était pour jouer encore les coquettes, on pourrait toujours glisser des allusions sur des indices éventuels tels qu'empreintes digitales et cheveux. Ils étaient montés dans cette voiture. Banks le savait. C'était une chose qu'il aurait dû vérifier à l'époque, Ian Scott ayant déjà été arrêté pour vol de voiture. Étant donné son autre délit, Banks devinait ce qu'ils avaient prémédité, également.

— Prêt à faire ta déposition ? lui dit-il. Ce sera enregistré.

— Oui.

— On t'a informé de tes droits ?

— Oui.

— Bien. Dis-nous ce qui s'est passé cette nuit-là.

— Ce que vous m'avez dit hier... qu'on sera plus gentil avec moi...

— Oui ?

— C'est vrai, hein ? Si Sarah a parlé, elle peut avoir menti pour se protéger, et protéger Ian.

— Les tribunaux et les jurés sont indulgents avec ceux

qui aident la police, Mick. C'est la vérité. Je vais être honnête : je ne peux te donner les détails exacts de ce qui va se passer – cela dépend de tellement de paramètres possibles –, mais je peux t'assurer que je me prononcerai pour la clémence.

Mick déglutit. Il était sur le point de lâcher ses amis. Banks avait déjà assisté à de tels moments et savait combien c'était difficile, quels sentiments contradictoires se disputaient la primauté dans les âmes. La volonté de sauver sa propre peau l'emportait, en général, mais parfois au prix du dégoût de soi. C'était pareil pour lui, l'observateur : il désirait avidement cette information, avait cajolé plus d'un suspect faible et impressionnable pour l'obtenir et puis, au moment crucial, la victoire avait un goût de fiel.

Pas cette fois, cependant. Savoir ce qui était arrivé à Leanne Wray lui importait nettement plus que les scrupules de Mick Blair.

— Tu as bien volé cette voiture, n'est-ce pas ? On a déjà découvert plein d'échantillons de cheveux et d'empreintes digitales. On trouvera bien quelque chose à toi dans le tas, non ?

— C'était Ian. L'idée était de lui. Je n'ai rien à y voir. Je sais même pas conduire.

— Et Sarah ?

— Elle ? C'est son toutou...

— Et Leanne ?

— Elle était partante. Elle avait bouffé du lion, ce soir-là. Je sais pas pourquoi. Elle a parlé de sa belle-mère,

mais j'ai pas compris le problème. Franchement, je m'en balançais. Ses problèmes familiaux, moi... On a tous ses problèmes, non ?

À qui le dis-tu, songea Banks.

— Tout ce que tu voulais, c'était coucher avec elle ? dit Winsome.

Cela parut le choquer, venant d'une femme, une belle femme qui plus est, au doux accent jamaïcain.

— Non ! Je l'aimais bien, c'est vrai. Mais j'essayais pas de lui forcer la main.

— Que s'est-il passé ? reprit Banks.

— Ian a dit : « Pourquoi on piquerait pas une bagnole ? On pourrait prendre de l'Ecstasy, fumer quelques joints, et aller en boîte à Darlington. »

— Leanne devait rentrer chez elle...

— Elle s'en foutait bien à ce moment-là. Elle était prête à tout. Elle avait bu ; pas beaucoup, mais c'était inhabituel de sa part, et elle était déchaînée. Elle voulait se marrer.

— Et tu as pensé que tu pourrais te la faire ?

Une fois de plus, l'intervention de Winsome parut le dérouter.

— Non. Oui. Enfin, si elle était consentante. O.K., elle me plaisait. Je me suis dit : on ne sait jamais... elle avait l'air différente, comme si elle se foutait de tout.

— Et tu as pensé que la drogue la rendrait encore plus docile ?

— Non. Je sais pas.

Il regarda Banks avec déplaisir.

— Vous voulez que je continue ou pas ?

— Vas-y !

Banks donna à sa collègue le signal de rester en retrait pour l'instant. Il imaginait sans peine le scénario : Leanne un peu ivre, rigolarde, flirtant avec Mick, comme Shannon la barmaid avait dit, puis Ian offrant de l'Ecstasy dans la voiture, Leanne qui hésite, mais Blair l'encourage, la pousse, en espérant coucher avec elle. On verrait cela plus tard, si nécessaire, quand les circonstances de la disparition de la jeune fille auraient été élucidées.

— Ian a volé la voiture... Moi, j'y connais rien, mais lui, il avait appris ça dans sa cité, East Side Estate.

Banks savait fort bien que le vol de voitures était la distraction favorite des gamins des cités.

— Où êtes-vous allés ?

— Vers Darlington. Ian connaissait des boîtes là-bas. Une fois en route, il nous a filé l'Ecstasy. Puis Sarah s'est roulé un joint et on se l'est partagé.

Banks remarqua que c'était toujours la faute des autres, mais il garda cela pour plus tard.

— Leanne avait-elle déjà consommé de l'Ecstasy ou de la marijuana auparavant ?

— Pas que je sache. Elle était un peu coincée, de ce côté-là.

— Mais pas cette nuit-là ?

— Non.

— Bon. Continue. Que s'est-il passé ?

Le jeune homme baissa les yeux et Banks comprit qu'il abordait l'épisode tragique.

— On n'était pas très loin d'Eastvale – à une demi-

heure en voiture – quand elle a eu envie de vomir. Soit disant que son cœur battait trop vite. Elle avait du mal à respirer. Elle a utilisé son truc pour inhaler, mais ça n'a servi à rien. C'était même pire, si vous voulez mon avis. Bref, lan a cru qu'elle paniquait ou avait des hallucinations, alors il a baissé les vitres. Sans résultat. Bientôt, elle s'est mise à trembler et à transpirer. Elle avait vachement la trouille. Moi aussi.

— Qu'avez-vous fait ?

— Comme on était en pleine cambrousse, au-dessus de Lyndgarth, lan a quitté la route pour s'arrêter. On est tous descendus pour faire quelques pas. lan croyait que ça lui ferait du bien, les grands espaces, ce bol d'air pur, il croyait à une crise de claustrophobie.

— Ça s'est arrangé ?

Mick pâlit.

— Non. Dès qu'elle est sortie, elle s'est mise à vomir. Mais alors, vomir ! Puis elle s'est écroulée. Elle pouvait plus respirer, elle étouffait.

— Vous ne saviez pas qu'elle était asthmatique ?

— Je vous l'ai dit, je l'avais vue utiliser son inhalateur en voiture quand ça a commencé.

— Et l'idée ne vous a pas effleurés que l'Ecstasy pouvait être dangereux pour un asthmatique, ou que cela pouvait provoquer une réaction négative avec l'inhalant ?

— Comment j'aurais pu savoir ? Je suis pas médecin.

— Non. Mais vous prenez pourtant de l'Ecstasy – ça ne devait pas être la première fois – et vous deviez connaître les campagnes de prévention contre ce produit.

Le cas de Leah Betts, par exemple, cette jeune fille morte il y a cinq ans ? Et ce n'est pas la seule.

— Je sais, mais je croyais qu'il fallait seulement surveiller sa température quand on dansait... boire pas mal, pour ne pas se déshydrater.

— Ce n'est qu'un des dangers. Lui avez-vous redonné son inhalateur quand la situation a empiré ?

— On n'a pas pu le trouver. Il devait être resté dans la voiture, dans son sac. Et puis, ça n'avait rien arrangé.

Banks se rappela avoir passé en revue le contenu du sac de Leanne et s'être dit en voyant l'inhalateur qu'elle ne s'en serait jamais séparée.

— L'idée ne vous a pas effleurés non plus qu'elle était peut-être en train de s'étouffer avec son vomi ?

— Je sais pas...

— Qu'est-ce que tu savais, Mick ?

— C'est ça le problème. On savait pas quoi faire. On voulait juste la laisser bien respirer, quand tout à coup elle a été prise de convulsions, et elle n'a plus bougé du tout.

Banks laissa le silence s'éterniser, seulement troublé par les respirations et le ronron du magnétophone.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas emmenée à l'hôpital ?

— C'était trop tard ! Je vous l'ai dit. Elle était morte.

— Vous en étiez sûrs ?

— Oui. On a pris son pouls, guetté des pulsations cardiaques, mais non, elle ne respirait plus. Elle était morte. Ça s'est passé si rapidement. En plus, à cause de l'Ecstasy, on paniquait vachement, on avait pas l'esprit clair.

Banks connaissait au moins trois autres cas de décès dus à l'Ecstasy dans la région, aussi ce compte rendu ne le surprit guère. L'Ecstasy était une drogue populaire chez les jeunes parce qu'elle n'était pas chère et leur permettait de danser toute la nuit. Elle avait la réputation d'être sans danger, même si, comme Mick l'avait dit justement, il fallait veiller à s'hydrater constamment et guetter ses écarts de température, mais cela pouvait faire beaucoup de mal aux individus atteints de tension ou d'asthme, comme Leanne.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas conduite à l'hôpital pendant que vous étiez encore en voiture ?

— Ian avait dit qu'il suffisait de faire quelques pas. Il avait déjà assisté à ce genre de réaction.

— Qu'avez-vous fait de son corps ?

— Ian a dit qu'on ne pouvait dire à personne ce qui s'était passé, qu'on irait en prison.

— Alors qu'avez-vous fait ?

— On l'a enterrée dans la lande. Il y avait une dépression, pas très profonde, près d'un muret de pierres sèches effondré. On l'a recouverte de pierres et de fougères. Pour la retrouver, il aurait fallu le faire exprès, et il n'y avait pas de sentier dans les parages. Même les bêtes n'auraient pas pu la trouver. C'était le désert, un trou perdu.

— Et ensuite ?

— On est rentrés à Eastvale. On était hyper mal, mais Ian a dit qu'il fallait être vus, faire comme si de rien n'était.

— Et son sac ?

— C'était son idée. On avait décidé de dire qu'elle nous avait quittés en sortant du pub pour rentrer chez elle.

J'ai trouvé son sac sur la banquette de la voiture et Ian a dit que si on le balançait dans un jardin, près de l'Old Ship, la police croirait qu'elle s'était fait choper par un maniaque sexuel.

Et il ne s'était pas trompé, songea Banks. Un acte impulsif, s'ajoutant à la disparition de deux autres jeunes filles dont on avait retrouvé les sacs près du lieu du drame. On avait créé un détachement spécial, mais cela n'avait pas suffi à sauver Melissa Horrocks ni Kimberley Myers. Il était en colère, dégoûté.

Au-dessus de Lyndgarth, il y avait des kilomètres de landes sans une ferme aux alentours. Mick avait raison, c'était un désert seulement traversé par des randonneurs qui ne s'écartaient pas des sentiers balisés.

— Tu te rappelleras où elle est enterrée ?

— Je crois. Pas l'endroit précis, mais un périmètre...

C'est facile, à cause du mur éboulé.

Banks regarda Winsome.

— Qu'on aille voir sur place, avec lui. Et quand le corps aura été retrouvé, je veux être prévenu aussitôt. Et qu'on arrête Ian Scott et Sarah Francis.

Winsome se leva.

— Ce sera tout, pour le moment.

— Qu'est-ce que je vais devenir ? demanda Mick.

— Je ne sais pas. Franchement, je ne sais pas.

L'entretien s'était bien déroulé, se disait Maggie en se dirigeant vers Portland Place. Derrière elle, Broadcasting House ressemblait à la poupe d'un transatlantique. À l'intérieur, un labyrinthe... Elle se demandait comment les gens qui y travaillaient faisaient pour s'y retrouver, même au bout de plusieurs années. Dieu merci, une assistante était venue la chercher à l'accueil pour, une fois franchie la sécurité, la guider dans les entrailles du bâtiment.

Comme il s'était mis à pleuvoir légèrement, elle se réfugia dans une cafétéria. Perchée au bar devant la vitrine, à déguster son café au lait en regardant les passants batailler avec leur parapluie, elle récapitula sa journée. Il était trois heures de l'après-midi et il y avait déjà foule dans les rues. À Londres, les temps morts n'existaient pas. L'interview avait porté presque exclusivement sur les violences conjugales en général – symptômes à reconnaître, comportements types à éviter – plutôt que sur sa propre histoire, ou celle de l'autre invitée, une ex-femme battue devenue psychologue. Elles avaient échangé adresses et numéros de téléphone, promis de se donner des nouvelles, puis cette femme s'était sauvée pour aller donner une autre interview.

Le déjeuner avec Sally, sa directrice artistique, lui avait également donné satisfaction. Elles avaient déjeuné dans

un restaurant italien plutôt cher, près de Victoria Station, et Sally avait observé ses dessins, faisant de judicieuses suggestions. Il avait surtout été question des récents événements à Leeds, et Sally avait montré une curiosité bien naturelle. Sur Lucy, Maggie était restée évasive.

Lucy. La pauvre. Maggie s'en voulait de l'avoir laissée seule dans cette grande maison, juste en face du lieu du crime. Lucy l'avait tranquillisée, mais était-elle vraiment sûre d'elle ou avait-elle voulu se montrer courageuse ?

Maggie n'avait pu obtenir de place pour la pièce de théâtre qui l'intéressait ; c'était un tel succès que la salle était comble tous les soirs, même le mercredi. Elle songea qu'elle pourrait d'abord descendre à son petit hôtel, puis aller au cinéma, mais plus elle y pensait en regardant défiler des hordes d'inconnus, plus elle se disait que Lucy avait besoin d'elle.

Non, elle allait attendre la fin de la pluie – une simple averse, on voyait déjà un pan de ciel bleu – puis faire du lèche-vitrines dans Oxford Street et ensuite rentrer en début de soirée pour faire cette surprise à son amie.

Maggie fut soulagée d'avoir pris cette décision. Après tout, quel intérêt d'aller au cinéma toute seule alors que Lucy avait besoin de parler à quelqu'un – quelqu'un qui l'aiderait à s'épancher et à décider de son avenir ?

Quand la pluie eut cessé complètement, elle termina son café au lait et sortit dans la rue. Elle lui achèterait quelque chose, rien de coûteux ni d'ostentatoire, un bracelet ou un collier, pour fêter sa liberté. Puisque la police lui avait tout pris... Elle était sur le point de

commencer une vie nouvelle.

L'après-midi était bien avancé quand Banks reçut un appel lui disant de se rendre à Wheaton Moor, au nord de Lyndgarth, et il emmena Winsome dans sa voiture. Elle avait assez bossé sur la disparition de Leanne Wray pour assister au dénouement. Il n'y avait plus guère de jonquilles, mais des nuages rose et blanc coiffaient les arbres, et sur les haies scintillaient les étoiles jaune brun des chélidaines. Jaunes aussi étaient les ajoncs qui brillaient partout dans les landes.

Il se gara le plus près possible des gens rassemblés là, mais ils durent parcourir encore quatre cents mètres sur un tapis moelleux d'ajoncs et de bruyères. Mick Blair et les autres avaient sans conteste transporté Leanne loin, très loin de toute civilisation. Le soleil avait beau luire dans un ciel à peine traversé de nuages, le vent était froid. Banks se félicitait d'avoir mis sa veste sport. Winsome, elle, portait des bottes en cuir et une veste à chevrons par-dessus son pull col roulé noir. Elle marchait à grands pas, avec grâce et assurance, tandis que Banks se tordait la cheville et trébuchait çà et là sur cet épais tapis de verdure. Il était temps d'aller faire de l'exercice physique, se dit-il. Et de cesser de fumer.

Ils atteignirent l'équipe que Winsome avait envoyée sur place trois heures plus tôt. Mick Blair était attaché par les

menottes à l'un des policiers en tenue, ses cheveux gras volant au vent.

Un autre policier désigna la légère dépression, et Banks aperçut un bout de main, la chair dévorée en partie, l'os blanc apparent.

— On a dérangé le moins possible, chef ! J'ai averti les techniciens. Ils ont promis de faire vite.

Banks le remercia. Sur la route, il vit une voiture et une fourgonnette stopper, des silhouettes en descendre et s'avancer sur le terrain accidenté, certaines en combinaison blanche. Le SOCO eut bientôt sécurisé un périmètre de plusieurs mètres autour du tas de pierres, et Peter Darby, le photographe des scènes de crime local, se mit à l'ouvrage. Il ne manquait plus que le Dr Burns, chirurgien de la police. Le Dr Glendenning, le pathologiste du ministère public, conduirait vraisemblablement l'autopsie, mais c'était un monsieur trop âgé et vénérable pour crapahuter dans les landes. Le Dr Burns était compétent et avait déjà une bonne expérience de ces examens sur le terrain.

Il s'écoula encore dix minutes avant son arrivée. À ce moment-là, Peter Darby avait fini de photographier la scène, et il était temps de découvrir la dépouille. Le SOCO procéda lentement et méticuleusement, pour ne pas déplacer le moindre indice. Selon Mick, Leanne était morte d'avoir pris de l'Ecstasy, mais il pouvait mentir ; il pouvait avoir tenté de la violer et, devant sa résistance, l'avoir étouffée. En tout cas, il était imprudent de tirer des conclusions hâtives sur son sort. Une fois suffisait.

Debout dans ces landes, sa veste chahutée par le vent, tandis que les hommes dégageaient le cadavre, Banks avait l'impression de revivre une scène trop familière. Il se rappela Harold Steadman, l'historien local qu'ils avaient trouvé enterré sous un pareil muret de pierres sèches, près d'une falaise. C'était la deuxième affaire de Banks à Eastvale ; à l'époque, ses gosses allaient à l'école et il formait un ménage heureux avec Sandra. Pourtant, il se sentait à des années-lumière de cette vie-là. Il se demanda à quoi pouvaient bien servir ces murets ; ils avaient sans doute marqué jadis les limites d'une propriété, qui était retournée à l'état sauvage, envahie par les ajoncs et les bruyères. Les éléments avaient accompli leur œuvre destructrice sur ce mur, que nul n'avait plus le moindre intérêt à réparer.

Pierre après pierre, le corps fut dégagé. Dès qu'il vit la chevelure blonde, Banks sut que c'était bien Leanne. Elle portait encore la même tenue qu'au moment de sa disparition – jean, Nike blanches, T-shirt et veste légère en daim – et cela plaidait en faveur de Mick. S'il y avait une certaine décomposition et des traces de passages de rongeurs – il manquait un doigt à la main droite, par exemple –, la fraîcheur ambiante avait empêché qu'elle ne devienne un squelette complet. En fait, même si la peau s'était déchirée pour révéler le muscle et le gras de la joue gauche, il put la reconnaître d'après les photos qu'il avait vues.

Quand le cadavre fut complètement découvert, chacun resta en arrière comme s'il s'agissait d'un enterrement où

l'assistance se recueille autour de la fosse – plutôt que d'une exhumation. La lande était muette, mais le vent sifflait et râlait autour des pierres, telle une âme en peine. Mick pleurait. Ou bien c'était le vent froid qui lui piquait les yeux.

— Tu en as vu assez ? lui demanda Banks.

Le jeune homme sanglota, puis se tourna subitement pour vomir copieusement et bruyamment sur les ajoncs.

Le portable de Banks sonna au moment où il retournait à sa voiture. C'était Stefan Nowak ; il avait l'air fébrile.

— Alan ?

— Qu'y a-t-il ? On a identifié la sixième victime ?

— Non. Mais j'ai pensé que vous aimeriez l'apprendre tout de suite : on a retrouvé la caméra de Payne.

— Dites-moi où, et j'arrive...

Maggie était fatiguée quand son train arriva en gare vers neuf heures du soir, après une demi-heure de retard causée par la présence d'une vache dans un tunnel à la sortie de Wakefield. Elle commençait à comprendre pourquoi les Anglais critiquent tellement leur chemin de fer.

Il y avait une longue file d'attente à la station de taxis, et comme elle n'avait qu'un petit fourre-tout, elle décida de pendre le bus. Beaucoup s'arrêtaient à proximité de chez elle. C'était une soirée agréable, sans une goutte de pluie, et les rues étaient fréquentées. Le bus arriva sans tarder et elle alla se mettre au fond, au niveau inférieur. Deux dames

âgées, qui revenaient du bingo, s'installèrent en face d'elle ; les cheveux de l'une ressemblaient à une brume bleuâtre parsemée de paillettes. Son irritant parfum fit éternuer Maggie, qui changea de place.

Le trajet était familier, et elle passa le temps en lisant une des nouvelles du dernier Alice Munro qu'elle avait acheté à Londres. Elle avait aussi trouvé le cadeau idéal pour Lucy, qui était dans son fourre-tout, niché dans son petit écrin bleu. C'était un bijou ancien qui lui avait tout de suite tapé dans l'œil : pendu à une fine chaîne, un disque d'argent de la taille d'un penny environ. À l'intérieur du cercle figuré par un serpent qui se mord la queue, il y avait l'image du phénix qui renaît de ses cendres. Elle espérait que Lucy aimerait et apprécierait l'attention.

Le bus tourna une dernière fois. Maggie appuya sur le bouton d'arrêt et sortit près du haut de sa rue. Le quartier était calme et le ciel marbré des rouges et violets du coucher de soleil. Le temps s'était rafraîchi, remarqua-t-elle, prise de frissons. Elle aperçut Mme Toth, la mère de Claire, qui traversait la rue avec du poisson-frites emballé dans une feuille de journal et la salua, puis monta la butte.

Elle cherchait ses clés à tâtons en gravissant les marches sombres envahies de broussailles. Pas facile de trouver son chemin. L'endroit rêvé pour tendre un piège à quelqu'un, se dit-elle, en regrettant cette pensée. Elle avait encore l'appel de Bill sur le cœur.

La maison semblait dans le noir. Lucy était peut-être sortie. Maggie en doutait. Puis, débouchant des broussailles, elle remarqua une lueur tremblotante au

niveau de sa chambre. La télévision. Sur le moment, elle regretta – réaction peu charitable – de ne pas avoir la maison à elle toute seule. Savoir quelqu'un dans sa chambre la dérangeait. Mais elle avait dit à Lucy qu'elle pouvait regarder la télévision et ne se voyait pas faire irruption dans la pièce et la virer de là, malgré sa fatigue. Elles pourraient peut-être échanger leurs chambres, si Lucy voulait passer son temps devant le petit écran. Maggie se contenterait parfaitement de passer quelques jours dans l'autre.

Elle tourna la clé dans la serrure et entra, puis posa son sac et suspendit sa veste avant de monter à l'étage. Comme elle foulait discrètement l'épaisse moquette, elle entendit les bruits de la télévision, sans pouvoir les identifier. Des vociférations. La porte de sa chambre était entrouverte et, sans même songer à frapper, elle se contenta de la pousser pour entrer. Lucy était vautre sur le lit, nue. Eh bien, ce n'était pas très surprenant après le spectacle de ce matin. Mais quand Maggie se tourna vers la télévision, elle n'en crut pas ses yeux.

Au début, elle pensa que c'était un porno quelconque, même si elle ne s'expliquait pas pourquoi son amie pouvait regarder un truc pareil ni où elle l'avait dégoté. Puis elle nota l'aspect médiocre de la pellicule, l'éclairage improvisé. C'était une espèce de cave et il y avait là une fille ligotée à un lit. Un homme se masturbait auprès d'elle en brailant des obscénités. Maggie le reconnut. Une femme était allongée, la tête entre les jambes de la fille et, dans la fraction de seconde que mit Maggie à comprendre,

elle se retourna, se purlécha et lança un regard coquin à la caméra.

Lucy!

— Oh, non ! dit-elle en se tournant vers Lucy, qui la regardait de ses yeux noirs, impénétrables.

Maggie mit la main à sa bouche. Elle avait envie de vomir. Et elle avait peur. Comme elle se retournait pour sortir, elle entendit un bruit derrière elle, puis ressentit une douleur déchirante au crâne, et le monde vola en éclats.

Le lac recueillait la lumière vespérale au moment où Banks arriva à destination après avoir ramené Mick Blair à Eastvale, s'être assuré que Ian Scott et Sarah Francis étaient bien sous les verrous et être passé prendre Jenny. Winsome et le brigadier Hatchley pourraient tenir le commissariat jusqu'au lendemain matin.

Les lumières frémissaient sur l'eau comme du gasoil, et les canards, intrigués par tout ce remue-ménage, restaient à une distance respectable, se demandant sans doute où étaient passées les miettes de pain. La caméra Panasonic Super 8 était posée, toujours attachée à son trépied, sur un linge, par terre. Stefan Nowak et Ken Blackstone étaient restés là jusqu'à l'arrivée de Banks.

— Vous êtes sûrs que c'est bien elle ?

Blackstone opina.

— L'un de nos entreprenants brigadiers a réussi à

savoir où Payne se l'était procuré. Il avait payé en liquide, le 3 mars de l'an dernier. Le numéro de série correspond.

— Pas de cassettes ?

— Une dans la caméra. Illisible.

— On ne pourrait pas la restaurer ?

— Hélas...

— Une seule, alors ? C'est tout ?

Stefan acquiesça.

— Croyez-moi, nos hommes ont fouillé le moindre centimètre carré. (Il désigna d'un geste ample tout le lac.) Si on avait jeté là une cassette, on le saurait maintenant.

— Dans ce cas, où sont-elles ? fit Banks, à personne en particulier.

— À mon avis, celui qui a balancé la caméra les a recopiées sur VHS. On perd en qualité, mais c'est la seule solution pour les visionner sur un magnétoscope classique, sans la caméra.

— Logique. On va déposer ça à Millgarth, avec les pièces sous scellés, même si je me demande à quoi ça pourrait nous servir...

Stefan se pencha pour ramasser l'objet, qu'il enveloppa soigneusement dans le linge comme on emmaillote un poupon.

— On ne sait jamais.

Banks remarqua l'enseigne d'un pub à une centaine de mètres : The Woodcutter's. Un établissement sans âme, à vue de nez, mais il n'y avait rien d'autre dans les parages.

— La journée a été longue et je n'ai pas encore bu

mon thé, dit-il à Blackstone et Jenny après le départ de Stefan. Si on allait prendre un verre, histoire de se creuser les méninges ?

— Pas d'objection, dit Blackstone.

— Jenny ?

Jenny sourit.

— Ai-je le choix ? Je suis venue dans ta voiture, non ?

Mais je suis pour...

On les installa bientôt dans un coin. L'endroit était presque vide. Heureusement pour Banks, on y servait à manger. Il commanda un burger-frites et une bière pression. Si le son du juke-box n'était pas assez fort pour les empêcher de se parler, il leur éviterait d'être entendus par d'autres consommateurs.

— Bon, qu'avons-nous ? dit-il, une fois son assiette devant lui.

— Une caméra foutue..., dit Blackstone.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que quelqu'un – Payne, probablement – l'a balancée à la flotte.

— Pourquoi ?

— Si je le savais !

— Voyons, Ken. Un petit effort !

Blackstone sourit.

— Pardon, j'ai eu une longue journée, moi aussi.

— La question est intéressante, dit Jenny. Pourquoi ?

Et quand ?

— Forcément avant que Taylor et Morrisey ne pénètrent dans la cave.

— Mais Payne avait une prisonnière, intervint Blackstone. Kimberley Myers. Pourquoi aurait-il foutu en l'air sa caméra alors qu'il était en pleine action ? Et qu'a-t-il fait des cassettes VHS, si Stefan a raison ?

— Je n'ai pas de réponses à cela, dit Jenny, mais je peux vous proposer un autre angle d'approche...

— Je te vois venir, dit Banks.

— Ah oui ?

— Lucy Payne...

Banks attaqua son burger. Pas mal, mais il avait tellement faim qu'il aurait avalé n'importe quoi.

Jenny hochait la tête.

— Pourquoi avons-nous toujours cru que c'était Terence le vidéaste alors qu'on soupçonnait Lucy d'être sa complice ? Surtout maintenant que Laura et Keith m'ont parlé de son passé et que la prostituée a indiqué ses tendances sexuelles... Ne serait-il pas plus logique, psychologiquement, qu'elle ait été aussi impliquée que lui ? Rappelez-vous, les victimes ont été tuées exactement comme Kathleen Murray : étranglées.

— Ce serait elle, la meurtrière ?

— Par forcément. Mais si Keith et Laura disent vrai, alors elle a pu considérer qu'elle agissait par charité, comme dans le cas de Kathleen, apparemment.

— Par charité ? Mais tu disais qu'elle avait tué Kathleen par jalousie !

— J'ai dit que la jalousie pouvait être un mobile, n'en déplaise à sa sœur Laura. Mais ses mobiles pourraient être multiples. Rien n'est simple dans une personnalité

comme la sienne.

— Mais pourquoi ? s'exclama Blackstone. Même si c'est elle, pourquoi aurait-elle jeté la caméra ?

Banks piqua une frite et réfléchit avant de répondre :

— Elle a très peur de la prison. Si elle a senti l'étau se resserrer, pourquoi n'aurait-elle pas fait des plans pour se couvrir ?

— Un peu tiré par les cheveux...

— Pourquoi donc, Ken ? Mets-toi à sa place. Elle n'est pas sottie, plus brillante même que son mari. Terence kidnappe Kimberley Myers ce soir-là. Il est devenu incontrôlable, brouillon – mais Lucy, qui garde la tête froide, voit la fin arriver rapidement. D'abord, elle élimine le maximum d'indices, caméra comprise. C'est peut-être ce qui a monté Terence contre elle, déclenché la bagarre. À l'évidence, elle n'a aucun moyen de prévoir comment ça finira, à ce moment-là, alors elle doit improviser, attendre de voir de quel côté tourne le vent. Si jamais on trouvait des traces de sa présence dans la cave...

— Ce qui s'est produit...

— Effectivement, alors elle aura une explication valable pour cela aussi : entendant un bruit, elle va mener son enquête, et là, qu'est-ce qu'elle voit... ? Le fait que son mari l'ait estourbie lui a rendu service.

— Et les cassettes ?

— Elle ne s'en serait débarrassée pour rien au monde, répondit Jenny. Il y a là ses actes – leurs actes. La caméra n'est rien, un simple moyen. Ça peut se racheter. Mais les cassettes sont plus précieuses que des diamants car

uniques, irremplaçables. Ce sont leurs trophées. Elle pourrait se les repasser indéfiniment pour revivre ces moments. Ce serait un substitut, en attendant mieux. Non, elle ne les sacrifierait jamais.

— Alors où sont-elles ?

— Et où est Lucy ?

— Est-il possible, dit Banks en écartant son assiette, que ces deux questions aient la même réponse ?

Maggie se réveilla avec une migraine infernale et l'envie de vomir. Faible et désorientée, elle ne savait ni où elle se trouvait ni combien de temps s'était écoulé depuis son évanouissement. Les rideaux étaient ouverts et on voyait qu'il faisait nuit. Reprenant lentement ses esprits, elle comprit qu'elle était toujours dans sa chambre. Sa lampe de chevet était allumée ; l'autre par terre, en morceaux. Lucy avait dû la frapper avec cela ; elle sentait un truc chaud et poisseux dans ses cheveux. Du sang.

On l'avait frappée ! Cette révélation brutale fut comme un électrochoc. Elle avait vu la vidéo : Lucy et Terry torturant cette pauvre fille, Lucy ayant l'air d'en tirer du plaisir.

Maggie essaya de bouger, mais ses membres étaient attachés aux quatre coins du lit. On l'avait ligotée comme la fille sur la cassette ! La panique monta. Elle se débattit pour se libérer, mais ne réussit qu'à faire grincer les ressorts. La porte s'ouvrit et Lucy entra ; elle avait remis

son jean et son T-shirt.

— Regarde ce que tu me fais faire, Maggie... Tu devais rentrer demain.

— C'était toi ! Sur cette vidéo. Toi ! C'était ignoble, immonde...

— Tu n'étais pas censée regarder, dit-elle en se perchait sur le lit avant de lui caresser le front.

Maggie tressaillit. L'autre se mit à rire.

— T'en fais pas, va. Tu n'es pas mon genre.

— Tu les as tuées. Avec lui.

— Là, tu te trompes, dit Lucy en se levant pour arpenter la pièce, les bras croisés. Terry n'a jamais tué une mouche ; il n'avait pas le cran. Oh, il aimait les ligoter... Leur faire des trucs. Même après leur mort. Mais c'était à moi de les tuer. Pauvres petites. Elles ne tenaient pas le choc, alors je devais les endormir. Toujours en douceur. Le plus en douceur possible.

— Tu es folle ! dit Maggie en recommençant à se débattre.

— Tiens-toi tranquille !

De nouveau, Lucy s'assit sur le lit, sans la toucher cette fois.

— Folle ? Je ne crois pas. Ce n'est pas parce que tu ne me comprends pas que je suis folle. Différente, c'est tout. Je vois les choses autrement. J'ai d'autres besoins que toi. Cependant, je ne suis pas folle.

— Mais *pourquoi* ?

— Je ne pourrais pas t'expliquer comment je suis. Je ne me l'explique pas moi-même. (Elle se remet à rire.) Je

serais la moins bien placée pour le faire ! Oh, les psy peuvent essayer. Ils pourraient disséquer mon adolescence et bâtir des théories, mais même eux savent bien qu'en définitive, il n'y a pas d'explications. Je suis... ce que je suis. Comme un mouton à cinq pattes ou un chien à deux têtes. Dis que je suis mauvaise, si ça t'aide à comprendre. La question la plus importante, pour le moment, c'est comment je vais m'en tirer...

— Pourquoi tu ne pars pas ? Va-t-en, je ne dirai rien.

Lucy eut un sourire triste.

— J'aimerais te croire, Maggie. Si seulement c'était aussi simple.

— C'est simple. Va-t'en ! Disparais.

— Impossible. Tu as vu les cassettes. Tu es au courant. Je ne peux pas te laisser partir. Je ne voulais pas te tuer, Maggie, cependant il le faut. Je te promets d'être aussi douce qu'avec les autres.

— Pourquoi moi ? gémit Maggie. Pourquoi m'avoir choisie ?

— Facile. Tu avais tellement envie de voir en moi une victime, à ton image... C'est vrai, Terry était devenu imprévisible et m'avait filé des coups quelquefois. C'est dommage que les mecs manquent autant de jugeote. Enfin, bref, tu sais comment on s'est connus ?

— Non.

— Il m'a violée. Tu ne me crois pas, je le vois. Normal, ça dépasse les gens. C'est pourtant la vérité. J'allais prendre le bus après être allée dans un pub avec des copines, quand il m'a tramée dans une ruelle et violée. Il

avait un couteau.

— Il te viole et tu l'épouses ? Tu ne l'as pas dénoncé à la police ?

— Il ne savait pas dans quoi il s'embarquait ! Je lui ai donné l'expérience de sa vie. Il n'a pas dû réaliser tout de suite que je le violais autant qu'il me violait. Ce n'était pas la première fois pour moi, tu sais. Crois-moi, je connais tout là-dessus. J'ai été à bonne école. On ne pouvait rien me faire que je n'aie déjà expérimenté, de façon répétée, par plusieurs personnes. Il se croyait le violeur, mais parfois c'est la victime qui mène le jeu. On avait beaucoup en commun, en fait. Pas seulement sexuellement. Il a continué à violer des femmes même après notre rencontre. Je l'encourageais. Quand on baisait, je lui faisais me raconter tout ce qu'il leur faisait.

— Je ne comprends pas...

Maggie pleurait et tremblait violemment, incapable de contenir sa terreur à présent qu'elle savait qu'on ne pouvait plus la raisonner.

— Normal, dit Lucy d'une voix apaisante en lui caressant le front. C'est parfaitement normal. Mais tu m'as été bien utile et je t'en remercie. D'abord, tu m'as offert une cachette pour mes cassettes. C'étaient les seules choses qui pourraient m'accuser, à part Terry, et je savais qu'il ne dirait rien. D'ailleurs, il est mort maintenant.

— Comment ça, les cassettes ?

— Je les avais planquées chez toi. Tu te souviens quand je suis venue te voir dimanche, avant que ça ne dégénère... ?

— Oui.

— Je les ai cachées dans le grenier quand je suis allée aux toilettes. Tu m'avais dit que tu n'y allais jamais. Tu te rappelles ?

En effet, Maggie se rappelait. Ce grenier était un endroit poussiéreux et irrespirable, qui réveillait ses allergies et lui flanquait la trouille. Elle devait en avoir parlé en montrant la maison à Lucy.

— C'est pour cela que tu as sympathisé avec moi ? Parce que je t'étais utile ?

— Je pensais avoir besoin d'une amie, à un moment donné, oui. Tu m'as bien défendue. Merci pour tout ce que tu as dit. Merci de m'avoir crue. Je ne fais pas ça de gaieté de cœur, tu sais ? C'est pas drôle de tuer... C'est triste que ça doive finir ainsi.

— Ça ne doit pas finir ainsi ! S'il te plaît, ne me tue pas. Va-t'en, je ne dirai rien. Je le jure...

— Tu dis ça maintenant, car tu as peur, mais si je m'en vais, tu penseras autrement et tu iras voir la police.

— Non ! *Je le jure !*

— J'aimerais bien te croire, Maggie. Sincèrement.

— C'est vrai !

Lucy ôta la ceinture de son jean.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je te l'ai dit : je serai douce. N'aie pas peur. Une petite douleur et puis tu t'endormiras.

— Non !

Quelqu'un frappa violemment à la porte d'entrée. Lucy se figea et Maggie retint son souffle.

— Reste tranquille, murmura Lucy en lui mettant la main sur la bouche.

On frappait toujours.

— Maggie ! Ouvrez, c'est la police ! Nous savons que vous êtes là, nous avons parlé à votre voisine. Elle vous a vue rentrer. Ouvrez ! Nous voulons vous parler, c'est très important.

Maggie lut la peur sur le visage de Lucy. Elle banda ses forces pour crier, mais la main la bâillonnait, lui coupant presque la respiration.

— Elle est avec vous, Maggie ?

C'était Banks, le flic qui lui avait fait tant d'ennuis. Si seulement il pouvait défoncer la porte et la secourir, elle lui demanderait de l'excuser ; elle ferait tout ce qu'il voudrait.

— La blonde que la voisine a vue... c'est Lucy ? Si vous êtes là, Lucy, nous savons tout sur Kathleen Murray. Nous avons plein de questions à vous poser... Maggie, ouvrez ! Si elle est là, ne vous fiez pas à elle. Nous pensons qu'elle a caché les cassettes chez vous.

— Ne bouge pas, dit Lucy qui sortit de la pièce.

— Je suis là ! hurla aussitôt Maggie, de toutes ses forces, sans savoir si on pouvait l'entendre. Elle est là aussi ! Elle va me tuer ! Aidez-moi !

Lucy rentra dans la chambre, sans paraître se soucier des hurlements de sa prisonnière.

— Ils sont derrière aussi, dit-elle en croisant les bras. Qu'est-ce que je peux faire ? Je ne veux pas aller en prison. Je ne pourrais pas supporter d'être en cage jusqu'à la fin de ma vie.

— Lucy, dit Maggie en s'efforçant d'être calme. Détache-moi et ouvre la porte. Laisse-les entrer. Je suis sûre qu'on sera indulgent. On verra que tu as besoin d'aide.

Lucy n'écoutait pas. Elle avait recommencé à marcher de long en large en marmonnant toute seule. Le mot « cage » revenait sans arrêt.

Puis Maggie entendit un énorme fracas et la police franchit la porte d'entrée avant de se ruer dans l'escalier.

— Je suis là ! cria-t-elle.

Lucy lui jeta un regard pathétique et dit :

— Essaie de ne pas trop me haïr...

Puis elle prit son élan et traversa la fenêtre dans une pluie de verre.

Maggie se mit à hurler.

Pour quelqu'un qui déteste les hôpitaux, j'ai l'impression d'y être toujours fourré depuis quelque temps, se dit Banks en parcourant le couloir qui menait à la chambre particulière de Maggie Forrest, ce jeudi-là.

— Oh, c'est vous ! dit-elle.

Il nota qu'elle ne le regardait pas franchement dans les yeux, mais fixait le mur. Le bandage recouvrant son front aidait à maintenir le pansement à l'arrière du crâne. La plaie, vilaine, avait nécessité plusieurs points de suture. Elle avait perdu beaucoup de sang ; quand Banks l'avait secourue, l'oreiller en était imbibé. Selon le médecin, elle était malgré tout hors de danger et pourrait sortir dans un jour ou deux. Pour le moment, elle était surtout soignée pour sa commotion. En la regardant, Banks songea au jour, pas si lointain, où il avait vu Lucy Payne pour la première fois dans son lit d'hôpital, un œil bandé, l'autre jaugeant la situation, sa chevelure noire étalée sur l'oreiller blanc.

— C'est tous les remerciements que j'ai ?

— ...

— Pour avoir amené la cavalerie. C'était mon idée, vous savez ? C'est vrai, je ne faisais que mon devoir, mais parfois les gens nous disent un petit mot gentil. Je n'attends pas de pourboire.

— Vous jubilez, hein ?

Banks approcha une chaise.

— Pas autant que vous le croyez. Comment ça va ?

— Assez bien.

— C'est vrai ?

— Quelques courbatures...

— Pas étonnant !

— C'était vraiment vous... ?

— Vraiment moi, quoi ?

Elle le regarda dans les yeux pour la première fois.

Les médicaments avaient ôté tout éclat à son regard, mais on pouvait y lire la souffrance et la confusion, plus quelque chose de plus doux et difficile à définir.

— Qui m'avez sauvée ?

Banks se pencha en avant et soupira.

— J'en ai mis du temps à comprendre...

— Que voulez-vous dire ?

— J'aurai dû voir ça bien plus tôt ! Je possédais toutes les pièces du puzzle, mais je ne les ai pas assemblées assez vite. Il a fallu qu'on repêche la caméra dans le lac, près de chez vous...

— Elle était là ?

— Oui, Lucy avait dû la balancer le week-end précédent...

— J'y vais quelquefois pour réfléchir et donner du pain aux canards... (Une fois de plus, elle contempla le mur, puis se tourna pour lui faire face.) Bref, ce n'est pas vraiment votre faute, n'est-ce pas ? Vous ne lisez pas dans les pensées.

— Ah non ? C'est ce qu'on attend parfois de moi ! Enfin, vous devez avoir raison. Dans ce cas-là... Nous soupçonnions depuis le début l'existence d'une caméra et de vidéos, et on savait qu'elle tenait à ses cassettes. Nous savions aussi que sa seule amie, c'était vous, et qu'elle était venue vous voir la veille de notre intervention...

— Elle ne pouvait pas prévoir l'avenir.

— Non, mais elle savait le dénouement proche. Elle voulait limiter les dégâts, et pour cela il fallait entre autres cacher ces cassettes... Au fait, où étaient-elles ?

— Dans le grenier. Elle savait que je n'y montais jamais.

— Et qu'elle pourrait les récupérer facilement, vu que vous seriez sans doute la seule dans la région à lui offrir l'hospitalité. Ça, c'était l'autre indice : vous étiez son seul recours. D'abord, nous avons vu les voisins et, lorsque la mère de Claire a dit que vous veniez de rentrer tandis qu'un autre avait vu une jeune femme frapper chez vous deux jours plus tôt...

— Vous devez me trouver bien stupide de l'avoir laissée entrer.

— Naïve, peut-être, pas forcément stupide.

— Elle avait tellement l'air d'une...

— De *la* victime ?

— Oui. Je voulais qu'elle soit *la* victime, ça me rassurait, sans doute.

Banks opina.

— Elle jouait bien son rôle. Il faut dire qu'elle avait de la pratique...

— Que voulez-vous dire ?

Banks lui raconta l'histoire des Sept d'Alderthorpe et le meurtre de Kathleen Murray. Quand il eut fini, Maggie pâlit, avala sa salive et resta silencieuse, les yeux au plafond. Une minute s'écoula avant qu'elle reprenne la parole :

— Elle a tué sa cousine à l'âge de douze ans ?

— Oui. C'est en partie ce qui nous a remis sur sa piste. C'était au moins la preuve qu'elle n'était pas aussi pure qu'elle le prétendait.

— Beaucoup de gens ont souffert dans leur enfance, dit Maggie, retrouvant un peu de couleurs. Peut-être pas à ce point, mais ça n'en fait pas des assassins pour autant. Pourquoi elle ?

— J'aimerais pouvoir vous répondre. Terry Payne était un violeur quand il l'a rencontrée, et Lucy avait tué Kathleen. Une sorte d'alchimie s'est produite... On n'en saura sans doute jamais plus.

— Et s'ils ne s'étaient jamais connus ?

Banks haussa les épaules.

— Peut-être rien ne serait-il arrivé. Terry se serait fait arrêter pour viol, et Lucy aurait épousé un beau jeune homme. Elle aurait eu deux enfants et serait devenue directrice de banque. Qui sait ?

— Elle m'a dit qu'elle avait tué ces filles, Terry n'en ayant pas le courage.

— Logique. Elle avait déjà fait cela. Pas lui.

— Elle a dit que c'était par charité.

— Possible. Ou pour se protéger. Ou par jalousie.

Comment aurait-elle pu comprendre ses propres motivations mieux que nous, ou dire la vérité ? Avec quelqu'un comme elle, c'était sans doute une étrange combinaison des trois.

— Elle a dit aussi qu'ils s'étaient mis ensemble parce qu'il l'avait violée. Qu'il avait tenté de la violer.

Je n'ai pas bien compris. Elle m'a dit que c'était un viol réciproque.

Banks s'agita sur sa chaise. Il aurait bien aimé fumer une cigarette, même s'il avait décidé de renoncer au tabac avant la fin de l'année.

— Je serais incapable de l'expliquer mieux que vous. Je suis flic, et je connais sans doute la nature humaine, mais dans ce cas... qui sait quel mic-mac s'est fait dans la psychologie d'une femme avec ses antécédents ? J'imagine qu'après ce qu'elle avait subi dans son enfance, et ses goûts sexuels, Terence Payne n'était pas très redoutable.

— Elle s'est décrite comme un mouton à cinq pattes...

Cette image ramena Banks à son enfance. À Pâques et en automne les forains venaient s'installer sur la place. Il y avait des manèges – la chenille, les autotamponneuses, le train fantôme – et des baraques où l'on pouvait lancer des fléchettes contre des cartes à jouer ou tirer sur des silhouettes en fer-blanc avec une carabine à air comprimé, ce qui permettait de gagner un poisson rouge dans un sac en plastique rempli d'eau ; il y avait les lumières criardes, la cohue, la sono tonitruante ; mais aussi l'endroit où l'on exhibait des monstres : une tente dressée tout au fond.

L'entrée coûtait six pences. C'était toujours en fait une déception, car on ne voyait ni authentique femme à barbe, ni homme-éléphant, ni femme-araignée, ni microcéphales. Ceux-là, Banks ne les avait vus que plus tard, dans le célèbre film de Tod Browning. Aucun n'était vivant, pour commencer ; c'étaient des animaux difformes, mort-nés ou tués à la naissance, flottant dans de grands bacs de formol – un agneau à cinq pattes ; un chat à cornes ; un chiot à deux têtes ; un veau sans yeux – visions de cauchemar.

— Malgré ce qui s'est passé, poursuit Maggie, sachez que je ne deviendrai pas cynique. Je sais que vous me trouvez naïve mais, à tout prendre, j'aime mieux être naïve qu'aigrie et méfiante.

— Vous avez commis une erreur de jugement et cela aurait pu vous être fatal.

— Vous croyez qu'elle m'aurait tuée sans votre intervention ?

— Et vous ?

— Je n'en sais rien. Il faut que je réfléchisse. Lucy était... surtout une victime. Vous n'étiez pas là. Vous ne l'avez pas entendue. Elle ne *voulait pas* me tuer.

— Bon sang, ouvrez les yeux ! Elle a assassiné Dieu sait combien d'adolescentes. Elle vous aurait tuée, croyez-moi. À votre place, je ne penserais plus à elle comme à une victime.

— Vous n'êtes pas à ma place.

Banks soupira.

— Heureusement pour moi comme pour vous. Quels

sont vos projets ?

— Mes projets ?

— Vous allez rester dans cette maison ?

— Oui, je crois.

Elle gratta ses bandages, puis fit la grimace.

— Je n'ai guère le choix, vous savez ? Et j'ai un travail à terminer. Une autre découverte que j'ai faite à travers ces épreuves, c'est que je peux être utile à autrui, être le porte-parole de celles qui n'osent pas parler. On m'écoute.

Banks acquiesça. Il se disait toutefois que le fait d'avoir pris la défense de Lucy pourrait ternir sa crédibilité comme représentante des femmes battues. Mais il pouvait se tromper. Après tout, l'expérience montrait que le public est volage dans ses affections. Maggie apparaîtrait peut-être comme une héroïne.

— Je vais vous laisser vous reposer. Je voulais juste prendre de vos nouvelles. Il faudra qu'on se reparle plus tard en détail, mais rien ne presse.

— Ce n'est pas terminé ?

Banks la regarda bien en face. Visiblement, elle voulait en finir, prendre ses distances pour réfléchir, retrouver une existence normale, son travail, ses bonnes œuvres...

— Il y aura peut-être un procès, dit-il.

— Un procès ? Mais je...

— Vous n'avez pas entendu ?

— Entendu quoi ?

— Je croyais que... ah, merde.

— J'étais dans le cirage, avec tous ces médicaments.

Qu'est-ce qu'il y a ?

Banks se pencha et lui toucha l'avant-bras.

— Comment vous le dire autrement... elle n'est pas morte.

Maggie eut un mouvement de recul à son contact et écarquilla les yeux.

— Pas morte ? Je ne comprends pas...

— Elle a bien sauté de la fenêtre, mais la chute ne l'a pas tuée. La végétation est touffue sous vos fenêtres, les buissons ont amorti le choc. Malheureusement elle s'est reçue sur l'arête d'une marche et s'est brisé le dos. C'est grave, très grave. La moelle épinière est touchée.

— Et alors ?

— Les chirurgiens ne sont pas formels – il reste des tests à faire – mais elle devrait être paralysée à partir du cou.

— Et elle n'est pas morte ?

— Non.

— Elle sera clouée dans un fauteuil roulant ?

— Si elle survit.

Maggie regarda vers la fenêtre. Les larmes brillèrent dans ses yeux.

— Ainsi, elle se retrouve *en cage*, en fin de compte...

Banks se leva. Tant de compassion pour une meurtrière était difficile à avaler et il préférait ne rien dire de peur de le regretter. Au moment où il atteignait la porte, il entendit sa petite voix.

— Commissaire ?

Il se retourna, la main sur la poignée.

- Oui ?
- Merci...

- Ça va, ma petite dame ?
- Oui, pourquoi ?
- Pour rien, dit le commerçant. Mais...

Janet embarqua la bouteille de gin, paya et sortit de la boutique. Qu'est-ce qu'il avait, ce type ? Sa tête ne lui revenait pas ? On était samedi soir et elle n'était presque pas sortie depuis son arrestation et sa mise en liberté provisoire sous caution le lundi précédent, mais elle n'avait pas l'impression d'avoir changé depuis son dernier passage.

Elle remonta à son appartement, au-dessus du salon de coiffure et, pour la première fois, remarqua alors l'odeur. Quel foutoir ! On n'y faisait pas trop attention quand on vivait là-dedans, en revanche, lorsqu'on venait de l'extérieur... Des frusques sales étalées n'importe où, des tasses de café moisi ; la plante verte était morte, complètement racornie. Ça puait la crasse, le chou pourri, la sueur et le gin. Et une partie de ces mauvaises odeurs, comprit-elle en humant son aisselle, émanait de son propre corps.

En se regardant dans la glace, elle ne fut pas surprise de voir ses cheveux ternes, raides et sales, ses poches sous les yeux. Après tout, elle avait à peine dormi depuis

les événements. Elle n'aimait pas fermer les yeux, car alors tout redéfilait dans son cerveau. Les seules fois où elle pouvait se reposer, c'était quand, assommée par le gin, elle était K.O. pendant une heure ou deux. C'était un sommeil sans rêves, qui ne lui apportait que l'oubli, mais, dès qu'elle se réveillait, les souvenirs et la dépression revenaient.

Elle se fichait de ce qui pouvait lui arriver, du moment que les cauchemars – réels ou imaginaires – s'envolaient. Qu'on la foute à la porte, qu'on la flanque en prison. Tant mieux, si ça pouvait effacer le souvenir de ce qui s'était passé dans cette cave. N'existait-il pas des machines ou des drogues pour cela ou était-ce quelque chose qu'elle avait vu au cinéma ? Enfin, elle s'en était mieux tirée que la femme de Payne, qui resterait paralysée à vie. Bien fait. Elle la revoyait dans le couloir, blessée à la tête, se rappelait l'inquiétude qu'elle avait éprouvée pour cette pauvre femme, sa colère contre Dennis le misogyne. Apparences, que tout cela. Maintenant, elle aurait tout donné pour faire revivre Dennis, et même la paralysie était un châtiement trop léger pour la coupable.

S'écartant du miroir, elle se déshabilla et jeta à terre ses vêtements, dans l'intention de prendre un bain. Peut-être se sentirait-elle mieux. D'abord, elle se servit un bon verre de gin qu'elle emporta dans la salle de bains. Ayant mis la bonde, elle tourna les robinets pour régler la température et versa le contenu d'un bouchon de bain moussant. Elle se mira dans le grand miroir derrière la porte. Ses seins étaient flasques et la peau de son ventre

formait des plis autour du nombril. Elle qui prenait tellement soin de son corps, qui s'entraînait à la salle de sport au moins trois fois par semaine, qui faisait du jogging... Pas depuis deux semaines, en tout cas.

Avant de tremper ses orteils, elle posa la bouteille de gin sur le rebord de la baignoire. De toute façon, il lui faudrait bientôt ressortir pour en acheter une autre. Enfin, elle s'allongea, laissant les bulles chatouiller sa nuque. Pour commencer, elle pouvait se laver, ce serait un début. On ne lui ferait plus de réflexions parce qu'elle sentait mauvais. Quant à ses poches sous les yeux, ça ne disparaîtrait pas du jour au lendemain, mais elle s'en occuperait. Ensuite, faire le ménage.

D'un autre côté, songea-t-elle après une gorgée de gin, il y avait des lames de rasoir au-dessus du lavabo. On n'avait qu'à se servir. Le bain était agréable, l'eau bien chaude. Elle ne souffrirait pas. Une légère incision à chaque poignet, puis on met les bras dans l'eau et on laisse le sang s'écouler. Ce serait comme de s'endormir pour un sommeil éternel.

Comme elle se délassait, enveloppée de chaleur et de douceur, ses paupières s'alourdirent et elle ne put garder les yeux ouverts. Et elle se retrouva dans la pestilence de cette cave, avec Dennis dont le sang jaillissait comme d'une lance d'incendie et ce fou furieux de Payne qui l'agressait avec son coutelas. *Comment fallait-il réagir ?* Personne, apparemment, ne pouvait, ou ne voulait, répondre à cette question. Qu'aurait-elle dû faire ?

Elle reprit brusquement connaissance, haletante, et

crut voir la baignoire pleine de sang. Elle tendit la main vers la bouteille de gin mais, par maladresse, la renversa par terre. La bouteille se fracassa sur le carrelage et répandit son précieux contenu.

Merde !

Elle avait besoin d'une autre bouteille immédiatement. Soulevant le tapis de bain, elle le secoua vigoureusement pour le débarrasser des débris de verre, puis se hissa hors de la baignoire. Quand elle posa le pied sur le tapis, elle surestima sa capacité à conserver son équilibre et chancela. Son pied droit toucha les carreaux et elle sentit une petite piqûre au talon. La douleur la fit tressaillir. Laisant une fine tramée de sang sur le sol, elle négocia son chemin jusqu'au salon sans se blesser davantage, s'assit et ôta deux gros éclats de verre, puis chaussa de vieilles pantoufles pour aller chercher l'alcool à 90° et des bandages. D'abord, elle s'assit sur la cuvette des W.-C. et s'arrosa le talon de désinfectant. Elle faillit crier, mais bientôt les ondes de douleur diminuèrent et elle ressentit de simples élancements au pied, puis un léger engourdissement. Elle l'enveloppa d'une bande et revint ensuite dans sa chambre pour s'habiller, enfilant des vêtements propres et des chaussettes épaisses.

Elle devait sortir, et pas seulement pour aller chez le caviste. Une bonne balade en voiture l'aiderait à rester éveillée, vitres baissées, les cheveux au vent, la radio diffusant du rock ou une agréable causerie. Peut-être qu'elle irait voir Annie Cabbot, la seule flic sympa de la bande. Ou bien elle irait à la campagne, descendrait dans

un *bed-and-breakfast* où personne ne la reconnaîtrait, y passerait une nuit ou deux. Il fallait absolument quitter ce bordel. Elle pourrait acheter une bouteille en chemin. Au moins, elle était propre et personne ne la regarderait de haut.

Janet eut une petite hésitation avant de ramasser ses clés de voiture, puis les empocha tout de même. Qu'est-ce qu'elle risquait, qu'on la colle au trou pour conduite en état d'ivresse ? Qu'ils aillent se faire foutre ! se dit-elle en riant toute seule, avant de descendre d'un pas claudicant l'escalier.

Le même soir, trois jours après la chute de Lucy Payne, Banks était chez lui, en train d'écouter *Thais* dans son living, si cosy avec son plafond couleur crème et ses murs bleus. Avec toutes ces paperasses, c'était son premier moment de répit depuis sa visite à Mme Forrest à l'hôpital, et il le savourait. Toujours perplexe quant à son avenir professionnel, il avait décidé de s'accorder d'abord des vacances pour réfléchir, ayant plein de jours de congé à prendre. Il avait déjà parlé à McLaughlin et emporté quelques brochures de voyages. Maintenant, restait à savoir où aller.

Il avait également passé beaucoup de temps, ces jours-ci, posté à la fenêtre de son bureau, à contempler la place du marché en songeant à Maggie Forrest, à ses

convictions et sa compassion et, ce soir-là, il pensait toujours à elle. Lucy Payne avait bien failli l'étrangler et elle persistait néanmoins à voir en elle une victime. Était-ce une sainte ou une imbécile ?

Quand il repensait aux victimes, il se disait que la paralysie n'était pas un châtement suffisant. Mais quand il songeait à l'enfance de Lucy, alors une mort rapide, « propre », ou la réclusion à vie semblaient de plus justes peines.

De toute façon, son opinion n'avait aucune importance, car l'affaire ne dépendait plus de lui : il n'était pas juge. Le mieux, peut-être, était d'oublier cette femme et cela viendrait avec le temps. Pas complètement cependant. Elle serait toujours là – ils étaient toujours là, les assassins et leurs victimes – mais bientôt elle s'effacerait pour n'être plus qu'une silhouette floue.

Banks n'avait pas oublié la sixième victime. Elle avait un nom et, si ses parents, eux, n'étaient pas des monstres, alors on l'avait aimée, dorlotée, consolée après un cauchemar, quand elle était tombée en s'écorchant le genou. Patience. Les experts étaient compétents et son squelette finirait bien par livrer une information aboutissant à son identification.

Au moment même où débutait la célèbre *Méditation* à la fin du premier CD, le téléphone sonna. Il n'était plus de service et hésita à décrocher, mais sa curiosité l'emporta, comme d'habitude.

C'était Annie et on aurait dit qu'elle se tenait au milieu d'une route, tant il y avait de bruit autour d'elle : voix,

sirènes, freins de voitures, ordres hurlés.

— Où tu es ?

— Le rond-point sur Ripon Road, au nord de Harrogate, dit-elle, criant pour se faire entendre.

— Qu'est-ce que tu fous là-bas ?

Quelqu'un parla à la jeune femme, mais il ne comprit pas ce qui se disait. Elle répondit avec brusquerie et reprit sa communication.

— Pardon, c'est le bordel...

— Que se passe-t-il ?

— J'ai pensé qu'il fallait t'avertir. C'est Janet Taylor...

— Oui ?

— Elle a percuté une voiture.

— Quoi ? Comment va-t-elle ?

— Elle est morte. Son corps n'a pas encore été désincarcéré, mais on sait qu'elle est morte. On a trouvé son sac à main et ma carte y était.

— Merde. (Banks se sentait glacé.) Comment est-ce arrivé ?

— On ne sait rien avec certitude pour le moment. D'après l'automobiliste qui la suivait, elle aurait accéléré en abordant le rond-point au lieu de ralentir et heurté la voiture qui était engagée... Une mère qui ramenait sa fille de sa leçon de piano.

— Qu'est-ce qu'elles ont ?

— La mère, ça va. Des coupures et des bleus.

Commotion.

— Et sa fille ?

— Entre la vie et la mort. On craint des lésions

internes, on ne sera fixés que lorsqu'elle sera à l'hôpital. Elle est toujours bloquée dans le véhicule.

— Elle avait bu... Janet ?

— On ne sait pas encore. Je n'en serais pas étonnée.

Et elle était déprimée. C'est peut-être un suicide déguisé.

Dans ce cas, on a...

Banks sentit qu'elle refoulait ses larmes.

— Annie, je sais ce que tu vas dire, mais même si elle l'a fait exprès, ce n'est pas ta faute. Tu n'as fait que mener une enquête impartiale.

— Impartiale ! C'est la meilleure ! Je me suis mise en quatre pour l'aider...

— Comme tu veux. En tout cas, ce n'est pas ta faute.

— Facile à dire.

— Elle était ivre et a quitté la route.

— Tu as peut-être raison. Je ne peux pas croire qu'elle ait voulu sacrifier quelqu'un en se tuant. Enfin, de quelque façon qu'on le prenne, c'est quand même à cause de ce qui lui est arrivé, non ?

— C'était le destin, Annie...

— La politique. Cette saleté de politique.

— Tu veux que je vienne ?

— Non, ça ira.

— Annie...

— Désolée, on me demande... La fillette est presque tirée de la voiture.

Elle raccrocha, laissant Banks le récepteur en main, bouche bée. Janet Taylor. Encore une victime des Payne.

Le premier CD venait de s'achever et il n'avait pas

très envie d'écouter le second après ces nouvelles. S'étant servi deux doigts de Laphroaig, il alla fumer près de la cascade. Là, tandis que les violets et les orangés striaient le ciel à l'ouest, il porta un toast silencieux à Janet et à la victime inconnue enterrée dans le jardin des Payne.

Il ne s'était pas écoulé cinq minutes qu'il décida d'aller retrouver Annie. Il devait y aller, en dépit de ce qu'elle lui avait dit. Ils n'étaient peut-être plus amants, mais il avait promis d'être son ami, son soutien. C'était l'occasion ou jamais... Il regarda sa montre. On mettait une heure pour arriver là-bas, en roulant vite, et elle serait sans doute encore sur les lieux de l'accident. Ou bien à l'hôpital où il pourrait la trouver sans difficulté.

Abandonnant son verre, encore à demi plein, sur la table basse, il alla décrocher sa veste. Il s'apprêtait à l'enfiler quand le téléphone sonna de nouveau. Pensant que c'était encore Annie, il répondit. C'était Jenny.

— J'espère que je ne te dérange pas...

— J'allais sortir...

— Ah ! Une urgence ?

— En quelque sorte...

— Je voulais t'inviter à prendre un verre, histoire de fêter la fin de tout ça.

— Bonne idée. Mais pas maintenant, c'est impossible. Je te rappelle, d'accord ?

— Air connu...

— Désolé. Je suis très pressé. Je t'appellerai, promis.

Elle avait l'air déçu et il s'en voulut d'être aussi sec – après tout, elle s'était donnée à fond dans cette enquête –,

cependant il ne voulait pas lui parler de Janet et n'avait pas le cœur aux réjouissances.

La fin de tout ça. Il se demandait si on en verrait jamais la fin. Six adolescentes mortes, parmi lesquelles une anonyme. Kathleen Murray morte dix ans plus tôt. L'agent Dennis Morrissey. Terence Payne. Lucy paralysée. Et maintenant Janet Taylor et cette fillette grièvement blessée.

Il chercha ses clés et ses cigarettes et sortit dans la nuit.

REMERCIEMENTS

Je remercie ma directrice de collection, Patricia Lande Grader, de m'avoir aidée à mettre en forme mes brouillons, ainsi que ma femme, Sheila Halladay, pour ses remarques perspicaces et utiles. Merci aussi à mon agent, Dominick Abel pour son travail acharné, et à Erika Schmid, préparatrice de copie avisée.

Pour la documentation, merci comme de coutume à tous les policiers : le brigadier Keith Wright, les inspecteurs Claire Gormley et Alan Young, et le commissaire divisionnaire Philip Gormley. Toute erreur serait entièrement de mon fait et, bien entendu, commise uniquement à des fins dramatiques. Merci aussi à Woitek Kubicki pour ses conseils sur les patronymes polonais.

Un certain nombre de livres m'ont été fort utiles pour comprendre le phénomène du « couple assassin » ; ma gratitude va en particulier à Emyln Williams, *Beyond Belief* ; Brian Masters, *She Must Have Known* ; Paul Britton, *The Jigsaw Man* ; Gordon Bum, *Happy Like Murderers* ; et Stephen Williams, *Invisible Darkness*.

1 Organisme gérant les permis de conduire et les autorisations de mise sur le marché des véhicules. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2 *To spum* signifie « repousser ».